

LES

MILLE ET UN JOURS,

CONTES ORIENTAUX.

II.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ :

RAPILLY, Libraire, passage des Panoramas, nº 43;
DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, Imp.-Lib., rue Saint-Louis, nº 46, au Marais, et rue Richelieu, nº 67;
LEFÈVRE, galerie Véro-Dodat, nº 30;
MOREL, boulevard de la Madeleine, nº 31;
LAROQUE jeune, boulevard Poissonnière, nº 1;
MARY, passage du Petit-Saint-Antoine, nº 29;
LELIÈVRE, boulevard des Italiens, nº 17.

LES

MILLE ET UN JOURS,

CONTES ORIENTAUX

TRADUITS DU TURC, DU PERSAN ET DE L'ARABE,

Par Petis-de-la-Croix, Galland, Cardonne, Chawis et Cazotte, etc.,

Avec une Notice, par M. Collin de Plancy,

ORNÉS DE DIX BELLES GRAVURES,

Dessinées et Gravées par nos premiers Artistes.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHEZ RAPILLY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PASSAGE DES PANORAMAS, N° 43.

1826.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ
Rue S.-Louis, nº 46, au Marais.

LES

MILLE ET UN JOURS,

Contes Orientaux.

82e JOUR.

La nourrice de la princesse de Cachemire ayant achevé de raconter l'histoire de Calaf, demanda aux femmes de Farruhknaz ce qu'elles en pensaient; elles lui dirent toutes qu'elle était très-intéressante, et que Calaf leur paraissait un prince vertueux et un parfait amant. Pour moi, dit alors la princesse, je le trouve plus vain qu'amoureux, un peu étourdi, en un mot, ce qu'on appelle un jeune homme. A l'égard du vieux roi de Mousel, du bon Fadlallah, poursuivit-elle en souriant, il faut avouer que c'est un époux tendre et fidèle; au lieu de se laisser mourir brusquement, comme Zemroude, il a mieux aimé vivre cinquante ans après elle pour la pleurer.

Eh bien, ma princesse, dit la nourrice, puisque Calaf et Fadlallah ne satisfont point encore votre délicatesse, je vais, si vous voulez me le permettre, vous raconter l'histoire d'un roi de Damas et de son visir; peut-être en serez-vous plus contente? Très-volontiers, repartit Farruhknaz; mes femmes aiment trop vos récits pour ne leur pas donner le plaisir de vous entendre : il est vrai que vous savez faire d'agréables portraits; mais Sutlumemé, ajouta-t-elle, ma chère Sutlumemé, vous avez beau peindre les hommes avec les plus belles couleurs, leurs défauts percent toujours au travers de vos peintures.

HISTOIRE

DU ROI BEDREDDIN-LOLO ET DE SON VISIR ATALMULC, SURNOMMÉ LE VISIR TRISTE.

Bedreddin-Lolo, roi de Damas, reprit la nourrice, avait pour grand-visir un homme de bien, à ce que rapporte l'histoire de son tems. Ce ministre, qui se nommait Atalmulc [1], était bien digne du beau nom qu'il portait : il avait un zèle infatigable pour le service du roi, une vigilance qu'on ne pouvait tromper, un génie pénétrant et fort étendu, et

[1] Présent fait au royaume.

avec cela un désintéressement que tous les peuples admiraient; mais il fut surnommé le visir triste, parce qu'il paraissait ordinairement plongé dans une profonde mélancolie. Il était toujours sérieux, quelque action ridicule qu'il vît faire à la cour; il ne riait jamais, quelque plaisante chose qu'on pût dire devant lui,

Un jour que le roi l'entretenait en particulier, et lui contait, en riant de tout son cœur, une aventure qu'il venait d'apprendre, le visir l'écouta si sérieusement, que Bedreddin en fut choqué : Atalmulc, lui dit-il, vous êtes d'un étrange caractère; vous avez toujours l'air sombre et triste : depuis dix ans que vous êtes à moi, je n'ai jamais vu paraître sur votre visage la moindre impression de joie. Seigneur, répondit le visir, votre majesté ne doit pas s'en étonner; chacun a ses peines; il n'est point d'homme sur la terre qui soit exempt de chagrin. Votre réponse n'est pas juste, répliqua le roi : parce que vous avez sans doute quelque secret déplaisir, est-ce à dire pour cela que tous les hommes doivent en avoir aussi? Croyez-vous de bonne foi ce que vous dites? Oui, seigneur, repartit Atalmulc : telle est la condition des enfans d'Adam, notre cœur ne saurait jouir d'une entière satisfaction; jugez des autres par vous-même, sire; votre majesté est-elle parfaitement contente? Oh! pour moi, s'écria

Bedreddin, je ne puis l'être; j'ai des ennemis sur les bras; je suis chargé du poids d'un empire; mille soins partagent mes esprits et troublent le repos de ma vie: mais je suis persuadé qu'il y a dans le monde une infinité de particuliers, dont les jours heureux coulent dans des plaisirs qui ne sont mêlés d'aucune amertume; et du moins, si personne n'est exempt de chagrin, tout le monde n'est pas, comme vous, possédé de son affliction. Vous me donnez, je l'avoue, une vive curiosité de savoir ce qui vous rend si rêveur et si triste: apprenez-moi pourquoi vous êtes insensible aux ris, qui font les plus doux charmes de la société? Je vais vous obéir, seigneur, répondit le visir, et vous découvrir la cause de mes secrets ennuis, en vous racontant l'histoire de ma vie.

83e JOUR.

HISTOIRE D'ATALMULC, SURNOMMÉ LE VISIR TRISTE, ET DE LA PRINCESSE ZÉLICA-BÉGHUME.

Je suis fils unique d'un riche joaillier de Bagdad. Mon père, qui se nommait Coaja-Abdallah, n'é-

pargna rien pour mon éducation : il me donna, presque dès mon enfance, des maîtres qui m'enseignèrent diverses sortes de sciences, comme la philosophie, le droit, la théologie ; et surtout il me fit apprendre toutes les langues différentes qui se parlent dans l'Asie, afin que si je voyageais un jour dans cette partie du monde, cela me pût être utile dans mes voyages.

J'aimais naturellement le plaisir et la dépense ; mon père s'en aperçut avec douleur ; il tâcha même par de sages remontrances de détruire en moi ce penchant ; mais quelles impressions peuvent faire sur un fils libertin les discours sensés d'un père ? J'écoutais sans attention ceux d'Abdallah, ou je les imputais au chagrin de la vieillesse. Un jour que je me promenais avec lui dans le jardin de notre maison, et qu'il blâmait ma conduite à son ordinaire, il me dit : O mon fils ! j'ai remarqué jusqu'ici que mes réprimandes n'ont fait que te fatiguer ; mais tu seras bientôt débarrassé d'un censeur importun : l'ange de la mort n'est pas éloigné de moi ; je vais descendre dans l'abîme de l'éternité, et te laisser de grandes richesses : prends garde d'en faire un mauvais usage ; ou du moins, si tu es assez malheureux pour les dissiper follement, ne manque pas d'avoir recours à cet arbre que tu vois au milieu de ce jardin ; attache à une de ses branches un cordeau

funeste, et préviens par là tous les maux qui accompagnent la pauvreté.

Il mourut effectivement peu de tems après, comme il l'avait prédit. Je lui fis de superbes funérailles, et pris ensuite possession de tous ses biens. J'en trouvai une si prodigieuse quantité, que je crus pouvoir impunément me livrer au penchant que j'avais pour le plaisir. Je grossis le nombre de mes domestiques; j'attirai chez moi tous les jeunes gens de la ville; je tins table ouverte, et me jetai dans toutes sortes de débauches, de manière qu'insensiblement je mangeai mon patrimoine. Mes amis m'abandonnèrent aussitôt, et tous mes domestiques me quittèrent l'un après l'autre. Quel changement dans ma fortune! mon courage en fut abattu : je me ressouvins alors, mais trop tard, des dernières paroles de mon père. Que je suis bien digne de la situation où je me trouve! disais-je; pourquoi n'ai-je pas profité des conseils d'Abdallah! Ce n'était pas sans raison qu'il me recommandait de ménager mon bien: est-il un état plus affreux que celui d'un homme qui sent la nécessité après avoir connu l'abondance? Ah! du moins je ne négligerai pas tous ses avis : je n'ai point oublié qu'il me conseilla de terminer moi-même mon destin, si je tombais dans la misère; j'y suis tombé; je veux suivre ce conseil, qui n'est pas moins judicieux que l'autre; car enfin, quand

j'aurai vendu ma maison, la seule chose qui me reste, et qui ne suffira tout au plus qu'à me nourrir quelques années, que faudra-t-il que je devienne ? Je serai réduit à demander l'aumône ou à mourir de faim. Quelle alternative ! il vaut mieux que je me pende tout-à-l'heure ; je ne saurais trop tôt affranchir mon esprit de ces idées cruelles.

En disant cela, j'allai acheter un cordeau ; j'entrai dans mon jardin, et m'approchai de l'arbre que mon père m'avait marqué, et qui me parut en effet fort propre pour mon dessein. Je mis au pied de cet arbre deux grosses pierres, sur lesquelles étant monté, je levai les bras pour attacher à une grosse branche la corde par un bout ; je fis de l'autre un nœud coulant que je me passai au cou, ensuite je m'élançai en l'air de dessus les deux pierres. Le nœud coulant, que j'avais fort bien fait, allait m'étrangler, lorsque la branche où le cordeau fatal était attaché, cédant au poids qui l'entraînait, se détacha du tronc auquel elle ne tenait que faiblement, et tomba avec moi.

Je fus d'abord très-mortifié d'avoir fait un effort inutile pour me pendre ; mais, en regardant la branche qui avait si mal servi mon désespoir, je m'aperçus avec surprise qu'il en sortait quelques diamans, et qu'elle était creuse, aussi bien que tout le tronc de l'arbre. Je courus chercher une hache

dans la maison, et je coupai l'arbre, que je trouvai plein de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses; j'ôtai vite de mon cou le nœud coulant, et passai du désespoir à la joie la plus vive.

84e JOUR.

Au lieu de m'abandonner au plaisir de vivre comme auparavant, je résolus d'embrasser la profession de mon père. Je me connaissais bien en pierreries, et j'avais lieu d'espérer que je ne ferais point mal mes affaires. Je m'associai avec deux marchands joailliers de Bagdad, qui avaient été amis d'Abdallah, et qui devaient aller trafiquer à Ormus. Nous nous rendîmes tous trois à Basra; nous y affrétâmes un vaisseau, et nous nous embarquâmes sur le golfe qui porte le nom de cette ville.

Nous vivions en bonne intelligence, et notre vaisseau, poussé par un vent favorable, fendait légèrement les flots. Nous passions les jours à nous réjouir, et le cours de notre navigation allait finir au gré de nos souhaits, quand mes deux associés me

firent connaître que je n'étais pas entré en société avec de fort honnêtes gens. Nous étions près d'arriver à la pointe du golfe et de prendre terre, ce qui nous mit de bonne humeur. Dans la joie qui nous animait, nous n'épargnâmes pas les vins [1] exquis dont nous avions eu soin de faire provision à Basra. Après avoir bien bu, je m'endormis, au milieu de la nuit, tout habillé, sur un sofa. Tandis que je dormais d'un profond sommeil, mes associés me prirent entre leurs bras, et, par une fenêtre du vaisseau, me précipitèrent dans la mer. Je devais trouver la mort dans les abîmes, et je ne comprends pas comment il est possible que je vive encore après cette aventure; mais la mer était grosse, et les vagues, comme si le ciel leur eût défendu de m'engloutir, m'emportèrent jusqu'au pied d'une montagne qui resserrait d'un côté la pointe du golfe; je me trouvai même sain et sauf sur le rivage, où je passai le reste de la nuit à remercier Dieu de ma délivrance, que je ne pouvais assez admirer.

Dès que le jour parut, je grimpai avec beaucoup de peine au haut de la montagne, qui était très-escarpée; j'y rencontrai plusieurs paysans des environs, qui s'occupaient à tirer du cristal, pour

[1] Quoique le vin soit défendu aux Mahométans, les personnes de quelque condition ne se font pas scrupule d'en boire en particulier.

l'aller vendre ensuite à Ormus : je leur contai à quel péril ma vie venait d'être exposée, et il leur sembla, comme à moi, que je n'en étais échappé que par miracle. Ces bonnes gens eurent pitié de mon sort : ils me firent part de leurs provisions, qui consistaient en mil et en riz ; et ils me conduisirent à la grande ville d'Ormus, aussitôt qu'ils eurent leurs charges de cristal. J'allai loger dans un caravanserail, où le premier objet qui s'offrit à mes yeux, fut un de mes associés.

Il parut assez surpris de voir un homme qu'il croyait avoir déjà servi de pâture à quelque monstre marin : il courut chercher son camarade pour l'avertir de mon arrivée, et concerter la réception qu'ils me feraient tous deux. Ils eurent bientôt pris leur parti ; je les vis, un moment après, l'un et l'autre : ils vinrent dans la cour où j'étais, et se présentèrent devant moi, sans faire semblant de me connaître. Ah ! perfides, leur dis-je, le ciel a rendu votre trahison inutile ; je vis encore malgré votre barbarie : remettez promptement entre mes mains toutes mes pierreries, je ne veux plus être en société avec de si méchans hommes. A ce discours, qui devait les confondre, ils eurent l'impudence de me faire cette réponse : O voleur ! ô scélérat ! qui es-tu, et d'où viens-tu ? Quelles pierreries, quels effets avons-nous qui t'appartiennent ? En parlant

ainsi, ils me donnèrent plusieurs coups de bâton ; et comme je les menaçais de m'aller plaindre au cadi, ils me prévinrent et se rendirent chez ce juge : ils lui firent de profondes révérences, et, après lui avoir présenté quelques pierreries qu'ils avaient sur eux, et qui peut-être étaient à moi, ils lui dirent : O flambeau de l'équité, lumière qui dissipez les ténèbres de la mauvaise foi, nous avons recours à vous : nous sommes de faibles étrangers, nous venons du bout du monde trafiquer ici ; est-il juste qu'un voleur nous insulte ? et permettez-vous qu'il nous enlève, par une imposture, ce que nous n'avons acquis qu'après mille travaux, et qu'au péril de nos vies ? Qui est l'homme dont vous vous plaignez ? leur dit le cadi. Monseigneur, lui répondirent-ils, nous ne le connaissons point ; nous ne l'avons jamais vu. J'arrivai chez le juge dans ce moment-là ; ils s'écrièrent, dès qu'ils m'aperçurent : Le voilà, monseigneur, ce misérable, ce voleur insigne, qui même est assez hardi pour venir jusque dans votre palais, s'exposer à vos regards, qui doivent épouvanter les coupables : grand juge, daignez nous protéger.

Je m'approchai du cadi pour parler à mon tour ; mais n'ayant point de présens à lui offrir, il me fut impossible de me faire écouter. L'air ferme et tranquille que me donnait le témoignage de ma cons-

cience, passa même dans son esprit prévenu pour une marque d'effronterie : il ordonna sur-le-champ à ses asas [1], de me conduire en prison ; ce qu'ils exécutèrent fort exactement ; de sorte que pendant qu'on me chargeait de fers, mes associés s'en retournèrent triomphans, et bien persuadés que j'aurais besoin d'un nouveau miracle pour me tirer des mains du cadi.

85e JOUR.

Je n'en serais pas en effet sorti peut-être aussi heureusement que du golfe, sans un incident qui survint, et qui était encore un effet visible de la bonté du ciel. Les paysans qui m'avaient amené à Ormus apprirent par hasard qu'on m'avait emprisonné. Touchés de compassion, ils allèrent trouver le cadi ; ils lui dirent comment ils m'avaient rencontré, et lui firent un détail de tout ce que je leur avais conté dans la montagne. Le juge, sur leur

[1] Archers.

rapport, ouvrit les yeux, se repentit de n'avoir pas voulu m'entendre, et résolut d'approfondir l'affaire : il envoya chercher les deux marchands au caravanserail ; mais ils n'y étaient plus ; ils avaient déjà regagné leur vaisseau, et pris le large ; car, malgré la prévention du juge, je ne laissais pas de leur causer de l'inquiétude. Une si prompte fuite acheva de persuader au cadi que j'étais en prison injustement : il me fit mettre en liberté ; et voilà quelle fut la fin de la société que j'avais faite avec ces deux honnêtes joailliers.

Échappé de la mer et de la justice, j'aurais dû me regarder comme un homme qui n'avait pas peu de graces à rendre au ciel ; mais j'étais dans une situation à ne lui pas tenir grand compte de m'avoir conservé : sans argent, sans amis, sans crédit, je me voyais réduit à subsister de charité, ou à me laisser mourir de faim. Je sortis d'Ormus sans savoir ce que je deviendrais, et marchai vers la prairie de Lar, qui est entre les montagnes et la mer du sein Persique : en y arrivant, je rencontrai une caravane de marchands de l'Indostan, qui en décampait pour prendre le chemin de Chiras ; je me joignis à ces marchands, et, par les petits services que je leur rendis, je trouvai moyen de subsister : j'allai avec eux à Chiras, où je m'arrêtai. Le roi Schah-Tahmaspe tenait sa cour dans cette ville,

Un jour, comme je revenais de la grande mosquée au caravanserail où j'étais logé, j'aperçus un officier du roi de Perse; il était vêtu de riches habits, et parfaitement bien fait : il me regarda fort attentivement; il m'aborda, et me dit : O jeune homme, de quel pays es-tu? Je vois bien que tu es étranger, et je ne crois pas que tu sois dans la prospérité. Je répondis que j'étais de Bagdad, et qu'à l'égard de sa conjecture, elle n'était que trop véritable; ensuite je lui racontai mon histoire assez succinctement : il parut l'écouter avec attention, et se montra sensible à mon malheur. Quel âge as-tu? me dit-il. Je suis, repartis-je, dans ma dix-neuvième année. Il m'ordonna de le suivre; il marcha devant moi, et prit le chemin du palais du roi, où j'entrai avec lui. Il me mena dans un fort bel appartement, où il me dit : Comment te nommes-tu? Je lui répondis que je m'appelais Hasan : il me fit encore plusieurs autres questions, et, satisfait de mes réponses : Hasan, reprit-il, je suis touché de ton infortune, et je veux te servir de père : apprends que je suis capi-aga [1] du roi de Perse; il y a une place de page vacante dans la casoda [2], je te choisis pour la remplir : tu es beau, jeune et bien fait, je ne puis faire un

[1] Capitaine de la porte de la chambre du roi de Perse; c'est lui qui choisit les pages quand il en manque quelques-uns.

[2] *Casoda*, la chambre du roi.

meilleur choix ; il n'y a point de casodali [1] présentement que tu ne surpasses en bonne mine.

Je remerciai le capi-aga de toutes les bontés qu'il me témoignait : il me prit sous sa protection, et me fit donner un habillement de page. On m'instruisit de tous mes devoirs, et je commençai à m'en acquitter d'une manière qui m'attira bientôt l'estime de nos zuluflis [2], et fit honneur à mon patron.

Il était défendu, sous peine de la vie, à tous les pages des douze chambres, de même qu'à tous les officiers du palais, et aux soldats de la garde, de demeurer la nuit dans les jardins du sérail, après une heure marquée, parce que les femmes s'y promenaient quelquefois. J'y étais un soir tout seul, et je rêvais à mes malheurs : je m'abandonnai si bien à mes réflexions, que, sans m'en apercevoir, je laissai passer le tems prescrit aux hommes pour se retirer. Je sortis pourtant de ma rêverie, et jugeant que le moment de la retraite ne devait pas être éloigné, je marchais avec précipitation pour rentrer dans le palais, lorsqu'une dame, au détour d'une allée, se présenta tout-à-coup devant moi. Elle avait

[1] Pages de la chambre du roi. Les pages des autres chambres se nomment autrement.

[2] Ce sont dix officiers des pages de la chambre du roi, ainsi nommés, parce qu'ils portent deux paquets de cheveux bouclés qui pendent depuis le haut des tempes jusqu'au cou.

un port majestueux, et, malgré l'obscurité de la nuit, je remarquai qu'elle avait de la jeunesse et de la beauté.

Vous allez bien vite, me dit-elle ; qui peut vous obliger à courir ainsi? J'ai mes raisons, lui répondis-je, et, si vous êtes de ce palais, comme je n'en doute pas, vous ne pouvez les ignorer? vous savez qu'il est défendu aux hommes de se trouver dans ces jardins après une certaine heure, et qu'il y va de la vie de contrevenir à cette défense. Vous vous avisez un peu tard de vous retirer, reprit la dame, l'heure est passée : mais vous en devez savoir bon gré à votre étoile, car, sans cela vous ne m'auriez pas rencontrée. Que je suis malheureux, m'écriai-je, sans faire attention à autre chose qu'au nouveau danger où je voyais mes jours ; pourquoi faut-il que je me sois laissé surprendre par le tems? Ne vous affligez pas, dit la dame, votre affliction m'outrage : ne devriez-vous pas déjà être consolé de votre malheur? regardez-moi ; je ne suis point mal faite ; je n'ai que dix-huit ans, et, pour le visage, je me flatte de ne pas l'avoir désagréable. Belle dame, quoique la nuit dérobe à mes yeux une partie de vos charmes, j'en découvre plus qu'il n'en faut pour m'enchanter ; mais entrez dans ma situation, et convenez qu'elle est un peu triste. Il est vrai, répliqua-t-elle, que le péril où vous êtes ne présente pas à

l'esprit des idées bien riantes ; votre perte pourtant n'est peut-être pas si assurée que vous vous l'imaginez ; le roi est un bon prince qui pourra vous pardonner.

Qui êtes-vous ? Madame, lui repartis-je, je suis casodali. Ah ! vraiment, interrompit-elle, pour un page vous faites bien des réflexions ; l'atemadolet [1] n'en ferait pas davantage : eh ! croyez-moi, n'ayez point d'inquiétude aujourd'hui de ce qui doit vous arriver demain ; vous ne le savez pas, le ciel s'en est réservé la connaissance, et vous a déjà peut-être préparé une voie pour sortir d'embarras ; laissez donc là l'avenir, et ne soyez occupé que du présent. Si vous saviez qui je suis, et tout l'honneur que vous fait cette aventure, au lieu d'empoisonner des momens si doux par des réflexions amères, vous vous estimeriez le plus heureux des hommes.

Enfin la dame, à force de m'agacer, dissipa la crainte qui m'agitait. L'image du châtiment qui me menacait s'effaça insensiblement de mon esprit, et me livrant tout entier aux flatteuses espérances qu'on me laissait concevoir, je ne songeai plus qu'à profiter de l'occasion. J'embrassai la dame avec transport ; mais bien loin de se prêter à mes caresses, elle fit un cri en me repoussant très-rudement, et

[1] L'*atemadolet*, grand-visir de Perse.

aussitôt je vis paraître dix ou douze femmes qui s'étaient cachées pour entendre notre conversation.

86e JOUR.

Il ne me fut pas difficile alors de m'apercevoir que la personne qui venait de me donner un si beau jeu s'était moquée de moi. Je jugeai que c'était quelque esclave de la princesse de Perse, qui, pour se divertir, avait voulu faire l'aventurière : toutes les autres femmes accoururent promptement à son secours en éclatant de rire, et la trouvant un peu tremblante de la frayeur que je lui avais causée. Calé-Cairi, lui dit une d'entr'elles, avez-vous encore envie de prendre de pareils passe-tems? Oh! pour cela non, répondit Calé-Cairi; cela ne m'arrivera plus, je suis bien payée de ma curiosité.

Les esclaves commencèrent ensuite à m'environner et à plaisanter. Ce page, disait l'une, est un peu vif; il est né pour les belles aventures : si jamais je me promène toute seule la nuit, je souhaite de n'en pas rencontrer un plus sot. Quoique page,

j'étais fort déconcerté de toutes leurs plaisanteries, qu'elles accompagnaient de grands éclats de rire. Quand elles m'auraient raillé pour avoir été trop timide, je n'aurais pas été plus honteux.

Il leur échappa aussi des railleries sur l'heure de la retraite, que j'avais laissé passer : elles dirent que c'était dommage que je périsse, et que je méritais bien qu'on me sauvât la vie, puisque j'étais si dévoué au service des dames. Alors celle que j'avais entendu nommer Calé-Cairi, s'adressant à une autre, lui dit : C'est à vous, ma princesse, d'ordonner de son sort; voulez-vous qu'on l'abandonne, ou qu'on lui prête du secours? Il faut le délivrer du danger où il est, répondit la princesse : qu'il vive, j'y consens; il faut même, afin qu'il se souvienne plus longtems de cette aventure, la rendre encore plus agréable pour lui. Faisons-le entrer dans mon appartement, qu'aucun homme jusqu'ici ne peut se vanter d'avoir vu. Aussitôt deux esclaves allèrent chercher une robe de femme et me l'apportèrent ; je m'en revêtis, et, me mêlant parmi les personnes de la suite de la princesse, je l'accompagnai jusque dans son appartement, qu'éclairaient une infinité de bougies parfumées, qui se faisaient agréablement sentir. Il me parut aussi riche que celui du roi ; l'or et l'argent y brillaient de toutes parts.

En entrant dans la chambre de Zélica-Béghume,

c'est ainsi que se nommait la princesse de Perse, je remarquai qu'il y avait au milieu sur le tapis de pied quinze ou vingt grands carreaux de brocard disposés en rond : toutes les dames s'allèrent jeter dessus, et l'on m'obligea de m'y asseoir aussi : ensuite Zélica demanda des rafraîchissemens. Six vieilles esclaves, moins richement vêtues que celles qui étaient assises, parurent à l'instant ; elles nous distribuèrent des mahranmas [1], et servirent, peu de tems après, dans un grand bassin de martabani [2], une salade composée de lait caillé, de jus de citron et de tranches de concombres [3]. On apporta une cuiller de cocnos [4] à la princesse, qui prit d'abord une cuillerée de salade, la mangea, et donna aussitôt sa cuiller à la première esclave qui était assise auprès d'elle à sa droite : cette esclave fit la même chose que sa maîtresse, si bien que toute la compagnie se servit de la même cuiller à la ronde, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus rien dans le bassin. Alors les six vieilles esclaves dont j'ai parlé nous présentèrent de fort belle eau dans des coupes de cristal.

[1] Petits carrés d'étoffe qu'on se met sur les genoux pour s'essuyer les doigts.

[2] *Martabani*, porcelaine verte.

[3] Les concombres de Perse sont fort bons, et ne font point de mal, quoiqu'on les mange crus.

[4] Les cuillers du roi de Perse sont faites de becs de cocnos. C'est un oiseau fort estimé.

Après ce repas, l'entretien devint aussi vif que si nous eussions bu du vin ou de l'eau-de-vie de dattes. Calé-Cairi, qui par hasard ou autrement s'était placée vis-à-vis de moi, me regardait quelquefois en souriant, et semblait me vouloir faire comprendre par ses regards qu'elle me pardonnait la vivacité que j'avais fait paraître dans le jardin. De mon côté, je jetais les yeux sur elle de tems en tems, mais je les baissais dès que je remarquais qu'elle avait la vue sur moi; j'avais la contenance très-embarrassée, quelque effort que je fisse pour témoigner un peu d'assurance sur mon visage et dans mes actions. La princesse et ses femmes, qui s'en apercevaient bien, tâchèrent de m'inspirer de la hardiesse. Zélica me demanda mon nom, et depuis quand j'étais page de la casoda. Après que j'eus satisfait sa curiosité, elle me dit : Eh bien ! Hasan, prenez un air plus libre; oubliez que vous êtes dans un appartement dont l'entrée est interdite aux hommes; oubliez que je suis Zélica; parlez-nous comme si vous étiez avec de petites bourgeoises de Chiras; envisagez toutes ces jeunes personnes; examinez-les avec attention, et dites franchement quelle est celle d'entre nous qui vous plaît davantage.

87e JOUR.

La princesse de Perse, au lieu de me donner de l'assurance par ce discours, comme elle se l'imaginait, ne fit qu'augmenter mon trouble et mon embarras. Je vois bien, Hasan, me dit-elle, que j'exige de vous une chose qui vous fait de la peine : vous craignez sans doute qu'en vous déclarant pour l'une, vous ne déplaisiez à toutes les autres ; mais que cette crainte ne vous arrête pas, que rien ne vous contraigne ; mes femmes sont tellement unies que vous ne sauriez altérer leur union : considérez-nous donc, et nous faites connaître celle que vous choisiriez pour maîtresse, s'il vous était permis de faire un choix.

Quoique les esclaves de Zélica fussent parfaitement belles, et que cette princesse même eût de quoi se flatter de la préférence, mon cœur se rendit sans balancer aux charmes de Calé-Cairi ; mais cachant des sentimens qui me semblaient faire injure à Zélica, je dis à cette princesse qu'elle ne devait

point se mettre sur les rangs, ni disputer un cœur avec ses esclaves, puisque telle était sa beauté, que partout où elle paraîtrait on ne pourrait avoir des yeux que pour elle. En disant ces paroles, je ne pus m'empêcher de regarder Calé-Cairi d'une manière qui lui fit assez juger que la flatterie seule me les avait dictées. Zélica s'en aperçut aussi : Hasan, me dit-elle, vous êtes trop flatteur, je veux plus de sincérité ; je suis persuadée que vous ne dites pas ce que vous pensez : donnez-moi la satisfaction que je vous demande ; découvrez-nous le fond de votre ame, toutes mes femmes vous en prient ; vous ne pouvez nous faire un plus grand plaisir. Effectivement, toutes les esclaves m'en pressèrent ; Calé-Cairi surtout se montrait la plus ardente à me faire parler, comme si elle eût deviné qu'elle y était la plus intéressée,

Je me rendis enfin à leurs instances ; je bannis ma timidité, et, m'adressant à Zélica : Ma princesse, lui dis-je, je vais donc vous satisfaire. Il serait difficile de décider qui est la plus belle dame, mais l'aimable Calé-Cairi est celle pour qui je me sens le plus d'inclination.

Je n'eus pas achevé ces mots, que les esclaves commencèrent à faire de grands éclats de rire, sans qu'il parût sur leurs visages la moindre marque de dépit. Sont-ce là des femmes ? dis-je en moi-même.

Zélica, au lieu de me laisser voir que ma franchise l'eût offensée, me dit : Je suis bien aise, Hasan, que vous ayez donné la préférence à Calé-Cairi ; c'est ma favorite, et cela prouve que vous n'avez pas le goût mauvais. Vous ne connaissez pas tout le prix de la personne que vous avez choisie ; telles que vous nous voyez, nous sommes toutes d'assez bonne foi pour avouer que nous ne la valons pas. La princesse et les esclaves plaisantèrent ensuite Calé-Cairi sur le triomphe que venaient de remporter ses charmes, ce qu'elle soutint avec beaucoup d'esprit. Après cela, Zélica fit apporter un luth, et, le mettant entre les mains de Calé-Cairi : Montrez à votre amant, lui dit-elle, ce que vous savez faire. L'esclave favorite accorda le luth, et en joua d'une manière qui me ravit ; elle l'accompagna de sa voix, et chanta une chanson dont le sens était, que *lorsqu'on a fait choix d'un objet aimable, il faut l'aimer toute sa vie*. En chantant, elle tournait de tems en tems vers moi les yeux si tendrement, qu'oubliant devant qui j'étais, je me jetai à ses pieds, transporté d'amour et de plaisir. Mon action donna lieu à de nouveaux éclats de rire, qui durèrent jusqu'à ce qu'une vieille esclave vint avertir que le jour allait bientôt paraître, et que si l'on voulait me faire sortir de l'appartement des femmes, il n'y avait point de tems à perdre.

Alors Zélica, de même que ses femmes, ne songeant plus qu'à se reposer, me dit de suivre la vieille esclave, qui me mena dans plusieurs galeries, et par mille détours me fit arriver à une porte dont elle avait la clef : elle l'ouvrit; je sortis, et je m'aperçus, dès qu'il fut jour, que j'étais hors l'enceinte du palais.

88e JOUR.

Voila de quelle manière je sortis de l'appartement de la princesse Zélica Béghume et du nouveau péril où je m'étais imprudemment jeté moi-même. Je rejoignis mes camarades quelques heures après. L'oda bachi [1] me demanda pourquoi j'avais couché hors du palais. Je lui répondis qu'un de mes amis, marchand de Chiras, qui venait de partir pour Basra avec toute sa famille, m'avait retenu chez lui, et que nous avions passé la nuit à boire. Il me

[1] *L'oda-bachi*, maître des pages, est celui qui a le pouvoir de les châtier lorsqu'ils ont commis quelque faute.

crut, et j'en fus quitte pour quelques réprimandes. J'étais trop charmé de mon aventure pour l'oublier; j'en rappelais à tous momens jusqu'aux moindres circonstances, particulièrement celles qui flattaient le plus ma vanité, c'est-à-dire, qui me faisaient croire que je m'étais attiré l'attention de l'esclave favorite de la princesse. Huit jours après, un eunuque vint à la porte de la chambre du roi, et dit qu'il voulait me parler. Je l'allai trouver pour lui demander de quoi il s'agissait. Ne vous appelez-vous pas Hasan? me dit-il. Je lui répondis qu'oui. En même tems il me mit entre les mains un billet, et disparut aussitôt. On me mandait que si j'étais d'humeur à me trouver encore la nuit prochaine dans les jardins du sérail, après l'heure de la retraite, au même endroit où l'on m'avait rencontré, j'y verrais une personne qui était très-sensible à la préférence que je lui avais donnée sur toutes les autres femmes de la princesse.

Quoique j'eusse soupçonné Calé-Cairi d'avoir pris du goût pour moi, je ne m'attendais point à recevoir cette lettre. Enivré de ma bonne fortune, je demandai à l'oda-bachi permission d'aller voir un derviche de mon pays, fraîchement arrivé de la Mecque; ce qui m'ayant été accordé, je courus, je volai dans les jardins du sérail, dès que la nuit fut venue. Si la première fois je m'étais laissé surprendre par le

tems, en récompense il me parut bien long dans l'attente des plaisirs que je me promettais alors : je crus que l'heure de la retraite ne viendrait jamais. Elle vint pourtant, et j'aperçus peu de tems après une dame, que je reconnus à sa taille et à son air pour Calé-Cairi.

Je m'approchai d'elle tout transporté de plaisir et de joie, et, me prosternant à ses pieds, je demeurai le visage contre terre, sans pouvoir dire une parole, tant j'étais hors de moi-même. Levez-vous, Hasan, me dit-elle, je veux savoir si vous m'aimez; pour me le persuader, il faut d'autres preuves que ce silence tendre et passionné. Parlez-moi sans déguisement : est-il possible que vous m'ayez trouvée plus belle que toutes mes compagnes, et que la princesse Zélica même? croirai-je qu'en effet vos yeux me sont plus favorables qu'à elle? N'en doutez pas, lui répondis-je, trop aimable Calé-Cairi; lorsque la princesse et ses femmes forcèrent ma bouche à prononcer entre vous et elles, il y avait déjà long-tems que mon cœur s'était déclaré pour vous. Depuis cette heureuse nuit, je n'ai pu me distraire un moment de votre image, et vous auriez toujours été présente à mon esprit, quand vous n'auriez jamais eu de bonté pour moi.

Je suis ravie, repartit-elle, de vous avoir inspiré tant d'amour, car, de mon côté, je l'avouerai, je

n'ai pu me défendre de prendre de l'amitié pour vous. Votre jeunesse, votre bonne mine, votre esprit vif et brillant, et plus que tout cela peut-être, la préférence que vous m'avez donnée sur de fort jolies personnes, vous a rendu aimable à mes yeux : la démarche que je fais le prouve assez; mais, hélas! mon cher Hasan, ajouta-t-elle en soupirant, je ne sais si je dois m'applaudir de ma conquête, ou si je ne dois pas plutôt la regarder comme une chose qui va faire le malheur de ma vie.

Eh! madame, lui dis-je, pourquoi, au milieu des transports que votre présence me cause, écoutez-vous un noir pressentiment? Ce n'est pas, repartit-elle, une crainte insensée qui vient en ce moment troubler nos plaisirs; mes larmes ne sont que trop bien fondées, et vous ne savez pas ce qui fait ma peine : la princesse Zélica vous aime, et, s'affranchissant bientôt du joug superbe auquel elle est liée, elle doit vous annoncer votre bonheur. Quand elle vous avouera que vous avez su lui plaire, comment recevrez-vous un aveu si glorieux? L'amour que vous avez pour moi tiendra-t-il contre l'honneur d'avoir pour maîtresse la première princesse du monde? Oui, charmante Calé-Cairi, interrompis-je en cet endroit, vous l'emporterez sur Zélica. Plût au ciel que vous puissiez avoir une rivale encore plus redoutable, vous verriez que rien ne

saurait ébranler la constance d'un cœur qui vous est asservi ; quand Schah-Tahmaspe n'aurait point de fils pour lui succéder, quand il se dépouillerait du royaume de Perse pour le donner à son gendre, et qu'il dépendît de moi de l'être, je vous sacrifierais une si haute fortune. Ah ! malheureux Hasan, s'écria la dame, où vous emporte votre amour ? Quelle funeste assurance vous me donnez de votre fidélité ; vous oubliez que je suis esclave de la princesse de Perse. Si vous payez ses bontés d'ingratitude, vous attirerez sur nous sa colère, et nous périrons tous deux ; il vaut mieux que je vous cède à une rivale si puissante, c'est le seul moyen de nous conserver.

Non, non, répliquai-je brusquement, il en est un autre que mon désespoir choisira plutôt ; c'est de me bannir de la cour ; ma retraite vous mettra d'abord à couvert de la vengeance de Zélica, vous rendra votre tranquillité ; et, tandis que peu à peu vous oublierez l'infortuné Hasan, il ira dans les déserts chercher la fin de ses malheurs. J'étais si pénétré de ce que je disais, que la dame se rendit à ma douleur, et me dit : Cessez, Hasan, de vous abandonner à une affliction superflue ; vous êtes dans l'erreur, et vous paraissez mériter qu'on vous détrompe. Je ne suis point une esclave de la princesse Zélica ; je suis Zélica même : la nuit que vous êtes venu dans mon appartement, j'ai passé pour

Calé-Cairi, et vous avez pris Calé-Cairi pour moi. A ces mots, elle appela une de ses femmes, qui, sortant d'entre quelques cyprès où elle se tenait cachée, accourut vite à sa voix, et je reconnus en effet cette esclave que j'avais prise pour la princesse de Perse.

89e JOUR.

Vous voyez, Hasan, me dit Zélica, vous voyez la véritable Calé-Cairi ; je lui rends son nom et je reprends le mien ; je ne veux pas me déguiser plus long-tems, ni vous cacher l'importance de la conquête que vous avez faite : connaissez donc toute la gloire de votre triomphe. Quoique vous ayez plus d'amour que d'ambition, je suis persuadée que vous n'apprenez pas, sans un nouveau plaisir, que c'est une princesse qui vous aime.

Je ne manquai pas de dire à Zélica que je ne pouvais comprendre l'excès de mon bonheur, ni comment j'avais mérité que, du faîte des grandeurs où elle était élevée, elle daignât descendre jusqu'à moi,

et me venir chercher dans le néant, pour me faire un sort digne de l'envie des plus grands rois du monde. Enfin, surpris, enchanté des bontés de la princesse, je commençai à me répandre en discours pleins de reconnaissance; mais elle m'interrompit : Hasan, me dit-elle, cessez d'être étonné de ce que je fais pour vous : la fierté a peu d'empire sur des femmes renfermées ; nous suivons sans résistance les mouvemens de notre cœur : vous êtes aimable, vous m'avez plu ; cela suffit pour mériter mes bontés.

Nous passâmes presque toute la nuit à nous promener et à nous entretenir, et le jour nous aurait sans doute surpris dans les jardins, si Calé-Cairi, qui était avec nous, n'eût pris soin de nous avertir qu'il était tems de nous séparer ; mais avant que je quittasse Zélica, cette princesse me dit : Adieu, Hasan, pensez toujours à moi ; nous nous reverrons encore, et je promets de vous faire bientôt connaître jusqu'à quel point vous m'êtes cher. Je me jetai à ses pieds pour la remercier d'une promesse si flatteuse, après quoi Calé-Cairi me fit faire les mêmes détours que j'avais faits la première fois, et me mit hors l'enceinte du sérail.

Aimé de l'auguste princesse que j'idolâtrais, et me faisant une image charmante de ce qu'elle m'avait promis, je m'abandonnai le lendemain et les jours suivans aux plus agréables idées qui puissent

se présenter à l'esprit. C'était alors qu'on pouvait dire qu'il y avait sur la terre un homme heureux, si toutefois l'impatience de revoir Zélica me permettait de l'être. Enfin je me trouvai dans la situation qui fait le plus de plaisir aux amans, c'est-à-dire, que je touchais au moment qui devait combler mes vœux, lorsqu'un événement imprévu vint tout-à-coup m'enlever mes orgueilleuses espérances : j'entendis dire que la princesse Zélica était tombée malade, et, deux jours après, le bruit de sa mort se répandit dans le palais : je ne voulais pas croire cette funeste nouvelle, et il fallut, pour y ajouter foi, que je visse préparer la pompe funèbre. Mes yeux, hélas! en furent les tristes témoins, et voici quel en fut l'ordre.

Tous les pages des douze chambres marchaient les premiers, nus depuis la tête jusqu'à la ceinture; les uns s'égratignaient les bras, pour témoigner leur zèle et leur douleur; les autres y faisaient des caractères; et moi, profitant d'une si belle occasion de marquer le regret sincère, ou plutôt le désespoir dont j'étais saisi, je me déchirai le corps, je me mis tout en sang. Nos officiers nous suivaient d'un pas lent et d'un air grave; ils avaient derrière eux de longs rouleaux de papier de la Chine, déroulés et attachés à leurs turbans, et sur lesquels étaient écrits divers passages de l'Alcoran, avec quelques vers à

la louange de Zélica, qu'ils chantaient d'un air aussi triste que respectueux. Après eux, paraissait le corps dans un cercueil de bois de sandal, élevé sur un brancard d'ivoire que portaient douze hommes de qualité ; et vingt princes parens de Schah-Tahmaspe, tenaient chacun le bout d'un cordon de soie attaché au cercueil. Toutes les femmes du palais venaient ensuite en faisant d'affreux hurlemens ; et quand le corps fut arrivé au lieu de la sépulture, tout le monde se mit à crier : Laylah illallah [1].

Je ne vis point le reste de la cérémonie, parce que l'excès de ma douleur et le sang que j'avais perdu, me causèrent un long évanouissement. Un de nos officiers me fit promptement porter dans notre chambre, où l'on eut grand soin de moi : on me frotta le corps d'un excellent baume, si bien qu'au bout de deux jours je sentis mes forces rétablies ; mais peu s'en fallut que le souvenir de la princesse ne me rendît insensé. Ah ! Zélica, disais-je en moi-même à tous momens, est-ce ainsi que vous dégagez la promesse que vous me fîtes en vous quittant ? Est-ce là cette marque de tendresse que vous vouliez me donner ? Je ne pouvais me consoler, et le séjour de Chiras me devenant insupportable, je sortis se-

[1] Cri qu'on fait en Perse lorsqu'on enterre les morts, et qui signifie : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.*

crètement de la cour de Perse trois jours après les obsèques de la princesse Zélica.

90e JOUR.

Possédé de mon affliction, je marchai toute la nuit sans savoir où j'allais, ni où je devais aller. Le lendemain matin, m'étant arrêté pour me reposer, il passa près de moi un jeune homme qui avait un habillement fort extraordinaire : il vint à moi, me salua, me présenta un rameau vert qu'il tenait à la main, et, après m'avoir obligé par ses civilités à l'accepter, il se mit à réciter des vers persans pour m'engager à lui faire l'aumône. Comme je n'avais rien, je ne pouvais rien lui donner : il crut que je n'entendais pas la langue persane; il récita des vers arabes; mais voyant qu'il ne réussissait pas mieux d'une façon que de l'autre, et que je ne faisais pas ce qu'il souhaitait, il me dit : Frère, je ne puis me persuader que tu manques de charité, je crois plutôt que tu n'as pas de quoi l'exercer. Vous

êtes au fait, lui répondis-je ; tel que vous me voyez, je n'ai pas seulement un aspre, et je ne sais où donner de la tête. Ah ! malheureux, s'écria-t-il, quelle étrange condition est la tienne ! tu me fais pitié ; je veux te secourir.

J'étais assez surpris d'entendre ainsi parler un homme qui venait de me demander l'aumône, et je croyais que le secours qu'il m'offrait n'était autre chose que des prières et des vœux, lorsque, poursuivant son discours : Je suis, ajouta-t-il, un de ces bons enfans qu'on appelle faquirs [1] : quoique nous vivions de charité, nous ne laissons pas de vivre

[1] Gens qui font profession d'une vie austère; mais la plupart sont des hypocrites. Ils vont de royaume en royaume chercher des aventures: ce sont des vagabonds; en voici le portrait: ils n'ont pour tout habit qu'une chemise qui leur va au-dessous du genou, et dont le bas est en falbala ; elle est ouverte par le haut jusqu'au nombril et sans manches; deux nœuds la tiennent attachée sur les deux épaules. Cette chemise s'appelle *kefen*, c'est-à-dire suaire : ils ont donc les bras nus aussi-bien que les jambes, et ils portent des sandales nommées *nalen*. Ils ont sur la tête, qui est ordinairement rase, une petite calotte de toile jaune bordée, avec un petit bouton au-dessus. Leur ceinture est faite de griffes de lion, et l'on y voit trois choses attachées, *sikthé kard* ou un long couteau, un cornet de buffle comme nos vachers, et enfin une corde au bout de laquelle pend un gros grelot qu'ils font entendre en criant : *La ilach illallah Hindi fagir ullah*. Ces paroles signifient : Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, l'Indien est le pauvre de Dieu. Ce grelot s'appelle *Zenghe hayderi*. *Zenghe* veut dire sonnette, et *Hayder* est le nom de son fondateur *Schéc-Hayder*. Outre cela ils ont à la main une pique garnie de rubans par le haut, comme celle des pélerins de saint Michel.

dans l'abondance, parce que nous savons exciter la pitié des hommes par un air de mortification et de pénitence que nous nous donnons. Véritablement, il y a des faquirs qui sont assez simples pour être tels qu'ils paraissent, qui mènent une vie si austère, qu'ils seront quelquefois dix jours entiers sans prendre la moindre nourriture. Nous sommes un peu plus relâchés que ceux-là; nous ne nous piquons pas d'avoir le fonds de leurs vertus, nous en conservons seulement les apparences. Veux-tu devenir un de nos confrères? J'en vais trouver deux qui sont à Bost; si tu es d'humeur à faire le quatrième, tu n'as qu'à me suivre. — N'étant pas accoutumé à vos pratiques de dévotion, je crains de m'acquitter mal... — Tu te moques, interrompit-il, avec tes pratiques; je te le répète encore, nous ne sommes pas des faquirs rigides; en un mot, nous n'en avons que l'habit.

Quoique ce faquir, par ces paroles, me fît connaître que ses deux confrères et lui étaient trois libertins, je ne refusai pas de me joindre à eux. Outre que je me trouvais dans un état misérable, je n'avais pas appris parmi les pages à être scrupuleux sur les liaisons. Aussitôt que j'eus dit au faquir que je consentais de faire ce qu'il souhaitait, il me conduisit à Bost, en me faisant subsister sur la route de dattes, de riz et d'autres provisions qu'on lui donnait dans les bourgs et les villages par où nous passions. D'a-

bord qu'on entendait son grelot et son cri, les bons musulmans accouraient avec des vivres dont on le chargeait.

Nous arrivâmes de cette manière à la ville de Bost; nous entrâmes dans une petite maison située dans les faubourgs, où demeuraient les deux autres faquirs. Ils nous reçurent à bras ouverts, et parurent charmés de la résolution que j'avais prise de vivre avec eux. Ils m'eurent bientôt initié à leurs mystères, c'est-à-dire qu'ils m'enseignèrent toutes leurs grimaces. Quand je fus bien instruit dans l'art de tromper le peuple, ils m'habillèrent comme eux, et m'obligèrent d'aller dans la ville présenter aux honnêtes gens des fleurs ou des rameaux, et leur réciter des vers. Je revenais toujours au logis chargé de quelques pièces d'argent, qui servaient à nous faire faire bonne chère.

J'étais encore trop jeune, et j'aimais trop le plaisir naturellement, pour pouvoir résister au mauvais exemple que ces faquirs me donnaient. Je me jetai dans toutes sortes de débauches, et par là je perdis insensiblement le souvenir de la princesse de Perse. Ce n'est pas qu'elle ne s'offrît quelquefois à ma pensée, et qu'elle ne m'arrachât des soupirs; mais, au lieu de nourrir ces faibles restes de douleur, je n'épargnai rien pour les détruire, et je disais souvent : Pourquoi penser à Zélica, puisque Zélica n'est plus?

Quand je pleurerai toute ma vie, de quoi lui serviront mes pleurs?

91e JOUR.

Je passai près de deux années avec ces faquirs, et j'y aurais demeuré bien davantage, si celui qui m'avait attiré parmi eux, et que j'aimais plus que les autres, ne m'eût proposé de voyager. Hasan, me dit-il un jour, je commence à m'ennuyer dans cette ville; il me prend envie de courir le pays. J'ai ouï dire des merveilles de la ville de Candahar; si tu veux m'accompagner, nous verrons si l'on m'en a fait un portrait fidèle. Je consentis, poussé par la curiosité de voir de nouveaux pays, ou, pour mieux dire, entraîné par cette puissance supérieure qui nous fait agir nécessairement.

Nous partîmes donc tous deux de Bost, et après avoir passé par plusieurs villes du Ségestan, sans nous y arrêter, nous arrivâmes à la belle ville de Candahar, qui nous parut revêtue de fortes murailles. Nous allâmes loger dans un caravanserail,

où l'on nous reçut fort charitablement en faveur des habits que nous portions, et c'était ce que nous avions de plus recommandable. Nous trouvâmes tous les habitans de la ville dans un grand mouvement, parce qu'on devait le lendemain célébrer la fête du Giulous [1]. Nous apprîmes qu'à la cour on n'était pas moins occupé, tout le monde voulant signaler son zèle pour le roi Firouzchah, qui se faisait aimer des bons par son équité, et encore plus craindre des méchans par la rigueur avec laquelle il les traitait.

Comme les faquirs entrent partout, sans que personne puisse les en empêcher, nous allâmes à la cour le jour suivant pour voir la fête, qui n'eut pas de quoi charmer les yeux d'un homme qui avait vu le Giulous du roi de Perse. Pendant que nous étions attentifs à regarder tout ce qui se passait, je me sentis tirer par le bras. En même tems je tournai la tête, et j'aperçus auprès de moi l'eunuque qui, dans le palais de Schah-Tahmaspe, m'avait donné une lettre de la part de Calé-Cairi, ou plutôt de Zélica.

Seigneur Hasan, me dit-il, je vous ai reconnu malgré l'étrange habillement qui vous couvre. Bien

[1] Fête qui se fait tous les ans le même jour que le roi a été couronné.

qu'il me semble toutefois que je ne me trompe point, je ne sais si je ne dois pas me défier du rapport de mes yeux. Est-il possible que je vous rencontre ici? Et vous, lui répondis-je, que faites-vous à Candahar? Pourquoi avez-vous quitté la cour de Perse; la mort de la princesse Zélica vous en aurait-elle écarté comme moi? C'est, reprit-il, ce que je ne puis vous dire présentement, mais je satisferai pleinement votre curiosité si vous voulez vous trouver seul ici demain à la même heure. Je vous apprendrai des choses qui vous étonneront; d'ailleurs je vous avertis qu'elles vous regardent.

Je lui promis de revenir seul au même endroit le jour suivant, et je ne manquai pas de tenir ma promesse. L'eunuque parut; il vint à moi, et me dit : Sortons de ce palais, cherchons un lieu plus commode pour nous entretenir. Nous allâmes dans la ville; nous traversâmes plusieurs rues, et enfin nous nous arrêtâmes à la porte d'une assez grande maison dont il avait la clef. Nous y entrâmes. Je vis des appartemens fort bien meublés, de beaux tapis de pied, de riches sophas, et j'aperçus un jardin très-cultivé, au milieu duquel il y avait un bassin plein d'une fort belle eau, et bordé de marbre jaspé.

Seigneur Hasan, me dit l'eunuque, trouvez-vous cette maison agréable? Fort agréable, lui répondis-je. J'en suis bien aise, reprit-il, car je l'ai louée

hier pour vous, telle que vous la voyez : il vous faut aussi quelques esclaves pour vous servir. Je vais vous en acheter pendant que vous vous baignerez. En disant cela il me conduisit dans une chambre où il y avait des bains préparés. Au nom de Dieu, lui dis-je, apprenez-moi pourquoi vous m'avez amené ici, et quelles sont ces choses que vous aviez à me dire ? On vous les dira, répartit-il, en tems et lieu ; qu'il vous suffise de savoir présentement que votre sort a bien changé depuis que je vous ai rencontré, et que j'ai ordre d'en user avec vous comme j'en use. En même-tems il m'aida à me déshabiller ; ce qui fut bientôt fait. Je me mis au bain, et l'eunuque sortit en me priant de ne me point impatienter.

Ce mystère, qu'on me faisait, me donna beaucoup à penser ; mais j'eus beau fatiguer mon esprit pour tâcher d'être au fait, je fis des efforts superflus. Chapour me laissa dans l'eau fort long-tems, et je commençais à perdre patience, lorsqu'il revint suivi de quatre esclaves, dont deux étaient chargés de linges et d'habits, et les autres de toutes sortes de provisions. Je vous demande pardon, seigneur, me dit-il, je suis fâché de vous avoir tant fait attendre. Aussitôt les esclaves mirent leurs paquets sur des sophas, et s'empressèrent à me servir. Ils me frottèrent avec des linges fins et neufs ;

ensuite ils me firent prendre une riche veste, avec une robe magnifique et un turban. Où tout ceci doit-il aboutir? disais-je en moi-même; par l'ordre de qui cet eunuque me traite-t-il de cette manière? J'avais une impatience d'en être éclairci, que je ne pouvais modérer.

92e JOUR.

Chapour s'en aperçut bien. C'est à regret, me dit-il, que je vous vois en proie à votre inquiétude, mais je ne puis vous soulager. Quand il ne m'aurait pas été expressément défendu de parler, quand, trahissant mon devoir, je vous instruirais de tout ce que je vous cèle, je ne vous rendrais pas plus tranquille. D'autres désirs encore plus violens succéderaient à ceux qui vous pressent. Vous ne saurez que cette nuit ce que vous souhaitez d'apprendre.

Quoique je n'eusse qu'un bon augure à tirer des discours de l'eunuque, je ne laissai pas d'être pendant tout le reste de la journée dans une cruelle situation. Je crois que l'attente d'un mal fait moins

souffrir que celle d'un grand plaisir. Cependant la nuit arriva ; l'on alluma partout des bougies, et l'on prit soin particulièrement de bien éclairer le plus bel appartement de la maison. J'y étais avec Chapour qui, pour adoucir mon ennui, me disait à tous momens : On va venir, encore un peu de patience. Enfin, nous entendîmes frapper à la porte ; l'eunuque alla lui-même ouvrir, et revint avec une dame, qui n'eut pas sitôt levé son voile, que je la reconnus pour Calé-Cairi. A cette vue, ma surprise fut extrême, car je croyais cette dame à Chiras. Seigneur Hasan, me dit-elle, quelque étonné que vous soyez de me voir, vous le serez bien davantage quand vous entendrez ce que j'ai à vous raconter. A ces mots, Chapour et les esclaves sortirent et me laissèrent seul avec Calé-Cairi. Nous nous assîmes tous deux sur le même sopha, et elle prit la parole dans ces termes :

Vous vous souvenez bien, seigneur Hasan, de cette nuit que Zélica choisit pour se découvrir à vous, et la promesse qu'elle vous fit en vous quittant, ne doit pas être encore sortie de votre mémoire. Le lendemain je lui demandai quelle résolution elle avait prise, et quel témoignage de tendresse elle prétendait vous donner. Elle me répondit qu'elle voulait vous rendre heureux, et avoir souvent avec vous de secrets entretiens, quelque péril qu'il

y eût à courir. Je ne vous nierai point que, révoltée contre ses sentimens, je n'épargnai rien pour les affaiblir. Je lui représentai que c'était une extravagance à une princesse de son rang de songer à vous, et de s'exposer pour un page à perdre la vie : en un mot, je combattis son amour de tout mon pouvoir, et vous devez me le pardonner puisque tous mes raisonnemens ne servirent qu'à fortifier sa passion. Quand je vis que je ne pouvais la persuader : Madame, lui dis-je, je ne saurais envisager sans frémir les périls où vous allez vous jeter ; et puisque rien n'est capable de vous détacher de votre amant, il faut donc chercher un moyen de le voir, sans commettre vos jours ni les siens. J'en sais un qui flatterait sans doute votre amour, mais je n'oserais vous le proposer, tant il me paraît délicat.

Parlez, Calé-Cairi, me dit alors la princesse ; quel que soit ce moyen, ne me le cachez pas. Si vous l'employez, lui répliquai-je, il faut vous résoudre à quitter la cour, pour vivre comme si le ciel vous avait fait naître dans la plus commune condition. Il faut que vous renonciez à tous les honneurs qui sont attachés à votre rang ; aimez-vous assez Hasan pour lui faire un si grand sacrifice ? Si je l'aime, repartit-elle en poussant un profond soupir ! Ah ! le sort le plus obscur me plaira davantage avec lui, que toutes ces apparences fastueuses qui m'environ-

nent. Dites-moi ce que je dois faire pour le voir sans contrainte, et je le ferai sans balancer. Je vais donc, lui dis-je, céder à votre penchant, puisqu'il est inutile de le combattre. Je connais une herbe qui a une vertu assez singulière; si vous vous en mettez dans l'oreille une feuille seulement, vous tomberez en léthargie une heure après; vous passerez pour morte; on fera vos funérailles, et la nuit je vous ferai sortir du tombeau.

A ces paroles, j'interrompis Calé-Cairi. O ciel! m'écriai-je, serait-il bien possible que la princesse Zélica ne fût pas morte? Qu'est-elle devenue? Seigneur, me dit Calé-Cairi, elle vit encore; mais je vous prie de m'écouter, vous allez apprendre tout ce que vous souhaitez de savoir. Ma maîtresse, continua-t-elle, m'embrassa de joie, tant ce projet lui parut ingénieux; mais se représentant bientôt combien il était difficile à exécuter, à cause des cérémonies qui s'observent aux funérailles, elle me dit ce qu'elle en pensait: je levai toutes les difficultés, et voici de quelle manière nous conduisîmes cette grande entreprise.

Zélica se plaignit d'un mal de tête et se coucha. Le lendemain, je fis courir le bruit qu'elle était dangereusement malade. Le médecin du roi vint, qui s'y laissa tromper, et ordonna des remèdes qu'on ne prit point. Les jours suivans la maladie augmenta;

et quand je jugeai à propos que la princesse fût à l'extrémité, je lui mis dans l'oreille une feuille de l'herbe en question. Je courus aussitôt avertir Schah-Tahmaspe, que Zélica n'avait plus que quelques instans à vivre, et demandait à lui parler. Il se rendit promptement auprès d'elle, et remarquant, parce que l'herbe opérait, que son visage changeait de moment en moment, il s'attendrit et se mit à pleurer. Seigneur, lui dit alors sa fille, je vous conjure, par la tendresse que vous avez toujours eue pour moi, d'ordonner que mes dernières volontés soient exactement suivies : je veux qu'après ma mort aucune autre femme que Calé-Cairi, ne lave mon corps et ne le frotte de parfums; je souhaite que mes autres esclaves ne partagent point cet honneur avec elle; je demande encore qu'elle me veille seule la première nuit, et que personne qu'elle n'arrose de ses larmes mon tombeau; je veux que ce soit cette esclave zélée, qui prie le Prophête de me secourir contre les assauts des mauvais anges [1].

[1] Les musulmans croient que dès qu'un mahométan est enterré, deux méchans diables appelés Munkir et Nékir, tous deux noirs et furieux, l'un armé d'une grosse masse de fer, et l'autre d'un long croc de cuivre tout rouge, se présentent devant lui d'un air menaçant; qu'ils lui ordonnent de lever la tête, de se mettre à genoux, et de leur demander grace pour son ame; ce que le mort a la complaisance de faire; il reprend alors la vie et rend compte de ses actions; s'il a toujours honoré Mahomet, ces deux démons se retirent pleins de honte

93e JOUR.

Schah-Tahmaspe promit à sa fille que je lui rendrais ces tristes devoirs, comme elle le désirait. Ce n'est pas tout, seigneur, lui dit-elle, je vous prie que Calé-Cairi soit libre d'abord que je ne serai plus, et donnez-lui avec cette liberté, des présens qui soient dignes de vous et de l'attachement qu'elle a toujours eu pour moi. Ma fille, répondit Schah-Tahmaspe, ayez l'esprit en repos sur toutes les choses que vous me recommandez; si j'ai le malheur de vous perdre, je jure que votre esclave fa-

et de confusion, et font place à deux bons anges vêtus de robes de soie blanche, qui le viennent consoler : mais, au contraire, s'il n'a pas fidèlement suivi les maximes de l'Alcoran, Munkir et Nékir ne l'abandonnent point et prennent plaisir à exercer sur lui leur rage diabolique; l'un, d'un coup de masse qu'il lui décharge sur la tête, l'enfonce dix toises dans la terre, et l'autre aussitôt avec son croc l'attire en haut: ils le tourmentent de cette façon, jusqu'à ce qu'il prenne envie à Mahomet de faire une assemblée générale de tous ceux qui ont professé sa religion. Il les sauvera tous dans cette assemblée, car il le leur a promis par un passage de l'Alcoran.

vorite, chargée de présens, pourra se retirer où il lui plaira.

A peine eut-il achevé ces paroles que l'herbe produisit tout son effet : Zélica perdit le sentiment, et son père la croyant morte, se retira dans son appartement tout en pleurs : il ordonna que moi seule laverais le corps et le parfumerais ; ce que je fis ; je l'enveloppai ensuite d'un drap blanc et le mis dans le cercueil ; après cela on le porta au lieu de sa sépulture, où, par ordre du roi, on me laissa seule la première nuit. Je regardai partout, pour voir si quelqu'un ne s'était point caché pour m'observer, et n'ayant trouvé personne, je tirai ma maîtresse du cercueil et de sa léthargie ; je lui fis prendre une robe que j'avais sous la mienne avec un voile, et nous nous rendîmes toutes deux à un endroit où Chapour nous attendait. Ce fidèle eunuque emmena la princesse dans une petite maison qu'il avait louée, et moi je revins au tombeau passer le reste de la nuit ; je fis un paquet d'étoffe de la forme d'un cadavre, je le couvris du drap qui avait servi à envelopper Zélica, et je l'enfermai dans le cercueil.

Le lendemain matin, les autres esclaves de la princesse vinrent prendre ma place, que je ne quittai point sans faire auparavant toutes les grimaces dont est ordinairement accompagnée la fausse

douleur. On rendit compte au roi des marques d'affliction qu'on m'avait vu donner ; ce qui l'aurait excité à me faire des présens quand il n'y aurait pas été déjà déterminé : il fit tirer de son trésor dix mille sequins, qu'on me compta, et il m'accorda la permission que je lui demandai, de me retirer et d'emmener avec moi l'eunuque Chapour : après cela j'allai trouver ma maîtresse pour me réjouir avec elle de l'heureux succès de notre stratagème. Le jour suivant nous envoyâmes l'eunuque à la chambre du roi, avec un billet par lequel je vous priais de me venir voir ; mais un de vos zulufflis lui dit que vous étiez indisposé et qu'on ne pouvait vous parler : trois jours après nous l'y renvoyâmes ; il apprit que vous n'étiez plus au sérail, et qu'on ne savait ce que vous étiez devenu.

J'interrompis en cet endroit Calé-Cairi. Eh ! pourquoi, lui dis-je, ne m'avoir pas averti de votre projet ? Pourquoi ne m'en fîtes-vous pas instruire par Chapour ? Ah ! qu'un mot m'aurait épargné de peines ! Ah ! plût au ciel, interrompit à son tour Calé-Cairi, qu'on ne vous en eût pas fait un mystère, Zélica vivrait avec vous présentement dans quelque endroit du monde : il n'a pas tenu à moi que vous n'ayiez été heureux l'un et l'autre. A peine eûmes-nous formé notre dessein, que je fus d'avis de vous le faire savoir ; mais ma maî-

tresse ne le voulut point. Non, non, me dit-elle, il faut lui faire sentir ma perte, il sera plus sensible au plaisir de me revoir, et sa surprise sera d'autant plus agréable, que l'opinion de ma mort lui aura causé de chagrin.

Je ne pouvais goûter ce raffinement de tendresse, comme si j'en eusse pressenti les tristes suites; aussi Zélica s'en est-elle bien repentie : je ne puis vous dire jusqu'à quel point elle fut affligée de votre retraite. Ah! malheureuse que je suis, s'écriait-elle sans cesse, de quoi me sert d'avoir tout sacrifié à l'amour, s'il faut renoncer à Hasan pour jamais? Nous vous fîmes chercher par toute la ville : Chapour ne négligea rien pour vous trouver; et quand nous en eûmes perdu l'espérance, nous sortîmes de Chiras. Nous marchâmes vers l'Indus, parce que nous nous imaginâmes que vous aviez peut-être porté vos pas de ce côté-là, et nous arrêtant dans toutes les villes qui sont sur les bords de ce fleuve, nous faisions de vous des perquisitions aussi exactes que vaines. Un jour en allant d'une ville à une autre, bien que nous fussions avec une caravane, une grosse troupe de voleurs nous enveloppa, battit les marchands et pilla leurs marchandises : ils se rendirent maîtres de nous, prirent l'or et les pierreries dont ils nous trouvèrent saisies, nous menèrent ensuite à Candahar, et nous ven-

dirent à un marchand d'esclaves de leur connaissance.

Ce marchand n'eut pas plutôt entre ses mains Zélica, qu'il résolut de la faire voir au roi de Candahar. Firouzchah en fut charmé dès qu'elle s'offrit à ses yeux : il lui demanda d'où elle était ; elle dit qu'Ormus l'avait vu naître, et elle ne répondit pas avec plus de sincérité aux autres questions que ce prince ne manqua de lui faire : il nous acheta, nous mit dans le palais de ses femmes, et nous y donna le plus bel appartement.

94ᵉ JOUR.

Calé-Cairi cessa de parler en cet endroit, ou plutôt je l'interrompis : O ciel, m'écriai-je, dois-je me réjouir de rencontrer Zélica ? Mais, que dis-je ? est-ce la retrouver que d'apprendre qu'un puissant roi la tient enfermée dans son sérail ? Si, rebelle à l'amour de Firouzchah, elle ne fait que traîner des jours languissans, quelle douleur pour moi de la voir souffrir ! et si elle est contente de son sort,

puis-je l'être du mien ? Je suis ravie, me dit Calé-Cairi, que vous ayez des sentimens si délicats ; la princesse les mérite bien : quoique passionnément aimée du roi de Candahar, elle n'a pu vous oublier ; et jamais on n'a ressenti tant de joie qu'elle eut hier, lorsque Chapour lui dit qu'il vous avait rencontré. Elle fut hors d'elle-même le reste de la journée ; elle chargea sur-le-champ l'eunuque de louer un hôtel meublé, de vous y conduire aujourd'hui, et de ne vous y laisser manquer de rien. Je suis venue de sa part pour vous éclaircir de toutes les choses que je vous ai dites, et pour vous préparer à la voir demain pendant la nuit ; nous sortirons du palais, et nous nous rendrons ici par une petite porte du jardin dont nous avons fait faire une clef pour nous en servir au besoin. En prononçant ces derniers mots, l'esclave favorite de la princesse de Perse se leva, et sortit accompagnée de Chapour pour retourner auprès de sa maîtresse.

Je ne fis pendant cette nuit que penser à Zélica, pour qui je sentis tout mon amour se rallumer. Le sommeil ne put un moment fermer mes yeux, et le jour suivant me parut un siècle. Enfin, après avoir été la proie de la plus vive impatience, j'entendis frapper à la porte de ma maison. Mes esclaves allèrent ouvrir, et bientôt je vis entrer ma princesse dans mon appartement. Quel trouble, quel saisis-

sement, quels transports ne me causa point sa présence! De son côté quelle joie n'eut-elle pas de me revoir! Je me jetai à ses pieds, je les tins long-tems embrassés sans pouvoir parler. Elle m'obligea de me relever, et après m'avoir fait asseoir auprès d'elle sur un sopha : Hasan, me dit-elle, je rends grace au ciel qui nous a rassemblés; espérons que sa bonté n'en demeurera pas là, et qu'elle voudra bien lever le nouvel obstacle qui nous empêche d'être ensemble. En attendant un tems si heureux, vous vivrez ici tranquillement et dans l'abondance. Si nous n'avons pas le plaisir de nous parler sans contrainte, nous aurons du moins la consolation de pouvoir apprendre tous les jours de nos nouvelles, et de nous voir quelquefois secrètement. Calé-Cairi, poursuivit-elle, vous a conté mes aventures, apprenez-moi les vôtres.

Je lui peignis la douleur que m'avait causée l'opinion de sa mort, et je lui dis que j'en avais conçu un si vif déplaisir, que je m'étais fait faquir. Ah! mon cher Hasan, s'écria Zélica, faut-il que pour l'amour de moi vous ayez vécu si long-tems avec des gens si austères? Hélas! je suis cause que vous avez beaucoup souffert.

Si elle eût su la vie que j'avais menée sous cet habit religieux, elle m'aurait un peu moins plaint : mais je n'eus garde de l'en instruire, et je ne son-

geai qu'à lui tenir des discours passionnés. Avec quelle rapidité s'écoulèrent les momens de notre entretien? Quoiqu'il eût duré trois heures, nous nous fâchâmes contre Chapour et Calé-Cairi, lorsqu'ils nous avertirent qu'il fallait nous séparer. Ah! que les personnes qui n'aiment point sont incommodes, leur disions-nous; il n'y a qu'un instant que nous sommes ensemble, laissez-nous en repos. Cependant pour peu que nous eussions encore continué de nous entretenir, le jour nous aurait surpris, car il parut peu de tems après que la princesse se fut retirée.

Malgré les agréables pensées qui m'occupaient, je ne laissai pas de me ressouvenir du faquir, avec qui j'étais venu de Candahar; et me représentant l'inquiétude qu'il devait avoir d'ignorer ce que j'étais devenu, je sortis de chez moi pour l'aller trouver. Je le rencontrai par hasard dans la rue. Nous nous embrassâmes: Mon ami, lui dis-je, j'allais à votre caravanserail, pour vous informer de ce qui m'est arrivé, et vous mettre l'esprit en repos. Je vous ai sans doute causé quelques alarmes. Oui, répondit-il, j'étais fort en peine de vous; mais quel changement! sous quels habits vous présentez-vous à mes yeux? vous avez l'air d'être en bonne fortune. Tandis que l'incertitude de votre destinée m'affligeait, vous passiez, à ce que je vois, agréablement votre tems. J'en conviens, repris-je, mon cher

ami, et je t'avouerai que je suis encore mille fois plus heureux que tu ne saurais te l'imaginer. Je veux que tu sois témoin de tout mon bonheur, et que tu en profites même. Laisse-là ton caravanserail et viens loger avec moi. En disant cela, je le conduisis à ma maison ; je lui en montrai tous les appartemens. Il les trouva beaux et bien meublés. A chaque moment il s'écriait : O ciel ! qu'a donc fait Hasan plus que les autres, pour mériter que vous répandiez sur lui tant de biens ? Comment donc, faquir, lui dis-je, est-ce que tu verrais avec chagrin l'état où je suis ? il semble que ma prospérité t'afflige. Non, me répondit-il, au contraire, j'en ai beaucoup de joie. Bien loin de porter envie à la félicité de mes amis, je suis charmé de les voir dans une situation florissante. En achevant ces mots, il me serra étroitement entre ses bras, pour mieux me persuader qu'il parlait à cœur ouvert. Je le crus sincère, et, agissant de bonne foi avec lui, je me livrai sans défiance au plus lâche, au plus envieux, au plus perfide de tous les hommes. Il faut, lui dis-je, que nous fassions aujourd'hui la débauche ensemble. En même tems je le pris par la main et le menai dans une salle où mes esclaves avaient dressé une petite table à deux couverts.

95e JOUR.

Nous nous assîmes tous deux. On nous apporta plusieurs plats de riz [1] de différentes couleurs, avec des dattes conservées dans du sirop. Nous mangeâmes encore d'autres mets; après quoi j'envoyai un de mes esclaves acheter du vin dans un endroit de la ville où il savait qu'on en vendait secrètement [2]. On lui en donna d'excellent, et nous en bûmes avec si peu de discrétion, que nous n'aurions osé paraître en public. Nous ne nous y serions pas montrés impunément.

Dans le fort de notre débauche, le faquir me dit : Apprends-moi, Hasan, toute ton aventure, décou-

[1] Les Persans et les nations voisines accommodent le riz de toutes les façons, et lui donnent toutes sortes de couleurs.

[2] Le vin est défendu aux habitans de Candahar, qui l'aiment beaucoup, et ne laissent pas d'en boire en secret; mais ils se gardent bien de se montrer en public après en avoir bu; car s'il arrivait à quelqu'un de paraître ivre, on le promènerait par toute la ville, monté sur un âne, le visage tourné vers la croupe, au bruit d'un petit tambour et aux huées de tous les enfans qui le suivraient.

vre-m'en le mystère; tu ne risques rien, je suis discret, et de plus ton meilleur ami. Tu ne peux douter de ma foi sans me faire outrage; ouvre-moi donc le fond de ton ame, et me fais connaître toute ta bonne fortune, afin que nous puissions nous en réjouir ensemble. D'ailleurs je me pique d'être homme de bon conseil, et tu sais qu'un confident de ce caractère n'est pas inutile.

Échauffé du vin que j'avais bu, et séduit par les témoignages d'amitié qu'il me donnait, je me rendis à ses instances. Je suis persuadé, lui dis-je, que tu n'es pas capable d'abuser de la confidence que je vais te faire, ainsi je veux ne te rien déguiser. Lorsque je te rencontrai, te souviens-tu que j'étais fort triste? Je venais de perdre à Chiras une dame que j'aimais et dont j'étais aimé. Je la croyais morte, et toutefois elle vit encore : je l'ai retrouvée à Candahar, et pour te dire tout, elle est favorite du roi Firouzchah. Le faquir laissa paraître un extrême étonnement à ce discours. Hasan, me dit-il, tu me donnes une idée charmante de cette dame; il faut qu'elle soit pourvue d'une merveilleuse beauté, puisque le roi de Candahar en est épris. C'est une personne incomparable, lui repartis-je; avec quelque avantage qu'un amant puisse te la peindre, il n'en saurait faire un portrait flatteur. Elle ne manquera pas de venir ici bientôt, tu la verras; je veux

que tes propres yeux jugent de ses charmes. A ces paroles le faquir m'embrassa avec transport, en me disant que je lui ferais beaucoup de plaisir si j'accomplissais ma promesse. Je lui en donnai de nouvelles assurances, après quoi nous nous levâmes tous deux de table pour nous aller reposer. Un de mes esclaves mena mon ami dans une chambre où on lui avait préparé un lit.

Dès le lendemain matin Chapour m'apporta un billet de Zélica. Elle me mandait que la nuit prochaine elle viendrait faire la débauche avec moi. Je montrai la lettre au faquir, qui en témoigna une joie infinie. Il ne fit pendant toute la journée que m'entretenir de la dame dont je lui avais vanté la beauté, et il attendit la nuit avec autant d'impatience que s'il eût eu les mêmes raisons que moi pour souhaiter qu'elle arrivât. Cependant je me disposai à recevoir Zélica. J'envoyai chercher les meilleurs mets, et de cet excellent vin dont nous avions si bien fait l'essai le jour précédent.

Quand la nuit fut venue, je dis au faquir : Lorsque la dame entrera dans mon appartement, il ne faut pas que vous y soyez. Peut-être le trouverait-elle mauvais. Laissez-moi lui demander la permission de vous présenter à elle comme mon ami, je suis sûr que je l'obtiendrai. Nous entendîmes bientôt frapper à la porte, et c'était la princesse. Le faquir se

cacha dans un cabinet : j'allai au-devant de Zélica, je lui donnai la main, et après l'avoir conduite à mon appartement : Ma princesse, lui dis-je, je vous prie de m'accorder une grâce. Le faquir avec qui je suis venu à Candahar est logé dans cette maison; je lui ai donné un appartement : c'est mon ami; voulez-vous souffrir qu'il soit de notre débauche? Hasan, me répondit-elle, vous ne songez guère à ce que vous exigez de moi. Au lieu de m'exposer aux regards d'un homme, vous devriez m'y soustraire avec soin. Madame, repris-je, c'est un garçon sage et discret, et dont l'amitié m'est connue. Je réponds que vous n'aurez aucun sujet de vous repentir de m'avoir donné la satisfaction que je vous demande. Je ne puis rien vous refuser, repartit Zélica; mais j'ai un pressentiment que nous en aurons du chagrin. Eh non, ma princesse, lui dis-je, soyez là-dessus sans inquiétude. Reposez-vous sur ma parole, et qu'aucune crainte ne vous empêche de partager le plaisir que j'ai de vous voir.

En achevant ces mots, j'appelai le faquir, et le présentai à Zélica. Elle lui fit, pour me plaire, un accueil fort gracieux, et après bien des complimens de part et d'autre, nous nous mîmes tous trois à table avec Calé-Cairi. Mon camarade était un homme de trente ans; il avait beaucoup d'esprit : il fit bientôt connaître aux dames, par ses saillies et ses bons

mots, qu'il ne haïssait pas le plaisir, ou plutôt qu'il déshonorait son habit. Aussitôt que nous eûmes mangé de tous les mets qui nous furent servis, on apporta du vin ; les esclaves nous en versèrent dans des coupes d'agate. Le faquir ne laissait pas long-tems la sienne vide; il la faisait remplir à tous momens, de sorte qu'à force de boire il se mit bientôt dans un bel état. Il n'était pas fort respectueux naturellement, ainsi le vin irrita son audace, et lui fit perdre le peu de retenue qu'il avait conservé jusques-là. Il ne se contenta pas d'attaquer la pudeur des dames par des discours effrontés, il jeta brusquement ses bras au cou de la princesse de Perse, et lui déroba insolemment un baiser.

96e JOUR.

Zélica fut indignée de la hardiesse du faquir, et sa colère lui prêta des forces pour s'arracher de ses mains insolentes. Arrête, misérable, lui dit-elle, et n'abuse point de la bonté qu'on a de te souffrir

ici : tu mériterais que je te fisse punir par les esclaves qui sont dans cette maison ; mais la considération que j'ai pour ton ami me retient. En parlant de cette manière, elle prit son voile, se couvrit le visage et sortit de mon appartement. Je courus après elle en lui demandant pardon de ce qui s'était passé ; je tâchai vainement de l'apaiser, elle était trop irritée. Vous voyez présentement, me dit-elle, si vous avez eu tort de vouloir que ce faquir fût de notre débauche : ce n'était pas sans raison que j'y résistais ; je ne remettrai point le pied chez vous, pendant qu'il y sera logé. A ces paroles, elle se retira, quelque chose que je pusse lui dire pour l'arrêter.

Je revins trouver mon ami dans mon appartement. Ah! qu'avez-vous fait ? lui dis-je ; fallait-il manquer de respect à la favorite de Firouzchah ? par ce transport indiscret, vous vous êtes attiré sa haine, et peut-être ne me pardonnera-t-elle jamais de l'avoir obligée à paraître devant vous. Ne t'afflige pas, Hasan, me répondit-il, tu connais mal les femmes, si tu crois celle-ci véritablement fâchée ; sois plutôt persuadé que dans le fond elle en est ravie : il n'y a point de dame à qui de pareils transports déplaisent ; la colère qu'elle a fait éclater est feinte. Sais-tu bien pourquoi elle s'est révoltée contre ma hardiesse ? c'est que tes yeux en étaient témoins ; si

j'avais été seul avec elle, je suis sûr que je l'aurais trouvée plus humaine.

A ce discours, qui marquait assez qu'il était pris de vin, je cessai de lui faire des reproches; j'espérai que le lendemain il entendrait mieux raison, et qu'il reconnaîtrait sa faute. J'ordonnai à un de mes esclaves de le mener à son appartement, et moi je demeurai dans le mien, où les réflexions que je fis sur ce qui s'était passé ne me permirent pas de reposer tranquillement. Le jour suivant le faquir le prit en effet sur un autre ton : il me témoigna qu'il était très-mortifié de m'avoir donné du chagrin, et que pour se punir lui-même de son indiscrétion, il avait résolu de s'éloigner de Candahar : il me parla d'une manière qui me toucha. J'écrivis sur-le-champ à la princesse que notre faquir se repentait de son audace, et la suppliait très-humblement avec moi de la pardonner au vin qui la lui avait inspirée.

Comme j'achevais d'écrire, Chapour arriva; il m'apprit que sa maîtresse était toujours fort irritée : je le chargeai de ma lettre; il retourna sur ses pas et revint quelques heures après avec une réponse. Zélica me mandait qu'elle voulait bien excuser l'insolence du faquir, puisqu'il l'assurait qu'il s'en repentait; mais à condition qu'il ne demeurerait pas plus long-tems chez moi, et qu'il sortirait de Candahar dans vingt-quatre heures. Je montrai le billet

de la favorite de Firouzchah à mon ami, qui me dit devant Chapour, qu'en cela ses sentimens étaient conformes à ceux de la dame; qu'il n'oserait plus paraître devant elle après l'action téméraire qu'il avait eu le malheur de commettre, et qu'il prétendait à l'heure même sortir de la ville de Candahar. L'eunuque prit aussitôt le chemin du palais, et alla rendre compte à Zélica de la disposition où il avait laissé le faquir.

Je fus ravi de voir ainsi succéder le calme à la tempête qui m'avait effrayé. Je l'avouerai pourtant, j'étais fâché de perdre mon ami, et je le retins encore ce jour-là. Attendez, lui dis-je, vous partirez demain; je veux encore aujourd'hui me réjouir avec vous, peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Ah! puisque nous devons nous séparer, retardons un peu du moins le triste moment de notre séparation. Pour mieux célébrer nos adieux, j'ordonnai un grand souper; quand il fut prêt, nous nous mîmes à table : nous avions déjà goûté de plusieurs mets, lorsque nous vîmes entrer Chapour, qui portait un ragoût : Seigneur Hasan, me dit-il, je vous apporte un ragoût qu'on vient de servir au souper du roi; sa majesté l'a trouvé si délicieux, qu'il l'a fait porter sur-le-champ à sa favorite, qui vous l'envoie. Nous mangeâmes de ce ragoût, et il nous parut en effet excellent. Le faquir pendant le

repas ne pouvait se lasser d'admirer mon bonheur, et il me dit vingt fois : O jeune homme, que ton sort est charmant!

Nous passâmes la nuit à boire, et d'abord qu'il fit jour, mon ami me dit : C'est à présent qu'il faut nous quitter. Alors j'allai chercher une bourse pleine de sequins que Chapour m'avait apportée le jour précédent de la part de sa maîtresse, et la donnant au faquir : Prenez, lui dis-je, ma bourse, elle peut vous servir dans l'occasion. Il me remercia; nous nous embrassâmes, il sortit, et après son départ je demeurai assez long-tems dans une triste situation : O trop imprudent ami! disais-je, c'est toi qui es cause que nous nous séparons; tu devais te contenter de voir Zélica et de jouir d'une si belle vue.

Comme j'avais besoin de repos, je me jetai sur un sopha et je m'endormis. Au bout de quelques heures, un grand bruit, qui se fit entendre dans ma maison, me réveilla : je me levai pour aller voir ce qui le causait, et j'aperçus avec beaucoup d'effroi que c'était une troupe de soldats de la garde de Firouzchah : Suivez-nous, me dit l'officier qui était à leur tête, nous avons ordre de vous conduire au palais. Quel crime ai-je commis? lui répondis-je; de quoi m'accuse-t-on? C'est ce que nous ne savons pas, répliqua l'officier, il nous est seulement ordonné de vous mener au roi, nous en ignorons la

cause ; mais je vous dirai, pour vous rassurer, que si vous êtes innocent vous n'avez rien à craindre : vous avez affaire à un prince équitable, qui ne condamne point légèrement les personnes accusées d'avoir commis quelque forfait ; il faut des preuves convaincantes pour le porter à prononcer un arrêt funeste : il est vrai qu'il punit rigoureusement les coupables ; si vous l'êtes, je vous plains.

Il fallut suivre l'officier. En allant au sérail, je disais en moi-même : Firouzchah a sans doute découvert l'intelligence que j'ai avec Zélica ; mais comment l'a-t-il apprise ? Quand nous fûmes dans la cour du palais, je remarquai qu'on y avait dressé quatre potences : je jugeai bien que cela me regardait, et que ce genre de mort était le moindre châtiment que je devais attendre du ressentiment de Firouzchah : je levai les yeux au ciel, et le priai de sauver du moins la princesse de Perse.

97e JOUR.

Nous entrâmes dans le sérail : l'officier qui me conduisait me mena dans l'appartement du roi. Ce

prince y était avec son grand visir seulement, et le faquir, que je croyais déjà loin de Candahar. Dès que j'aperçus ce perfide ami, je connus toute sa trahison. C'est donc toi, me dit Firouzchah, qui as des entretiens secrets avec ma favorite? Ah! scélérat, il faut que tu sois bien hardi pour oser te jouer à moi : parle, et réponds précisément à ce que je vais te demander. Lorsque tu es arrivé à Candahar, ne t'a-t-on pas dit que je punissais sévèrement les criminels? Je répondis qu'oui. Eh bien, reprit-il, puisqu'on t'en a averti, pourquoi as-tu commis le plus grand de tous les crimes? Sire, lui dis-je, que les jours de votre majesté puissent durer jusqu'à la fin de tous les siècles; mais vous savez que l'amour rend la colombe hardie : un homme épris d'une passion violente n'appréhende rien; je suis prêt à servir de victime à votre juste colère; et à quelque tourmens que vous puissiez me réserver, je ne me plaindrai point de votre rigueur si vous faites grâce à votre esclave favorite. Hélas! elle vivait tranquille dans votre sérail avant mon arrivée, et, contente de faire le bonheur d'un grand roi, elle commençait à oublier un malheureux amant, qu'elle croyait ne revoir jamais : elle a su que j'étais dans cette ville, ses premiers feux se sont rallumés : c'est moi qui viens l'arracher à votre tendresse; c'est donc moi seul que vous devez punir.

Dans le tems que je parlais ainsi, Zélica, qu'on était allé chercher par ordre du roi, entra suivie de Chapour et de Calé-Cairi; et ayant entendu mes dernières paroles, elle courut se jeter aux pieds de Firouzchah : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez à ce jeune homme; c'est sur la coupable esclave qui vous a trahi que vos coups doivent tomber. Ah! perfides, s'écria le roi, n'attendez aucune grâce l'un et l'autre; vous périrez. L'ingrate! elle n'implore ma bonté que pour le téméraire qui m'offense; et lui ne se montre sensible qu'à la perte de ce qu'il aime : ils osent tous deux faire éclater à mes yeux leur amoureuse fureur : quelle insolence! Visir, ajouta-t-il en se tournant vers son ministre, faites-les conduire au supplice; qu'on les attache à des potences, et qu'après leur mort ils deviennent la proie des chiens et des oiseaux.

Arrêtez, sire, m'écriai-je alors; gardez-vous de traiter avec tant d'ignominie une fille de roi; que votre jalouse colère respecte en votre favorite l'auguste sang dont elle est formée! A ces paroles, Firouzchah parut étonné : Quel prince, dit-il à Zélica, est donc l'auteur de votre naissance? La princesse me regarda d'un air fier, et me dit : Indiscret Hasan, pourquoi avez-vous découvert ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même? J'avais en mourant la consolation de voir qu'on ignorait le

rang où je suis née; en me faisant connaître vous me couvrez de honte. Eh bien, Firouzchah, poursuivit-elle, en s'adressant au roi de Candahar, apprends donc qui je suis ; l'esclave que tu condamnes à une mort infâme, est fille de Schah Tahmaspe. En même tems elle lui conta toute son histoire, sans en oublier la moindre circonstance.

Après qu'elle eut achevé ce récit, qui augmenta l'étonnement du roi : Voilà, seigneur, lui dit-elle, un secret que je n'avais pas dessein de vous révéler, et que la seule indiscrétion de mon amant m'arrache. Après cet aveu, que je ne fais pas ici sans une extrême confusion, je vous prie instamment d'ordonner qu'on m'ôte promptement la vie; c'est l'unique grâce que je demande à votre majesté.

Madame, lui dit le roi, je révoque l'arrêt de votre trépas; je suis trop équitable pour ne vous point pardonner votre infidélité ; ce que vous venez de me raconter me la fait regarder d'un autre œil : je cesse de me plaindre de vous, et je vous rends même libre : vivez pour Hasan, et que l'heureux Hasan vive pour vous : je donne aussi la vie à Chapour et à votre confidente. Allez, parfaits amans, allez passer ensemble le reste de vos jours, et que rien ne puisse jamais arrêter le cours de vos plaisirs. Pour toi, traître, continua-t-il, en se tournant vers le faquir, tu seras puni de ta trahison. Cœur bas

et envieux, tu n'as pu souffrir le bonheur de ton ami, tu es venu toi-même le livrer à ma vengeance. Ah! misérable, c'est toi qui serviras de victime à ma jalousie. A ces mots, il ordonna au grand visir d'emmener le faquir, et de le mettre entre les mains des bourreaux.

Pendant qu'on allait faire mourir ce scélérat, nous nous jetâmes, Zélica et moi, aux pieds du roi de Candahar; nous les mouillâmes de nos larmes dans les transports de reconnaissance et de joie qui nous animaient, et enfin nous l'assurâmes que, sensibles à sa bonté généreuse, nous en conserverions un éternel souvenir : nous sortîmes ensuite de son appartement avec Chapour et Calé-Cairi. Nous prîmes le chemin de la maison où j'avais été arrêté, mais nous la trouvâmes rasée; le roi avait ordonné qu'on la démolît, et les soldats qu'il avait chargés de cet ordre l'avaient si promptement exécuté, que tous les matériaux avaient déjà été enlevés et transportés ailleurs; il n'y restait pas seulement une pierre; le peuple s'en était aussi mêlé : ainsi tous les meubles avaient été pillés.

———

98e JOUR.

Quoique charmés de nous voir ensemble la princesse et moi, fort amoureux l'un de l'autre, nous ne laissâmes pas d'être un peu étourdis de ce spectacle : cette maison, à la vérité, était un hôtel meublé qu'on avait loué, et dont par conséquent les meubles ne nous appartenaient pas; mais Zélica y avait fait porter par Chapour une infinité de choses précieuses qui n'avaient pas été respectées dans le pillage. Nous avions peu d'argent : nous commençâmes à consulter l'eunuque et Calé-Cairi sur le parti que nous avions à prendre; et après une longue délibération, nous fûmes d'avis d'aller loger dans un caravanserail.

Nous étions prêts à nous y rendre, lorsqu'un officier du roi nous aborda : Je viens, nous dit-il, de la part de Firouzchah mon maître, vous offrir un logement; le grand visir vous prête une maison qu'il a aux portes de la ville, et qui est beaucoup plus belle que celle qu'on vient de raser; vous y

serez logés fort commodément ; je vais, s'il vous plaît, vous y conduire ; prenez la peine de me suivre. Nous y allâmes avec lui : nous vîmes une maison de grande apparence et parfaitement bien bâtie ; le dedans répondait au dehors ; le tout y était magnifique et de bon goût : nous y trouvâmes plus de vingt esclaves, qui nous dirent que leur maître venait de leur envoyer ordre de nous fournir abondamment toutes les choses dont nous aurions besoin, et de nous servir comme lui-même, pendant tout le tems que nous voudrions demeurer chez lui.

Deux jours après, nous reçûmes une visite du grand visir, qui nous apporta, de la part du roi, une prodigieuse quantité de présens. Il y avait plusieurs paquets d'étoffes de soie et de toiles des Indes, avec vingt bourses, chacune de mille sequins d'or. Comme nous nous sentions gênés dans une maison empruntée, et que les présens du roi nous mettaient en état de nous établir ailleurs, nous nous joignîmes bientôt à une grosse caravane de marchands de Candahar, et nous nous rendîmes heureusement avec eux à Bagdad.

Nous allâmes loger dans ma maison, où nous passâmes les premiers jours de notre arrivée à nous reposer et à nous remettre de la fatigue d'un si long voyage. Après cela, je parus dans la ville et cherchai mes amis. Ils furent assez étonnés de me revoir.

Est-il possible, me dirent-ils, que vous soyez encore vivant ? vos associés, qui sont revenus, nous ont assuré que vous étiez mort. D'abord que j'appris que mes joailliers étaient à Bagdad, je courus chez le grand visir, je me jetai à ses pieds et lui contai leur perfidie. Il les envoya sur-le-champ arrêter l'un et l'autre; il m'ordonna de les interroger tous deux en sa présence. N'est-il pas vrai, leur dis-je, que je me réveillai lorsque vous me prîtes entre vos bras, que je vous demandai ce que vous vouliez faire, et que, sans me répondre, vous me précipitâtes dans la mer par un sabord du vaisseau? Ils répondirent que j'avais apparemment rêvé cela, et qu'il fallait que moi-même, en dormant, je me fusse jeté dans le golfe.

Eh pourquoi, leur dit alors le visir, n'avez-vous pas fait semblant de le connaître à Ormus? Ils repartirent qu'ils ne m'avaient point vu à Ormus. Eh! que direz-vous donc, traîtres, répliqua-t-il en les regardant d'un air menaçant, quand je vous ferai voir un certificat du cadi d'Ormus, qui prouve le contraire? A ces paroles, que le visir dit pour les éprouver, mes associés pâlirent et se troublèrent. Vous changez de visage, leur dit-il : Eh bien, avouez vous-même votre crime; épargnez-vous les supplices qu'on vous apprête pour vous arracher cet aveu.

Alors ils confessèrent tout, et sur cette confes-

sion il les fit emprisonner, en attendant que le calife, qu'il voulait, disait-il, informer de cette affaire, ordonnât de quel genre de mort il souhaitait qu'ils mourussent; mais ils trouvèrent moyen de tromper la vigilance de leurs gardes, ou d'en corrompre la fidélité. Ils s'échappèrent de leur prison, et se cachèrent si bien dans Bagdad, qu'on ne les put découvrir, quelque recherche qu'en fît le grand visir. Cependant tous leurs biens furent confisqués et demeurèrent au calife, à la réserve d'une petite partie qu'on me donna pour me dédommager de ce qu'on m'avait volé.

Je ne songeai plus après cela qu'à mener une vie tranquille avec ma princesse. Nous passions nos jours dans une parfaite union, et je ne faisais de vœux au ciel que pour le prier de me laisser le reste de ma vie dans l'heureuse situation où je me trouvais : inutiles souhaits ! Les hommes peuvent-ils long-tems jouir d'un sort agréable ? Les chagrins, les malheurs ne troublent-ils pas sans cesse leur repos ? Un soir, je revenais de me divertir avec mes amis ; je frappais à ma porte ; j'avais beau frapper rudement, personne ne venait ouvrir. J'en fus surpris, et j'en conçus, sans savoir pourquoi, un triste présage. Je redouble mes coups ; aucun esclave ne vient ; mon étonnement augmente. Que faut-il que je pense de ceci ? dis-je en moi-même ;

est-ce quelque nouvelle infortune que j'éprouve ? Au bruit que je faisais, plusieurs voisins sortirent de leurs maisons, et aussi étonnés que moi de ce que mes domestiques ne répondaient point, ils m'aidèrent à enfoncer la porte. Nous entrons; nous trouvons dans la cour et dans la première salle mes esclaves égorgés. Nous passons dans l'appartement de Zélica. O spectacle effroyable! Je vois Chapour et Calé-Cairi tous deux sans vie et noyés dans leur sang! J'appelle ma princesse, elle ne répond point à ma voix; je parcours toute la maison, et n'y rencontrant point ce que je cherchais, je sens chanceler mon corps, je tombe sans sentiment entre les bras de mes voisins. Heureux si l'ange de la mort m'eût enlevé dans ce moment! Mais non, le ciel voulait que je vécusse pour voir toute l'horreur de ma destinée.

99e JOUR.

Lorsque mes voisins m'eurent rappelé à la vie par leur cruel secours, je leur demandai comment il était

possible qu'on eût fait un si grand carnage dans ma maison, sans qu'ils eussent ouï le moindre bruit. Ils me dirent qu'ils n'avaient rien entendu, et qu'ils n'en étaient pas moins surpris que moi. Je courus aussitôt chez le cadi, qui mit son neyb [1] en campagne avec tous ses archers; mais leurs perquisitions furent inutiles; chacun pensa ce qu'il voulut de ce tragique événement.

Pour moi, je jugeai comme bien d'autres que mes associés pouvaient en être les auteurs; et j'en conçus tant de chagrin, que je tombai malade. Je traînai long-tems à Bagdad des jours languissans; je vendis ensuite ma maison, et j'allai demeurer à Mousel avec tout ce que je pouvais avoir de bien. Je pris ce parti, parce que j'avais un parent que j'aimais beaucoup, et qui était attaché au premier visir du roi de Mousel. Ce parent me reçut fort bien, et en peu de tems je fus connu du ministre, qui croyant voir en moi un talent pour les affaires, me donna de l'occupation. Je m'attachai à bien faire les choses dont il me chargeait, et j'eus le bonheur d'y réussir. Il devint de jour en jour plus content de moi; je gagnai peu à peu sa confiance, et insensiblement j'entrai dans les plus secrètes affaires de l'état. Je lui aidai même bientôt à en soutenir le

[1] Lieutenant.

poids. Quelques années après, ce ministre mourut, et le roi, peut-être trop prévenu en ma faveur, me donna sa place; je la remplis pendant deux ans au gré du roi et au contentement de ses peuples. Et même ce monarque, pour témoigner combien il était satisfait de mon ministère, me nomma Atalmuc. Je vis bientôt l'envie armée contre moi. Quelques grands seigneurs devinrent mes ennemis secrets, et résolurent de me perdre. Pour mieux en venir à bout, ils me rendirent suspect au prince de Mousel, qui, se laissant prévenir par les mauvais discours, demanda ma déposition à son père. Le roi n'y voulut pas d'abord consentir; mais il ne put résister aux pressantes instances de son fils. Je sortis de Mousel, et vins à Damas, où j'eus bientôt l'honneur d'être présenté à votre majesté.

Voilà, sire, l'histoire de ma vie, et la cause de cette profonde tristesse où je parais enseveli. L'enlèvement de Zélica est toujours présent à ma pensée, et me rend insensible à la joie. Si j'apprenais que cette princesse ne vit plus, j'en perdrais peut-être, comme autrefois, le souvenir; mais l'incertitude de son sort la retrace sans cesse à ma mémoire et nourrit ma douleur.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU ROI BEDREDDIN-LOLO.

Quand le visir Atalmulc eut achevé le récit de ses aventures, le roi lui dit : Je ne suis plus surpris que vous soyez si triste. Vous en avez un juste sujet ; mais tout le monde n'a pas perdu comme vous une princesse, et vous avez tort de penser que parmi tous les hommes on n'en trouvera pas un qui soit parfaitement content. Vous êtes dans une grande erreur, et sans parler de mille autres, je suis persuadé que le prince Séyf el Mulouk, mon favori, jouit d'un parfait bonheur. Je n'en sais rien, seigneur, reprit Atalmulc ; quoiqu'il paraisse fort heureux, je n'oserais assurer qu'il le fût en effet. C'est une chose, s'écria le roi, dont je veux être éclairci tout-à-l'heure. En achevant ces mots, il appela le capitaine de ses gardes, et lui ordonna d'aller chercher le prince Séyf el Mulouk.

Le capitaine des gardes s'acquitta de sa commission sur-le-champ. Le favori vint dans l'appartement du roi son maître, qui lui dit : Prince, je voudrais savoir si vous êtes satisfait de votre destinée ? Ah ! seigneur, répondit le favori, votre majesté peut-elle me faire cette question ? Quoique étranger, je suis respecté dans la ville de Damas ; les grands seigneurs cherchent à me plaire, les autres me font la

cour; je suis le canal par où coulent toutes vos grâces : en un mot, que pourrait-il manquer à mon bonheur? Il m'importe, reprit le roi, que vous me disiez la vérité. Atalmulc soutient qu'il n'y a point d'homme heureux; je pense le contraire, je crois que vous l'êtes; apprenez-moi si je me trompe et si quelque chagrin que vous cachez corrompt par son amertume la douceur du destin que je vous fais. Parlez, que votre bouche sincère me découvre ici vos secrets sentimens? Seigneur, dit alors Séyf el Mulouk, puisque votre majesté m'ordonne de lui ouvrir mon ame, je vous dirai que, malgré toutes les bontés que vous avez pour moi, malgré les plaisirs qui suivent ici mes pas, et qui semblent avoir choisi pour asile votre cour, je sens une inquiétude qui trouble le repos de ma vie. J'ai dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche; et, pour comble de malheur, mon mal est sans remède.

Le roi de Damas fut assez étonné d'entendre parler dans ces termes son favori, et il jugea qu'on lui avait enlevé aussi quelque princesse. Contez-moi, lui dit-il, votre histoire; quelque dame y est sans doute intéressée, et je suis fort trompé si vos chagrins ne sont pas de la même nature que ceux d'Atalmulc. Le favori de Bedreddin reprit la parole et commença le récit de ses aventures de cette manière.

100e JOUR.

HISTOIRE DU PRINCE SÉYF EL MULOUK.

J'ai déjà eu l'honneur de dire à votre majesté que je suis fils du feu sultan d'Égypte, Asem Ben Sefoüan, et frère du prince qui lui a succédé. Étant dans ma seizième année, je trouvai un jour, par hasard, la porte du trésor de mon père ouverte : j'y entrai, et je commençai à regarder avec beaucoup d'attention les choses qui me parurent les plus rares. Je m'arrêtai particulièrement à considérer un petit coffre de bois de sandal rouge, parsemé de perles, de diamans, d'émeraudes et de topazes. Il s'ouvrait avec une petite clef d'or qui était dans la serrure; je l'ouvris et j'aperçus dedans une bague d'une merveilleuse beauté, avec une boîte d'or qui renfermait un portrait de femme.

Les traits en étaient si réguliers, les yeux si beaux, l'air si charmant, que je jugeai d'abord que c'était

une peinture faite à plaisir. Les ouvrages de la nature ne sont pas si parfaits, disais-je. Que celui-là fait d'honneur au pinceau qui l'a produit! J'admirais l'imagination du peintre qui avait été capable de se former une si belle idée.

Mes yeux ne pouvaient se détacher de cette peinture, et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle m'inspira de l'amour. Je pensai que c'était peut-être le portrait de quelque princesse vivante, et je me le persuadais à mesure que je devenais plus amoureux. Je fermai la boîte et la mis dans ma poche avec la bague, qu'il me prit aussi envie de dérober, ensuite je sortis du trésor.

J'avais un confident qui s'appelait Saed; il était le fils d'un grand seigneur du Caire; je l'aimais et il avait quelques années plus que moi. Je lui contai mon aventure; il me demanda le portrait, je le lui donnai. Il l'ôta de la boîte pour voir s'il n'y avait pas au dos quelqu'écriture qui pût nous instruire de ce que je souhaitais passionnément de savoir, c'est-à dire, du nom de la personne qui était peinte. Nous aperçûmes autour de la boîte, en dedans, ces paroles en caractères arabes : *Bedy al Jemal, fille du roi Chahbal.*

Cette découverte me charma; je fus ravi d'apprendre que je n'aimais pas un être imaginaire : je chargeai mon confident de s'informer où régnait le roi

Chahbal. Saed le demanda aux plus habiles gens du Caire, mais personne ne put le lui dire; de sorte que je résolus de voyager, de parcourir, s'il le fallait, tout le monde, et de ne point revenir en Égypte que je n'eusse vu Bedy al Jemal. Je priai le sultan mon père de me permettre d'aller à Bagdad voir la cour du calife, et les merveilles de cette ville dont j'avais ouï parler si avantageusement. Il m'accorda cette permission. Comme je voulais voyager *incognito,* je ne sortis point du Caire avec un pompeux appareil : ma suite était seulement composée de Saed et de quelques esclaves dont le zèle m'était connu.

Je me mis bientôt au doigt la belle bague que j'avais prise dans le trésor de mon père, et je ne fis, pendant tout le chemin, que m'entretenir avec mon confident de la princesse Bedy al Jemal, dont j'avais sans cesse le portrait entre les mains. Quand je fus arrivé à Bagdad, et que j'eus vu tout ce qu'il y a de curieux, je demandai à des savans s'ils ne pourraient pas me dire dans quel endroit du monde étaient situés les états du roi Chahbal? Ils me répondirent que non; mais que, s'il m'importait fort de le savoir, je n'avais qu'à prendre la peine d'aller à Basra trouver un vieillard âgé de cent soixante-dix ans, nommé Padmanaba, que ce personnage n'ignorait rien, et que sans doute il satisferait ma curiosité.

Je pars aussitôt de Bagdad, je vole à Basra, je

m'informe du vieillard. On m'enseigne sa demeure, je vais chez lui : je vois un homme vénérable qui conservait beaucoup de vigueur, bien que près de deux siècles eussent flétri son front. Mon fils, me dit-il d'un air riant, qu'y a-t-il pour votre service? Mon père, lui dis-je, je voudrais savoir où règne le roi Chahbal; il m'est de la dernière importance de l'apprendre : quelques savans de Bagdad, que j'ai consultés, et qui n'ont pu me donner aucune lumière là-dessus, m'ont assuré que vous m'enseigneriez le nom et le chemin du royaume de Chahbal. Mon fils, répliqua le vieillard, les savans qui vous ont adressé à moi me croient moins ignorant que je ne suis. Je ne sais point précisément où sont les états de Chahbal; je me souviens seulement d'en avoir entendu parler à quelque voyageur. Ce roi règne, si je ne me trompe, dans une île voisine de celle de Serendib; mais ce n'est qu'une conjecture, et je suis peut-être dans l'erreur.

Je remerciai Padmanaba de m'avoir du moins fixé un endroit où j'espérais pouvoir être éclairci de ce que je voulais savoir. Je formai la résolution d'aller à l'île de Serendib : je m'embarquai avec Saed et mes esclaves, sur le golfe de Basra, dans un vaisseau marchand qui allait à Surate. De Surate, nous nous rendîmes à Goa, où nous apprîmes en arrivant qu'un vaisseau devait mettre à la voile dans

peu de jours, et prendre la route de l'île de Serendib. Nous profitâmes de l'occasion. Nous partîmes de Goa avec un vent si favorable, que nous avançâmes beaucoup la première journée; mais, dès la seconde, le vent changea, et il s'éleva une tempête si violente, que les matelots croyant notre perte inévitable, abandonnèrent le vaisseau au gré du vent et de la mer. Tantôt les flots, s'ouvrant comme pour nous engloutir, présentaient d'affreux abîmes à nos yeux effrayés, et tantôt s'élevant, ils nous portaient avec eux jusqu'aux nues. Nous fûmes long-tems le jouet des eaux; mais ce qui nous surprit tous, et nous parut un miracle, c'est que nous ne fîmes point naufrage. Nous allâmes relâcher à une île voisine des Maldives.

Cette île avait peu d'étendue, et nous sembla déserte. Nous nous disposions à mettre pied à terre, et à nous avancer vers un bois fort épais que nous aperçûmes au milieu, lorsqu'un vieux matelot accoutumé à parcourir les côtes des Indes, nous dit que cette île était habitée par des nègres idolâtres, qui adoraient un serpent, auquel ils donnaient à dévorer tous les étrangers qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains; qu'au lieu d'y descendre, il valait mieux nous remettre en mer, et gagner, s'il était possible, les Maldives. Le capitaine, qui connaissait le matelot pour un homme fort expérimenté et peu capable d'avancer une chose sans en être bien assuré,

le crut; et il fut résolu que le lendemain matin, à la pointe du jour, on lèverait l'ancre pour s'éloigner d'un endroit si dangereux.

Cette résolution était fort judicieuse, mais on aurait encore mieux fait de partir sur-le-champ, et de s'abandonner à la mer; car, au milieu de la nuit, nous fûmes tout-à-coup assaillis par un grand nombre de nègres qui entrèrent dans notre vaisseau, nous chargèrent de chaînes et nous menèrent à leurs habitations.

101e JOUR.

Le jour commençait à paraître, lorsque, après avoir traversé le bois que nous avions remarqué de loin le soir précédent, nous arrivâmes à la horde des nègres. C'était une grande quantité de petites cabanes composées de bois et de terre, au milieu desquelles s'élevait un gros pavillon de la même manière, qu'ils appelaient le palais de leur roi.

On nous conduisit sous ce pavillon, où, sur un trône fait de rocailles et de coquillages, paraissait

le roi. C'était un nègre d'une taille gigantesque, mais si laid et si effroyable, qu'il avait plus l'air d'un démon que d'un homme. La princesse sa fille était assise auprès de lui. Elle pouvait avoir trente ans : elle tenait de son père pour la taille et lui ressemblait un peu d'ailleurs.

Un des principaux nègres qui nous avaient pris, nous obligea de faire de profondes révérences au monarque noir et à sa fille. Ensuite, il rendit compte de son heureuse expédition. Le roi, après l'avoir écouté avec plaisir, témoigna qu'il était content de lui et de tous ceux qui l'avaient accompagné. Puis, nous montrant du doigt à son premier visir : Allez, lui dit-il, faites conduire ces prisonniers sous une tente particulière, et que chaque jour on en donne un au dieu que nous adorons. Le visir obéit ; il nous mena lui-même sous un pavillon séparé, où l'on nous apporta, par son ordre, du mil et d'autres mets pour nous nourrir, et rendre les victimes plus grasses. Dès le lendemain, deux nègres vinrent prendre un de nos compagnons pour le livrer au serpent; ils revinrent le jour suivant en chercher un autre : tous les matins, un de nos camarades était dévoré par le monstre. Ainsi périrent mes esclaves, le capitaine, le pilote et les matelots.

Il ne restait plus que Saed et moi. Nous étions prêts à subir le même sort ; nous attendions que les

nègres vinssent nous séparer pour jamais : Ah ! mon cher prince, me dit mon confident, puisque nous devons tous deux être sacrifiés, fasse du moins le ciel que je meure avant vous ! qu'il ne permette pas que je vous voie conduire à la mort, cela me ferait trop de peine. O Saed ! lui répondis-je, pourquoi vous êtes-vous associé à mes malheurs ? Quand, possédé d'un amour insensé, j'ai voulu quitter le séjour du Caire pour aller chercher partout un objet qui peut-être ne saurait être à moi, que ne me laissiez-vous partir tout seul ! Vous avez combattu mes sentimens ; j'ai rejeté vos sages conseils ; est-il possible que vous périssiez avec un homme qui n'a pas voulu vous croire ?

Pendant que nous nous consumions en plaintes vaines, les nègres arrivèrent et s'adressèrent à moi : Suivez-nous, me dirent-ils. Je frémis à ces paroles, et me tournai vers Saed pour lui dire un éternel adieu. Nous n'eûmes pas la force de parler l'un à l'autre, nous fûmes tout-à-coup saisis de crainte et de douleur. Nous nous contentâmes de nous exprimer par nos regards les mouvemens qui nous agitaient.

Les nègres me menèrent sous une vaste tente, où je croyais qu'on m'allait immoler ; mais une femme noire qui s'offrit à ma vue en entrant, me détrompa. Rassurez-vous, jeune homme, me dit-elle, vous n'aurez pas le sort de vos compagnons ; la princesse Husnara ma maîtresse vous en ré-

serve un plus doux : je ne vous en dirai pas davantage, car elle veut elle-même vous annoncer votre bonheur. Je suis son esclave favorite, et j'ai ordre de vous introduire dans le lieu le plus secret de ce pavillon, où elle vous attend avec impatience. A ces mots, les deux nègres qui m'avaient accompagné jusque-là se retirèrent, et l'esclave favorite de Husnara me prenant par la main, me mena dans un petit réduit où sa maîtresse était seule, et assise sur une manière de sopha couvert de peaux de bêtes sauvages.

Cette princesse avait le teint olivâtre, les yeux vifs et fort petits, le nez retroussé, la bouche grande, les lèvres fort grosses et les dents de couleur d'ambre. Ses cheveux étaient courts, fort crépus et plus noirs que l'ébène. Elle portait pour coiffure un simple bonnet de toile jaune, brodé de fil rouge et relevé d'un panache de plumes de diverses couleurs. Elle avait un collier composé de gros grains de Talagaija [1] bleus et jaunes, et une longue robe de peaux de tigres l'enveloppait depuis les épaules jusqu'aux pieds. Cet objet n'était guère propre à me faire oublier Bedy al Jemal.

Approche, jeune homme, me dit-elle d'abord

[1] Arbre dont les feuilles sont dentelées et presque fendues. On ramasse les fruits qu'il porte, on les met en couleur, et les femmes en font des bracelets et des colliers.

qu'elle m'aperçut, viens t'asseoir auprès de moi; j'ai des choses à t'apprendre qui te consoleront d'être tombé au pouvoir du roi mon père. A ce discours, continua-t-elle après que je me fus assis, tu dois avoir une vive impatience de savoir ce que j'ai à te dire, et je te le pardonne, puisqu'il s'agit de la chose du monde la plus importante et la plus agréable pour toi. Tu m'as plu dès que je t'ai vu, et non-seulement je veux te sauver la vie, mais je prétends même te choisir pour amant, et je te préfère aux plus grands seigneurs de la cour, qui sont tous épris de mes charmes.

Quoique cet aveu ne dût guère me surprendre, puisque l'esclave favorite m'y avait assez préparé, il ne laissa pas de me causer un trouble inconcevable : si je ne pouvais me résoudre à répondre de la manière que la princesse l'aurait souhaité, la crainte que j'avais d'exciter sa colère m'empêchait aussi de lui parler franchement. Voyant que je ne répondais point, et que j'étais même embarrassé, elle me dit : Jeune homme, je ne suis pas étonnée que tu gardes le silence et paraisses troublé : tu ne t'attendais pas à voir une jeune et belle princesse s'abaisser jusqu'à te faire des avances, et la surprise où te jette ce bonheur imprévu tient ta langue embarrassée; mais au lieu de me sentir offensée de ton embarras, je t'avoue qu'il me charme; j'en conçois un présage favo-

rable pour mon amour, et ce silence, qui marque sans doute l'excès de ta joie, me fait plus de plaisir que tous les discours reconnaissans que tu pourrais me tenir. En achevant ces mots, elle me donna une de ses mains à baiser comme un avant-goût des plaisirs qu'elle me réservait.

Elle était si persuadée qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, qu'elle prit pour des témoignages d'amour toutes les marques de dégoût qui paraissaient sur mon visage et dans mes actions. Pendant ce tems-là, deux femmes esclaves noires vinrent étendre par terre des peaux, et mirent dessus, un moment après, plusieurs plats de mil et de riz, avec quelques autres de viande confite dans du miel; la princesse m'ordonna de me coucher comme elle sur les peaux, et de manger.

102e JOUR.

Je fis peu d'honneur à ces mets, bien que la princesse ne cessât de m'exciter à manger. Quoi donc, jeune homme, me dit-elle, vous n'avez point

d'appétit : que cela flatte agréablement ma passion ! Dans l'attente charmante où vous êtes des bontés dont je veux bien vous laisser concevoir l'espérance, tous les momens qui retardent votre bonheur irritent votre impatience et vous ôtent l'envie de manger. Cependant, poursuivit-elle, quelle que soit la violence des désirs que je vous inspire, je ne puis mettre que cette nuit le comble à votre félicité : je vais trouver le roi mon père, et le prier de vous laisser la vie aussi-bien qu'au camarade qui vous reste, parce que Mihrafya, mon esclave favorite, a pris du goût pour lui.

En parlant ainsi, elle se leva, demanda un voile, et tandis qu'elle se disposait à paraître devant son père, elle me dit : Jeune homme, retourne sous ta tente, va rejoindre ton compagnon; dis-lui qu'il aura le bonheur de posséder mon esclave favorite; porte-lui cette agréable nouvelle : réjouissez-vous tous deux, et rendez grâces à la fortune, qui, vous sauvant l'un et l'autre du malheur qu'ont éprouvé tous vos camarades, vous procure une vie délicieuse dans le même lieu où ils ont trouvé la mort. Aussitôt que le flambeau du jour cessera d'éclairer cette île, je t'enverrai chercher pour souper avec moi, et nous ferons la débauche ensemble.

Je remerciai la princesse Husnara de ses bontés, quoique bien résolu de mourir plutôt que d'en profi-

ter. Un nègre qu'on appela pour me conduire me mena dans ma tente. On ne peut exprimer quelle fut la joie de Saed lorsqu'il me revit; il n'en aurait pas eu une plus grande quand, délivrés par miracle des cruelles mains des nègres, nous nous serions vus tout-à-coup transportés en Égypte. Ah! vous voilà, mon cher prince, s'écria-t-il; hélas! je désespérais de jouir encore de la vue de mon maître; je croyais déjà que les barbares vous avaient immolé, et que le serpent funeste, à qui l'erreur a fait élever ici des autels, vous avait dévoré : est-il possible que vous me soyez rendu et que vous veniez sécher les pleurs que je versais pour vous?

Oui, Saed, lui dis-je, et je vous apprends que mon salnt dépend de moi : je puis, si je le veux, échapper au destin qu'ont eu nos compagnons. Ah! seigneur, interrompit brusquement Saed, dois-je ajouter foi à vos paroles? Croirai-je qu'en effet vous pouvez éviter la mort? Quelle heureuse nouvelle venez-vous m'annoncer? Je ne vous dis rien, lui répondis-je, qui ne soit véritable; mais vous ne savez pas à quel prix je puis sauver mes jours : quand vous en serez instruit, vous ne ferez plus éclater de si vifs transports de joie, et vous me trouverez peut-être plus à plaindre que si j'avais déjà perdu la vie. Alors je lui contai l'entretien que je venais d'avoir avec la fille du roi des nègres.

Je conviens, me dit mon confident après m'avoir écouté, qu'il est assez désagréable de se voir entre les bras d'une pareille amante; ce n'est pas sans raison que vous êtes révolté contre elle, j'entre dans vos sentimens; mais la vie est une belle chose : songez qu'il est triste de périr à votre âge; faites un effort sur vous, mon prince, cédez à la nécessité. O Saed! m'écriai-je à ces paroles, quel conseil osez-vous me donner? pensez-vous que je puisse le suivre? Nous verrons si vous serez capable de faire vous-même ce que vous conseillez aux autres, car je vous avertis que vous êtes aussi dans le cas : l'esclave favorite de la princesse a les mêmes vues sur vous, et prétend que vous l'aimiez; elle n'est pas plus aimable que sa maîtresse : vous sentez-vous disposé à répondre aux bontés qu'elle veut avoir pour vous cette nuit?

Saed pâlit à ce discours. Juste ciel! dit-il, l'ai-je bien entendu? l'esclave favorite de la princesse veut que je vive pour elle; ah! que plutôt les nègres viennent me chercher pour me conduire à leur pagode! que le serpent m'engloutisse mille fois avant que je réponde aux caresses!... Oh! oh! Saed, repris-je, vous faites paraître bien de la répugnance pour une dame qui a de la bonne volonté pour vous; vous oubliez que la vie est une belle chose : dès qu'on veut vous forcer d'aimer un objet horrible, la

mort n'a rien qui vous épouvante, et vous voulez que je la craigne! Avouez donc qu'il n'est pas aisé de vaincre les mouvemens de son cœur, et de témoigner de l'amour à une personne qui n'inspire que du dégoût : cet effort est au-dessus de la plus impétueuse jeunesse ; il vaut mieux que nous périssions l'un et l'autre que de nous abaisser à feindre de la tendresse pour deux objets que nous ne saurions aimer.

Mon confident approuva ce parti que mon désespoir me suggérait ; si bien que nous ne songeâmes plus qu'à mourir : nous attendions la nuit avec impatience, non pour goûter les plaisirs qu'on nous promettait, mais pour charger d'injures nos maîtresses, et leur laisser voir l'horreur que nous avions pour elles. Cela était assez nouveau pour des amans; nous nous flattions, par ce moyen, de les mettre en fureur et de les obliger à nous faire mourir ; nous nous imaginions que si une belle femme méprisée est capable de se porter aux extrémités les plus violentes, nous n'offenserions pas impunément deux personnes laides et cruelles.

La nuit étant arrivée, un nègre, officier de la princesse Husnara, vint nous chercher et nous dit : Heureux captifs, préparez-vous à goûter les plus doux plaisirs : deux tendres amantes se disposent à vous faire un sort charmant ; bénissez le jour où la

fureur de la mer et des vents vous a jetés sur ces bords.

Nous suivîmes le nègre sans lui répondre; mais il ne tint qu'à lui de juger par notre silence que les dames qui nous attendaient ne seraient pas fort contentes de nous; la tristesse, ou plutôt le désespoir, était peint dans nos yeux; il nous mena sous le pavillon de la fille du roi des nègres, dans un endroit où cette princesse était à table avec son esclave favorite, toutes deux couchées sur des peaux étendues par terre. Viens t'asseoir auprès de moi, me dit Husnara, et que ton compagnon se mette auprès de Myhrafya. Il y avait plusieurs ragoûts différens dont on nous obligea de manger, et des esclaves noires nous présentaient de tems en tems d'une boisson faite de mil, dans des coupes de terre peinte.

103ᵉ JOUR.

La princesse, pour me plaire, fit l'agréable pendant le repas, et Myhrafya, de son côté, ne manqua pas d'agacer Saed : insensiblement elles devinrent si

vives l'une et l'autre, que nous fûmes obligés de leur faire connaître qu'elles perdaient leur tems. Je dis mille choses dures et piquantes à Husnara, et mon confident ne fut pas plus galant que moi.

Nos discours firent promptement leur effet : nous vîmes nos dames changer de visage en un moment ; elles ne nous regardèrent plus qu'avec des yeux pleins de fureur : Ah ! misérables, s'écria la fille du roi des nègres, est-ce ainsi que vous répondez à mes bontés ? oubliez-vous combien il est dangereux pour vous d'exciter ma haine ? Ingrat, continua-t-elle en s'adressant à moi, peux-tu recevoir avec indifférence toutes les marques d'amitié que je te donne ? mais, que dis-je, avec indifférence ? il semble que tu aies de l'horreur pour Husnara ; que trouves-tu dans ma personne qui t'inspire de l'aversion ? ai-je quelque défaut ?

En prononçant ces derniers mots, elle se tourna vers sa favorite : Parlez, Myhrafya, lui dit-elle, ne me flattez point, suis-je laide ou mal faite ? ai-je la taille mal prise, ou les traits irréguliers ? en un mot, suis-je digne des mépris que ce jeune étranger a pour moi ? Ah ! ma princesse, répondit l'esclave favorite, il n'y a point de dame au monde qui mérite d'être mise en parallèle avec vous ; rien n'est si parfait que votre beauté ; rien de plus libre et de plus régulier que votre taille ; il faut que ce jeune

homme ait perdu le jugement, puisqu'il ne rend pas justice à vos charmes; si vous trouvez un ingrat, je ne dois point être étonnée que cet autre étranger ait peu de goût pour moi; je ne comprends pas qu'un homme puisse vous regarder sans vous adorer; ce jeune homme peut-il vous voir d'un œil indifférent? il devrait mourir d'amour à votre vue ou devenir fou.

Cela est vrai, reprit la princesse; vous êtes aussi fort aimable, et vos beautés ne sont point à dédaigner: vengeons-nous de ces deux misérables; j'ai obtenu leur grâce du roi mon père, mais ils sont indignes de la vie que je voulais leur laisser, ils mourront: qu'on appelle quelques-uns de mes officiers; qu'ils aillent mener ces étrangers au pagode, et qu'on les livre à la divinité que nous adorons. Myhrafya se chargea elle-même d'aller chercher des officiers; elle sortit, et revint peu de tems après accompagnée de deux nègres: Avancez, leur dit la princesse, prenez ces jeunes prisonniers et les conduisez au pagode. Les nègres s'approchèrent de moi, mais dans l'instant qu'ils nous emmenaient hors de la tente, elle leur dit: Arrêtez, je ne sais quel mouvement s'élève dans mon cœur et s'oppose à la mort de ces deux coupables; c'est ma haine, sans doute, qui n'est pas satisfaite d'un si léger supplice; une prompte mort est un bien pour des

malheureux ; qu'ils vivent l'un et l'autre pour souffrir de longs tourmens ; je veux qu'on les envoie moudre du mil et qu'on les occupe nuit et jour ; une vie si pénible me vengera mieux que leur trépas.

A ces mots elle chargea les nègres de nous conduire dans un endroit de l'île où il y avait des moulins à bras, et de ne nous pas donner un moment de relâche, ce qui fut exécuté sur-le-champ. On nous mena moudre du mil ; et comme si cette occupation ne nous eût pas rendus assez misérables, on nous faisait porter de grosses charges de bois. N'étant pas accoutumés à un si rude travail, il était impossible de n'y pas succomber. Les nègres qui nous faisaient travailler, s'apercevant quelquefois que nous n'en pouvions plus, nous demandaient malicieusement si nous n'avions pas envie de devenir amoureux ? Cette question nous retraçant l'image de nos dames, nous inspirait une nouvelle vigueur ; nous aimions encore mieux demeurer au moulin que de les revoir.

Un jour ces nègres nous laissèrent une quantité de mil à moudre : Nous allons à la horde, nous dirent-ils, qu'à notre retour tout ce mil soit moulu. Me voyant seul avec mon confident : Saed, lui dis-je, pendant que nos ennemis sont éloignés de nous, profitons de l'occasion, gagnons le bord de la mer ; peut-être y trouverons-nous quelque barque dont

nous pourrons nous servir pour nous sauver ; peut-être serons-nous assez heureux pour voir passer quelque vaisseau ; nous lui ferons signe d'approcher et de nous venir prendre. J'y consens, mon prince, répondit Saed, n'ayons rien à nous reprocher ; tentons tout pour sortir de cette île funeste : si le ciel ne nous fait rien rencontrer qui puisse nous aider à nous tirer d'embarras, nous nous jeterons à la mer, et je crois qu'il nous sera plus doux de périr dans les flots, que de continuer à moudre du mil.

Je fus du sentiment de mon confident. Nous gagnâmes le rivage de la mer, qui n'était pas fort éloigné : nous aperçûmes un bateau attaché à un piquet ; il servait à un nègre, dont l'habitation était voisine, à pêcher. Nous le détachâmes promptement, et prenant le large, nous nous abandonnâmes à la merci des eaux et des vents.

104e JOUR.

A peine eûmes-nous commencé à ramer et à nous écarter du bord, que nous vîmes paraître le nègre

à qui la barque appartenait : il fit des hurlemens affreux quand il vit qu'elle n'était plus au piquet, et il nous menaça ; mais tous ses cris furent inutiles aussi-bien que ses menaces. Nous étions déjà en pleine mer, et nous avions perdu de vue l'île, avant que la nuit survînt. Nous rendîmes grâces au ciel de notre délivrance ; nous en ressentions autant de joie que si nous eussions été dans un port assuré. Quoique nous fussions sur la mer sans provisions, et que le frêle vaisseau qui nous portait fût à tous momens en danger d'être submergé, nous n'étions occupés que du bonheur de nous voir échappés des mains des nègres ; il nous paraissait moins horrible de périr dans les eaux que d'être dévorés par un serpent.

Après avoir vogué toute la nuit à l'aventure, nous aperçûmes à la pointe du jour une petite île : nous y allâmes descendre. Plusieurs arbres chargés de fort beaux fruits qui pendaient jusqu'à terre, frappèrent d'abord notre vue ; ce qui nous réjouit d'autant plus, que nous commencions à nous sentir beaucoup d'appétit : nous en cueillîmes, nous en mangeâmes, et nous les trouvâmes excellens. Une joie parfaite succéda bientôt à la terreur que les nègres nous avaient inspirée ; et, riant des choses mêmes qui nous avaient le plus épouvantés, nous nous mîmes à plaisanter sur les bonnes fortunes que

nous avions dédaignées. Lorsque nous eûmes pris un peu de rafraîchissement, nous attachâmes notre bateau à un piquet et nous nous avançâmes dans l'île. Je n'ai jamais vu de séjour plus agréable : il y croît du sandal et du bois d'aloès ; on y voit des sources d'eau douce et toutes sortes de fruits, aussi-bien que les plus belles fleurs.

Ce qui nous surprenait davantage, c'est que cette île, quoique si commode et si agréable pour la vie, nous paraissait déserte. D'où vient, dis-je à Saed, que cette île n'est point habitée ? nous ne sommes pas les premiers qui y soient venus ; d'autres avant nous en ont fait sans doute la découverte : pourquoi est-elle abandonnée ? Mon prince, me répondit mon confident, puisque personne n'y demeure, c'est une marque certaine qu'on n'y saurait demeurer ; elle a quelque désagrément qui la rend inhabitable. Hélas ! quand le malheureux Saed parlait ainsi, il ne croyait pas si bien dire la vérité.

Nous passâmes la journée à nous réjouir et à nous promener, et quand la nuit fut venue, nous nous étendîmes sur l'herbe, qui était émaillée de mille fleurs qui se faisaient agréablement sentir. Nous nous endormîmes délicieusement; mais, à mon réveil, je fus fort étonné de me voir seul. J'appelai Saed à plusieurs reprises ; comme il ne répondait point à ma voix, je me levai pour l'aller chercher, et après

avoir parcouru une partie de l'île, je revins au même endroit où j'avais passé la nuit, m'imaginant qu'il y serait peut-être : je l'attendis vainement tout le jour entier et même la nuit suivante : alors désespérant de le revoir, je fis retentir l'air de plaintes et de gémissemens : Ah ! mon cher Saed, m'écriais-je à tout moment, qu'es-tu devenu ? Pendant que je te possédais, tu m'aidais à porter le fardeau de ma mauvaise fortune ; tu soulageais mes peines en les partageant : par quel malheur, ou par quel enchantement m'as-tu été enlevé ? quelle puissance plus barbare que les nègres nous a séparés ? il m'aurait été plus doux de mourir avec toi que de vivre ici tout seul.

Je ne pouvais me consoler de la perte de mon confident ; et ce qui troublait ma raison, c'est que je ne comprenais pas ce qui pouvait lui être arrivé : j'entrai dans un vif désespoir, et résolus de périr aussi dans cette île : Je vais, disais-je, la parcourir tout entière ; j'y trouverai Saed ou la mort. Je marchai vers un bois que j'aperçus ; et quand j'y fus arrivé, je découvris au milieu un château fort bien bâti, et entouré de larges et profonds fossés pleins d'eau, dont le pont-levis était abaissé : j'entrai dans une grande cour pavée de marbre blanc, et m'avançai vers la porte d'un beau corps de logis ; elle était faite de bois d'aloès ; plusieurs figures

d'oiseaux y étaient représentées en relief, et un gros cadenas d'acier, fabriqué en forme de lion, la tenait fermée. La clef tenait au cadenas ; je la pris pour la tourner : le cadenas se rompit comme une glace, et la porte s'ouvrit plutôt d'elle-même que de l'effort que je fis pour l'ouvrir ; ce qui me causa une extrême surprise. Je trouvai un escalier de marbre noir ; je montai, et j'entrai d'abord dans une grande salle ornée d'une tapisserie de soie et d'or avec des sofas de brocard ; de là je passai dans une chambre où il y avait un riche ameublement ; mais ce n'est pas ce que je regardai avec le plus d'attention. Une jeune dame parfaitement belle, qui s'offrit à mes yeux, attira tous mes regards : elle était couchée sur un grand sofa, la tête appuyée sur un coussin, revêtue de riches habits, et il y avait auprès d'elle une petite table de marbre jaspé. Comme elle avait les yeux fermés, et que j'avais lieu de douter que ce fût une personne vivante, je m'approchai d'elle doucement, et je m'aperçus qu'elle respirait.

105e JOUR.

Je demeurai quelques momens à la considérer ; elle me parut charmante, et j'en serais devenu amoureux, si je n'eusse pas été aussi occupé que je l'étais de Bedy al Jemal. J'avais un désir extrême de savoir pourquoi je trouvais dans une île déserte une jeune dame seule dans un château où je ne voyais personne. Je souhaitais passionnément qu'elle s'éveillât ; mais elle dormait d'un si profond sommeil que je n'osai troubler son repos. Je sortis du château dans la résolution d'y revenir quelques heures après.

Je me promenai dans l'île, et j'aperçus avec épouvante un grand nombre d'animaux gros comme des tigres, et faits à peu près comme des fourmis : je les aurais pris pour des bêtes féroces et cruelles s'ils n'eussent pas fui à mon aspect. Je vis encore d'autres animaux sauvages qui semblèrent me respecter, bien qu'ils eussent un air de férocité qui faisait peur. Après avoir mangé de quelques fruits,

dont la beauté charmait ma vue, et m'être promené assez long-tems, je retournai au château, où la dame était encore endormie : je ne pus résister davantage à l'envie que j'avais de lui parler : je fis du bruit dans la chambre, et j'affectai de tousser pour dissiper son sommeil. Comme elle ne se réveillait point encore, je m'approchai d'elle et lui touchai le bras d'une manière à pouvoir produire l'effet que je souhaitais. J'exerçai toutefois en vain le sentiment du tact; cela ne me parut pas naturel : il y a ici de l'enchantement, dis-je alors en moi-même, quelque talisman tient cette dame endormie, et si cela est ainsi, il n'est pas possible de la retirer de cet assoupissement. Je désespérais d'en venir à bout, lorsque j'aperçus sur la table de marbre dont j'ai parlé quelques caractères gravés : je jugeai que cette gravure pouvait être constellée : je me mis en devoir d'ôter la table; mais à peine l'eus-je touchée, que la dame fit un grand soupir et se réveilla.

Si j'avais été surpris de trouver dans ce château une si belle personne, elle ne fut pas moins étonnée de me voir. Ah! jeune homme, me dit-elle, comment avez-vous pu vous introduire ici? Qu'avez-vous fait pour surmonter tous les obstacles qui devaient vous empêcher d'entrer dans ce château, et qui sont au-dessus de la puissance humaine? Je ne saurais croire que vous soyez un homme. Vous

êtes sans doute le prophète Élie? Non, madame, lui dis-je, je ne suis qu'un simple homme, et je puis vous assurer que je suis venu ici sans peine; je n'ai trouvé aucune difficulté à vaincre. La porte de ce château s'est ouverte dès que j'ai touché la clef. Je suis monté dans cet appartement sans qu'aucun pouvoir s'y soit opposé. Je ne vous ai pas facilement réveillée; c'est ce qui m'a coûté le plus.

Je ne puis ajouter foi à ce que vous me dites, reprit la dame, je suis si persuadée qu'il est impossible aux hommes de faire ce que vous avez fait, que je ne crois point, quoique vous puissiez dire, que vous ne soyez qu'un homme. Madame, lui dis-je, je suis peut-être quelque chose de plus qu'un homme ordinaire. Un souverain est l'auteur de ma naissance, mais je ne suis qu'un homme enfin. J'ai bien plutôt sujet de penser que vous êtes d'une espèce supérieure à la mienne. Non, répartit-elle, je suis comme vous de la race d'Adam. Mais apprenez-moi, poursuivit-elle, pourquoi vous avez quitté la cour de votre père, et comment vous êtes venu dans cette île.

Alors je satisfis sa curiosité; je lui avouai ingénument que j'étais devenu amoureux de Bedy al Jemal, fille du roi Chahbal, en voyant son portrait, que je lui montrai, car je l'avais si bien caché avec ma bague, que les nègres ne s'en étaient point

aperçus. La dame prit le portrait, le regarda fort attentivement, et me dit : J'ai ouï parler du roi Chahbal. Il règne dans une île voisine de Sérendib. Si sa fille est aussi belle que son portrait, elle mérite bien que vous l'aimiez avec tant d'ardeur ; mais il faut se défier des portraits qu'on fait des princesses ; on les peint d'ordinaire en beau. Achevez, ajouta-t-elle, votre histoire, après cela je vous conterai la mienne. Je lui fis un long détail de toutes mes aventures, et ensuite je la priai de m'apprendre les siennes. Elle en commença le récit dans ces termes :

Je suis fille unique du roi de Sérendib [1]. Un jour que j'étais avec mes femmes dans un château que mon père a près de la ville de Sérendib, il me prit fantaisie de me baigner dans un bassin de marbre blanc qui était dans le jardin. Je me fis déshabiller, et j'entrai dans le bassin avec mon esclave favorite. A peine fûmes-nous dans l'eau qu'il s'éleva un assez grand vent. Un tourbillon de poussière parut en l'air au-dessus de nous, et du milieu de ce tourbillon

[1] C'est l'île de Ceylan. Les Orientaux l'appellent Sérendib. C'est sur une montagne de cette île que plusieurs auteurs orientaux prétendent qu'Adam et Ève se rencontrèrent lorsqu'ils eurent fait le tour du monde. Cependant d'autres auteurs mahométans prétendent que cette rencontre se fit sur le mont Arafate, auprès de la Mecque : comme il est dit dans le premier volume de ces Contes.





A. Deveria D.^t J. M. Fontaine S.^t

sortit tout à coup un gros oiseau qui fondit sur moi, me prit entre ses serres, m'enleva et m'apporta dans ce château, où changeant aussitôt de figure, il se montra sous la forme d'un jeune génie. Princesse, me dit-il, je suis un des plus considérables génies du monde. Comme je passais aujourd'hui par l'île de Sérendib, je vous ai vue au bain, vous m'avez charmé. Voilà une belle princesse, ai-je dit, ce serait dommage qu'elle fît le bonheur d'un enfant d'Adam, elle mérite bien l'attachement d'un génie; il faut que je l'enlève et que je la transporte dans une île déserte. Ainsi, princesse, oubliez le roi votre père, et ne songez qu'à répondre à mon amour. Rien ne vous manquera dans ce château; j'aurai soin de vous y fournir toutes les choses dont vous aurez besoin.

106e JOUR.

Pendant que le génie me tenait ce discours, je ne fis que pleurer et lamenter. Infortunée Malika, me

disais-je, est-ce là le sort qui t'était réservé? Le roi mon père ne m'a-t-il donc élevée avec tant de soin, que pour avoir la douleur de me perdre si désagréablement? Hélas! il ne sait point ce que je suis devenue, et je crains que ma perte ne lui soit funeste. Non, non, me dit le génie, votre père ne succombera point à son affliction; et pour vous, ma princesse, j'espère que vous vous rendrez aux marques de tendresse que je prétends vous donner. Ne vous flattez point, lui dis-je, de cette fausse espérance; j'aurai toute ma vie une aversion mortelle pour mon ravisseur. Vous changerez de sentiment, reprit-il, vous vous accoutumerez à ma vue et à mon entretien; le tems produira cet effet. Il ne fera point ce miracle, interrompis-je avec aigreur, il augmentera plutôt la haine que je me sens pour vous.

Le génie, au lieu de paraître offensé de ces paroles, en sourit; et, persuadé qu'effectivement je m'accoutumerais peu à peu à l'écouter, il n'épargna rien pour me plaire. Il alla, je ne sais où, chercher de magnifiques habits, qu'il m'apporta; il mit toute son attention à m'inspirer du goût pour lui; mais s'apercevant que bien loin de faire quelque progrès dans mon cœur, il me devenait de jour en jour plus odieux, il perdit enfin patience, et résolut de se venger de mes mépris. Il versa sur moi les pavots





Devéria del. *Derly Sp.*

d'un sommeil magique ; il m'étendit sur le sofa dans l'attitude où vous m'avez trouvée, et mit auprès de moi cette table de marbre, sur laquelle il y a des caractères talismaniques qu'il avait tracés pour me tenir dans un profond sommeil jusqu'à la fin des siècles. Il fit encore deux talismans ; l'un pour rendre ce château invisible, et l'autre pour empêcher qu'on n'en ouvrît la porte. Ensuite il me laissa dans cet appartement et s'éloigna de ce château. Il y revient de tems en tems ; il me réveille, et me demande si je veux enfin devenir sensible à sa passion ; et comme je persiste toujours à le maltraiter, il me replonge dans l'assoupissement qu'il a inventé pour mon supplice.

Cependant, seigneur, poursuivit la fille du roi de Sérendib, vous m'avez réveillé, vous avez ouvert la porte de ce château qui n'a point été invisible pour vous ; n'ai-je pas raison de douter que vous soyez un homme ? Je vous dirai même qu'il est surprenant que vous soyez encore en vie ; car j'ai ouï dire au génie que les bêtes féroces mangent tous ceux qui veulent s'arrêter dans cette île, et que c'est pour cela qu'elle est déserte.

Tandis que la princesse Malika parlait de cette sorte, nous entendîmes un grand bruit dans le château. Elle se tut pour mieux écouter, et bientôt des cris effroyables frappèrent mes oreilles. Juste

ciel! dit alors la princesse, nous sommes perdus; c'est le génie, je le reconnais à sa voix. Vous allez périr, rien ne peut vous sauver de sa fureur. Ah! malheureux prince, quelle fatalité vous a conduit dans ce château? Si vous avez évité la cruauté des nègres, hélas! vous ne sauriez échapper à la barbarie de mon ravisseur.

Je croyais donc ma mort certaine, et je ne pouvais en effet me promettre un traitement plus doux: Le génie entra d'un air furieux; il avait à la main une masse d'acier, et il avait le corps d'une grandeur démesurée. Il frémit à ma vue; mais au lieu de me décharger sur la tête un coup de masse, ou de prendre un ton menaçant, il s'approcha de moi en tremblant, il se jeta à mes pieds et me parla dans ces termes: O prince, fils de roi, vous n'avez qu'à m'ordonner tout ce qu'il vous plaira, je suis disposé à vous obéir. Ce discours me surprit; je ne pouvais comprendre pourquoi ce génie était si rampant devant moi et me parlait en esclave. Mais je cessai de m'étonner lorsque, continuant de m'adresser la parole, il me dit: L'anneau que vous avez au doigt est le cachet [1] de Salomon: quiconque le possède ne saurait périr par accident. Il peut tra-

[1] Les Mahométans attribuent mille vertus au cachet de Salomon: Moclès paraît lui-même donner dans cette superstition.

verser, sur un simple esquif, les mers les plus orageuses, sans craindre que les flots l'engloutissent. Les bêtes les plus féroces ne peuvent lui nuire, et il a un pouvoir souverain sur les génies. Les talismans, tous les charmes cèdent à ce merveilleux cachet.

C'est donc, dis-je au génie, par la vertu de cet anneau que je n'ai pas fait naufrage? Oui, seigneur, me répondit-il, c'est lui qui vous a sauvé des bêtes qui sont dans cette île. Apprenez-moi, lui dis-je, si vous le savez, ce qu'est devenu le compagnon que j'avais en arrivant? Je sais le présent et le passé, répartit le génie, et je vous dirai que votre camarade a été mangé par les fourmis, qui le dévorèrent la nuit à vos côtés. Ces sortes de fourmis sont en grand nombre, et rendent cette île inhabitable. Elles n'empêchent pas pourtant que les peuples voisins, et surtout les habitans des Maldives, n'y viennent tous les ans couper du sandal; mais ce n'est pas sans peine qu'ils en emportent, et voici de quelle manière ils s'y prennent : ils se rendent ici pendant l'été; ils ont dans leurs vaisseaux des chevaux fort vites qu'ils débarquent, et sur lesquels ils montent; ils courent à toutes brides partout où ils aperçoivent du sandal, et dès qu'ils voient venir à eux des fourmis, ils leur jettent de gros morceaux de viande dont ils se sont chargés pour cet effet.

Pendant que les fourmis sont occupées à manger ces morceaux de chair, les hommes marquent les arbres qu'ils veulent couper, après quoi ils s'en retournent. L'hiver ils reviennent et coupent les arbres sans craindre les fourmis, qui durant cette saison ne se montrent pas.

Je ne pus apprendre l'étrange destinée de Saed, sans ressentir une nouvelle douleur. Ensuite je demandai au génie où était le royaume du roi Chahbal, et si la princesse Bedy al Jemal sa fille vivait encore. Seigneur, me répondit-il, il y a dans ces mers une île où règne un roi nommé Chahbal, mais il n'a point de fille. La princesse Bedy al Jemal, dont vous parlez, était effectivement fille d'un roi appelé Chahbal, qui vivait du tems de Salomon. Eh quoi! repris-je, Bedy al Jemal n'est donc plus au monde? Non, sans doute, reprit-il; c'était une maîtresse de ce grand prophète?

107e JOUR.

Je fus bien mortifié d'apprendre que j'aimais un objet dont le sort était terminé depuis long-tems. O

insensé que je suis! m'écriai-je, pourquoi n'ai-je pas demandé au sultan mon père de qui était le portrait que j'ai trouvé dans son trésor? il m'aurait appris ce que je viens d'entendre. Que je me serais épargné de peines et de craintes mortelles! J'aurais combattu mon amour dans sa naissance; il n'aurait peut-être pas pris tant d'empire sur moi; je ne serais point sorti du Caire, Saed vivrait encore : faut-il que sa mort soit le fruit de mes sentimens chimériques? Tout ce qui me console, belle princesse, continuai-je en me tournant vers Malika, c'est de pouvoir vous être utile; grâce à mon anneau, je suis en état de vous rendre au roi votre père.

En même tems j'adressai la parole au génie : Puisque je suis assez heureux, lui dis-je, pour être possesseur du cachet de Salomon; puisque j'ai droit de commander aux génies, obéis-moi; je t'ordonne de me transporter tout-à-l'heure, avec la princesse Malika, dans le royaume de Sérendib, aux portes de la ville capitale. Je vais vous obéir, seigneur, me répondit le génie, quelque chagrin que me puisse causer la perte de la princesse. Tu es bien heureux, repris-je, que je me contente d'exiger de toi que tu nous portes tous deux dans l'île de Sérendib; tu mériterais, pour avoir enlevé Malika, que j'employasse pour te punir tout le pouvoir que me donne le cachet du prophète sur les génies rebelles.

Le génie ne répliqua rien à ces paroles ; il se disposa sur-le-champ à faire ce que je lui avais ordonné : il nous prit entre ses bras, la princesse et moi, et nous transporta dans le moment aux portes de Sérendib. Est-ce là, me dit alors le génie, tout ce que vous souhaitez que je fasse ? N'avez-vous rien de plus à m'ordonner ? Je lui répondis que non, et aussitôt il disparut.

Nous allâmes loger au premier caravanserail en entrant dans la ville, et là, nous mîmes en délibération si nous écririons à la cour, ou si j'irais moi-même trouver le roi pour l'avertir de l'arrivée de la princesse. Ce dernier sentiment prévalut : je me rendis au palais, qui me parut d'une structure assez singulière. Il était bâti sur seize cents colonnes de marbre, et l'on y montait par un escalier de trois cents marches d'une très-belle pierre. Je passai au travers d'une garde qui était dans la première salle ; il vint à moi un officier, qui, jugeant à mon air que j'étais étranger, me demanda si j'avais quelqu'affaire à la cour, ou si la curiosité seule m'y amenait? Je lui répondis que je souhaitais d'entretenir le roi d'une chose importante. L'officier me mena au grand visir, qui me présenta au roi son maître.

Jeune homme, me dit ce monarque, de quel pays êtes-vous, et que venez-vous faire à Sérendib ? Sire,

lui répondis-je, l'Égypte m'a vu naître ; il y a trois ans que je suis éloigné de mon père, et que j'éprouve toute sorte de malheurs. A peine eu-je achevé ces paroles, que le roi, qui était un bon vieillard, se mit à pleurer. Hélas! me dit-il, je ne suis pas plus heureux que vous. Il y aura bientôt ce tems-là que j'ai perdu ma fille unique, d'une manière qui augmente encore la douleur que j'ai de ne la voir plus. Seigneur, lui dis-je, je ne viens dans ce palais que pour vous apprendre des nouvelles de cette princesse. Eh! quelles nouvelles, s'écria-t-il, m'en pouvez-vous dire? Vous venez donc m'annoncer sa mort? Vous avez sans doute été témoin de sa fin déplorable? Non, non, lui repartis-je, elle vit encore, et vous la verrez dès aujourd'hui. Eh! où l'avez-vous rencontrée, reprit le roi ; dans quel lieu était-elle cachée.

Alors je lui racontai toutes mes aventures : je m'étendis particulièrement sur celle du château et du génie, qu'il écouta avec d'autant plus d'attention qu'il y prenait plus d'intérêt. D'abord que j'en eus achevé le récit, il m'embrassa. Prince, me dit-il, car je lui avais découvert ma naissance en lui contant mon histoire, que ne vous dois-je point? J'aime tendrement ma fille; je n'espérais pas la revoir, vous me la faites retrouver, comment puis-je m'acquitter envers vous? Allons ensemble, poursuivit-il, allons au caravanserail où

vous l'avez laissée, je brûle d'impatience d'embrasser ma chère Malika. En achevant ces paroles, il donna ordre à son visir de faire préparer une litière ; ce qui fut promptement exécuté. Le roi me fit ensuite entrer avec lui dans la litière, et tous deux, suivis de quelques officiers à cheval, nous nous rendîmes au caravanserail, où Malika m'attendait impatiemment. Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la joie mutuelle que le roi de Sérendib et la princesse sa fille ressentirent en se revoyant. Après leurs premiers transports, ce monarque voulut que Malika lui fît elle-même un détail de son enlèvement et de sa délivrance ; ce qu'elle ne manqua pas de faire, de façon qu'il fut fort satisfait. Il eut lieu de penser qu'elle avait heureusement sauvé sa vertu de l'insolence du ravisseur, et n'avait pas poussé trop loin la reconnaissance envers son libérateur. Aussi parut-il charmé de ma retenue et de ma générosité.

Nous retournâmes tous au palais, où le roi me donna un magnifique appartement. Il ordonna des prières publiques pour rendre grâces au ciel du retour de la princesse. Ensuite, les habitans le célébrèrent par une infinité de réjouissances. Il y eut un festin superbe à la cour; toute la noblesse de l'île y fut invitée : on y fit une chère excellente, et l'on prodigua l'areka[1].

[1] Arbre qui croît dans l'île de Ceylan et ailleurs. Son fruit est un

108e JOUR.

Le roi de Sérendib me faisait mille caresses; il me menait à la chasse avec lui; j'étais de toutes ses parties de plaisir. Insensiblement il prit tant d'amitié pour moi, qu'il me dit un jour : O mon fils, il est tems de vous découvrir un dessein que j'ai formé. Vous m'avez rendu ma fille, vous avez consolé un père affligé, je veux m'acquitter envers vous. Soyez mon gendre et l'héritier de ma couronne.

Je remerciai le roi de ses bontés, et le priai de ne me savoir pas mauvais gré si je refusais l'honneur qu'il me voulait faire. Je lui dis les raisons qui m'avaient obligé de m'éloigner du Caire; je lui confessai que je ne pouvais me détacher de l'image de Bedy al Jemal, ni cesser de nourrir une passion inutile : Voudriez-vous, ajoutai-je,

peu aigre, et pourtant fort agréable. On le prend avec de la chaux et enveloppé d'une feuille de bétel. Les habitans, qui vivent d'ordinaire assez long-tems, en attribuent la cause à l'usage de ce fruit.

donner votre fille à un homme dont elle ne peut posséder le cœur ? Ah ! seigneur, la princesse Malika mérite un sort plus heureux. Eh ! comment donc, reprit le roi, puis-je reconnaître le service que vous m'avez rendu ? Sire, lui répartis-je, j'en suis assez payé. L'accueil que votre majesté m'a fait, le plaisir seul d'avoir délivré la princesse de Sérendib des mains du génie qui l'avait enlevée, est une assez grande récompense pour moi. Tout ce que j'attends de votre reconnaissance, c'est un vaisseau qui me conduise à Basra.

Le roi fit ce que je souhaitais ; il ordonna qu'on remplit un vaisseau de provisions, et qu'on le tint prêt à partir quand je le jugerais à propos. Cependant il m'arrêta encore quelque tems dans sa cour, et il me disait tous les jours qu'il était fâché que je ne voulusse pas demeurer à Sérendib. Enfin le jour de mon départ arriva : je pris congé du roi et de la princesse, qui me firent mille amitiés, et je m'embarquai. Nous essuyâmes sur la route plusieurs tempêtes capables de nous faire faire naufrage ; mais la vertu de mon anneau nous empêcha d'être submergés. Ainsi, après une longue navigation, j'arrivai heureusement à Basra, d'où je me rendis au grand Caire avec une caravane de marchands d'Égypte.

Je trouvai beaucoup de changemens à la cour ;

mon père ne vivait plus, et mon frère était sur le trône. Le nouveau sultan me reçut d'abord en homme qui paraissait sensible aux nœuds qui nous liaient l'un à l'autre; il m'assura qu'il était bien aise de me revoir : il me dit que peu de jours après mon départ, mon père étant dans son trésor, avait ouvert par hasard le petit coffre qui renfermait le cachet de Salomon et le portrait de Bedy al Jemal; que ne les y voyant point, il m'avait soupçonné de les avoir pris. J'avouai tout à mon frère, et lui remis l'anneau entre ses mains.

Il parut touché de mon malheur, et admira la bizarrerie de mon sort; il me plaignit, et je sentais que ses plaintes soulageaient mes peines. Toute la sensibilité qu'il me marquait n'était toutefois que perfidie : dès le jour même de mon arrivée il me fit enfermer dans une tour : il envoya la nuit un officier qui avait ordre de m'ôter la vie; mais cet officier eut pitié de moi, et me dit : Prince, le sultan votre frère m'a chargé de vous assassiner; il craint que l'envie de régner ne vous prenne et ne vous porte à exciter des troubles dans l'état; sa cruelle prudence croit devoir vous immoler à sa sûreté. Heureusement pour vous, c'est à moi qu'il s'est adressé; il s'imagine que j'exécuterai son ordre barbare, et il s'attend à me revoir couvert de votre sang. Ah! que plutôt ma main verse tout le mien!

Sauvez-vous, prince, la porte de votre prison vous est ouverte; profitez de l'obscurité de la nuit, sortez du Caire, fuyez, et ne vous arrêtez point que vous ne soyez en sûreté.

Après avoir rendu toutes les grâces que je devais à cet officier généreux, je pris la fuite, et, m'abandonnant à la providence, je me hâtai de sortir des états de mon frère : j'eus le bonheur d'arriver dans les vôtres, seigneur, et de trouver dans votre cour un asile assuré.

SUITE DE L'HISTOIRE DE BEDREDDIN-LOLO ET DE SON VISIR.

Le prince Séyf-el-Mulouk ayant achevé le récit de ses aventures, dit au roi de Damas : Voilà, seigneur, ce que votre majesté a souhaité de savoir; jugez présentement si je jouis d'un parfait bonheur; je suis plus que jamais occupé de Bedy al Jemal : j'ai beau me représenter à tous momens que c'est une extravagance à moi d'en être amoureux comme d'une dame qui serait en vie, il m'est impossible de triompher de son image; elle règne toujours dans mon cœur.

Bedreddin ne pouvait comprendre un amour si singulier; il demanda à son favori s'il avait encore le portrait de Bedy al Jemal : Oui, seigneur, lui répondit Séyf-el-Mulouk, et je le porte toujours

avec moi. En parlant ainsi, il le tira de sa poche et le montra au roi. Ce monarque en admira les traits. La fille du roi Chahbal était, dit-il, une charmante princesse ; j'approuve fort l'amour que Salomon avait pris pour elle, mais votre passion me paraît bien extravagante. Sire, dit alors le visir triste, votre majesté peut juger par l'histoire du prince Séyf-el-Mulouk, que tous les hommes ont leurs chagrins, et qu'ils ne sont point nés pour être parfaitement heureux sur la terre. Je ne puis croire ce que vous me dites, répondit le roi ; j'ai meilleure opinion de la nature humaine, et je suis persuadé qu'il y a des personnes dont le repos n'est troublé par aucun chagrin.

109e JOUR.

Le roi de Damas voulant faire voir à son visir qu'il y avait des hommes fort contens de leur sort, dit à son favori : Allez-vous promener dans la ville ; passez devant les boutiques des artisans, et amenez-

moi tout-à-l'heure celui qui vous paraîtra le plus gai. Séyf-el-Mulouk obéit, et revint trouver Bedreddin quelques heures après. Eh bien, lui dit le monarque, avez-vous fait ce que je vous ai ordonné? Oui, sire, répondit le favori; j'ai passé devant plusieurs boutiques; j'ai vu toutes sortes d'artisans qui chantaient en travaillant, et qui m'ont semblé fort satisfaits de leur destinée : j'ai remarqué entre autres un jeune tisserand, nommé Malek, qui riait à gorge déployée avec ses voisins; je me suis arrêté pour lui parler : Ami, lui ai-je dit, vous me paraissez bien gai. C'est mon humeur, m'a-t-il répondu, je n'engendre point de mélancolie. J'ai demandé aux voisins s'il était vrai qu'il fût d'un caractère si agréable; ils m'ont tous assuré qu'il ne faisait que rire du matin jusqu'au soir : alors je lui ai dit de me suivre, et je l'ai amené au palais : il est dans votre appartement; voulez-vous que je l'introduise dans votre cabinet? Faites-le entrer, dit le roi; il faut que je lui parle ici.

Aussitôt Séyf-el-Mulouk sortit du cabinet de Bedreddin et y entra dans le moment suivi d'un jeune homme de très-bonne mine, qu'il présenta au roi. Le tisserand se prosterna devant le monarque, qui lui dit : Levez-vous, Malek, et m'avouez franchement si vous êtes aussi content que vous semblez l'être; on dit que vous ne faites que rire et chanter

tous les jours en exerçant votre métier; vous passez pour le plus heureux de mes sujets, et l'on a lieu de penser que vous l'êtes en effet: apprenez-moi si l'on juge mal de vous, et si vous êtes satisfait de votre condition, c'est une chose qu'il m'importe de savoir, et j'exige de vous surtout que vous parliez sans déguisement.

Grand roi, répondit le tisserand après s'être levé, puissent les jours de votre majesté durer autant que le monde, et être tissus de mille plaisirs qui ne soient mêlés d'aucune disgrace; dispensez votre esclave de satisfaire vos désirs curieux. S'il est défendu de mentir devant les rois, il faut avouer aussi qu'il y a des vérités qu'on n'ose révéler; je puis vous dire seulement qu'on a de moi une fausse opinion. Malgré mes ris et mes chants, je suis peut-être le plus malheureux des hommes: contentez-vous de cet aveu, sire, et ne m'obligez point à vous faire un détail de mes infortunes. Et pourquoi, reprit Bedreddin, craignez-vous de me raconter vos aventures? est-ce qu'elles ne vous font point d'honneur? Elles en feraient au plus grand prince, répartit le tisserand; mais j'ai résolu de les tenir secrètes. Malek, dit le roi, vous irritez ma curiosité, et je vous ordonne de la contenter. Le tisserand n'osa répliquer à ces paroles, et commença de cette sorte l'histoire de sa vie.

HISTOIRE

DE MALEK ET DE LA PRINCESSE SCHIRINE.

Je suis fils unique d'un riche marchand de Surate. Peu de tems après sa mort je dissipai la meilleure partie des grands biens qu'il m'avait laissés; j'achevais d'en consumer le reste avec mes amis, lorsqu'un étranger, qui passait par Surate pour aller, disait-il, à l'île de Sérendib, se trouva par hasard un jour à ma table. La conversation roula sur les voyages; les uns vantaient leur utilité, leurs agrémens, et les autres en représentaient les périls. Quelques personnes de la compagnie qui avaient voyagé, nous firent des relations de leurs voyages; les choses curieuses qu'elles disaient avoir vues m'excitaient en secret à voyager; et les dangers qu'elles disaient avoir courus m'empêchaient d'en prendre la résolution.

Après que je les eus tous écoutés, je leur dis: On ne peut entendre parler du plaisir qu'on prend à parcourir le monde, sans se sentir un extrême désir de voyager; mais les périls où s'expose un voyageur m'ôtent le goût des pays étrangers. Si l'on pouvait, ajoutai-je en souriant, aller d'un bout de la terre à l'autre, sans faire de mauvaises rencontres en chemin, je sortirais dès demain de Surate. A ces pa-

roles, qui firent rire toute la compagnie, l'étranger me dit : Seigneur Malek, si vous avez envie de voyager, et que le seul danger de rencontrer des voleurs vous empêche de vous y déterminer, je vous enseignerai, quand vous voudrez, une manière d'aller impunément de royaume en royaume. Je crus qu'il plaisantait; mais après le repas, il me prit en particulier, et me dit que le lendemain matin il se rendrait chez moi, et me ferait voir quelque chose d'assez singulier.

Il n'y manqua pas; il revint me trouver, et me dit : Je veux vous tenir parole; mais vous ne verrez que dans quelques jours l'effet de ma promesse; car ce que j'ai à vous montrer est un ouvrage qui ne saurait être fait aujourd'hui; envoyez chercher un menuisier par un de vos esclaves, et qu'ils reviennent tous deux chargés de planches; cela fut exécuté sur-le-champ.

110e JOUR.

Quand le menuisier et l'esclave furent arrivés, l'étranger dit au premier de faire un coffre long de six

pieds et large de quatre : l'ouvrier mit aussitôt la main à l'œuvre. L'étranger, de son côté, ne demeura pas oisif; il fit plusieurs pièces de la machine, comme des vis et des ressorts; ils travaillèrent l'un et l'autre toute la journée ; après quoi le menuisier fut renvoyé. L'étranger passa le jour suivant à placer les ressorts et à perfectionner l'ouvrage.

Enfin, le troisième jour le coffre se trouvant achevé, on le couvrit d'un tapis de Perse, et on le porta dans la campagne, où je me rendis avec l'étranger, qui me dit : Renvoyez vos esclaves, et demeurons ici seuls ; je ne suis pas bien aise d'avoir d'autres personnes que vous pour témoin de ce que je vais faire. J'ordonnai à mes esclaves de retourner au logis, et je restai seul avec cet étranger. J'étais fort en peine de savoir ce qu'il ferait de cette machine, lorsqu'il entra dedans : en même-tems le coffre s'éleva de terre et fendit les airs avec une vitesse incroyable ; dans un moment il fut fort loin de moi, et un moment après il revint descendre à mes pieds.

Je ne puis exprimer à quel point je fus surpris de ce prodige. Vous voyez, me dit l'étranger en sortant de la machine, une voiture assez douce, et vous devez être persuadé qu'en voyageant de cette manière on ne craint pas d'être volé sur la route : voilà ce moyen que je voulais vous donner pour faire

des voyages sûrement; je vous fais présent de ce coffre; vous vous en servirez, s'il vous prend envie quelque jour de parcourir les pays étrangers. Ne vous imaginez pas, poursuivit-il, qu'il y ait de l'enchantement dans ce que vous venez de voir; ce n'est point par des paroles cabalistiques, ni par la vertu d'un talisman que ce coffre s'élève en l'air; son mouvement est produit par l'art ingénieux qui enseigne les forces mouvantes. Je suis consommé dans les mécaniques, et je sais faire encore d'autres machines aussi snrprenantes que celles-ci.

Je remerciai l'étranger d'un présent si rare, et je lui donnai, par reconnaissance, une bourse pleine de sequins. Apprenez-moi, lui dis-je ensuite, comment il faut faire pour mettre ce coffre en mouvement? C'est une chose que vous saurez bientôt, me répondit-il. A ces paroles, il me fit entrer dans la machine avec lui, puis il toucha un ressort, et aussitôt nous fûmes enlevés en l'air: alors me montrant de quelle manière il fallait s'y prendre pour se conduire sûrement: En tournant cette vis, me dit-il, vous irez à droite, et tournant celle-là, vous irez à gauche: en tournant ce ressort, vous monterez; en touchant celui-là, vous descendrez. J'en voulus faire l'essai moi-même. Je tournai les vis et touchai les ressorts: effectivement, le coffre, obéissant à ma main, allait comme il me plaisait, et j'en précipitais

à mon gré ou ralentissais le mouvement. Après avoir fait plusieurs caracoles dans les airs, nous prîmes notre vol vers ma maison, et allâmes descendre dans mon jardin, ce que nous fîmes aisément, parce que nous avions ôté le tapis qui couvrait la machine à laquelle il y avait plusieurs trous, tant pour y avoir de l'air que pour regarder.

Nous fûmes au logis avant mes esclaves, qui ne pouvaient assez s'étonner de nous voir de retour : je fis enfermer le coffre dans mon appartement, où je le gardai avec plus de soin qu'un trésor, et l'étranger s'en alla aussi content de moi que je l'étais de lui. Je continuai à me divertir avec mes amis, jusqu'à ce que j'eusse achevé de manger mon patrimoine ; je commençai même à emprunter, de sorte qu'insensiblement je me trouvai chargé de dettes. D'abord qu'on sut dans Surate que j'étais ruiné, je perdis mon crédit ; personne ne voulut plus me prêter, et mes créanciers, fort impatiens de ravoir leur argent, me sommèrent de le leur rendre. Me voyant sans ressource, et par conséquent prêt à essuyer des chagrins et des affronts, j'eus recours à mon coffre; je le traînai une nuit de mon appartement dans ma cour, je m'y enfermai avec quelques provisions et le peu d'argent qui me restait. Je touchai le ressort qui faisait monter la machine; puis tournant une des vis, je m'éloignai de Surate et de mes créan-

ciers, sans craindre qu'ils missent des archers à mes trousses.

Je fis aller le coffre, pendant la nuit, le plus vite qu'il me fut possible, et je croyais surpasser la vitesse des vents. A la pointe du jour, je regardai par un trou pour observer les lieux où j'étais. Je n'aperçus que des montagnes, que des précipices, qu'une campagne aride, qu'un affreux désert. Partout où je portai ma vue, je ne découvris aucune apparence d'habitation. Je continuai de parcourir les airs toute la journée et la nuit suivante. Le lendemain je me trouvai au-dessus d'un bois fort épais, auprès duquel il y avait une assez belle ville, située dans une plaine d'une très-grande étendue.

Je m'arrêtai pour considérer la ville, aussi-bien qu'un palais magnifique qui s'offrait à mes yeux à l'extrémité de la plaine. Je souhaitais passionnément de savoir où j'étais, et je songeais déjà de quelle manière je pourrais satisfaire ma curiosité, lorsque je vis dans la campagne un paysan qui labourait la terre. Je descendis dans le bois, j'y laissai mon coffre, et m'avançai vers le laboureur, à qui je demandai comment s'appelait cette ville. Jeune homme, me répondit-il, on voit bien que vous êtes étranger, puisque vous ne savez pas que cette ville se nomme Gazna. L'équitable et vaillant roi Bahaman y fait son séjour. Et qui demeure, lui dis-je, dans ce pa-

lais que nous voyons au bout de la plaine? Le roi de Gazna, répartit-il, l'a fait bâtir pour y tenir enfermée la princesse Schirine sa fille, qui est menacée par son horoscope d'être trompée par un homme. Bahaman, pour rendre cette prédiction vaine, a fait élever ce palais qui est de marbre, et que de profonds fossés d'eau entourent. La porte en est d'acier de la Chine, et outre que le roi en a la clef, il y a une nombreuse garde qui veille jour et nuit pour en défendre l'entrée à tous les hommes. Le roi va voir une fois la semaine la princesse sa fille; ensuite il s'en retourne à Gazna. Schirine n'a pour toute compagnie dans ce palais qu'une gouvernante et quelques filles esclaves.

111e JOUR.

Je remerciai le paysan de m'avoir instruit de toutes ces choses, et je tournai mes pas vers la ville. Comme j'étais près d'y arriver, j'entendis un grand bruit, et bientôt je vis paraître plusieurs cavaliers

magnifiquement vêtus, et tous montés sur de forts beaux chevaux qui étaient richement caparaçonnés. J'aperçus, au milieu de cette superbe cavalcade, un grand homme qui avait sur la tête une couronne d'or, et dont les habits étaient parsemés de diamans; je jugeai que c'était le roi de Gazna qui allait voir la princesse sa fille, et j'appris en effet dans la ville que je ne m'étais pas trompé dans ma conjecture.

Après avoir fait le tour de la ville et satisfait un peu ma curiosité, je me ressouvins de mon coffre, et quoique je l'eusse laissé dans un endroit qui devait me rassurer, je devins inquiet. Je sortis de Gazna, et je n'eus point l'esprit en repos que je ne fusse arrivé où il était. Alors je repris ma tranquillité; je mangeai avec beaucoup d'appétit ce qui me restait de provisions; et comme la nuit vint aussitôt, je résolus de la passer dans ce bois. J'avais lieu d'espérer qu'un profond sommeil ne tarderait pas à se rendre maître de mes sens, car mes dettes, aussi-bien que la mauvaise situation où je me trouvais, me causaient peu d'inquiétude : cependant je ne pus m'endormir : ce que le paysan m'avait conté de la princesse Schirine se présentait sans cesse à ma pensée. Est-il possible, disais-je, que Bahaman soit effrayé d'une prédiction frivole? Était-il nécessaire de faire bâtir un palais pour en-

fermer sa fille ? N'aurait-elle pas été assez en sûreté dans le sien ? D'un autre côté, si les astrologues percent en effet l'obscur avenir, s'ils lisent dans les astres les événemens futurs, il est inutile de vouloir éluder leurs prédictions, il faut nécessairement qu'elles s'accomplissent. Toutes les précautions que peut prendre la prudence humaine ne sauraient détourner de dessus nos têtes un malheur tracé dans les étoiles. Puisque la princesse de Gazna doit avoir de la faiblesse pour un homme, c'est en vain qu'on prétend l'en garantir.

A force de m'occuper de Schirine, que je me peignais plus belle que toutes les dames que j'avais vues, quoique j'en eusse vu à Surate et à Goa un assez grand nombre qui pouvaient passer pour de très-belles femmes, et qui n'avaient pas peu contribué à me ruiner, il me prit envie de tenter la fortune. Il faut, dis-je en moi-même, que je me transporte sur le toit du palais de la princesse, et que je tâche de m'introduire dans son appartement ; j'aurai peut-être le bonheur de lui plaire. Peut-être suis-je le mortel dont les astrologues ont vu l'heureuse audace écrite au ciel.

J'étais jeune, par conséquent étourdi, je ne manquais pas de courage. Je formai cette téméraire résolution, et je l'exécutai sur-le-champ. Je m'élevai en l'air et conduisis mon coffre du côté du palais ;

l'obscurité de la nuit était telle que je la pouvais désirer. Je passai sans être aperçu par dessus la tête des soldats, qui, dispersés autour des fossés, faisaient une garde exacte. Je descendis sur le toit auprès d'un endroit où je vis de la lumière : je sortis de mon coffre et me glissai par une fenêtre, ouverte pour recevoir la fraîcheur de la nuit, dans un appartement orné de riches meubles, où sur un sofa de brocard reposait la princesse Schirine, qui me parut d'une beauté éblouissante ; je la trouvai au-dessus de l'avantageuse idée que je m'en étais formée. Je m'approchai d'elle pour la contempler, mais je ne pus sans transport envisager tant de charmes : je me mis à genoux devant elle, et lui baisai une de ses belles mains. Elle se réveilla dans le moment, et aperçevant un homme dans une attitude à l'alarmer, elle fit un cri qui attira bientôt auprès d'elle sa gouvernante, qui dormait dans une chambre prochaine. Mahpeïker [1], lui dit la princesse, venez à mon secours ; voici un homme : comment a-t-il pu s'introduire dans mon appartement ? ou plutôt n'êtes-vous pas complice de son crime ? Qui ? moi ! répartit la gouvernante, ah ! ce soupçon m'outrage ; je ne suis pas moins étonnée que vous de voir ici ce jeune téméraire ; d'ailleurs,

[1] Forme de lune.

quand j'aurais voulu favoriser son audace, comment aurais-je pu tromper la garde vigilante qui est autour de ce château ? Vous savez de plus qu'il y a vingt portes d'acier à ouvrir avant que d'arriver ici ; que le sceau royal est sur chaque serrure, et que le roi votre père en a les clefs : je ne comprends pas de quelle manière ce jeune homme a pu surmonter toutes ces difficultés.

Pendant que la gouvernante parlait de la sorte, je rêvais à ce que je leur dirais. Il me vint dans l'esprit de leur persuader que j'étais le prophète Mahomet. Belle princesse, dis-je à Schirine, ne soyez pas surprise, non plus que Mahpeïker, si vous me voyez paraître ici. Je ne suis point un de ces amans qui prodiguent l'or et emploient toutes sortes d'artifices pour parvenir au comble de leurs vœux ; je n'ai point de désir dont votre vertu doive s'alarmer ; loin de moi toute pensée criminelle. Je suis le prophète Mahomet : je n'ai pu sans pitié vous voir condamnée à passer vos beaux jours dans une prison, et je viens vous donner ma foi, pour vous mettre à couvert de la prédiction dont Bahaman votre père est épouvanté. Ayez désormais comme lui l'esprit en repos sur votre destinée, qui ne saurait être que pleine de gloire et bonheur, puisque vous serez l'épouse de Mahomet. D'abord que la nouvelle de votre mariage se sera répandue dans le monde,

tous les rois craindront le beau-père du grand prophète, et toutes les princesses envieront votre sort.

112e JOUR.

Schirine et sa gouvernante se regardèrent à ce discours, comme pour se consulter sur ce qu'elles en devaient penser : j'avais lieu de craindre, je l'avoue, qu'il ne trouvât peu de créance dans leurs esprits ; mais les femmes donnent volontiers dans le merveilleux. Mahpeïker et sa maîtresse ajoutèrent foi à ma fable : elles me crurent Mahomet, et j'abusai de leur crédulité. Après avoir passé la meilleure partie de la nuit avec la princesse de Gazna, je sortis de son appartement avant le jour, non sans lui promettre de revenir le lendemain. Je regagnai au plus vite ma machine, je me mis dedans, et m'élevai fort haut pour n'être point aperçu des soldats. J'allai descendre dans le bois ; j'y laissai le coffre et pris le chemin de la ville, où j'achetai des provisions pour huit jours, des habits magnifiques, un beau

turban de toile des Indes à raies d'or, avec une riche ceinture; je n'oubliai pas les essences et les meilleurs parfums. J'employai tout mon argent à ces emplettes, sans m'embarrasser de l'avenir; il me semblait que je ne devais plus manquer de rien après une si agréable aventure.

Je demeurai toute la journée dans le bois, où je m'occupai à me parer et à me parfumer. Dès que la nuit fut venue, j'entrai dans le coffre et me rendis sur le toit du palais de Schirine. Je m'introduisis dans son appartement comme la nuit précédente. Cette princesse me témoigna qu'elle m'attendait avec beaucoup d'impatience : O grand prophète! me dit-elle, je commençais à m'inquiéter, et je craignais que vous n'eussiez déjà oublié votre épouse. Ah, ma chère princesse! lui répondis-je, pouvez-vous écouter cette crainte : puisque vous avez reçu ma foi, ne devez-vous pas être persuadée que je vous aimerai toujours? Mais apprenez-moi, reprit-elle, pourquoi vous avez l'air si jeune? Je m'imaginais que le prophète Mahomet était un vénérable vieillard. Vous ne vous trompez pas, lui dis-je; c'est l'idée qu'on doit avoir de moi; et si je paraissais devant vous tel que j'apparais quelquefois aux fidèles, à qui je veux bien faire cet honneur, vous me verriez une longue barbe blanche avec une tête des plus chauves; mais il m'a semblé que vous ai

meriez mieux une figure moins surannée : c'est pourquoi j'ai emprunté la forme d'un jeune homme. La gouvernante se mêlant alors à notre entretien, me dit que j'avais fort bien fait, et que quand on voulait faire le personnage d'un mari, on ne pouvait être trop agréable.

Je sortis encore du château sur la fin de la nuit, de peur qu'on ne découvrit que j'étais un faux prophète. J'y retournai le lendemain, et je me conduisis toujours si adroitement, que Schirine et Mahpeïker ne soupçonnèrent pas seulement qu'il pût y avoir là-dedans de la tromperie : il est vrai que la princesse prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela ne contribua pas peu à lui faire croire tout ce que je lui disais; car quand on est prévenu en faveur de quelqu'un, on ne soupçonne point sa sincérité.

Au bout de quelques jours, le roi de Gazna, suivi de ses officiers, se rendit au palais de la princesse sa fille, et trouvant les portes bien fermées et son cachet sur les serrures, il dit à ses visirs qui l'accompagnaient : tout va le mieux du monde. Pendant que les portes de ce palais seront dans cet état, je crains peu le malheur dont ma fille est menacée. Il monta seul à l'appartement de Schirine, qui ne put s'empêcher de se troubler à sa vue. Il s'en aperçut et en voulut savoir la cause. Sa curiosité aug-

menta le trouble de la princesse, qui, se voyant enfin obligée de le satisfaire, lui conta tout ce qui s'était passé.

Votre majesté, sire, peut s'imaginer quelle fut la surprise du roi Bahaman, lorsqu'il apprit qu'il était, sans le savoir, beau-père de Mahomet. Ah! quelle absurdité, s'écria-t-il; ah! ma fille, que vous êtes crédule! O ciel! je vois bien présentement qu'il est inutile de vouloir éviter les malheurs que tu nous réserves; l'horoscope de Schirine est rempli, un traître l'a séduite! En disant cela, il sortit avec beaucoup d'agitation de l'appartement de la princesse, et visita le palais du haut jusqu'en bas. Mais il eut beau chercher par-tout, il ne découvrit aucunes traces du suborneur; son étonnement en redoubla. Par où, disait-il, l'audacieux a-t-il pu entrer dans ce château? C'est ce que je ne puis concevoir.

Alors il appela ses visirs et ses confidens : ils accoururent à sa voix, et le voyant fort ému, ils en furent effrayés. Qu'y a-t-il, sire, lui dit son premier ministre, vous paraissez inquiet, agité? Quel malheur nous annonce le trouble qui paraît dans vos yeux? Le roi leur conta tout ce qu'il avait appris, et leur demanda ce qu'ils pensaient de cette aventure. Le grand visir parla le premier. Il dit que ce prétendu mariage pouvait être vrai, bien

qu'il eût tout l'air d'une fable ; qu'il y avait dans le monde de puissantes maisons qui ne faisaient nulle difficulté d'attribuer leur origine à de pareils événemens, et que pour lui il regardait comme une chose très-possible le commerce que la princesse disait avoir avec Mahomet.

Les autres visirs, par complaisance peut-être pour celui qui venait de parler, furent tous de son sentiment ; mais un courtisan s'élevant contre cette opinion, la combattit dans ces termes : Je suis surpris de voir des gens sensés donner créance à un rapport si peu digne de foi. Des personnes sages peuvent-elles penser que notre grand prophète soit capable de venir chercher des femmes sur la terre, lui qui dans le séjour céleste est environné des plus belles Houris [1] ? Cela choque le sens commun, et si le roi veut m'en croire, au lieu de se prêter à un conte ridicule, il approfondira cette affaire ; je suis persuadé qu'il découvrira bientôt le fourbe qui, sous un nom sacré, a eu l'audace de séduire la princesse.

Quoique Bahaman fût naturellement assez crédule, qu'il tînt son premier ministre pour un homme de

[1] Les houris, comme on sait, sont les filles du paradis de Mahomet. Par un miracle de l'Alcoran elles n'ont jamais que quinze ans et sont toujours vierges, quoiqu'elles fassent le bonheur des bienheureux Musulmans.

grand jugement, et qu'il vît même que tous ses visirs croyaient Schirine effectivement mariée avec Mahomet, il ne laissa pas d'être pour la négative. Il résolut de s'éclaircir de la vérité; mais voulant faire les choses prudemment, et tâcher de parler lui-même sans témoins au prétendu prophète, il renvoya ses visirs et ses courtisans à Gazna. Retirez-vous, leur dit-il, je veux demeurer seul cette nuit dans ce château avec ma fille. Allez, et revenez demain me joindre ici. Ils regagnèrent la ville, et Bahaman se mit à faire de nouvelles questions à la princesse en attendant la nuit; il lui demanda si j'avais mangé avec elle. Non, seigneur, lui dit sa fille; je lui ai vainement présenté des viandes et des liqueurs, il n'en a pas voulu, et je ne lui ai vu prendre aucune nourriture depuis qu'il vient ici. Racontez-moi encore cette aventure, répliqua-t-il, et ne m'en célez aucune particularité. Schirine lui en fit un nouveau détail, et le roi attentif à son récit en pesait toutes les circonstances.

——

113e JOUR.

CEPENDANT la nuit arriva. Bahaman s'assit sur un sofa et fit allumer des bougies, qu'on mit devant lui sur une table de marbre. Il tira son sabre pour s'en servir s'il était nécessaire, et laver dans le sang, l'affront fait à son honneur. Il m'attendait à tous momens, et dans l'attente où il était de me voir paraître tout-à-coup, je ne crois pas qu'il fût sans agitation.

Cette nuit-là, par hasard, l'air était fort enflammé. Un long éclair frappa les yeux du roi et le fit tressaillir : il s'approcha de la fenêtre par où Schirine lui avait dit que je devais entrer, et apercevant l'air tout en feu, son imagination se troubla, quoiqu'il ne vit rien qui ne fût fort naturel. Il ne regarda point ces météores comme des effets de quelques exhalaisons qui s'enflammaient dans l'air, il aima mieux croire que ces ardens annonçaient à la terre la descente de Mahomet, et que le ciel n'était si lumineux, que parce qu'il ouvrait ses portes pour laisser sortir le prophète.

Dans la disposition où était l'esprit du roi, je pouvais me présenter impunément devant ce prince. Aussi, loin de se montrer furieux lorsque je parus à la fenêtre, il fut saisi de respect et de crainte; il laissa tomber son sabre, et se prosternant à mes pieds, il les baisa et me dit : O grand prophète! qui suis-je, et qu'ai-je fait pour mériter l'honneur d'être votre beau-père? Je jugeai par ces paroles de ce qui s'était passé entre le roi et la princesse, et je connus que le bon Bahaman n'était pas plus difficile à tromper que sa fille. Je fus ravi d'apprendre que je n'avais pas affaire à un de ces esprits forts qui auraient fait subir au prophète un examen embarrassant, et profitant de sa faiblesse : O roi! lui dis-je en le relevant, vous êtes, de tous les princes musulmans, le plus attaché à ma secte, et par conséquent, celui qui me doit être le plus agréable. Il était écrit sur la table fatale que votre fille serait séduite par un homme, ce que vos astrologues ont fort bien découvert par les lumières de l'astrologie; mais j'ai prié le très-haut de vous épargner ce déplaisir mortel, et d'ôter ce malheur de la prédestination des humains; ce qu'il a bien voulu faire pour l'amour de moi, à condition que Schirine deviendrait une de mes femmes. A quoi j'ai consenti pour vous récompenser des bonnes actions que vous faites tous les jours.

Le roi Bahaman n'était point en état de se détromper. Ce faible prince crut tout ce que je lui dis, et, charmé de faire alliance avec le grand prophète, il se jeta une seconde fois à mes pieds pour me témoigner le ressentiment qu'il avait de mes bontés. Je le relevai encore, je l'embrassai, et l'assurai de ma protection. Il ne pouvait trouver de termes assez forts à son gré pour m'en remercier. Après cela, croyant qu'il était de la bienséance de me laisser avec sa fille, il se retira dans une autre chambre.

Je demeurai avec Schirine pendant quelques heures; mais quelque plaisir que je prisse à son entretien, j'étais attentif au tems qui s'écoulait; je craignais que le jour ne me surprît, et qu'on n'aperçût mon coffre sur le toit, c'est pourquoi je sortis sur la fin de la nuit, et regagnai le bois.

Le lendemain matin, les visirs et les courtisans se rendirent au palais de la princesse. Ils demandèrent au roi s'il était éclairci de ce qu'il voulait savoir? Oui, leur dit-il, je sais à quoi m'en tenir : j'ai vu le grand prophète lui-même, et je lui ai parlé. Il est l'époux de ma fille, rien n'est plus véritable. A ce discours, les visirs et les courtisans se tournèrent vers celui qui s'était révolté contre la possibilité de ce mariage, et lui reprochèrent son incrédulité; mais ils le trouvèrent ferme dans son opinion; il la soutint avec opiniâtreté, quelque chose que le roi

pût dire pour lui persuader que Mahomet avait épousé Schirine. Peu s'en fallut que Bahaman ne se mit en colère contre cet incrédule, qui devint la fable du conseil.

Un nouvel incident qui survint le même jour acheva d'affermir les visirs dans leur opinion. Comme ils s'en retournèrent à la ville avec leur maître, un orage les surprit dans la plaine. Leurs yeux furent frappés de mille éclairs, et le tonnerre se fit entendre d'une manière si terrible, qu'il semblait que ce jour-là dût être le dernier du monde. Il arriva par hasard que le cheval du courtisan incrédule prit l'épouvante ; il se cabra et jeta par terre son maître, qui se cassa une jambe : cet accident fut regardé comme un effet de la colère céleste. O misérable ! s'écria le roi en voyant tomber le courtisan, voilà le fruit de ton opiniâtreté. Tu n'as pas voulu me croire, et le prophète t'en punit.

On porta le blessé chez lui, et Bahaman ne fut pas plutôt rendu dans son palais, qu'il fit publier à Gazna qu'il voulait que tous les habitans célébrassent par des festins le mariage de Schirine avec Mahomet. J'allai ce jour-là me promener dans la ville; j'appris cette nouvelle, aussi-bien que l'aventure du courtisan tombé de cheval. Il n'est pas concevable jusqu'à quel point ce peuple était crédule et superstitieux. On fit des réjouissances publiques, et

l'on entendait partout crier : Vive Bahaman, le beau-père du prophète.

D'abord que la nuit fut venue, je regagnai le bois, et je fus bientôt chez la princesse. Belle Schirine, lui dis-je en entrant dans son appartement, vous ne savez pas ce qui s'est passé aujourd'hui dans la plaine. Un courtisan qui doutait que vous eussiez Mahomet pour époux a expié ce doute : j'ai suscité un orage qui a effrayé son cheval; le courtisan est tombé et s'est cassé une jambe. Je n'ai pas jugé à propos de pousser la vengeance plus loin; mais je jure, par mon tombeau qui est à Médine, que si quelqu'un s'avise de douter encore de votre bonheur, il lui en coûtera la vie. Après avoir passé quelques heures avec la princesse je me retirai.

Le jour suivant, le roi assembla ses visirs et ses courtisans : Allons tous ensemble, leur dit-il, demander pardon à Mahomet pour le malheureux qui a refusé de me croire, et qui a reçu le châtiment de son incrédulité. En même tems, ils montèrent à cheval, et se rendirent au palais de la princesse. Le roi lui-même ouvrit les portes qu'il avait fermées et scellées de son sceau le jour précédent. Il monta, suivi de ses visirs, à l'appartement de sa fille. Schirine, lui dit-il, nous venons vous prier d'intercéder auprès du prophète pour un homme qui s'est attiré sa colère. Je sais bien ce que c'est,

seigneur, lui répondit la princesse, Mahomet m'en a parlé. Alors elle répéta ce que je lui avais dit la nuit, et leur apprit que j'avais juré d'exterminer tous ceux qui douteraient de son mariage avec le prophète.

114e JOUR.

Lorsque le bon roi Bahaman entendit ce discours, il se tourna vers ses visirs et ses courtisans, et leur dit : Quand nous n'aurions point ajouté foi jusqu'ici à tout ce que nous avons vu, pourrions-nous présentement n'être pas persuadés que Mahomet est mon gendre. Vous voyez qu'il a dit lui-même à ma fille qu'il a suscité cet orage pour se venger d'un incrédule. Tous les ministres et les autres demeurèrent convaincus qu'elle était femme du prophète. Ils se prosternèrent devant elle, et la supplièrent très-humblement de me fléchir en faveur du courtisan blessé, ce qu'elle leur promit.

Pendant tout ce tems-là je mangeai tout ce que j'avais de provisions; et comme il ne me restait plus

d'argent, le prophète Mahomet commençait à ne savoir plus où donner de la tête. Je m'avisai d'un expédient : Ma princesse, dis-je une nuit à Schirine, nous avons oublié d'observer une formalité dans notre mariage. Vous ne m'avez point donné de dot, et cette omission me fait de la peine. Eh bien! cher époux, me répondit-elle, j'en parlerai demain à mon père, qui m'enverra sans doute ici toutes ses richesses. Non, non, repris-je, il n'est pas besoin de lui parler, je me soucie peu de trésors; les richesses me sont inutiles. Il suffira que vous me donniez quelques-uns de vos bijoux, c'est la seule dot que je vous demande. Schirine me voulut charger de toutes ses pierreries pour rendre la dot plus honnête; mais je me contentai de prendre deux gros diamans que je vendis le jour suivant à un joaillier de Gazna. Je me mis, par ce moyen, en état de continuer à faire le personnage de Mahomet.

Il y avait déjà près d'un mois qu'en passant pour le prophète je menais une vie fort agréable, lorsqu'il arriva dans la ville de Gazna un ambassadeur qui venait de la part d'un roi voisin demander Schirine en mariage. Il eut bientôt audience, et dès qu'il eut exposé le sujet de son ambassade, Bahaman lui dit : Je suis fâché de ne pouvoir accorder ma fille au roi votre maître, je l'ai donnée en mariage au prophète Mahomet. L'ambassadeur jugea par cette réponse

que le roi de Gazna était devenu fou. Il prit congé de ce prince, et retourna vers son maître, qui crut d'abord comme lui, qu'il avait perdu l'esprit; ensuite imputant à mépris ce refus, il en fut piqué; il leva des troupes, forma une grosse armée, et entra dans le royaume de Gazna.

Ce roi, nommé Cacem, était plus fort que Bahaman, qui d'ailleurs se prépara si lentement à recevoir son ennemi, qu'il ne put l'empêcher de faire de grands progrès. Cacem battit quelques troupes qui voulurent s'opposer à son passage, s'avança en diligence vers la ville de Gazna, et trouva l'armée de Bahaman retranchée dans la plaine devant le château de la princesse Schirine. Le dessein de cet amant irrité était de l'attaquer dans ses retranchemens; mais comme ses troupes avaient besoin de repos, et qu'il n'arriva que sur le soir dans la plaine, il remit l'attaque au lendemain matin.

Cependant le roi de Gazna, instruit du nombre et de la valeur des soldats de Cacem, commença de trembler. Il assembla son conseil, où le courtisan qui s'était blessé en tombant de cheval parla dans ces termes. Je suis étonné que le roi paraisse avoir quelque inquiétude en cette occasion. Quelles alarmes, je ne dis pas Cacem, mais tous les princes du monde ensemble, peuvent-ils causer au beau-père de Mahomet? Votre majesté, sire, n'a qu'à s'adres-

ser à son gendre. Implorez le secours du grand prophète, il confondra bientôt vos ennemis ; il le doit, puisqu'il est cause que Cacem est venu troubler le repos de vos sujets.

Quoique ce discours ne fût tenu que par dérision, il ne laissa pas d'inspirer de la confiance à Bahaman. Vous avez raison, dit-il au courtisan, c'est au prophète que je dois m'adresser ; je vais le prier de repousser mon superbe ennemi, et j'ose espérer qu'il ne rejettera pas ma prière. A ces mots, il alla trouver Schirine : Ma fille, lui dit-il, demain, dès que le jour paraîtra, Cacem doit nous attaquer, je crains qu'il ne force nos retranchemens ; je viens ici prier Mahomet de nous secourir. Employez tout le crédit que vous avez sur lui, pour l'engager à prendre notre défense. Unissons-nous ensemble pour nous le rendre favorable. Seigneur, répondit la princesse, il ne sera pas fort difficile d'intéresser le prophète dans notre parti ; il dissipera bientôt les troupes ennemies, et tous les rois du monde apprendront, aux dépens de Cacem, à vous respecter. Cependant, reprit le roi, la nuit s'avance et le prophète ne paraît point : nous aurait-il abandonnés ? Non, mon père, répartit Schirine, ne croyez pas qu'il puisse nous manquer au besoin. Il voit du ciel où il est l'armée qui nous assiége, et peut-être est-il prêt à y mettre le désordre et l'effroi.

C'était en effet ce que Mahomet avait envie de faire. J'avais, pendant la journée, observé de loin les troupes de Cacem; j'en avais remarqué la disposition, et j'avais pris garde surtout au quartier du roi. Je ramassai de gros et de petits cailloux, j'en remplis mon coffre, et au milieu de la nuit je m'élevai en l'air. Je m'avançai vers les tentes de Cacem; je démêlai sans peine celle où reposait ce roi. C'était un pavillon fort haut, bien doré, fait en forme de dôme, et que soutenaient douze colonnes de bois peint, enfoncées dans la terre. Les intervalles des colonnes étaient fermées de branches de diverses sortes d'arbres entrelacées. Vers le chapiteau, il y avait deux fenêtres, l'une à l'orient, et l'autre au midi.

Tous les soldats qui étaient autour de la tente dormaient; ce qui me donna lieu de descendre jusqu'à une des fenêtres sans être aperçu. Je vis le roi couché sur un sofa, la tête appuyée sur un carreau de satin. Je sortis à moitié de mon coffre, et jetant un gros caillou à Cacem, je le frappai au front, et le blessai dangereusement. Il fit un cri qui réveilla bientôt ses gardes et ses officiers. On accourt à ce prince, on le trouve couvert de sang et presque sans connaissance. On crie: l'alarme se met au quartier; chacun demande ce que c'est. Le bruit court qu'on a blessé le roi: on ne sait de quelle main ce coup

est parti. Pendant qu'on en cherche l'auteur, je m'élève jusqu'aux nues, et laisse tomber une grêle de pierres sur la tente royale et aux environs. Quelques soldats en sont blessés, et s'écrient qu'il pleut des pierres. Cette nouvelle se répand, et pour la confirmer je jette partout des cailloux. Alors, la terreur s'empara de l'armée; l'officier comme le soldat crut que le prophète était irrité contre Cacem, et qu'il ne déclarait que trop sa colère par ce prodige. Enfin, les ennemis de Bahaman prirent l'épouvante et la fuite; ils se sauvèrent même avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent leurs équipages et leurs tentes, en criant : Nous sommes perdus, Mahomet va nous exterminer tous.

115e JOUR.

Le roi de Gazna fut assez surpris à la pointe du jour, lors qu'au lieu de se voir attaqué il s'aperçut que l'ennemi se retirait. Aussitôt il le poursuivit avec ses meilleurs soldats. Il fit un grand carnage

des fuyards, et atteignit Cacem, que sa blessure empêchait d'aller fort vite. Pourquoi, lui dit-il, es-tu venu dans mes états contre tout droit et raison? Quel sujet t'ai-je donné de me faire la guerre? Bahaman, lui répondit le roi vaincu, je m'imaginais que tu m'avais refusé ta fille par mépris, et j'ai voulu me venger. Je ne pouvais croire que le prophète Mahomet fût ton gendre; mais je n'en doute point présentement, puisque c'est lui qui m'a blessé et qui a dissipé mon armée.

Bahaman cessa de poursuivre les ennemis et revint à Gazna avec Cacem, qui mourut de sa blessure le jour même. On partagea le butin, qui fut considérable, et les soldats s'en retournèrent chez eux chargés de richesses. On fit des prières dans toutes les mosquées pour remercier le ciel d'avoir confondu les ennemis de l'état; et lorsque la nuit fut arrivée, le roi se rendit sans suite au palais de la princesse : Ma fille, lui dit-il, je viens rendre au prophète les grâces que je lui dois. Vous avez appris par le courier que je vous ai envoyé tout ce que Mahomet a fait pour nous; j'en suis si pénétré, que je meurs d'impatience d'embrasser ses genoux.

Il eut bientôt la satisfaction qu'il souhaitait : j'entrai par la fenêtre ordinaire dans l'appartement de Schirine, où je m'attendais bien qu'il serait. Il se jeta d'abord à mes pieds et baisa la terre en disant :

O grand prophète ! il n'y a point de termes qui puissent vous exprimer tout ce que je ressens. Lisez vous-même dans mon cœur toute ma reconnaissance. Je relevai Bahaman et le baisai au front. Prince, lui dis-je, avez-vous pu penser que je vous refuserais mon secours dans l'embarras où vous étiez pour l'amour de moi : j'ai puni l'orgueilleux Cacem, qui avait dessein de se rendre maître de vos états, et d'enlever Schirine pour la mettre parmi les esclaves de son sérail. Ne craignez plus désormais qu'aucun potentat du monde ose vous faire la guerre. Si quelqu'un avait la hardiesse de venir vous attaquer, je ferais tomber sur ses troupes une pluie de feu qui les réduirait en cendres.

Après avoir de nouveau assuré le roi de Gazna que je prenais son royaume sous ma protection, je lui contai comme l'armée ennemie avait été épouvantée en voyant pleuvoir des pierres dans son camp. Bahaman, de son côté, me répéta ce que Cacem lui avait dit, et ensuite il se retira pour nous laisser en liberté Schirine et moi. Cette princesse, qui n'était pas moins sensible que le roi son père à l'important service que j'avais rendu à l'état, m'en témoigna aussi beaucoup de reconnaissance, et me fit mille caresses. Je pensai, pour le coup, m'oublier : le jour allait paraître lorsque je regagnai mon coffre ; mais je passais si bien alors pour Maho-

met dans l'esprit de tout le monde, que les soldats m'auraient vu en l'air, qu'ils n'auraient pas été désabusés : peu s'en fallut que je ne crusse moi-même être le prophète, après avoir mis une armée en déroute.

Deux jours après qu'on eut enterré Cacem, à qui, quoique ennemi, l'on ne laissa pas de faire de superbes funérailles, le roi de Gazna ordonna qu'on fît des réjouissances dans la ville, tant pour la défaite des troupes ennemies, que pour célébrer solennellement le mariage de la princesse Schirine avec Mahomet. Je m'imaginai que je devais signaler par quelque prodige une fête qui se faisait à mon honneur. Pour cet effet, j'achetai dans Gazna de la poix blanche, avec de la graine de coton, et un petit fusil à faire du feu : je passai la journée dans le bois à préparer un feu d'artifice ; je trempai la graine de coton dans la poix, et la nuit, pendant que le peuple se réjouissait dans les rues, je me transportai au-dessus de la ville ; je m'élevai le plus haut qu'il me fut possible, afin qu'à la lueur de mon feu d'artifice on ne pût pas bien distinguer ma machine : alors j'allumai du feu, et j'enflammai la poix, qui fit avec la graine un fort bel artifice, ensuite je me sauvai dans mon bois. Le jour ayant paru peu de tems après, j'allai dans la ville pour avoir le plaisir d'entendre ce qu'on y dirait de moi. Je ne fus pas

trompé dans mon attente. Le peuple tint mille discours extravagans sur le tour que je lui avais joué : les uns disaient que c'était Mahomet, qui, pour témoigner que leur fête lui était agréable, avait fait paraître des feux célestes ; et les autres assuraient avoir vu au milieu de ces nouveaux météores le prophète avec une barbe blanche et un air vénérable, que leur imagination lui prêtait.

Tous ces discours me divertissaient infiniment ; mais hélas! tandis que je prenais ce plaisir, mon coffre, mon cher coffre, l'instrument de mes prodiges, brûlait dans le bois ; apparemment une étincelle dont je ne m'étais point aperçu prit à la machine pendant mon absence, et la consuma. Je la trouvai réduite en cendres à mon retour. Un père qui, en entrant dans sa maison, aperçoit son fils unique percé de mille coups mortels et noyé dans son sang, ne saurait être saisi d'une plus vive douleur que celle dont je me sentis agité. Le bois retentit de mes cris et de mes regrets, je m'arrachai les cheveux et déchirai mes habits. Je ne sais comment j'épargnai ma vie dans mon désespoir.

Cependant le mal était sans remède ; il fallait que je prisse une résolution ; il ne m'en restait qu'une à prendre, c'était d'aller chercher fortune ailleurs. Ainsi le prophète Mahomet, laissant Bahaman et Schirine fort en peine de lui, s'éloigna de la ville

de Gazna. Je rencontrai trois jours après une grosse caravane de marchands du Caire qui s'en retournaient dans leur patrie ; je me mêlai parmi eux, et me rendis au grand Caire, où je me fis tisserand pour subsister. J'y ai demeuré quelques années; ensuite je suis venu à Damas, où j'exerce le même métier. Je parais fort content de ma condition, mais ce sont de fausses apparences. Je ne puis oublier le bonheur dont j'ai autrefois joui. Schirine vient s'offrir sans cesse à mon esprit : je voudrais pour mon repos la bannir de ma mémoire; j'y fais même tous mes efforts, et cet emploi, qui n'est pas moins inutile que pénible, me rend très-malheureux.

Voilà, sire, ajouta Malek, ce que votre majesté m'a ordonné de lui dire. Je sais bien que vous n'approuverez point la tromperie que j'ai faite au roi de Gazna et à la princesse Schirine ; je me suis même aperçu plus d'une fois que mon récit vous a révolté, et que votre vertu a frémi de ma sacrilége audace. Mais songez, de grâce, que vous avez exigé de moi que je fusse sincère, et daignez pardonner l'aveu de mes aventures à la nécessité de vous obéir.

SUITE DE L'HISTOIRE DU ROI BEDREDDIN ET DE SON VISIR.

Le roi de Damas renvoya le tisserand après avoir entendu son histoire. Ensuite il dit au visir et au

favori : Les aventures que cet homme vient de nous raconter ne sont pas moins surprenantes que les vôtres. Mais quoiqu'il ne se trouve pas plus heureux que vous, ne vous imaginez point que je me rende encore, et que je puisse conclure de là que personne au monde ne jouit d'une félicité parfaite. Je veux interroger mes généraux, mes courtisans, et tous les officiers de ma maison. Allez, visir, ajouta-t-il, faites-les moi venir ici l'un après l'autre.

Atalmulc obéit : il amena d'abord les généraux. Le roi leur commanda de dire hardiment si quelque chagrin secret empoisonnait la douceur de leur vie, en les assurant que cet aveu ne tirerait point à conséquence. Aussitôt ils dirent tous qu'ils avaient leurs déplaisirs, qu'ils n'avaient point l'esprit tranquille. L'un confessait qu'il avait trop d'ambition, l'autre trop d'avarice; un autre avouait qu'il était jaloux de la gloire que ses égaux avaient acquise, et se plaignait de ce que le peuple ne rendait pas justice à son habileté dans l'art de la guerre. Enfin, les généraux ayant découvert le fond de leur âme, et Bedreddin voyant qu'aucun n'était heureux, dit à son visir que le jour suivant il voulait entendre parler tous ses courtisans.

En effet, ils furent interrogés tour-à-tour. On n'en trouva pas un seul qui fût content : Je vois, disait celui-ci, diminuer mon crédit tous les jours;

on traverse mes desseins, disait celui-là, et je ne puis parvenir à ce que je souhaite : il faut, disait un autre, que je ménage mes ennemis, et que je m'étudie à leur plaire. Un autre disait qu'il avait dépensé tout son bien, et même épuisé toutes ses ressources.

Le roi de Damas ne trouvant point parmi ses courtisans, non plus qu'entre ses généraux, l'homme qu'il cherchait, crut qu'il pourrait être parmi les officiers de sa maison. Il eut la patience de leur parler en particulier, et ils lui firent la même réponse que les courtisans et les généraux, c'est-à-dire, qu'ils n'étaient point exempts de chagrin. L'un se plaignait de sa femme, l'autre de ses enfans; ceux qui n'étaient pas riches disaient que la misère faisait leur infortune; et ceux qui possédaient des richesses manquaient de santé, ou avaient quelqu'autre sujet d'affliction. Bedreddin, malgré tout cela, ne pouvait perdre l'espérance de rencontrer quelqu'homme content : Pourvu que j'en trouve un, disait-il au visir, je n'en demande pas davantage, car vous soutenez qu'il n'y en a point. Oui, sire, répondit Atalmulc, je le soutiens, et votre majesté fait une recherche inutile. Je n'en suis pas encore persuadé, reprit le roi, et il me vient dans l'esprit un moyen de savoir bientôt ce que je dois penser là-dessus. En même-tems il ordonna de faire pu-

blier dans la ville que tous ceux qui étaient satisfaits de leur destin, et dont le repos n'était troublé par aucun déplaisir, eussent à paraître dans trois jours devant son trône. Ce tems expiré, personne ne parut à la cour : il semblait que tous les habitans fussent de concert avec le visir Atalmulc.

116e JOUR.

Lorsque le roi de Damas vit qu'aucun homme ne se présentait, il en fut fort étonné : Cela n'est pas concevable, s'écria-t-il ! est-il possible que dans Damas, dans une ville si grande et si peuplée, il ne se trouve pas un homme heureux ? Sire, lui dit Atalmulc, si vous interrogiez tous les peuples de la terre, ils vous diraient qu'ils sont malheureux. Voilà, répartit le roi, ce que je ne puis m'imaginer ; quelque surprise que me cause l'épreuve que j'ai faite, je voudrais que mon royaume fût en paix, j'irais volontiers parcourir le monde, pour voir qui de nous deux est dans l'erreur.

Il arriva dans ce tems-là par hasard que les ennemis de Bedreddin lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui proposer la paix à des conditions assez avantageuses. Le roi assembla son conseil là-dessus, et l'on jugea plus à propos d'accepter les propositions que de les rejeter. Ainsi la paix fut conclue entre le roi de Damas et ses ennemis, et bientôt on la publia. Peu de tems après ce monarque dit à son visir : A présent que je ne suis plus en guerre, il faut que je voyage ; j'y suis résolu, et je ne reviendrai point à Damas que je n'aie rencontré un homme content. Sire, lui répondit Atalmulc, pourquoi votre majesté veut-elle s'exposer aux périls et à la fatigue des voyages ? Ne doit-elle pas être pleinement convaincue qu'elle ne saurait trouver ce qu'elle cherche ? Jugez de tous les cœurs par le vôtre ; vous n'avez plus d'ennemis à craindre, vos fidèles sujets vous aiment. Votre cour est sans cesse occupée du soin de vous plaire. Si vous n'êtes pas heureux, quel homme au monde le peut être ? Il est vrai, reprit Bedreddin, que malgré la paix que je viens de faire avec mes ennemis, je sens que je ne jouis point d'un parfait bonheur. Je vous avouerai même que l'envie de savoir si effectivement il n'est point d'hommes fortunés sur la terre, me cause une inquiétude qui peut seule troubler le repos de ma vie. Ah ! seigneur, dit le visir, pourquoi voulez-

vous satisfaire ce désir qui vous presse? soyez sûr que vous ne rencontrerez personne qui soit parfaitement satisfait de sa destinée.

Le visir Atalmulc aurait fort souhaité que son maître eût quitté cette résolution; mais le roi ne changea pas de sentiment, et après avoir laissé la conduite de l'état à ses autres visirs, il partit avec Atalmulc, Séyf-el-Mulouk et quelques esclaves. Ils prirent le chemin de Bagdad, où étant arrivés heureusement, ils allèrent loger dans un caravanserail, où ils dirent qu'ils étaient trois marchands joailliers du grand Caire, qui voyageaient de cour en cour. Ils étaient chargés de toutes sortes de pierreries, pour mieux paraître ce qu'ils voulaient qu'on les crût. Bedreddin, sans être connu, eut le plaisir de voir le commandeur des croyans, et tout ce qu'il y avait à Bagdad de plus digne de sa curiosité. Un jour il aperçut dans la rue un calender qui parlait d'un ton de voix fort élevé à une foule de personnes qui l'environnaient. Il s'en approcha et entendit qu'il leur disait : O mes chers frères, que vous êtes insensés de vous donner tant de peine pour amasser des richesses. Quand l'ange de la mort viendra nous enlever, vous aurez beau les lui offrir pour qu'il vous laisse vivre, l'impitoyable ne vous écoutera point. D'ailleurs, avouez que la possession de vos biens vous cause de l'inquiétude. Vous craignez

sans cesse qu'ils ne deviennent la proie des voleurs. Le soin que vous prenez de les conserver vous empêche de mener une vie heureuse. Regardez-moi avec envie : dépouillé de biens, privé de toutes vos commodités, je goûte au milieu de ma misère un parfait bonheur.

A ce discours, le roi de Damas tira son visir à part, et lui dit : Vous avez entendu comme moi les paroles de ce calender. Me voilà dispensé de faire de longs voyages, j'ai trouvé ce que je cherchais : cet homme est heureux. Sire, lui répondit Atalmulc, il faut tâcher d'entretenir ce calender en particulier, et l'engager, si nous pouvons, à nous découvrir son cœur : peut-être ne pense-t-il pas ce qu'il dit. Je le veux bien, reprit Bedreddin, mais du moins le croirez-vous, si dans l'entretien secret que nous aurons avec lui, il nous assure qu'il est content? Oui, seigneur, répartit Atalmulc, je le croirai, et j'avouerai alors que j'aurai été dans l'erreur.

Ils résolurent donc de ne pas perdre de vue le calender, qui cessa de parler lorsqu'il eut reçu quelques pièces d'argent de ses auditeurs, et se retira dans un faubourg où il demeurait. Ils le suivirent, et après l'avoir abordé en chemin, ils lui demandèrent s'il voulait se réjouir avec eux. Le calender jugeant à leur air que c'étaient de riches étrangers,

leur fit connaître qu'ils ne pouvaient rien lui proposer de plus agréable. Il les mena dans une petite maison où il logeait avec deux autres calenders qui y étaient alors. Ceux-ci ne furent pas plutôt instruits du dessein qu'avaient les étrangers, qu'ils en témoignèrent beaucoup de joie. Atalmulc tira de sa bourse quelques sequins d'or, et les mettant entre les mains d'un des calenders : Allez, lui dit-il, acheter tout ce qui nous est nécessaire pour passer agréablement la journée.

117e JOUR.

Le calender qui avait reçu les sequins sortit pour aller dans la ville, et revint deux heures après chargé de viandes, de fruits, et d'un gros bouc plein d'un excellent vin. Aussitôt ils s'assirent tous autour d'une table et commencèrent à manger. Ensuite ils burent, et à mesure qu'ils s'échauffaient, la conversation devenait plus enjouée. Les calenders surtout se mirent en si belle humeur, que Bedreddin

ne doutant point que ce ne fussent des hommes très-heureux, se tourna vers son visir, et lui dit : Nous pouvons, je crois, nous en tenir à ce que nous voyons. Reconnaissez votre erreur. Non, non, répondit le visir, il n'est pas tems encore. Les apparences sont souvent fort trompeuses.

Mes seigneurs, dit alors un calender au roi de Damas et à son visir, que voulez-vous dire par ces paroles ? O calender, répondit Bedreddin en tirant une bourse et la présentant à celui qu'il avait entendu parler dans la rue, recevez ces sequins d'or. Je vous en fais présent, à condition que vous me découvrirez le fond de votre ame. Vous voyez trois joailliers associés. Un de mes confrères soutient qu'il n'y a point d'homme content dans le monde. Je vois le contraire, et je vous ai ouï dire tantôt que vous jouissiez d'une parfaite félicité. Apprenez-nous, de grâce, ce que nous en devons penser. Il m'importe beaucoup d'en être éclairci, et vous me ferez un extrême plaisir de me parler là-dessus à cœur ouvert.

Le calender prit la bourse, remercia Bedreddin et lui dit : Seigneur, puisque vous le souhaitez, je vais vous découvrir mes véritables sentimens ; je ne suis point heureux, non plus que mes compagnons ; si vous m'avez tantôt entendu vanter mon bonheur au peuple, ne vous imaginez point pour cela que

je sois satisfait de ma condition. Si j'ai parlé contre les richesses, je vous assure que je n'avais d'autre dessein que d'exciter la charité de ceux qui m'écoutaient. Les calenders mènent une vie trop misérable pour pouvoir trouver dans leur état cette félicité à laquelle tous les hommes aspirent inutilement; je suis persuadé, comme votre associé, que personne n'est content. Rien ne peut contenter le cœur humain. A peine a-t-il obtenu l'accomplissement d'un désir qu'il avait formé, qu'il sent naître un autre désir qui trouble son repos.

Le visir du roi de Damas fut bien aise d'entendre ainsi parler le calender, et il espérait que Bedreddin se rendrait à son sentiment et s'en retournerait bientôt dans ses états. Effectivement ce prince commençait à se laisser persuader qu'il pouvait être lui-même dans l'erreur, lorsqu'après avoir pris congé des calenders, il dit à Séyf-el-Mulouk et au visir : Allons passer le reste de la journée chez un marchand de fyquaa [1]. Ils y allèrent, et ils y trouvèrent un assez grand nombre de personnes qui avaient coutume de s'y assembler tous les jours. Ils s'assirent tous trois à une table où deux hommes qui paraissaient gens de considération s'entretenaient par hasard des chagrins inséparables de la vie humaine. Non, disait l'un, nous ne devons point espérer,

[1] Boisson composée d'orge, d'eau et de raisins.

pendant que nous serons sur la terre, que Dieu nous permette de vivre heureux; s'il souffrait que nos jours fussent toujours tranquilles et pleins de charmes, nous ne serions pas si sensibles aux plaisirs qu'il promet aux fidèles après leur mort. Je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment, disait l'autre; je sais bien que la plupart des hommes sont malheureux, mais je doute qu'ils le soient tous. J'en connais un entre autres qui mène une vie délicieuse, et dont tous les momens s'écoulent dans la joie. Eh! qui est donc cet heureux mortel, s'écria le visir Atalmulc, en se mêlant à la conversation? Dans quel endroit du monde peut-il être? Dans la ville d'Astracan, répartit celui qui venait de parler; c'est le roi même d'Astracan : s'il manque quelque chose au bonheur de ce prince, je conviens que personne ne peut jouir d'une félicité parfaite; mais je suis bien assuré qu'aucun chagrin ne corrompt la douceur de ses jours charmans. En un mot, c'est un homme content. Aussi est-il surnommé par excellence le roi sans chagrin.

Cet entretien fit son effet sur l'esprit de Bedreddin. Il faut, dit-il à son visir, lorsqu'ils furent sortis de chez le marchand de fyquaa, que nous prenions dès demain la route d'Astracan. Je veux voir le roi sans chagrin. Je n'en ai pas moins d'envie que votre majesté, dit Atalmulc, et je suis prêt à partir.

Les voilà donc résolus à se mettre en chemin dès le lendemain ; mais comme ils apprirent en arrivant à leur caravanserail qu'une caravane de marchands circassiens qui étaient à Bagdad devait dans peu de jours retourner dans son pays, ils différèrent leur départ pour se joindre à elle et voyager plus sûrement. Ils partirent enfin avec ces marchands, et arrivèrent heureusement en Circassie. Ils se rendirent à Astracan, où régnait alors le roi Hormoz, surnommé le Roi sans chagrin. Ils allèrent descendre au premier caravanserail, et passèrent encore pour des marchands joailliers. Ils s'aperçurent que le peuple était dans la joie, et qu'on faisait dans la ville de grandes réjouissances. Ils demandèrent à l'hôte ce qu'il y avait de nouveau dans Astracan, et pourquoi tout le monde s'y réjouissait ? Il faut, leur répondit l'hôte, que vous ne soyez jamais venu dans cette ville depuis que le prince Hormoz y règne, puisque vous me faites cette question. Ce n'est point pour une victoire remportée sur nos ennemis que ces réjouissances se font, ni pour célébrer quelqu'autre heureux événement ; tous les jours le peuple fait quelque fête nouvelle, et cela pour se conformer seulement à l'humeur du roi, qui est le prince du monde du meilleur caractère ; qui rit, qui se divertit sans cesse, et à qui l'on a donné, à cause de cela, le surnom de Roi sans chagrin.

118e JOUR.

Après que le roi de Damas eut entendu le discours de l'hôte, il dit à son visir : Malgré le beau portrait que l'hôte vient de nous faire du roi d'Astracan, je suis sûr que vous n'êtes pas persuadé que ce prince soit bien surnommé. Non sans doute, reprit Atalmulc ; je ne veux point être la dupe des apparences, après l'aventure du calender de Bagdad. Vous n'avez pas tort, répartit Bedreddin, de vous défier de la réputation que le roi Hormoz s'est acquise, et je doute, comme vous, qu'un homme chargé du poids d'un état soit sans chagrin. Nous saurons bientôt, poursuivit-il, à quoi nous en tenir, car j'ai résolu de m'introduire dans sa cour, de gagner, s'il se peut, son amitié, et de l'engager à me découvrir le fond de son ame.

J'approuve votre dessein, sire, dit le visir ; mais que votre majesté me promette que si le roi d'Astracan vous confie ses secrets, et vous apprend qu'il a

des ennuis, elle cessera de chercher des hommes heureux? Oui, dit Bedreddin, et de plus, je vous promets que je reprendrai le chemin de Damas. Cela étant, reprit le ministre, hâtons-nous d'avoir accès auprès du roi Hormoz; voyons de près ce prince; examinons avec soin toutes ses actions : que rien ne nous échappe.

Ils n'eurent pas plus tôt formé le dessein d'aller à la cour d'Astracan, qu'ils l'exécutèrent. Ils se rendirent au palais du roi. Ils traversèrent une vaste cour qui était remplie de gens de guerre, et ils entrèrent dans la première salle, qu'ils trouvèrent pleine de chanteurs et de joueurs d'instrumens. Delà ils passèrent dans une autre salle où il y avait plusieurs esclaves de l'un et de l'autre sexe qui étaient revêtus d'habits galans, et qui formaient diverses sortes de danses toutes bien concertées, inventées avec beaucoup de goût et exécutées à ravir.

Après que Bedreddin, son visir et son favori, eurent admiré quelque tems l'adresse et l'agilité des danseurs, ils eurent envie de voir ce qui se passait dans une troisième salle, dont la porte leur paraissait embarrassée d'une foule de personnes attentives à regarder quelque spectacle. Ils s'avancent, se mêlent parmi les autres; et fendant peu-à-peu la presse, comme s'ils eussent été poussés malgré eux, ils pénétrèrent jusque dans la chambre. Ils aperçurent

vingt à trente personnes assises autour d'une longue table couverte de toutes sortes de mets; c'était un festin que le roi faisait aux plus grands seigneurs de sa cour; et l'on distinguait aisément ce monarque. Il était à la place d'honneur, et il avait sur la tête une couronne d'argent enrichie de topases et de rubis. Il pouvait être dans sa trentième année. Il était beau, bien fait, et il avait toujours l'air riant. Il excitait, par ses paroles et par son exemple, ses courtisans à boire. Il leur faisait de bons contes; il riait avec eux; il était l'ame du festin.

Ce prince, après le repas, se leva de table, entra dans la chambre où l'on dansait, suivi de tous ses courtisans, et passa le reste de la journée à prendre tout le plaisir que peuvent donner la danse et la musique. La nuit étant venue, il renvoya ses courtisans, s'enferma dans l'appartement de ses femmes. Tous les danseurs et joueurs d'instrumens disparurent, et le roi de Damas, son visir, et Séyf-el-Mulouk sortirent du palais avec les personnes de la ville que la curiosité y avaient attirées.

Il faut avouer, dit Bedreddin, lorsqu'il fut de retour au caravanserail, que le roi d'Astracan paraît heureux. Je n'ai rien remarqué en lui qui me fasse soupçonner que la joie qui l'animait fût fausse. Nous avons enfin rencontré un homme content, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est un souverain.

Pour moi, dit Séif-el-Mulouk, je suis du sentiment de votre majesté ; je ne puis penser que le roi Hormoz ait des ennuis qui troublent en secret son repos. Si j'en juge mal, il faut qu'il sache bien se contraindre. Vous savez, dit alors Atalmulc, que c'est un art qu'on n'ignore point à la cour ; et le roi mon maître veut bien que je suspende mon jugement. Qui nous assurera que ce prince n'est point en ce moment la proie de quelque chagrin mortel ; peut-être paye-t-il bien cher les plaisirs que nous lui avons vu prendre.

119e JOUR.

Le jour suivant, le roi de Damas, Atalmulc et Séyf-el-Mulouk retournèrent au palais, chargés d'une boîte remplie de pierres précieuses. Ils demandèrent à parler au roi, et ils firent dire qu'ils étaient trois joailliers associés qui allaient de cour en cour vendre des pierreries. Hormoz ordonna qu'on les lui amenât tous trois. Ils ouvrirent leurs

boîtes et lui montrèrent les plus beaux diamans. Il ne manqua pas de les admirer ; il se récria surtout lorsqu'il vit une pierre de la grosseur d'un œuf de pigeon [1]. Oh ! la belle pierre ! dit-il, je n'en ai jamais vu de pareille. Il semble que la nature ait pris plaisir à rassembler en elle toutes les plus vives couleurs. Quel heureux climat a pu produire une si belle chose ? Atalmulc, qui avait été joaillier, prit la parole. Sire, on en trouve de cette espèce dans l'île de Sérendib : c'est-là que nous l'avons achetée, et véritablement, de toutes les pierres précieuses qu'on voit dans ce pays, celle-ci est la plus estimée.

Comme le roi d'Astracan semblait ne pouvoir se lasser de regarder cette pierre, Bedreddin lui dit : Sire, nous sommes ravis d'avoir quelque chose qui plaise à votre majesté. Nous vous supplions très-humblement de nous permettre de vous présenter cette pierre. Agréez ce petit présent que nous prenons la liberté de vous offrir ; ne nous faites point l'affront de le rejeter. Hormoz le reçut avec plaisir, et dit aux joailliers qu'il voulait les arrêter quelque

[1] Cette sorte de pierre est ce qu'on appelle dans l'île de Ceylan *yeux de chat*. Quelques voyageurs disent qu'il s'en trouve de cette grosseur. C'est une pierre ronde. A mesure qu'on la remue et qu'on la regarde dans différens points de vue, on voit briller diverses sortes de couleurs. C'est ce qui la fait nommer *yeux de chat*.

tems dans sa cour et les loger dans son palais. Ils y allèrent demeurer dès le même jour. On leur donna des appartemens magnifiques, et ils furent servis par les officiers du roi. Ce monarque regardant ces étrangers comme des gens qui parcouraient toute l'Asie, résolut de leur faire tous les bons traitemens et les honneurs possibles, pour les engager à dire dans les cours des merveilles de la sienne. Il leur faisait tous les jours de nouveaux présens : tantôt il leur donnait le divertissement de la chasse, et tantôt il les régalait de quelque spectacle curieux. Une autre fois il ordonnait une fête superbe, où se trouvait toute la noblesse de Circassie ; et dans toutes les choses qu'il faisait, il renchérissait sur sa magnificence ordinaire, pour éblouir ces prétendus marchands.

Le roi Bedreddin, moins occupé de tous ces plaisirs que du soin d'observer le roi d'Astracan, ne perdait pas une action de ce prince, qui n'était pas examiné avec moins d'attention d'Atalmulc et de Séyf-el-Mulouk. Ces trois faux joailliers s'appliquèrent entièrement à démêler quelque contrainte dans ce que faisait Hormoz; mais ils avaient beau être ses espions, ils ne découvraient rien dans ses démarches qui leur fût suspect. Atalmulc, dit un jour le roi de Damas à son visir, si nous nous en fions à nos conjectures, le prince que nous observons est heureux. Il est vrai,

répondit le ministre, qu'on a lieu de penser qu'il est content. Il n'est cependant pas sûr qu'il le soit. Nous ne le voyons pas la nuit. Tandis qu'on le croit dans un doux repos, quelque affreux chagrin, peut-être, écarte de lui le sommeil. Eh! comment donc, reprit Bedreddin, pourrons-nous savoir ce qui se passe dans son cœur? Il faut, répartit le visir, que vous lui fassiez une confidence. Apprenez-lui votre nom, et pourquoi vous êtes venu en Circassie. Votre franchise excitera la sienne, et il vous révélera peut-être un secret qu'il cache à tout le monde.

Séyf-el-Mulouk approuva la pensée d'Atalmulc, et Bedreddin prit la résolution de parler au roi Hormoz d'une manière à tirer de lui l'éclaircissement qu'il souhaitait. En effet, les trois joailliers allèrent un jour trouver le roi d'Astracan, et lui demandèrent un entretien secret; ce qui leur fut accordé. Bedreddin prit la parole et dit à Hormoz : Sire, nous venons prier votre majesté de nous permettre de sortir de sa cour. Le tems que nous nous proposions de demeurer dans cette ville est passé. Souffrez, de grâce, que nous vous remercions de vos bontés, et que nous nous retirions. Je ne veux pas, répondit le roi d'Astracan, vous retenir dans ma cour malgré vous. Je vous avouerai pourtant qu'un départ si prompt me fait de la peine. Je comptais que vous ne partiriez pas sitôt? mais je vois bien que ma cour n'a

point assez de charmes pour vous arrêter. Ah! seigneur, répliqua Bedreddin, j'atteste le ciel que votre cour nous paraît pleine de délices et plus agréable que celle du commandeur des croyans même. D'ailleurs, l'accueil que vous nous avez fait, les bontés que vous avez pour nous, suffiraient pour nous en rendre le séjour charmant; mais nous avons de fortes raisons pour nous en retourner dans notre patrie; car enfin, seigneur, tels que vous nous voyez, nous ne sommes point des joailliers. Je suis souverain comme vous : je règne sur les peuples de Damas, et ces deux hommes que vous croyez mes associés sont, l'un mon grand visir, et l'autre mon favori.

Le roi d'Astracan parut étonné de cette confidence; et il le fut encore bien davantage lorsque Bedreddin lui conta pourquoi il était parti de Damas. Hormoz fit un éclat de rire à la fin de son récit. Eh! quoi, seigneur, lui dit-il, votre visir soutient qu'il n'y a point d'homme content sur la terre? Oui, répondit le roi de Damas, et c'est ce que je ne puis me persuader. Véritablement je n'ai pu trouver dans mon royaume une seule personne qui jouît d'un parfait bonheur. J'ai même inutilement cherché ailleurs des gens heureux. J'ai vu à Bagdad des hommes qui paraissaient très-satisfaits de leur destinée, et qui pourtant ne l'étaient point. Fatigué d'une recherche vaine, j'allais reprendre le chemin de Da-

mas, quand j'ai appris que dans la ville d'Astracan régnait un roi surnommé le Roi sans chagrin, à cause de sa bonne humeur. J'ai voulu vous voir par curiosité, et j'ai remarqué qu'en effet la joie accompagnait partout vos pas. Je vous conjure, seigneur, de m'apprendre si les apparences sont fausses. Goûtez-vous une pure félicité? aucun chagrin ne trouble-t-il votre repos?

Hormoz ne put s'empêcher de rire encore à cette question. Est-il possible, seigneur, dit-il au roi de Damas, que vous ayez effectivement abandonné vos états, et que vous couriez le monde pour chercher un homme parfaitement content? Rien n'est plus véritable, répartit Bedreddin, et je vous prie de me découvrir votre cœur. Ajoutez, de grâce, ce témoignage de bonté à tous ceux que j'ai déjà reçus de vous. Puisque vous me demandez cela sérieusement, répliqua le roi d'Astracan, et comme s'il vous importait beaucoup de le savoir, je vous dirai que votre visir a raison. Je suis de son sentiment. Je ne crois pas qu'il y ait un homme heureux. Pour moi, je suis fort éloigné de l'être, ou pour mieux dire, quoique surnommé le Roi sans chagrin, je suis peut-être le plus malheureux prince du monde. La joie qui paraît sur mon visage est une fausse joie; c'est l'effet d'une contrainte pénible, mais nécessaire; et je me trouve d'autant plus misérable, que je me

vois dans la nécessité de cacher à mes sujets le chagrin qui me dévore.

Le roi de Damas témoigna au roi d'Astracan combien il était surpris de l'entendre ainsi parler ; et faisant paraître en même tems une vive curiosité de savoir la cause de ses déplaisirs, il fit si bien, qu'Hormoz promit de la lui découvrir.

Cependant la joie régnait dans la ville d'Astracan, et les courtisans, ingénieux à trouver des moyens de perpétuer les réjouissances à la cour, inventaient chaque jour des divertissemens, tous plus singuliers les uns que les autres. Ils faisaient leur unique occupation de divertir leur souverain, et chacun semblait disputer la gloire de passer pour celui qui saurait le mieux y réussir. Hormoz, pour faire voir qu'il était satisfait du zèle de ses courtisans, se montrait toujours fort sensible aux fêtes qu'ils lui donnaient. Mais quoiqu'il dissimulât aussi bien qu'auparavant, Bedreddin, Atalmulc et Séyf-el-Mulouk, depuis l'aveu qu'il leur avait fait, crurent remarquer sur son visage qu'il se gênait. Ils attendaient tous trois impatiemment qu'il voulût tenir sa promesse ; ce qu'il fit bientôt de la manière suivante.

Une nuit, lorsque tout fut tranquille dans le palais, il les envoya chercher par un eunuque, qui les introduisit dans l'appartement des femmes. Le Roi sans chagrin se trouva dans la première chambre,

et leur dit : Enfin je vais dégager ma parole. Vous allez juger si j'ai eu tort de vous dire que je suis le prince du monde le plus infortuné. A ces mots, il prit le roi de Damas par la main, lui fit traverser deux chambres, et le conduisit jusqu'à la porte d'une troisième, dans laquelle il lui dit de regarder. Bedreddin jeta les yeux dans la chambre, et aperçut sur un sofa une jeune dame dont la beauté le surprit. Son teint surpassait la neige en blancheur, et ses yeux ressemblaient à deux soleils. Elle avait l'air riant, et paraissait attentive aux discours d'une vieille esclave qui lui parlait.

Considérez cette princesse qui est assise sur un sofa, poursuivit Hormoz : avez-vous jamais rien vu de si beau ? La nature ne semble-t-elle pas avoir pris plaisir à former un objet si charmant ? Avouez, seigneur, que dans votre sérail vous n'avez point de femme d'une beauté si parfaite ? Et vous, ajouta-t-il en s'adressant au visir et au favori du roi de Damas, envisagez-la bien, et convenez que jamais dame si belle ne s'est offerte à vos yeux. Bedreddin, après l'avoir examinée avec beaucoup d'attention, avoua qu'elle était incomparable : Atalmulc en la regardant crut voir Zélica ; et le prince Séyf-el-Mulouk ne la trouva pas au-dessous de Bedy al Jemal.

C'est, repartit le roi d'Astracan, cette aimable princesse qui cause mes peines : c'est elle qui fait mon mal-

heur. Est-ce qu'elle ne vous aimerait pas, seigneur, dit le roi de Damas ? Son indifférence... Non, non, interrompit Hormoz, ce n'est point de cela que je me plains. Si je l'adore, j'en suis aimé. Eh ! comment donc, répliqua Bedreddin, peut-elle vous rendre malheureux ? Vous l'allez voir, repartit le roi circassien. Demeurez à la porte tous trois, et observez bien ce qui va se passer.

En achevant ces paroles, il s'avança dans la chambre, et marcha vers la princesse. A mesure qu'il s'en approchait, ô prodige inoui ! elle changeait de visage. Ses joues, mêlées de blanc et d'incarnat, se couvrirent insensiblement d'une pâleur mortelle. Ses lèvres devinrent livides, son air riant disparut, et ses beaux yeux se fermèrent. Enfin lorsqu'il fut auprès d'elle, il s'assit sur le sofa, et jetant sur elle des regards pleins d'amour et de douleur : Ma princesse, lui dit-il, ouvrez les yeux, de grâce, et voyez votre déplorable époux. L'état où vous êtes me perce le cœur. La princesse ne lui répondit rien; elle ne lui donna même aucun signe qui pût lui faire connaître qu'elle l'avait entendu : elle semblait avoir perdu la vie.

Hormoz ne put soutenir plus long-tems ce triste spectacle. Il se leva de dessus le sofa, et à chaque pas qu'il faisait pour venir rejoindre Bedreddin, à mesure qu'il s'éloignait de la reine sa femme, cette princesse se ranimait. Ses beaux yeux, dissipant les

ombres qui les enveloppaient, redevinrent plus vifs et plus brillans qu'auparavant. Son teint reprit son éclat. En un mot, on vit renaître tous ses charmes : ce qui causa aux spectateurs l'étonnement qu'on peut s'imaginer.

120e JOUR.

Le roi de Damas, son visir et son favori, avaient toujours les yeux attachés sur la reine d'Astracan. Ils ne pouvaient revenir de leur surprise. Eh bien ! leur dit Hormoz, pensez-vous présentement que je suis cet homme heureux que vous cherchez ?

Non, répondit Bedreddin, nous sommes plutôt persuadés que vous êtes un prince très-malheureux. Le prodige étonnant dont nous venons d'être témoins, ne nous le fait que trop connaître. Mais, seigneur, ajouta-t-il, pourquoi la reine s'évanouit-elle à votre approche, et par quel charme reprend-elle subitement ses esprits dès que vous vous éloignez d'elle ? Puis-je vous prier de satisfaire encore ma curiosité ?

Je ne suis pas surpris de votre question, répondit le roi d'Astracan, je m'y attendais bien.

Vous avez sujet, sans doute, d'être étonné de ce que vous avez vu. Mais pour vous apprendre ce que vous souhaitez de savoir, il faut vous raconter une histoire assez longue. La nuit est déjà fort avancée. Allez-vous reposer, et demain je contenterai vos désirs curieux.

Le même eunuque qui avait amené Bedreddin, Atalmulc et Séyf-el-Mulouk dans l'appartement des femmes, les ramena dans les leurs.

Ils ne purent dormir tous trois. Occupés de ce qu'ils venaient de voir, ils en cherchaient la cause en eux-mêmes; ils ne faisaient que fatiguer leur esprit, sans pouvoir être satisfaits de leurs conjectures. Enfin le jour suivant ils furent introduits dans le cabinet d'Hormoz, qui leur conta ainsi son histoire.

HISTOIRE

DU ROI HORMOZ, SURNOMMÉ LE ROI SANS CHAGRIN.

Il y a cinq ans que j'eus envie de voyager. J'en demandai la permission au feu roi d'Astracan mon père, qui se rendit aux instances que je lui fis de me l'accorder. Il composa ma suite d'un très-grand

nombre de personnes, tant pour ma sûreté que pour me faire paraître chez les étrangers d'une manière plus digne de mon rang. Il ouvrit son trésor et en fit tirer des sommes immenses pour mon voyage, avec une prodigieuse quantité de pierreries. Il faut, disait-il, qu'un prince laisse dans tous les lieux par où il passe des marques de magnificence et de générosité. Il ne doit point agir comme un particulier. Je veux qu'il répande de l'or à pleines mains. Les peuples éblouis de ses largesses lui prêtent souvent des vertus que le ciel lui a refusées.

Je partis donc d'Astracan avec un pompeux cortége. Nous passâmes le Volga, la rivière de Jaïc, et cotoyant la mer Caspienne, nous arrivâmes à Jenghikunt. De là nous allâmes à Jund, puis à Caracou, et nous nous rendîmes ensuite à Otrar. Je ne manquai pas de suivre les maximes de mon père. Toutes les villes où je m'arrêtai ressentirent les effets de ma libéralité. Les présens furent prodigués. En un mot, je payai bien les honneurs que j'y reçus et les moindres soins qu'on y prit pour me plaire. Il est certain que mes profusions me firent regarder comme un prince accompli.

Parmi les seigneurs circassiens qui m'accompagnaient, il y en avait un qui me servait de gouverneur, et que j'aimais particulièrement. Il se nom-

mait Husseyn. C'était un homme d'un mérite singulier; mais ce qui me plaisait peut-être le plus en lui, c'était sa complaisance pour mes sentimens. Au lieu de s'ériger en censeur fâcheux et importun, il se montrait dévoué à toutes mes volontés. Il s'étudiait même à prévenir mes désirs. Il gagna si bien ma confiance, que je n'eus point de secret pour lui.

Husseyn, lui dis-je un jour à Otrar, je suis las de voyager en prince. Les honneurs qu'on me fait commencent à me fatiguer. Je n'ai pas le plaisir que les hommes ordinaires goûtent dans les voyages. Il m'échappe mille choses, parce que mon incommode grandeur ne me permet pas toujours de satisfaire ma curiosité. Je souhaiterais qu'on me crût un simple particulier. Je voudrais entrer dans les plus obscures conditions, entendre parler le peuple et le voir agir. Outre que cela me divertira, peut-être en pourrai-je profiter.

121e JOUR.

Le complaisant Husseyn ne manqua pas d'applaudir à l'envie que je lui témoignais. Rien, me

dit-il, n'est si louable que le désir qui vous presse, et vous pouvez le contenter quand il vous plaira. Allons, mon prince, vous n'avez qu'à laisser ici toute votre suite, et nous prendrons le chemin de Carizme comme deux voyageurs.

Je fus charmé de la complaisance de mon gouverneur. Je le chargeai de tout préparer pour notre départ. Ce qui fut bientôt fait; car nous n'avions besoin que de deux chevaux. Nous prîmes de l'or et des pierreries, et nous partîmes d'Otrar, où je laissai toute ma suite avec ordre de m'y attendre. Nous passâmes le Jaxartes, et nous avançant dans le Zagathay, nous nous rendîmes heureusement à la grande ville de Carizme, où régnait et règne encore aujourd'hui Clitch-Arselan [1].

Nous allâmes loger dans un caravanserail, et l'on nous prit aisément pour des particuliers qui voyageaient. Le lendemain de notre arrivée nous voulûmes voir la ville, que nous trouvâmes conforme à l'idée de magnificence que nous en avions. Nous nous arrêtâmes surtout à regarder un palais, qui nous parut d'une structure fort singulière : ce n'était point un corps-de-logis joint à d'autres bâtimens qui lui servissent d'ailes; c'était seulement un grand terrain entouré de basses murailles, dans lequel on

[1] *Clitch* signifie sabre, et *Arselan* lion.

avait bâti, de distance en distance, des tours très-hautes et très-étroites.

Il nous prit envie d'entrer dans ce terrain. Nous nous approchâmes des tours, d'où il nous sembla qu'il sortait des voix. Nous ne nous trompions point. Il y avait dedans des hommes qu'on ne voyait pas, qui parlaient d'un ton de voix fort élevé, qui chantaient ou faisaient des éclats de rire. Nous jugeâmes que nous étions dans un endroit où l'on tenait des fous enfermés, et bientôt nous entendîmes des choses qui nous confirmèrent dans notre opinion. Un de ces insensés récitait des vers arabes avec beaucoup de véhémence. Il faisait l'éloge de sa maîtresse, et il ne se contentait pas de la mettre au-dessus des houris :

« La nymphe que j'adore, disait-il, est la tulipe » du parterre de la nature. On peut appeler sa bou» che une coupe pleine de vin cordial. Rit-elle ? on » croit voir la nacre ouverte d'une perle royale ; et » si elle parle, ses paroles sont des perles enfilées » dans le collier des graces. Ses tresses blondes sont » les maisons du soleil ; et ses doigts ont servi de » pinceau au fameux Many, pour faire le merveil» leux cabinet de la Chine. »

Il se servit d'autres expressions encore plus outrées, qui ne nous firent que trop connaître qu'il avait le cerveau troublé. Husseyn, dis-je à mon

gouverneur, que pensez-vous de cet homme-là? Je pense, me répondit-il, que la poésie lui a gâté l'esprit.

Après nous être assez long-tems divertis de ses vers extravagans, qu'il ne se lassait point de répéter, nous le laissâmes s'égayer dans les louanges de sa maîtresse, et nous approchant d'une tour voisine, nos oreilles furent tout-à-coup frappées de la voix d'un autre fou, qui se mit à chanter ces paroles : « O toi, dont la beauté prête au soleil » la lumière qu'il répand dans les palais comme » dans les cabanes, apprends, charmante prin» cesse, que je fais un accueil gracieux au rayon » dont tu daignes éclairer ma triste cellule. Hélas! » je suis un bâtiment ruiné, et tu en es l'architecte. » Je suis un fleuve qui roule sans cesse ses eaux » vers la mer de tes perfections. Tu es une fontaine » de vie, et j'en suis le droit chemin. »

Un autre fou, qui était dans la même tour, excité sans doute par l'exemple de celui-ci, se mit à chanter sur un autre ton. Il se plaignait des rigueurs qu'un objet plein de charmes avait pour lui, et il conjurait la mort de venir terminer ses peines. Seigneur, me dit alors Husseyn, prenez-vous garde que l'amour entre dans les discours et les chansons de ces fous? Ils paraissent tous amoureux.

122e JOUR.

Pendant que mon gouverneur me faisait faire cette réflexion, un Carizmien qui se trouva par hasard auprès de nous, se mêlant à notre conversation, nous dit : Il n'est pas surprenant que ces insensés parlent d'amour, c'est de là que vient leur mal. Leur folie part de la même cause. Il faut, ajouta-t-il, que vous soyez étrangers, et que vous ne soyez jamais venus à Carizme, si vous ignorez qu'ils ont perdu l'esprit pour avoir vu la fille de notre sultan.

Comme le Carizmien s'aperçut que son discours nous causait un extrême étonnement, il nous dit : Je vous apprends, je l'avoue, une chose difficile à croire, cependant rien n'est plus véritable. Vous n'avez qu'à le demander dans la ville ; tout le monde vous assurera que la beauté de la princesse de Carizme a produit cet étrange effet sur ces malheureux.

Cette princesse, poursuivit-il, joue quelquefois

au mail en public. Elle est alors sans voile, et on la peut voir. Mais malheur à ceux qui s'arrêtent à la regarder. Ils prennent dans ses yeux un amour qui leur devient funeste. Les uns tombent en langueur, et meurent de désespoir de ne pouvoir posséder ce qu'ils aiment, et les autres en perdent la raison. On met ces derniers dans ces tours que le sultan a fait bâtir exprès pour eux. Ce prince, qui d'ailleurs a mille vertus, au lieu d'empêcher sa fille de se montrer au peuple, semble se faire un jeu barbare des malheurs dont elle est la cause, et s'applaudit d'avoir donné le jour à une créature si dangereuse.

Dans le tems que le Carizmien nous parlait de cette manière, nous vîmes paraître une foule de personnes de la ville avec plusieurs gardes du sultan, qui conduisaient deux jeunes hommes, et s'avançaient vers les tours. Voilà, sans doute, m'écriai-je, de nouveaux fous qu'on amène ici. Oui, dit le Carizmien, la princesse Rezia-Béghume joue apparemment au mail aujourd'hui.

Il n'eut pas achevé ces paroles, que je le quittai assez brusquement. Husseyn me suivit, et prenant garde que je marchais avec précipitation, il me demanda pourquoi j'allais si vite. Je vais, lui dis-je, voir jouer au mail la princesse de Carizme. Je veux juger par moi-même de sa beauté. Je doute fort qu'elle soit aussi redoutable qu'on le dit.

Mon gouverneur frémit à ce discours, et combattit pour la première fois mes volontés. Ah ! seigneur, me dit-il, avec toutes les marques d'une extrême douleur, gardez-vous bien de céder à cette envie. Quel démon vous l'a inspirée ? Après ce que nous venons de voir de nos propres yeux ; après ce que nous a dit le Carizmien, pouvez-vous souhaiter la fatale vue de Rezia ? Je vous conjure par le grand prophète [1], sans lequel le ciel et la terre n'auraient point été créés, de ne vous point exposer à soutenir ses regards. Craignez le sort de ces malheureux dont on vient de nous raconter l'histoire.

Je ne pus m'empêcher de rire de la frayeur qu'Husseyn faisait éclater. En vérité, lui dis-je, vous n'êtes pas raisonnable ! Pouvez-vous écouter une crainte si ridicule ? Vous imaginez-vous que la vue d'une belle personne soit capable de me faire perdre l'esprit ? Vous n'ignorez pas qu'il y a dans le sérail du roi mon père des femmes d'une beauté parfaite, et qu'aucune jamais n'a pu me toucher. Je suis peut-être le prince de mon âge le moins susceptible d'une amoureuse impression. Vous savez qu'à la cour j'ai cette réputation-là. Ce que les uns regardent comme un défaut, et les autres comme une vertu. Ne croyez donc pas que je puisse passer tout-à-coup de l'une à l'autre extrémité. Soyez sans in-

[1] Aly.

quiétude sur la curiosité qui m'entraîne, et fiez-vous à la parole que je vous donne que je vais voir impunément Rezia-Beghume, quelque bruit que fassent ses charmes.

Mon gouverneur ne répliqua point ; mais quoique je lui répondisse de moi, je m'aperçus bien que je ne pouvais le rassurer. Cependant je ne songeai qu'à satisfaire mes désirs curieux ; et comme je ne savais pas l'endroit où jouait la princesse, je m'adressai à la première personne que je rencontrai dans la ville. C'était un iman. De grâce, lui dis-je, enseignez-moi le chemin du mail.

Jeune homme, me répondit-il, si vous avez envie de jouer au mail, remettez la partie à demain. La princesse prend aujourd'hui ce divertissement. Au lieu de vous approcher du mail, je vous conseille de vous en éloigner. Oh! seigneur, répartis-je à l'iman, mon dessein n'est pas de jouer, mais seulement de voir la princesse. Ah! misérable, s'écria-t-il, êtes-vous las de vivre ou d'avoir l'usage de la raison? Ne vous a-t-on pas dit quels effets produit sur les hommes la vue de Rezia? Si vous le savez, vous êtes bien téméraire de ne pas craindre une beauté si dangereuse.

123e JOUR.

Il me tint d'autres discours encore, et fit tous ses efforts pour me détourner de ma résolution ; mais enfin voyant que je persistais à lui demander le chemin du mail, il me l'enseigna d'un air brusque : Allez donc, me dit-il avec colère, courez à votre perte, puisque vous ne voulez pas suivre mes conseils.

Un moment après que j'eus quitté l'iman, j'entendis un héraut qui criait dans les rues à haute voix : « De la part du sultan, j'avertis le peuple que » la princesse Rezia joue au mail. Si quelqu'un a » l'imprudence de la regarder, je déclare qu'il ne » pourra imputer qu'à lui-même le mal qui lui en » arrivera. »

A mesure que j'approchais du mail, je remarquais plus d'agitation parmi le peuple. J'entendais des pères qui appelaient leurs fils, et les cherchaient avec empressement pour les empêcher d'aller voir

Rezia. Je riais en moi-même de ces précautions, et plus encore de la frayeur qu'elles causaient à Husseyn. Quand nous fûmes aux environs du mail, nous ne vîmes plus que des vieillards, encore se tenaient-ils éloignés de la princesse. Ils appréhendaient, malgré la glace de leur âge, de s'en laisser charmer, et d'aller achever leur destinée dans les tours. Le mail n'était point bordé de spectateurs. Tous les hommes évitaient les regards du plus bel objet de la nature.

Pour moi je m'avançai hardiment, et, sourd à la voix de quelques bons vieillards qui me criaient par pitié de me retirer, je me présentai devant la fille du sultan. Mais j'arrivai trop tard ; elle venait de quitter le jeu. Elle avait remis son voile, et je ne pus voir que la taille, qui me parut majestueuse. Elle monta dans une litière avec deux de ses favorites, et s'en retourna au palais environnée d'une nombreuse garde.

Alors m'adressant à mon gouverneur : Que je suis malheureux ! lui dis-je d'un air chagrin : si j'étais arrivé un moment plus tôt j'aurais vu Rezia. Seigneur, répondit Husseyn avec un transport de joie qu'il ne put retenir, grâce au ciel, vous ne la verrez pas. Malgré les assurances que vous me donniez de soutenir tranquillement sa vue, je suis ravi, je vous l'avoue, que vous n'en ayez pas fait la dangereuse épreuve. Vous n'avez pas, lui dis-je, grand sujet de vous en réjouir, car cette épreuve n'est que différée.

La première fois que la princesse jouera au mail, je vous promets de la bien regarder, fût-elle encore plus dangereuse que vous ne vous l'imaginez.

Je passai le reste du jour dans cette disposition. Le lendemain on publia dans la ville que Rezia ne jouerait plus au mail devant le peuple, et ne paraîtrait plus sans voile aux yeux des hommes : que le sultan son père avait pris cette résolution sur les très-humbles remontrances de ses visirs.

Cette publication m'affligea autant qu'elle fut agréable à mon gouverneur, qui ne put encore contenir sa joie. Ah! mon prince, me dit-il, c'est à présent que je vous vois hors de danger ! La princesse ne sortira plus désormais du sérail, et sa beauté ne saurait plus nuire au genre humain. Je ne puis assez bénir le ciel..... Vous vous trompez, Husseyn, interrompis-je avec précipitation, si vous croyez que je renonce à l'espérance de contenter ma curiosité. Quoiqu'il soit fort difficile présentement de voir Rezia, il n'est pas impossible d'en trouver les moyens.

124e JOUR.

En effet, il me vint dans l'esprit plusieurs expédiens, et je m'arrêtai à celui-ci : je me chargeai d'or et de pierreries. J'allai trouver le jardinier du sultan, et lui mettant entre les mains une bourse pleine de sequins : Tenez, mon père, lui dis-je, il y a là-dedans cinq cents sequins d'or ; je vous prie de les recevoir en attendant des présens plus considérables.

Le jardinier était un bon vieillard qui avait pour femme une personne à peu près de son âge. Il prit la bourse en souriant, et me répondit : Jeune homme, le présent est honnête ; mais comme vous ne me le faites pas sans doute pour rien, dites-moi quel service vous souhaitez que je vous rende ? J'ai une prière à vous faire, lui répliquai-je, c'est de me laisser entrer dans les jardins du sérail, et de me donner les moyens de voir une fois seulement la princesse Rezia, puisqu'elle ne doit plus se montrer dans la ville.

A ces mots le jardinier me rendit brusquement ma bourse : Allez, jeune audacieux, me dit-il, vous ne songez pas aux conséquences de la chose que vous me proposez. Outre qu'en regardant la princesse vous courez risque de devenir fou, savez-vous bien que vous exposez votre vie et la mienne ? Si je vous fais prendre des habits de femme et que je vous permette d'être sous ce déguisement dans les jardins dans le tems que Rezia-Beghume s'y promènera, n'ai-je pas tout lieu de craindre qu'on ne vous découvre ? Les eunuques qui veillent à la sûreté des femmes ont une pénétration étonnante. Rien ne leur échappe, et l'on excite aisément leur défiance. Considérez le péril où vous voulez vous jeter, et m'entraîner avec vous.

Ce discours ne me rebuta point. O mon père, repris-je en lui donnant la bourse, ne me refusez pas vos secours. Je suis un étranger qui n'a ici ni parens ni amis. J'ai une extrême envie de voir la princesse. Je ne puis attendre que de vous seul, cette satisfaction. Si vous ne me la procurez, j'en mourrai de douleur. La jardinière ne put m'entendre sans compassion, et se joignant à moi, nous commençâmes à presser vivement son mari de se rendre à mes instances. Comme il rêvait pendant ce tems-là sans nous répondre, je crus qu'il balançait. Je lui présentai plusieurs diamans pour achever de

le déterminer. Ce qui le tira de sa rêverie : Mon fils, me dit-il, il n'était pas nécessaire de me donner ces pierreries pour me mettre dans vos intérêts. D'abord que je vous ai vu je me suis senti de l'inclination pour vous. J'ai résolu de vous servir, et je viens d'imaginer un moyen de contenter votre envie, sans nous exposer l'un et l'autre.

J'embrassai le vieillard sur la flatteuse espérance qu'il me donnait ; et impatient de savoir quel était ce moyen qu'il avait trouvé, je le priai de ne me le pas laisser plus long-tems ignorer. Il faut, me dit-il, que vous quittiez vos habits pour en prendre de plus simples. Je vous ferai passer pour un garçon jardinier; mais comme vos blonds cheveux pourraient blesser la vue des eunuques et leur donner des soupçons, nous vous couvrirons la tête d'une vessie qu'on barbouillera, de manière que vous paraîtrez avoir la teigne, ce qui fera le meilleur effet du monde ; car plus vous serez désagréable, moins vous serez suspect. Peut-être, ajouta-t-il, vous sentez-vous de la répugnance pour un pareil déguisement ; mais je n'en ai point d'autre à vous proposer, et vous ne devez pas faire difficulté de vous en servir, si vous n'avez dessein, comme vous le dites, que de voir la fille du sultan. Si vous vouliez lui plaire, il faudrait, je l'avoue, emprunter une forme plus capable de prévenir favorablement.

125e JOUR.

J'APPROUVAI l'invention. Je me laissai travestir en garçon jardinier. On mit mes cheveux sous une vessie, et l'on m'accommoda de sorte que les dames les plus vives pouvaient impunément me regarder. Dans le tems que le vieillard et sa femme mettaient la dernière main à mon ajustement, mon gouverneur, ennuyé de m'attendre à quelques pas de là, et impatient de savoir ce que je faisais chez le jardinier, y entra. Il jeta les yeux sur moi, et me reconnaissant, quoique je fusse bien déguisé, il parut étonné de l'étrange état où il me voyait.

Je ne pus m'empêcher de rire de sa surprise, et mes ris excitèrent les siens. La simplicité de mes habits, et ma calotte, qui me donnait un air teigneux, tout cela nous fournit une belle occasion de nous réjouir. Le vieux jardinier seul tenait son sérieux; il me témoigna même quelque inquiétude, et me demanda si j'étais bien assuré de la discrétion d'Hus-

seyn. Je lui en répondis, et pour achever de mettre son esprit en repos, je lui dis que c'était mon frère.

C'est assez, me dit alors le vieillard, je suis satisfait. Il s'agit présentement de vous introduire dans les jardins. Que votre frère s'en retourne chez lui : il pourra venir ici de tems en tems ; je lui dirai de vos nouvelles. Là-dessus, Husseyn se retira, et un moment après le jardinier me mena dans les jardins avec lui. Il me donna une bêche, m'apprit à m'en servir, et me marqua ce qu'il fallait que je fisse. Pendant que je travaillais, quelques eunuques passèrent auprès de moi. Ils me considérèrent, et me prenant pour un teigneux : Bon, dirent-ils, voilà les garçons jardiniers qu'il nous faut. Ensuite ils poursuivirent leur chemin et me laissèrent fort satisfait de ne leur avoir donné aucun soupçon.

Sur la fin de la journée, mon vieux maître s'imaginant bien que je devais être fatigué, me fit quitter mon travail pour me conduire au bord d'un bassin de marbre où il y avait de fort belle eau. J'y trouvai une peau qu'il avait tendue sur le gazon et couverte de plusieurs plats de riz et de viandes. On voyait auprès un grand broc plein de vin, avec un tambour [1]. Nous nous assîmes tous deux sur la peau. Nous mangeâmes avec appétit ; puis nous eûmes re-

[1] Espèce de luth qui a un long manche et six cordes de laiton.

cours à la cruche. Nous l'avions presque déjà vidée, lorsque le vieillard, se sentant de belle humeur, prit le tambour et en joua.

J'avais trop bien appris à conduire le tazana [1] pour être charmé de la manière dont il jouait. Mais quoiqu'il prît en jouant plus de plaisir qu'il ne m'en donnait, je ne laissai pas de lui dire qu'il s'en acquittait fort bien. Il se montra sensible à cette louange, et me mettant le tambour entre les mains : Tiens, mon fils, me dit-il, joue un peu à ton tour ; voyons comme tu t'en tireras. Je ne m'en fis pas prier deux fois. Je jouai un des plus beaux airs d'Abdelmoumen [2] pour le satisfaire, et même je l'accompagnai de ma voix. Il ne manqua pas de me rendre les louanges qu'il avait reçues de moi ; mais je n'en fus pas si touché, quoique je crusse les mieux mériter que lui.

[1] Languette d'écaille de tortue longue et large comme le doigt, avec laquelle on touche les cordes du tambour.

[2] Abdelmoumen est le plus célèbre musicien persan de l'antiquité, qui a composé une infinité d'ouvrages. C'était le Lully de son tems.

126e JOUR.

Je m'imaginais n'avoir pour témoin et pour admirateur que le vieux jardinier : je me trompais. Le grand visir, qui par hasard se promenait alors dans les jardins, attiré par ma voix et par l'harmonie de mon instrument, s'était, sans bruit, approché de nous : il m'écoutait. Dès qu'il vit que je ne chantais plus, il nous aborda. Je me levai pour m'en aller par respect. Arrête, me dit-il; pourquoi veux-tu me fuir? O mon seigneur, lui répondis-je, je ne suis pas digne de paraître devant de grands princes tels que vous. Demeure, jeune homme, reprit-il, et me dis qui tu es.

Comme je ne répondais pas sur-le-champ, parce que je ne savais pas trop bien ce que je devais répondre, le jardinier prit la parole : Monseigneur, dit-il, c'est mon garçon; il entend fort bien le jardinage. Je suis ravi d'avoir fait une si bonne acquisition. Le visir me dit de chanter encore. Je chantai et jouai d'une manière qu'il en parut charmé. Non,

s'écria-t-il, tous les musiciens du sultan ensemble ne valent pas ce jeune homme. Mais, ajouta-t-il, en s'approchant de moi et me regardant de plus près, qu'a-t-il donc à la tête ; il semble qu'il soit teigneux. Hélas! oui, monseigneur, le pauvre garçon a la teigne. Ah! que j'en suis fâché, reprit le ministre ; sans cette galle, qui se gagne et qui n'est guère agréable à la vue, j'allais tirer ce jeune homme de son obscure condition. Je l'aurais toujours voulu avoir auprès de moi pour me divertir. J'aurais fait sa fortune. *C'est dommage qu'il soit teigneux.*

Le grand visir, après avoir dit ces paroles, nous quitta, et le lendemain matin il dit au sultan : Sire, votre majesté ne sait pas qu'elle a dans ses jardins un trésor. En même tems, il lui raconta ce qui s'était passé entre nous le soir précédent. Le sultan, sur le rapport de son ministre, eut envie de m'entendre. J'irai, dit-il, dans les jardins aujourd'hui pour voir ce teigneux. Qu'on avertisse mes musiciens d'y préparer un concert, et qu'on aie soin d'y porter toutes sortes de rafraîchissemens.

Cet ordre n'eut pas si tôt été donné, qu'on étendit de magnifiques tapis de pieds tout autour du bassin où j'avais bu avec le vieillard. Les officiers de la bouche dressèrent plusieurs buffets, qu'ils couvrirent de riches vases remplis de liqueurs exquises, tandis que sous deux pavillons de satin vert ils fai-

saient apprêter plusieurs services de viandes et de fruits. Tout se trouva prêt lorsque le sultan arriva, suivi de son grand visir et d'une partie de ses courtisans.

D'abord qu'il se fut assis, et qu'il eut ordonné aux personnes de sa suite d'en faire autant, je me présentai devant lui avec une corbeille de fleurs et les reins ceints d'un linge blanc. Je mis la corbeille à ses pieds et me retirai d'un air fort respectueux. Je m'aperçus qu'il me regardait avec attention, et que surtout il considérait la vessie qui me coiffait si mal. Il devina sans peine que j'étais le personnage dont le visir lui avait parlé. Oh, oh, teigneux, me dit-il, que fais-tu ici? Mon vieux maître, qui m'accompagnait, répondit encore pour moi. Il dit que j'étais son garçon, et que je possédais l'art de cultiver les jardins. Ce qu'il assura aussi hardiment que s'il eût cru dire la vérité.

127e JOUR.

Le sultan avait toujours la vue sur moi. Est-il vrai, dit-il au jardinier, que ton garçon joue fort

bien du tambour et qu'il chante agréablement ? Oui, sire, lui répondit le vieillard ; il a la voix du monde la plus touchante. Quand on l'entend, on oublie qu'on le voit. Je suis curieux de l'entendre, reprit le monarque. Voyons ce qu'il sait faire.

Il y avait là plusieurs bouffons. Un entre autres s'imaginant que le sultan ne parlait ainsi que par dérision, et que je méritais bien de servir de jouet à toute la cour, vint me prendre par les bras, comme pour me forcer à danser avec lui. Il comptait que je m'en acquitterais d'une manière qui ajouterait un nouveau ridicule à ma mauvaise mine, et qu'il aurait l'honneur d'avoir fourni à l'assemblée une scène si agréable ; mais la chose tourna moins à sa gloire qu'à sa confusion ; car je le saisis d'un bras vigoureux, et le secouai si rudement que les rieurs ne furent pas de son côté. Je fis voir ensuite que je dansais de meilleure grâce qu'il ne pensait. Le sultan, le grand visir, et tous les spectateurs me donnèrent mille applaudissemens.

La mauvaise opinion qu'on avait d'abord conçue de moi eut sans doute beaucoup de part à l'admiration que je m'attirai. On fut surpris de voir assez bien danser un homme qui ne paraissait être qu'un misérable. Quoi qu'il en soit, on me donna des zils [1].

[1] Deux petits morceaux d'ivoire dont ils se servent, comme nous des castagnettes.

J'en jouai, et je marquai si bien les mouvemens et les cadences en dansant, que de l'aveu de tout le monde je passai pour le meilleur danseur qu'on eût encore vu à la cour de Carizme.

Après avoir dansé assez long-tems, je pris le tambour du jardinier, et je ne fis pas moins de plaisir à l'assemblée que j'en avais fait au grand visir le jour précédent. Je remarquais, dans les yeux de ce ministre, une satisfaction qui s'augmentait à mesure que son maître, qu'il regardait sans cesse, paraissait plus content. On m'apporta une harpe, un luth, une viole et une flûte douce. Je jouai de ces quatre instrumens, l'un après l'autre, si bien, que le sultan en fut charmé.

Il ordonna qu'on lui apportât sur-le-champ une bourse de mille sequins d'or. Il la fit mettre devant moi. Je l'ouvris aussitôt : j'en tirai les pièces d'or et les distribuai aux musiciens. Toute la cour fut étonnée de mon action. Ce jeune homme, disait-on, a le cœur noble, et veut imiter les rois. *C'est dommage qu'il soit teigneux*. Le sultan, qui n'en était pas moins surpris que les autres, me demanda pourquoi je ne gardais pas ces pièces d'or? Je lui répondis que je n'avais pas besoin de richesses, ayant l'honneur d'être à sa majesté, et de servir dans ses jardins. Il parut satisfait de ma réponse, qui fut applaudie de tous ses courtisans.

Alors il donna ordre, à ses officiers de bouche d'apporter les mets qu'ils avaient préparés. Ce prince et les seigneurs de sa cour mangèrent; puis ils burent des liqueurs. Ensuite, on commença le concert; mais quoique les airs en fussent beaux, quoiqu'il y eût des voix admirables, le sultan, trop prévenu en ma faveur, les écouta presque sans attention, de même que nous écoutons ces chanteurs médiocres après une voix qui vient de nous faire beaucoup de plaisir.

D'abord que le concert fut fini, la cour se retira. On enleva bientôt les tapis, et les deux tentes disparurent avec les buffets. Tous les officiers s'écoulèrent, et insensiblement je me trouvai seul avec le vieux jardinier, qui me dit : Quand les présens que vous m'avez faits ne m'auraient pas déjà persuadé que vous n'êtes point d'une condition ordinaire, j'en serais convaincu par l'usage que vous avez fait des sequins que le sultan vous a donnés. Les personnes du commun ne sont pas capables d'un semblable trait de générosité.

Bien que le vieillard me fournît une assez belle occasion de lui découvrir qui j'étais, je ne jugeai point à propos de faire cette confidence. Je me contentai de lui dire seulement que j'étais en effet de fort bonne maison. Puis, changeant de matière, je lui marquai une extrême impatience de voir la prin-

cesse de Carizme. Je suis surpris, me dit-il, que vous ne l'ayez point encore vue : elle ne passe guère de jours sans venir se promener dans ce jardin avec ses femmes. Mais hélas ! ajouta-t-il, en prenant un air triste, vous ne la verrez que trop tôt, et je crains fort de me repentir de la complaisance que j'ai pour vous. Ce bon vieillard, au lieu de m'effrayer par ces paroles, ne faisait qu'irriter mes désirs.

Le lendemain, c'était le troisième jour, après avoir travaillé quelque tems, je me reposais au pied d'un rosier où je rêvais en jouant du luth, lorsque tout-à-coup il parut devant moi une dame voilée, qui me dit : Jeune homme, laissez-là cet instrument et vous levez. Allez cueillir des fleurs pour les présenter à la fille du sultan. Elle est dans ce jardin. Cela ne devrait-il pas être déjà fait ? Faut-il qu'on vous vienne avertir de votre devoir ? Quel garçon jardinier êtes-vous donc ? Je baisai la terre aussitôt, et je répondis à la dame que j'ignorais que la princesse fût au jardin ; et que d'ailleurs, quand je l'aurais su, je me serais bien gardé d'aller offrir à sa vue une figure comme la mienne.

La dame fit un éclat de rire à ce discours : Eh ! quoi, me dit-elle, parce que vous avez un peu de teigne, vous n'oseriez vous montrer ? Oh ! je ne souffrirai point qu'une mauvaise honte vous retienne, et je vais tout-à-l'heure vous mener à la princesse.

Elle sait, aussi-bien que toutes ses esclaves, que vous êtes teigneux. Elles sont prévenues de cela, et bien loin de leur faire horreur, vous leur ferez plaisir. On leur a parlé de vous si avantageusement, qu'elles seront ravies de vous voir. Allez donc vite chercher une corbeille, et soyez sûr que Rezia, dont j'ai l'honneur d'être gouvernante, vous recevra fort bien.

Comme je ne demandais pas mieux que ce qu'on me proposait, je courus chez le jardinier. Je pris une corbeille et revins promptement la remplir de fleurs. Ensuite, me laissant conduire par la gouvernante, elle me mena sous un dôme qui s'élevait au milieu du jardin. J'avais, ainsi que le jour précédent, un linge blanc devant moi, et la corbeille entre les mains.

La princesse était dans un salon très-magnifique, assise sur un trône d'or, et environnée de trente esclaves, jeunes, et toutes plus belles les unes que les autres. On eût dit qu'on les avait choisies exprès pour composer une cour qui fût digne de Rezia. Non, les beautés qui font les délices des fidèles musulmans après leur mort ne sauraient être plus touchantes. La princesse surtout avait des charmes si éblouissans, que je demeurai immobile au milieu du salon, les yeux attachés sur elle, et la bouche ouverte.

128ᵉ JOUR.

Mon trouble et mon étonnement, dont la cause n'était pas difficile à pénétrer, excitèrent de longs éclats de rire. Toutes les esclaves se divertirent un peu de ma contenance, et jugèrent que la beauté de leur maîtresse m'avait déjà renversé l'esprit Ce jugement n'était pas mal-fondé. Je paraissais hors de moi-même, si troublé, si éperdu, qu'on pouvait me soupçonner d'être devenu fou; et véritablement l'état où je me trouvais était peu différent de celui d'un insensé.

Avancez donc, me dit ma conductrice. Vous vous tenez comme une statue. Allez présenter des fleurs à la princesse. Je revins un peu de ma surprise à ces paroles. Je m'approchai du trône, et après avoir mis ma corbeille sur le premier degré, je me prosternai et demeurai le visage contre terre, jusqu'à ce que Rezia me dit : Lève-toi, jeune homme, que nous ayons le plaisir de te voir. J'obéis, et alors

toutes ses femmes apercevant ma tête nue, ou plutôt ma calotte, quoique prévenues, firent un cri qui démentait l'assurance que la gouvernante m'avait donnée. Puis elles recommencèrent à rire sur nouveaux frais.

Après qu'elles se furent bien réjouies à mes dépens, la princesse me fit donner un luth, et m'ordonna de l'accompagner de ma voix, en disant : tu as charmé hier le sultan mon père. Je ne puis croire que tu saches chanter et jouer du luth aussi parfaitement qu'il me l'a voulu persuader. Aussitôt je mis l'instrument d'accord, et chantai sur le mode uzzal [1] ces vers persans.

> Ah! c'en est fait, ma mort est infaillible,
> Puisque j'ai vu vos célestes appas;
> Je mourrai de douleur si vous ne m'aimez pas,
> Je mourrai de plaisir si je vous rends sensible.

Quoiqu'il ne fût pas difficile de s'apercevoir de l'application que je voulais faire de ces vers, et que cela dût par conséquent fournir aux rieuses une nouvelle occasion de se divertir, elles m'épargnèrent pour le coup. Au lieu même de se répandre en ris moqueurs, elle me donnèrent des applaudissemens. Il est vrai que la princesse fut la première à me louer,

[1] Uzzal est le mode pour le tendre.

ce qui rendait les louanges de sa cour très-équivoques. Quoi qu'il en soit, une esclave m'ôta le luth pour me mettre entre les mains un tambour de basque. Ensuite la flûte, la harpe et le violon barbot me furent apportés tour à tour. J'eus le bonheur d'en jouer d'une manière qui m'attira de nouveaux complimens.

Ce n'est pas tout, mon ami, me dit alors la fille du sultan, j'ai ouï dire aussi que tu danses en perfection. Je voudrais bien voir comment tu t'y prens. Je demandai des zils. Je dansai les mêmes danses que le jour précédent, et je ne m'en acquittai pas plus mal. Toutes les esclaves recommencèrent à me louer. Ah! disait l'une, qu'il danse bien et de bonne grâce! Qu'il a la voix touchante, disait l'autre! sans sa teigne il pourrait devenir un musicien des plus courus.

Pendant qu'elles disaient de moi mille choses obligeantes, Rezia me regardait attentivement, et sans rien dire. Puis, rompant tout-à-coup le silence, et descendant de son trône pour s'en retourner au palais : *C'est dommage,* s'écria-t-elle, *c'est grand dommage qu'il soit teigneux*. D'abord qu'elle eut prononcé ces paroles, ses femmes, comme si elles les eût invitées à les répéter, en firent retentir le salon. Elles se retirèrent, en disant toutes ensemble : *c'est grand dommage qu'il soit teigneux*.

129e JOUR.

Je ne demeurai pas long-tems dans le salon après qu'elles en furent sorties. Je regagnai la maison du vieux jardinier, où je trouvai mon gouverneur qui venait demander de mes nouvelles. Eh bien! leur dis-je en entrant, je viens de voir Rezia. Ils pâlirent tous deux à ces paroles; ils m'envisagèrent en tremblant : ils craignaient de remarquer dans mes yeux de quoi justifier leur crainte. Je m'en aperçus. Je vois bien, repris-je, pourquoi vous me regardez avec tant d'attention. Bannissez vos alarmes; je ne suis point fou. Mais si l'on doit enfermer aussi les hommes qui deviennent amoureux de la princesse, je vous avoue que je mérite une place dans les tours.

En même tems je leur fis un détail de tout ce qui s'était passé dans le salon; ensuite j'ajoutai que je voulais demeurer encore dans les jardins, sous le même déguisement, et tâcher de plaire à Rezia.

Mon gouverneur et le vieillard me représentèrent là-dessus tout ce qu'ils crurent capable de me faire abandonner cette résolution ; mais je défendis à l'un de s'y opposer davantage, et j'engageai l'autre, par de nouveaux présens, à me laisser continuer le personnage de garçon jardinier.

Le jour suivant, l'après-dînée, il me prit envie de me reposer. J'allai m'asseoir sur les bords d'une pièce d'eau revêtue de gazon, et entourée de plusieurs gros arbres qui la couvraient de leur ombrage. Je savais que la princesse se baignait quelquefois dans cet endroit. C'était de quoi bien exercer l'imagination d'un amant. Je m'occupai de mille agréables idées qui ne se présentent qu'à l'esprit d'un homme éperdument amoureux. Mais je ne fus pas longtems dans une si douce rêverie. Comme j'avais les yeux attachés sur l'eau, j'aperçus mon image qui me fit faire de tristes réflexions. Bien loin de me sentir charmé de moi-même, je soupirai de regret de me voir réduit à me servir d'un semblable déguisement.

O ciel! m'écriai-je, par quelle bizarre destinée faut-il que je paraisse travesti de cette étrange sorte devant une princesse que j'aime? Quelle est ma pensée? puis-je espérer que sous une forme si désagréable je ferai une tendre impression? Quelle extravagance! Ah! poursuivis-je en ôtant la vessie qui m'enveloppait la tête, s'il m'était permis de me

montrer tel que je suis naturellement, si ma figure n'est pas assez aimable pour plaire à Rezia, du moins je ne lui ferais pas horreur.

Après avoir déploré mon sort, et la nécessité où j'étais de demeurer sous cet affreux déguisement, je repris la vessie. Mes mains étaient encore occupées à la remettre et à l'ajuster, lorsqu'une dame vint m'aborder. Elle leva son voile, et je la reconnus pour la gouvernante de la princesse. Teigneux, me dit-elle, je vous cherche pour vous dire que vous êtes plus heureux qu'un honnête homme. Ma maîtresse, qui a pris du goût pour vous, malgré votre calotte, veut que cette nuit vous soyez introduit dans son appartement : elle souhaite de vous entendre chanter, et de vous voir danser encore. Trouvez-vous dans ce lieu cette nuit, et n'y manquez pas. A ces mots elle s'éloigna de moi sans attendre ma réponse, et me laissa fort ému de la nouvelle qu'elle venait de m'annoncer.

La gouvernante n'avait pas besoin de me recommander d'être ponctuel. Je courus chercher le vieux jardinier, moins pour lui faire part de ma bonne fortune, que pour l'avertir de n'être pas en peine de moi si je passais la nuit hors de chez lui. Ensuite je revins m'étendre sur le gazon où l'on m'avait donné rendez-vous.

Ce ne fut pas sans avoir senti les plus vifs mouvemens d'impatience que je vis arriver le moment

que j'attendais. Un eunuque vint à moi et me dit de le suivre. Il me fit entrer dans le sérail par une porte secrète dont il avait la clef, et m'introduisit dans l'appartement de Rezia.

130e JOUR.

Cette princesse était couchée sur un sofa; et toutes ses femmes assises devant elle sur le tapis de pied, lui racontaient des histoires pour la divertir. D'abord qu'elles me virent paraître, elles se levèrent et s'écrièrent : Ah ! voici le teigneux qui va bien nous réjouir.

Jeune homme, me dit la fille du sultan, tu me fis hier tant de plaisir, que j'ai souhaité de te voir encore. Aussitôt elle me fit donner un luth tout accordé, et m'ordonna d'en jouer. J'obéis, et en même tems je chantai des paroles que m'inspira la princesse, dont la vue irritait mon amour. Enfin l'on m'apporta les mêmes instrumens dont j'avais joué le

jour précédent dans le salon, et je fus encore plus applaudi.

Après cela il fut question de danser. Je voulus montrer que c'était la chose que je savais le mieux faire. Je dansai plusieurs danses; mais comme j'en dansais une qui demandait beaucoup d'agitation et de mouvement, ma vessie, que je n'avais pas trop bien attachée, se défit et tomba sur le tapis de pied.

Alors les esclaves s'apercevant de la tromperie, firent un grand cri, et Rezia prit un air irrité. Sa colère parut dans ses yeux et encore plus dans ses discours: O téméraire, me dit-elle, je te croyais un homme sans conséquence: n'espère pas que j'excuse ton audace en faveur du plaisir que tu nous as fait. A ces paroles elle fit appeler ses eunuques. Ils vinrent en foule se jeter sur moi. Ils m'emmenèrent hors de l'appartement de la princesse, et me mirent en arrêt dans un cabinet, jusqu'au lendemain qu'ils informèrent le sultan de cette aventure.

Ah! malheureux, me dit ce prince lorsqu'on m'eut mené devant lui, pourquoi t'es-tu travesti en garçon jardinier? Quel était ton dessein? Tu avais sans doute résolu de déshonorer mon sérail? mais, grâces au ciel, ta trahison est découverte, et ton châtiment est certain. Je veux tout-à-l'heure qu'on te promène par la ville avec ignominie; que tu sois précédé d'un héraut qui publie ton crime; et qu'ensuite on te déchire

en mille pièces. Je ne te demande point qui tu es; car il ne te servirait de rien d'avoir de la naissance; quand tu serais fils de roi, tu périras, pour avoir eu la hardiesse de me tromper.

Ce n'est pas tout, poursuivit-il, ma colère veut encore une victime. Qu'on punisse de la même manière mon jardinier; je ne doute point qu'il ne soit complice de ce jeune audacieux. Je voulus excuser le vieux jardinier en protestant qu'il n'avait aucune part à mon déguisement; mais on ne me crut point, et nous allions tous deux être livrés aux exécuteurs, lorsque le grand visir arriva et dit au roi: Sire, je viens d'apprendre une fâcheuse nouvelle. Le roi de Gazna, piqué du refus que vous avez fait de lui donner la princesse votre fille, qu'il vous a demandée par un ambassadeur il y a dix mois, s'est ligué contre vous avec le roi de Candahar. Ces deux princes ont joint ensemble toutes leurs forces, et viennent ravager vos états. Ils ont déjà passé l'Oxus, et sont entre Samarcande et Bocara.

Le sultan fut étourdi de cette nouvelle. Schams-el-Moulouk, dit-il à son visir, qu'avons-nous à faire dans cette conjoncture? Seigneur, répondit le ministre, je suis d'avis que, sans perdre de tems, toutes les troupes que vous avez ordinairement sur pied se rassemblent; qu'elles marchent vers la Sogd sous la conduite d'un général qui soit assez habile pour

amuser les ennemis jusqu'à ce qu'on lui ait envoyé des renforts capables de le faire agir offensivement. Cependant, ajouta-t-il, tâchons de nous rendre le ciel propice. Implorons son secours. Que les mosquées soient toujours ouvertes, et qu'on y fasse des prières. Ordonnez de plus à tous les habitans de Carizme de jeûner pendant plusieurs jours. Faites aussi distribuer des aumônes, et mettez tous les prisonniers en liberté, quelques forfaits qu'ils aient commis. J'espère que par ces bonnes actions nous intéresserons le ciel à nous secourir.

131e JOUR.

Schams-el-Mulouk, par ce conseil, me sauva la vie aussi-bien qu'au vieux jardinier. Visir, dit le sultan, ton avis me paraît fort sensé ; je veux le suivre. Donne ordre promptement que mes troupes se mettent en marche, et va toi-même les commander. Je ferai faire de nouvelles levées, et tu seras bientôt en état de repousser mes ennemis. En attendant, les mosquées seront remplies de fidèles, les pauvres re-

cevront des charités, et les prisonniers verront tomber leurs fers. Je pardonne même à ces deux coupables que je viens de condamner. Je révoque l'arrêt de leur trépas.

Voilà de quelle manière j'évitai une honteuse mort. Dès que je fus hors du palais, je m'en retournai dans mon caravanserail, où je trouvai mon gouverneur qui se désespérait. Il revenait de chez le jardinier, où il avait appris mon malheur. Il fut bien surpris de me revoir. Je lui contai tout ce qui m'était arrivé; et comme je paraissais vouloir encore demeurer à Carizme, et chercher de nouveaux moyens de m'introduire dans le sérail, malgré le désagrément de mon aventure, il se jeta à mes pieds, et me dit les larmes aux yeux: O mon cher prince! n'abusez point des faveurs du ciel : puisqu'il vous a tiré d'un affreux péril où l'amour vous avait engagé, ne vous exposez plus à périr misérablement. Hélas! si le roi votre père savait ce qui vient de se passer, quel déplaisir, ô grand Dieu! ne lui causerait pas votre imprudence! Croyez-moi, seigneur, oubliez la princesse de Carizme; aussi-bien ne mérite-t-elle pas que vous pensiez à elle : il n'a pas tenu à la cruelle que vous n'ayez perdu la vie. Qu'un juste dépit vous anime; que la raison vous persuade! Soyez touché de mes pleurs et de mon affection; éloignons-nous de cette funeste ville : songez à l'extrême vieillesse du roi

d'Astracan; il est peut-être en cet instant prêt à descendre dans le tombeau ; vous seul pouvez consoler de sa mort ses peuples qui vous idolâtrent et qui comptent les momens de votre absence. Est-ce ainsi que vous répondez aux désirs impatiens qu'ils ont de vous revoir?

Mon gouverneur m'attendrit par ce discours, et par d'autres qu'il ajouta. Husseyn, lui dis-je, c'est assez; vous ne me reprocherez plus que je suis faible. Je me rends à vos instances. Partons. Adieu Rezia, princesse trop inhumaine. Puissent vos rigueurs et le tems vous ôter de mon souvenir.

Comme j'achevais ces paroles, le vieux jardinier entra dans le caravanserail. Il venait m'y chercher, pour m'apprendre qu'on l'avait chassé des jardins du sérail. Hé bien! lui dis-je, puisque je suis cause que vous avez perdu votre emploi, il est juste que je vous dédommage. Vous n'avez qu'à me suivre dans mon pays; je vous y ferai donner un poste qui vaudra bien celui que vous occupiez ici. Je vous rends grâces, seigneur, me répondit-il; je suis né dans le Zagatay, j'y veux mourir. Je vais me retirer dans le village qui m'a vu naître, et j'y vivrai doucement de ce que j'ai gagné dans mon emploi et des présens que j'ai reçus de vous. Pour rendre sa vie plus douce et plus aisée, je lui donnai encore de l'or et des pierreries, et il se retira fort content.

Je partis de Carizme dès le jour même : je repris le chemain d'Otrar avec mon gouverneur, et j'y rejoignis toute ma suite, qui commençait à perdre patience, bien que je n'eusse pas employé beaucoup de tems à ce voyage. Comme je déclarai en arrivant que je voulais m'en retourner incessamment en Circassie, les Circassiens, qui ne demandaient pas mieux que de revoir leurs femmes et leurs enfans, furent ravis de mon dessein. En effet, je ne demeurai pas six jours à Otrar. Je me mis en chemin; et je m'avançais à petites journées vers Astracan, lorsque je rencontrai un courrier que mon père m'envoyait, et par lequel il me mandait qu'il était tombé malade; qu'il sentait bien qu'il lui restait peu de tems à vivre, et que je n'en avais point à perdre si je voulais le voir encore et l'embrasser avant sa mort.

Sur cette nouvelle, qui me causa une extrême affliction, je me hâtai d'arriver à la cour; mais hélas! triste fruit de ma diligence! je m'y rendis assez tôt pour assister à un spectacle qui me perça le cœur. Je trouvai mon père qui touchait à son dernier moment. Je me présente devant lui; je m'approche de son lit; je prends une de ses mains; je la baigne de larmes; et cédant aux tendres mouvemens que la nature m'inspirait : O mon père! mécriai je, dans quel état faut-il que je vous retrouve? Puis-je vous voir sans mourir de douleur? A ces mots, qui

le remuèrent puissamment, il jeta sur moi des regards troublés ; et, me reconnaissant moins par l'organe de ses yeux que par le sentiment, il rappela tout ce qui lui restait de forces, pour me tendre les bras et me parler. O mon fils! me dit-il, vous êtes de retour! Je n'ai plus rien à demander au ciel. Je meurs content. Adieu. Il expira en achevant ces paroles, comme si l'ange de la mort eût attendu ma présence pour terminer le destin du roi, et qu'il eût voulu laisser à ce bon prince la consolation de me dire le dernier adieu.

132e JOUR.

Après lui avoir rendu tous les honneurs funèbres que je lui devais, je montai sur le trône, et m'attachai à gouverner mes états d'une manière qui pût remplir la bonne opinion qu'on avait conçue de moi. J'eus le bonheur d'y réussir et de goûter le plus doux plaisir que puissent avoir les rois. J'étais adoré de mes sujets, et je le suis encore. Comme je n'ai pour

objet que leur félicité, ils ne songent aussi qu'à me plaire et qu'à marquer chaque jour de mon règne par quelque fête nouvelle. Par ce moyen ma cour est devenue le séjour de la jcie. On y fait sans cesse des réjouissances de même que dans la ville. Il n'y a point de peuples qui paraissent si heureux, ni qui le soient en effet davantage. Je m'applaudis de leur bonheur; et de peur de le troubler, je m'étudie à leur cacher le chagrin qui me dévore. Je suis persuadé que s'ils savaient, qu'au lieu d'être tel que je me montre à leurs yeux, je suis en secret la proie de la plus vive douleur, on verrait bientôt succéder une profonde tristesse à cette joie qui règne dans Astracan.

Peu de tems après mon avénement à la couronne de Circassie, je sentis que je n'avais point encore oublié Rezia. Véritablement la mort du roi mon père, les soins que je devais à sa cendre et l'attention que j'avais été obligé de donner aux affaires, avaient suspendu les mouvemens de mon amour. Mais bien loin de s'être affaibli, il me parut avoir pris de nouvelles forces. J'en avertis Husseyn, qui me dit : Seigneur, présentement que vous avez une couronne à offrir avec votre foi, je suis d'avis que vous fassiez demander la princesse de Carizme par un ambassadeur; et pour mieux engager le sultan à vous l'accorder, promettez-lui votre secours contre ses ennemis.

Je suivis ce conseil : j'envoyai Husseyn lui-même à la cour de Carizme avec un pompeux cortége et de magnifiques présens pour le sultan, à qui j'écrivis dans ces termes : « Dieu donne longue vie au sultan » de Carizme, l'empereur des enfans d'Adam, le » conquérant du monde, et l'heureux prince dont le » ciel a fortifié le pied pour monter avec vigueur » jusqu'aux sublimes degrés de la puissance et de la » grandeur. Qu'il soit à jamais dans la prospérité, » sans que son bonheur puisse être troublé par la » tempête de l'envie.

» Vous saurez que nous désirons votre alliance, » s'il vous plaît nous accorder la princesse Rezia » votre fille, pour être notre légitime épouse. Et » quoique vous n'ayez besoin que de vos troupes tou- » jours victorieuses pour humilier vos ennemis, » nous vous offrons toutes les forces des Circassiens » et de leurs alliés : et le salut. »

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous dire que j'attendis avec beaucoup d'impatience le retour de mon ambassadeur. Vous devez vous l'imaginer. Enfin, après avoir souffert les tourmens d'une longue attente, je vis arriver Husseyn, qui m'apprit que le sultan de Carizme l'avait très-bien reçu, mais que je devais renoncer à Rezia. Et pourquoi, lui dis-je, faut-il que j'y renonce? Sire, me répondit Husseyn, c'est qu'elle est promise au roi de Gazna. Ce prince

a battu plusieurs fois les troupes du sultan, qui pour conserver ses états a été obligé de demander la paix à son ennemi en lui promettant la princesse. Comme le roi de Gazna ne faisait la guerre que pour forcer le sultan à lui accorder sa fille, ces deux princes ont bientôt été d'accord. Si bien que Rezia, deux jours après que je suis parti de Carizme, devait être envoyée à son époux.

Peu s'en fallut que cette nouvelle ne me fit perdre la raison. Je me plaignis de ma destinée dans des termes qui firent craindre à Husseyn que je ne devinsse fou. Je ne me contentai pas de m'affliger, je tombai malade, et je ne comprends pas comment je pus revenir de cette maladie, car j'eus toujours l'esprit dans une disposition qui ne devait pas contribuer à me guérir.

Mais si ma santé se rétablit, je n'en eus pas le cœur plus tranquille. J'étais toujours occupé de la princesse de Carizme : je me la représentais dans les bras de son heureux époux, et cette image cruelle troublait sans cesse mon repos. Husseyn s'imaginant qu'une beauté nouvelle pourrait prendre dans mon cœur la place de Rezia, fit chercher partout de belles esclaves. Il en remplit mon sérail. Soin superflu! Son zèle eut beau rassembler mille objets pleins de charmes, aucun ne put me détacher de Rezia-Beghume.

133e JOUR.

Tandis que Husseyn essayait inutilement sur moi les yeux des plus aimables personnes de l'Asie, mon grand visir me vint dire un jour qu'il paraissait depuis quelques jours aux portes d'Astracan des bains très-magnifiques. Les eaux, me dit-il, en sont claires et pures. On y voit des colonnes d'un marbre précieux, et les plus beaux bassins du monde. Toute la ville court en foule admirer ces bassins, et l'on en est d'autant plus surpris que personne ne les a vu construire. On les a tout-à-coup aperçus tels qu'ils sont. C'est tout ce qu'on en sait.

Je fus assez étonné de ce rapport : j'eus la curiosité d'aller juger par moi-même d'une chose qui me semblait tenir du prodige. Je me rendis aux bains *incognito* avec mon grand visir, et ma surprise augmenta lorsque j'en eus considéré la structure et la magnificence. Outre que tout y était fort propre et bien arrangé, je remarquai que les garçons qui

avaient soin de servir étaient tous beaux et très-bien faits ; mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'ils se ressemblaient tous si parfaitement qu'on ne pouvait les distinguer les uns des autres.

Le maître des bains, qui était un homme de cinquante ans et de fort bonne mine, avait grand soin de faire bien servir. Après qu'on s'était baigné, on buvait des liqueurs exquises, et tout le monde se retirait fort satisfait. Lorsque je fus de retour dans mon palais, je m'entretins avec mes courtisans de ces bains, où ils avaient tous été. Je leur demandai ce qu'ils en pensaient; et comme je ne fus pas content de ce qu'ils me dirent là-dessus, je résolus d'envoyer chercher l'homme qui les avait fait construire, et d'avoir une conférence avec lui. Je chargeai Husseyn de l'aller trouver de ma part, de lui faire toutes les amitiés possibles et de me l'amener. Husseyn s'acquitta diligemment de sa commission. Je le vis revenir bientôt avec le maître des bains, qui se jeta d'abord à mes pieds. Je le relevai moi-même, et lui fis un accueil gracieux.

Alors cet homme, charmé de la réception que je lui faisais, se mit à relever mes louanges, et se répandit en discours si éloquens, qu'il excita mon admiration et celle de mes courtisans. Son entretien était si agréable, et j'y prenais tant de plaisir, que je ne pensais plus au sujet pour lequel je l'avais en-

voyé chercher. Je m'en ressouvins toutefois, et je lui dis : Grand philosophe, car il n'est pas difficile de juger que vous en êtes un des plus éclairés, j'ai une prière à vous faire. Parlez-moi, de grâce, sincèrement et ne me cachez rien. Comment avez-vous pu construire des bains si superbes ? Comment est-il possible que vous ayez fait un si bel ouvrage aux portes d'Astracan sans que personne s'en soit aperçu ?

Sire, me répondit-il, j'ai à mon service quarante ouvriers, tous plus habiles et plus expérimentés les uns que les autres. Je puis par leur ministère faire bâtir en moins d'un jour des bains encore plus beaux que ceux-là. Tous ces ouvriers sont muets, mais ils entendent ce qu'on leur dit. Il n'est même pas besoin de leur parler lorsqu'on veut leur commander quelque chose. Au moindre geste que vous faites, ils pénètrent votre intention. Vous n'avez qu'à les regarder, et ils liront dans vos regards ce que vous attendez d'eux. Si votre majesté veut les faire venir ici et leur donner quelque ordre, ils l'exécuteront dans le moment.

J'avais trop envie d'éprouver si ce qu'il me disait était véritable, pour manquer de le prendre au mot. J'envoyai chercher à l'heure même ces ouvriers, que je reconnus pour les garçons que j'avais vu servir aux bains. Frappé de nouveau de leur ressemblance, j'en témoignai ma surprise au philosophe, et lui

demandai s'ils étaient frères. Oui, sire, me dit-il, et de plus, je puis vous assurer qu'ils sont tous sortis de la même mère. Commandez-leur, ajouta-t-il, ce qu'il vous plaira, et vous serez aussitôt obéi. Mais je supplie très-humblement votre majesté d'écarter tout le monde; je suis bien-aise que nous soyons sans témoins.

134e JOUR.

Dès que mes courtisans entendirent parler ainsi le philosophe, ils se retirèrent tous sans attendre que je le leur disse, et je demeurai avec le maître des bains et ses quarante esclaves. Après avoir rêvé assez long-tems à ce que je leur commanderais, je souhaitai qu'ils fissent des bains dans la salle où nous étions.

Je ne leur eus pas plus tôt fait connaître mon intention, qu'ils disparurent tous. Un moment après ils revinrent chargés de marbres de toutes sortes de couleurs, et d'autres choses nécessaires à la construction d'un bain. Ils commencèrent à y travailler. Ils

ne me donnèrent pas le tems de m'ennuyer à les voir bâtir. Pendant que les uns construisaient l'ouvrage avec une vitesse que j'avais de la peine à suivre de l'œil, les autres allaient chercher et rapportaient les matériaux avec la même diligence. Enfin dans l'espace de quelques heures le bain fut achevé. On ne pouvait rien voir de plus parfait ni de plus magnifique. Il y avait douze colonnes d'un marbre jaspé et si poli qu'on s'y mirait, et plusieurs fontaines jaillissantes, dont les eaux tombaient avec bruit dans des bassins de marbre blanc.

Surpris des objets qui frappaient ma vue et du savoir du philosophe, je le priai de m'expliquer comment toutes ces choses se pouvaient faire. Sire, me dit-il, cette explication nous menerait trop loin. Permettez-moi de vous dire seulement que je possède trente-neuf sciences.

Ce discours augmenta mon étonnement, et me donna une forte envie de m'attacher un si grand homme. Je lui fis mille caresses; puis je lui demandai de quel pays il était et comment il s'appelait. Je suis, me répondit-il, du territoire de Bocara. Si vous voulez, poursuivit-il, entendre mon histoire, je suis prêt à vous la raconter. Je lui témoignai qu'il me ferait plaisir. Aussitôt il la commença de cette manière.

HISTOIRE D'AVICENNE.

Je suis né dans un bourg nommé Afhana. A peine étais-je hors du berceau, que mes parens m'envoyèrent commencer mes études à l'université de Bocara. J'y appris d'abord l'Alcoran, et je me trouvai si propre aux belles-lettres, que je les savais à dix ans. On m'enseigna l'arithmétique; on me fit lire ensuite Euclides; après quoi je m'appliquai aux mathématiques. Je m'adonnai aussi à l'étude de la philosophie, de la médecine et de la théologie.

Je fis tant de progrès dans toutes ces sciences, que je m'acquis une très-grande réputation en fort peu de tems. Je n'avais pas encore atteint ma vingtième année, que mon nom était déjà connu depuis les bords du Gihon jusqu'à l'embouchure de l'Indus.

Un jour je partis avec mon père pour aller à Samarcande où quelques affaires l'appelaient. Je voulus voir la cour : j'y rencontrai des personnes de ma connaissance, qui ne manquèrent pas de parler de moi fort avantageusement. L'éloge qu'ils en faisaient partout alla jusqu'aux oreilles du grand visir, qui souhaita de m'entretenir. Il fut si content de ma conversation, qu'il me proposa de demeurer à Samarcande auprès de lui. J'y consentis, et je m'insinuai

si bien dans son esprit qu'il ne faisait plus rien sans me consulter.

Ce ministre ne vécut pas long-tems ; mais je ne perdis en lui qu'un homme qui m'aimait ; ma fortune n'en devint que plus brillante. Le roi prit pour moi la même amitié que son visir. J'obtins des gouvernemens ; et dans la suite la place de son premier ministre étant encore devenue vacante, elle me fut offerte, et je l'acceptai.

135e JOUR.

Quoique je remplisse tous les devoirs d'un grand visir, je ne laissais pas de trouver encore des momens pour étudier ; mais l'ardeur que j'avais pour l'étude ne pouvant se contenter de quelques heures de lecture par jour, je pris la résolution d'abandonner les affaires. Le roi ne me le permit pas sans peine, tant il était satisfait de mon ministère. Il ne voulut pas toutefois me contraindre, et il eut la bonté de consentir que je me démisse de mon emploi, à condition que je ne m'éloignerais pas de la cour.

Je n'avais pas dessein de la quitter ; j'aimais le roi d'inclination : j'étais trop pénétré de ses bontés pour me retirer dans une solitude, quelque fureur que j'eusse pour l'étude. Je demeurai donc à la cour ; mais je cédai mon logement à mon successeur : j'en pris un autre dans un endroit écarté du palais où je vivais comme dans une espèce de retraite. Je partageais mon tems entre le prince et mes livres. Je ne me contentai pas de lire, je composai plusieurs ouvrages, les uns en vers, les autres en prose, et bien loin de ressembler à ces savans inutiles, qui, satisfaits d'avoir l'esprit enrichi d'une grande variété d'études et de connaissances, meurent sans que le public recueille le moindre fruit de leurs veilles, je faisais part à tout le monde de mes réflexions à mesure que je les mettais par écrit. J'ai produit près de cent volumes sur diverses matières, et mes œuvres sont nommés par excellence : les *Œuvres glorieuses*.

Je m'attachais encore à la chimie et à cette science secrète par laquelle on explique toutes les opérations de la nature. J'étais déjà assez bon cabaliste, lorsqu'il arriva à Samarcande un ambassadeur envoyé par Coutbeddin, roi de Caschgar. On raisonna fort sur le motif de cette ambassade. Les uns s'imaginèrent que c'était pour déclarer la guerre au roi de Samarcande, les autres pour lui proposer une al-

liance. Personne ne fut au fait. L'ambassadeur, dans l'audience qu'on lui donna, surprit tout le monde, lorsqu'après avoir présenté au roi une lettre de créance, il lui dit : Seigneur, le roi Coutbeddin mon maître, étant un jour à table s'entretenant avec quelques-uns de ses courtisans des anciens philosophes : Je voudrais bien savoir, leur disait-il, s'il y a encore dans le monde des personnages aussi doctes qu'Hippocrate et que Socrate. Là-dessus, un courtisan lui dit qu'il était arrivé à Caschgar des marchands qui avaient parcouru beaucoup de pays, et qui savaient peut-être où il y avait de savans hommes. On envoya sur-le-champ chercher ces marchands, qui dirent au roi mon maître qu'à la cour de Samarcande il y avait deux célèbres philosophes, dont on ne pouvait assez vanter le mérite. Que l'un s'appelait Avicenne, et l'autre Fazel-Asphahani. Ce sont deux hommes, disaient-ils, qui ont une connaissance parfaite des secrets de la nature, et à qui nous avons vu faire des choses surprenantes.

Ils louèrent tant cet Avicenne et ce Fazel, que mon maître résolut de les demander à votre majesté pour quelque tems. Il souhaite passionnément de les voir tous deux. Il veut les entendre parler, et juger par lui-même de leur savoir; car c'est un prince qui a beaucoup d'esprit, et avec cela une teinture de toutes les sciences.

Ainsi parla l'ambassadeur. Aussitôt le roi de Samarcande nous envoya chercher Fazel et moi, et nous dit : Le roi de Caschgar vous demande l'un et l'autre, pour jouir pendant quelque tems de votre entretien. Je ne suis pas d'avis qu'on lui refuse cette satisfaction. Seigneur, répondit Fazel, c'est à vous d'ordonner, et à nous d'obéir. Pour moi je ferai tout ce qu'il vous plaira. Comme je gardais le silence, et qu'il était aisé de juger à mon air que le voyage de Caschgar n'était pas de mon goût, le roi me dit : Et vous, Avicenne, vous ne répondez point. Il semble que cette ambassade vous fasse de la peine.

136e JOUR.

Je témoignai au roi qu'en effet j'avais de la répugnance à faire ce qu'on exigeait de moi. Alors, Fazel me représenta que si nous refusions de satisfaire la curiosité de Coutbeddin, ce monarque en tirerait peut-être une mauvaise conséquence, et pourrait penser que nous n'étions pas si habiles qu'on le

disait ; que les princes d'ailleurs étaient, en quelque sorte, maîtres de notre réputation, et qu'ils n'avaient pour nous perdre qu'à écrire à notre désavantage dans les pays étrangers : qu'ainsi pour conserver notre gloire, il fallait nous soumettre aux volontés du roi de Caschgar.

Ce discours de Fazel ne fit qu'exciter ma colère. Vous avez, lui dis-je, une crainte bien ridicule pour un philosophe. Eh! comment tous les princes du monde peuvent-ils nuire à un homme qui possède les sciences que j'ai ? Apprenez que si je demeure dans cette cour, c'est que j'en aime le souverain. Sans cette amitié que je vois payée de mille bontés, il y a long-tems que je n'y serais plus, et que je vivrais dans quelque endroit de la terre, dans une entière indépendance. Pour vous, qui n'êtes pas encore au-dessus de la fortune, et qui avez besoin de la protection des rois, vous ferez fort bien d'aller ménager Coutbeddin ; il sera trop content de votre savoir, ou du moins de vos complaisances, pour écrire à votre désavantage dans les pays étrangers.

Je vis, à ces paroles, éclater dans les yeux de Fazel une fureur, qu'il n'eut pas peu de peine à contenir. Le roi s'en aperçut, et voulant empêcher que la conversation ne devînt plus vive : Avicenne, me dit-il, je vous prie de vous laisser fléchir. Le prince qui souhaite de vous voir, a du mérite. Il aime les

sciences et les savans. Il brûle d'envie de vous entretenir. Est-il de la bienséance de renvoyer son ambassadeur avec un refus? Je ne blâme point cette noble fierté que vous donnent les rares connaissances que vous possédez ; mais songez que les rois méritent que vous ayez quelque considération pour eux. Croyez-moi, allez à la cour de Coutbeddin, et quand vous y aurez demeuré quelque tems, vous reviendrez à la mienne, si vous avez encore pour moi les sentimens que vous venez de me marquer.

Puissant monarque du monde, repartis-je au roi de Samarcande, puisque vous me témoignez que c'est vous faire plaisir que d'aller à Caschgar, je ne résiste plus. Je suis prêt à partir. Vous aurez toujours un pouvoir absolu sur votre esclave. Il vous sacrifiera jusqu'à sa vie, si vous le désirez. Le roi parut charmé de la déférence que j'avais pour lui. Il fit revêtir d'une veste d'or l'ambassadeur, l'assura que Fazel et moi nous partirions au premier jour pour Caschgar, et le renvoya vers son maître avec cette réponse.

Fazel Asphahani était un homme à peu près de mon âge. Il savait beaucoup, à la vérité ; mais les marchands qui l'avaient tant vanté au roi de Caschgar, en avaient trop dit. Ce philosophe, peu de jours avant notre départ, vint me trouver, et me dit : Illustre Avicenne, puisqu'on nous regarde comme deux hommes savans, il serait, ce me semble, à propos de

ne pas voyager en hommes ordinaires. Faisons quelque chose de singulier. Voulez-vous que nous entreprenions d'aller d'ici à Caschgar sans boire ni manger ? Ce n'est pas proposer une chose bien difficile à un philosophe tel que vous, quoique la traite soit un peu longue. Nous n'aurons donc des provisions que pour nos esclaves, qui seront témoins de la diète exacte que nous observerons sur la route. Ils ne manqueront pas d'en parler à Caschgar : cela s'y répandra, et nous fera beaucoup d'honneur.

Il ne me faisait cette proposition que parce qu'il avait le secret de composer certaines pilules dont une seule suffisait pour nourrir un homme un jour entier. Si bien, qu'en se chargeant d'autant de pilules que nous avions de journées à faire, il était sûr de n'avoir pas faim. Il jugeait bien que de peur de paraître moins savant que lui, je n'oserais ne point accepter cette espèce de défi qu'il me faisait, et il m'attendait à la cinquième et sixième journée. Mais je n'étais pas si embarrassé qu'il se l'imaginait ; car après lui avoir dit que je consentais volontiers à voyager de cette manière, je fis une sorte d'opiat qui avait la même vertu que ses pilules. Ainsi, sans nous rien dire l'un à l'autre de ce que nous avions préparé, nous partîmes de Samarcande pour aller à Caschgar.

137e JOUR.

Les trois ou quatre premières journées, nous nous entretînmes tous deux fièrement. L'opiat faisait des merveilles aussi-bien que les pilules. Chacun, sûr de son fait, était plein de confiance. Je l'observais de tems en tems pour voir s'il ne changeait point, et la même raison l'obligeait aussi à me regarder. Pour moi, loin de m'affaiblir, je paraissais devenir plus vigoureux de jour en jour. Il n'en fut pas de même de mon philosophe ; il perdit ses pilules. Il devint rêveur et chagrin, et son visage se couvrit d'une pâleur qui me fit juger que ses affaires allaient mal. Cependant il cachait l'accident qui lui était arrivé, et prenant son mal en patience, il se laissait peu à peu consumer. En le voyant dans un état pitoyable, je lui offris de mon opiat ; mais il n'en voulut point, et il aima mieux se laisser mourir, que d'avouer qu'il eût besoin de secours.

Je fus vivement touché de la mort de Fazel. Je

baignai son corps de larmes, et je l'enterrai dans les montagnes de Botom, à l'aide de ses esclaves et des miens. Il y en avait un parmi les siens qu'il avait plus aimé que les autres. Ce fut celui-là qui m'apprit que son maître avait fait des pilules ; et comme nous les cherchâmes inutilement dans les habits du philosophe, après sa mort, nous conclûmes qu'il les avait laissé tomber dans le chemin.

Après lui avoir rendu tous les honneurs funèbres que nous pouvions lui rendre dans cet endroit, je partageai entre tous les esclaves l'argent que le roi de Samarcande nous avait donné à Fazel et à moi, pour les entretenir pendant le séjour que nous devions faire à Caschgar, et je leur donnai la liberté. Allez-vous-en, leur dis-je, où il vous plaira, et me laissez tout seul dans ces montagnes ; je n'ai pas besoin de vous. Aussitôt, les uns s'avancèrent dans le Tocarestan, les autres gagnèrent le pays de Fergane, et enfin les autres, après avoir passé le mont Imaüs, entrèrent dans le pays de Turkhend.

Pour moi, quand ils eurent tous pris leur parti, je demeurai quelque tems encore à déplorer sur le tombeau de Fazel-Asphahani la malheureuse destinée de ce philosophe, non sans blâmer son imprudence et son orgueil. Je rêvai ensuite à ce que je devais faire. Je ne voulus ni poursuivre mon chemin vers Caschgar, ni retourner à Samarcande. Il me prit

envie de voyager tout seul et de parcourir le monde. J'allai à Uzkum, de là à Cojende, d'où partant sans tenir de route assurée, j'arrivai après plusieurs journées à Carizme.

Comme je me promenais dans cette grande ville, j'entendis tout-à-coup beaucoup de bruit, et je vis en même tems le peuple agité. Les artisans sortaient de leurs boutiques et se joignant aux autres habitans qui étaient en rumeur, on eût dit qu'il venait de se passer ou qu'il se passait dans le moment quelque chose de considérable. Et la cause de tous ces mouvemens était un crieur public qui allait par la ville, et qui de quart d'heure en quart d'heure disait à haute voix : *O vous qui aimez les sciences, sachez que demain on doit entrer dans la Caverne.*

Aussitôt que j'eus entendu ces paroles, je résolus de suivre le crieur pour avoir avec lui un entretien particulier sur cette caverne. Je le joignis sur la fin du jour, comme il était prêt à rentrer dans sa maison. Je le priai fort civilement de m'apprendre ce que c'était que la caverne où les savans devaient entrer le lendemain.

Le crieur me prit pour un religieux. O saint homme, me dit-il, vous saurez qu'il y a aux portes de cette ville, du côté de la mer Caspienne, une montagne rouge, parce qu'elle est couverte de roses pendant toute l'année. Au bas de la montagne, il y a

une caverne d'une vaste étendue, dans laquelle on entre par quatre portes, qui par la vertu d'un talisman s'ouvrent et se ferment d'elles-mêmes au commencement de chaque année. Les curieux y entrent dès la pointe du jour, avant que les étoiles disparaissent. Ils y trouvent une prodigieuse quantité de livres. Ils choisissent ceux qu'ils veulent lire. Ils les prennent vite pour les emporter chez eux, et se hâtent d'en sortir, car la caverne se ferme une demi-heure quinze minutes après qu'elle s'est ouverte; et si par malheur quelque savant, arrêté par le plaisir de bouquiner, y demeure un instant au-delà du tems marqué, comme cela n'est arrivé que trop souvent, il y meurt de faim, parce que les portes ne s'ouvrent qu'une année après.

On dit, poursuivit-il, que c'est le sage Chec-Chehabeddin qui a fait faire cette caverne pour y enfermer tous ses livres, tant ceux qu'il a composés que ceux qu'il a recueillis dans le monde. Tandis qu'il a vécu, ou du moins les dernières années de sa vie, il n'a rien épargné pour ramasser des livres curieux „ et tel est le fruit de ses recherches, qu'il a trouvé plus de vingt mille volumes qui traitent de la pierre philosophale, de la manière de chercher les trésors et de les découvrir. Il y en a qui enseignent à faire des prodiges, à métamorphoser les hommes en bêtes, à donner l'ame aux végétaux. En un mot,

tous les secrets de la nature sont révélés dans quelques-uns de ces livres, et particulièrement dans ceux qu'il a composés lui-même.

138e JOUR.

J'écoutais avec beaucoup d'attention le crieur, qui ajouta que le sage Chec-Chehabeddin, pour la sûreté du précieux dépôt qu'il avait mis dans la caverne, avait composé un talisman, dont la vertu était que les portes, quoique faites d'un simple bois de sandal, ne pouvaient être ouvertes ni brisées, quelque adresse ou quelque force qu'on pût y employer.

Cette précaution, dis-je au crieur, me semble assez inutile, car tout le monde ayant la liberté d'entrer une fois l'année dans la caverne et d'emporter les livres, on peut les enlever tous, et je suis surpris que cela ne soit pas déjà fait. Vous avez raison, me répondit-il en souriant, d'avoir cette pensée, puisque je ne vous ai pas dit que ceux qui emportent des livres sont obligés de les rapporter à la caverne

l'année suivante, et de les remettre à la place où ils les ont pris. S'ils y manquaient, ils trouveraient à qui parler. Il y a des esprits qui veillent à la conservation des livres. Ils ont soin de tourmenter cruellement, et quelquefois même il font mourir les personnes qui par un esprit d'avarice en veulent garder quelques-uns.

Lorsque le crieur m'eut appris toutes ces choses, je le remerciai et pris congé de lui. Je laisse à penser si je fus bien-aise de savoir ce détail, et si je formai le dessein d'aller le lendemain dans la caverne avec les curieux. Je ne me proposai pas seulement d'y entrer, je résolus même d'y rester après les autres, et de m'exposer à tout ce qui m'en pourrait arriver. J'étais déjà trop versé dans les mystères de la cabale pour appréhender les esprits. Je sortis sur-le-champ de la ville, en marchant vers la mer Caspienne; j'arrivai au pied de la montagne Rouge. Je vis les quatre portes de la caverne, faites en effet de bois de sandal, comme le crieur me l'avait dit, et je remarquai dessus plusieurs figures d'animaux en relief en quoi consistait le talisman.

Je montai au sommet de la montagne, et me couchai parmi les roses qui la couvraient et parfumaient l'air de leur odeur. J'avais de si vives impatiences d'être dans la caverne, que je ne pus goûter un moment de repos. Enfin l'approche du jour que j'atten-

dais, fit sortir de la ville tous les curieux. J'entendis le bruit qu'ils faisaient en venant à la montagne. Je descendis de l'endroit où j'avais passé la nuit pour n'être pas des derniers à entrer dans la caverne. Déjà les étoiles commençaient à disparaître à nos yeux, lorsque tout-à-coup les quatre portes qui étaient aux quatre côtés de la montagne s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un bruit terrible. Aussitôt tout le monde entra, et se répandit dans la caverne, dont le crieur n'avait pas eu tort de me vanter l'étendue. Il avait encore eu raison de me dire qu'on y voyait un prodigieux nombre de livres. Ils étaient tous fort proprement arrangés le long des murs, sur des tablettes de bois d'aloès, avec des étiquettes qui marquaient les matières qu'ils traitaient. On apercevait entre eux des vides; mais les savans les eurent bientôt remplis des livres qu'ils avaient emportés l'année précédente. Ce ne fut, à la vérité, que pour y laisser d'autres vides, car ils prirent d'autres volumes, et sortirent promptement. Quelques momens après j'entendis le bruit que firent les quatre portes en se fermant, te je demeurai seul dans la caverne, qui, ne reçevant du jour que par les portes, se trouva, lorsqu'elles furent fermées, plus obscure que la plus épaisse nuit.

Un homme qui n'aurait pas su ce que je savais aurait été assez embarrassé dans ces ténèbres, mais

je n'ignorais pas le moyen de les dissiper. Je commençai par soumettre les esprits qui avaient la direction de cette merveilleuse bibliothèque, et quand je les eus assujettis par la force de mes conjurations, je leur ordonnai de m'apporter de la lumière, et d'avoir soin que la caverne fût toujours éclairée.

139e JOUR.

Les esprits, qui sont toujours fort obéissans lorsqu'un homme qu'ils craignent leur commande quelque chose, partirent et revinrent à l'instant, avec plus de lumière qu'il n'en aurait fallu pour éclairer dix cavernes comme celle-là, quoiqu'elle fût très-vaste. Je crois qu'ils volèrent toutes les lampes de la ville de Carizme. On n'a jamais vu une plus belle illumination, que celle qu'ils firent pour célébrer mon entrée dans ce lieu là. Ils en mirent une infinité le long des tablettes, et en parsemèrent la voûte, dont ils firent une espèce de ciel. Ils me servirent par-delà mes souhaits.

Ce fut alors que je m'appliquai à la lecture de plusieurs livres fort curieux. J'en trouvai qui traitaient des prodiges de la chimie et des sciences secrètes ; mais le style en était si figuré, les expressions si obscures, que tous les savans n'étaient pas capables de les entendre. Pour en avoir l'intelligence, il fallait posséder les connaissances que j'avais déjà.

Comme je voulais copier quelques endroits de ces livres, et que je n'avais qu'à parler, pour avoir du papier et de l'encre, les esprits, mes très-humbles esclaves, m'en fournirent. Ils eurent soin pareillement de m'aller chercher des vivres, lorsque mon opiat vint à manquer. Ils m'apportaient tous les jours d'excellens mets et des meilleurs vins de Chiras. Je n'avais qu'à demander ce qui me plaisait, j'étais assuré de l'avoir dans le moment.

Je passais donc le tems fort agréablement dans cette admirable caverne. Si je lus quelques livres qui ne m'apprirent rien de nouveau, il y en eut en récompense beaucoup d'autres qui me furent fort utiles et où je trouvai les plus beaux secrets de la nature. Je lus pendant toute l'année sans m'ennuyer.

Au commencement de la suivante, les portes s'ouvrirent à l'ordinaire. Les curieux entrèrent. Mais comme ils ne s'attendaient point aux illuminations dont leurs yeux furent frappés, la terreur les saisit. Ils jetèrent promptement les livres qu'ils rappor-

taient, et prirent tous la fuite. Je m'avisai de sortir dans le même-tems. Il faut remarquer que j'avais laissé croître ma barbe, mes sourcils et mes cheveux de manière que je paraissais effroyable. Aussi ma figure ne servit-elle qu'à redoubler leur frayeur. Voilà le sorcier Mouck, s'écrièrent-ils! c'est lui-même.

Ce sorcier, pour lequel ils me prenaient, était un méchant homme qui ne se plaisait qu'à faire du mal dans le pays. Il employait son noir ministère à nuire au genre humain. Tout le monde le maudissait, et le sultan de Carizme, sur les plaintes qui lui en avaient été faites de toutes parts, avait inutilement jusque-là mis des gens en campagne pour l'arrêter. Il avait toujours su tromper leur poursuite et se dérober au châtiment qu'on lui réservait.

Dès que j'entendis qu'ils me prenaient pour un sorcier, j'eus l'imprudence de vouloir les désabuser. Mes frères, leur criai-je, détrompez-vous, je ne suis point ce Mouk dont vous parlez, et je n'ai pas dessein de vous faire le moindre tort. Ils s'arrêtèrent à ces paroles, sans se laisser persuader de ce que je leur disais, et les plus courageux d'entre eux excitant les autres à suivre leur exemple, m'environnèrent et se jetèrent tous ensemble sur moi.

J'aurais pu d'un seul mot les renverser et me délivrer de leur main; mais je jugeai à propos de ne

faire aucune résistance, et de les laisser croire qu'ils disposeraient de ma vie à leur gré. Ils en furent bien persuadés, lorsqu'après m'avoir lié très-étroitement, ils me menèrent à leur Cady. Oh! oh! me dit ce juge, aussitôt qu'il m'aperçut, te voilà donc pris pour le coup! ne t'imagines pas, scélérat, éviter le supplice que tu mérites. Il y a trop long-tems que tu souilles la pureté du jour par une vie exécrable. Qu'on le mène tout-à-l'heure, ajouta-t-il, en s'adressant à son nayb, qu'on le mène dans la place publique où l'on a coutume de faire mourir les plus grands criminels. En achevant ces paroles il me mit entre les mains de ses assas, qui me conduisirent à une place d'une vaste étendue, pendant qu'il courut informer le sultan de ce qui se passait, et lui demander de quel genre de mort il souhaitait qu'on me punît.

140ᵉ JOUR.

Le sultan de Carizme, ne sut pas plutôt que le sorcier Mouk était dans la place où on exécutait les

coupables, qu'il s'y fit porter en litière. D'abord qu'il y fut arrivé, il demanda à me voir, et sur ma mine seule il me condamna au feu. Il n'eut pas plutôt prononcé mon arrêt, que je vis élever dans la place un bûcher à contenir vingt sorciers. Il fut prêt en un instant, car tout le peuple apportait du bois à l'envi, et se faisait un grand plaisir de me voir réduire en cendres.

J'eus la patience de me laisser attacher au bûcher; mais aussitôt qu'on y mit le feu, je prononçai quelques paroles cabalistiques, par la vertu desquelles mes liens se défirent. Alors je pris un bâton du bûcher, et lui donnai la forme d'un char de triomphe, sur quoi je montai. Je me promenai quelque tems dans les airs à la vue des habitans de Carizme, qui n'eurent pas tant de plaisir à me regarder sur mon char, qu'ils en auraient eu à me voir brûler. Je fis ensuite entendre ma voix, et m'adressant au sultan : Injuste Clith-Arselan, lui dis-je, qui m'as voulu faire périr comme un misérable, apprends que je ne suis point un sorcier, mais un sage, qui peut faire des choses encore plus merveilleuses que celles dont tes yeux sont témoins. A ces mots je disparus, et le prince, de même que le peuple, demeura dans un extrême étonnement.

J'ai voyagé pendant dix années après cette aventure. J'ai été au Caire, à Bagdad, en Perse, et dans

tous les lieux où je me suis arrêté j'ai fait le bonheur de toutes les personnes pour qui j'ai conçu de l'amitié. En parcourant enfin le monde, je suis venu à Astracan, où il m'a pris fantaisie de faire parler de moi. Pour cet effet, étant sorti de la ville, et me voyant dans un endroit plein de buissons, je coupai quarante branches de la même longueur, et les animant par la vertu de quelques paroles dont je sais la puissance, je leur ordonnai de prendre une forme humaine, et de construire les bains qu'on voit aux portes d'Astracan. Voilà quels sont mes quarante garçons, sire, et il me semble que j'ai eu raison de dire à votre majesté qu'ils étaient tous de la même mère, puisqu'ils sont sortis de la terre.

SUITE DE L'HISTOIRE DU ROI HORMOZ, SURNOMMÉ LE ROI SANS CHAGRIN.

Avicenne cessa de parler en cet endroit; et moi charmé des choses que je venais d'entendre. O grand philosophe, m'écriai-je, quel bonheur de vous avoir pour ami. Après ce que vous m'avez raconté, je crois que tout vous est possible. Je ne m'étonne plus que vos garçons fassent tout ce qu'on leur ordonne, puisque c'est vous qui les faites agir. Je m'imagine même que si je leur commandais de m'amener ici tout-à-l'heure la princesse de Carizme, la belle

Rezia, ils exécuteraient un ordre si difficile. Sans doute, répondit Avicenne. Ils se transporteront dans son palais, ils l'enlèveront au milieu de ses femmes, et vous l'amèneront ici dans ce moment, si vous le souhaitez. Si je le souhaite, repris-je avec transport, ah! vous ne sauriez jamais rien faire qui me puisse être plus agréable. Vous allez être content, reprit-il, aussi-bien je ne suis pas fâché de me venger du sultan de Carizme.

Le philosophe n'eut pas achevé ces mots, qu'il jeta les yeux sur un des quarante esclaves, et lui dit de partir. L'esclave disparut aussitôt en faisant un grand bruit, et revint quelques momens après avec la princesse de Carizme.

141e JOUR.

Je ne pus méconnaître Rezia, ni me défendre de ressentir toute la joie qu'inspire la vue d'un objet aimé; néanmoins quelque ravi que je fusse de la voir, la manière dont ce plaisir m'était procuré m'em-

pêcha de m'abandonner à mes transports. Je craignais que ce ne fût un fantôme, et je n'osais me fier à ma vue. De grâce, dis-je au philosophe, ne me trompez point. Les traits qui se présentent à nos yeux sont-ce des prestiges, ou les véritables traits de la princesse de Carizme ? Parlez, que faut-il que j'en pense ? N'en doutez pas, seigneur, me dit-il, c'est cette princesse elle-même. Admirez sa beauté, et cédez sans défiance aux transports qu'elle doit vous causer.

Sur cette assurance, je me jetai aux genoux de Rezia, et sans lui laisser le tems de se reconnaître; ah! ma princesse, lui dis-je, c'est donc vous que je vois ! Hélas ! je désespérais de revoir jamais vos charmes, et je ne dois cet avantage qu'à l'amitié de ce philosophe, qui a bien voulu employer pour moi sa puissance. Votre enlèvement est un effet de son savoir, ou pour mieux dire de mon amour. Reconnaissez en moi ce jeune homme qui a paru devant vous sous les habits d'un garçon jardinier. Vous savez avec quelle barbarie vous me fîtes arracher de votre appartement, dès que vous vous aperçûtes que j'étais déguisé, et par quel bonheur j'évitai l'infâme mort qu'on me destinait. Malgré vos rigueurs, je n'ai point cessé de vous aimer. Après cela, ma reine, éclatez contre un téméraire qui a recours à la violence pour vous posséder ; mais songez, de grâce, auparavant

que ce téméraire est le malheureux roi de Circassie, qui vous a fait demander au sultan votre père.

Si j'avais été étonné de l'apparition de Rezia, vous pouvez penser qu'elle ne le fut pas moins de se trouver tout-à-coup dans un lieu inconnu. Je m'attendais, et ce n'était pas sans raison, à un torrent d'injures, lorsque cette princesse m'ayant reconnu, et s'étant un peu remise de son trouble, me parla dans ces termes : Je me serais sans doute révoltée contre votre audace dans un autre tems; mais je ne puis m'empêcher de vous le pardonner dans celui-ci. J'étais sur le point d'épouser un prince pour qui je me sens une aversion mortelle ; je ne puis me plaindre d'une violence qui me sauve de l'horreur d'être à lui.

Eh quoi ! Béghume, interrompis-je, vous n'êtes point femme du roi de Gazna ? Non, seigneur, repartit la princesse. Depuis que votre ambassadeur est parti de Carizme, il est arrivé bien des incidens dont je vois que vous n'êtes pas informé. Je vais vous en instruire. Après la victoire remportée sur les troupes du sultan mon père par l'armée du roi de Gazna, jointe à celle du roi de Candahar, ces deux princes vainqueurs s'avancèrent dans la ville de Carizme pour en faire le siége; mais le sultan leur envoya un de ses visirs, qui conclut avec eux un traité de paix, dont le principal article fut que je serais re-

mise incessamment entre les mains du roi de Gazna.

Le même jour que je devais partir de Carizme, on apprit à la cour que le roi de Candahar, étant aussi devenu amoureux de moi sur la réputation de ma beauté, prétendait m'obtenir; qu'il l'avait déclaré à Behram-Cha; que les deux rois s'étant brouillés là-dessus, en étaient venus aux mains, et que le roi de Candahar avait eu l'avantage.

Cette nouvelle fut bientôt confirmée. Il arriva un officier du roi de Candahar, que ce prince victorieux envoyait à mon père pour lui faire part de la victoire complète qu'il venait de remporter sur Behram-Cha, qui avait été tué dans le combat, et du dessein qu'il avait de se faire couronner roi de Gazna. En même tems il me demandait en mariage. Le sultan n'osa me refuser à un prince qui allait devenir si puissant. Il agréa sa recherche, et me promit à ses feux, malgré l'aversion que j'avais conçue pour lui sur le portrait que son officier m'en avait fait, quoiqu'il me l'eût peint beau.

J'étais à la veille du jour funeste où je devais me séparer pour jamais de mon père, pour être conduite à un époux que je détestais. J'exprimais dans mon appartement à mes femmes jusqu'à quel point ce mariage m'était odieux, lorsque tout-à-coup je me suis senti saisir par un homme qui m'a transporté ici dans un instant.

142e JOUR.

J'Eus tant de joie d'apprendre que Rezia n'était point mariée, que je ne pus m'empêcher de l'interrompre en cet endroit : Ah! ma princesse, m'écriai-je, est-il bien possible que sans l'heureuse violence que je viens d'employer, vous alliez être livrée à un prince qui vous déplaît. Cette circonstance diminue mon crime. Elle ne le diminue point, interrompit à son tour la princesse, mais elle m'ôte la force de vous le reprocher. Eh bien! madame, répondis-je, pardonnez-le moi donc, je vous en conjure, et ne dédaignez point la couronne de Circassie, que je vous offre avec mon cœur.

Je passe sous silence tous les discours passionnés que je tins à Rezia pour la rendre sensible à mon amour. Mais tout ce que je tirai d'elle de plus obligeant, fut l'assurance qu'elle me donna de consentir sans peine à faire mon bonheur, pourvu que je pusse obtenir l'agrément de son père.

Je consultai là-dessus Avicenne, qui me dit : Envoyez un ambassadeur au sultan pour l'informer du sort de sa fille et la lui demander en mariage, je me charge du reste. Je suivis le conseil du philosophe ; je fis partir une seconde fois Husseyn pour la cour de Carizme, avec de nouveaux présens, et en attendant son retour, je conduisis moi-même la princesse dans le plus bel appartement de mon sérail, où elle fut servie comme si elle eût déjà été reine.

A l'égard du philosophe à qui j'avais tant d'obligation, je le priai de demeurer à la cour et d'y vivre au gré de ses désirs. Je ne vous offre point, lui dis-je, la place de mon premier ministre, elle n'est pas digne de vous ; mais soyons amis, et partagez la suprême puissance avec moi. Je ne puis vous marquer assez de reconnaissance. Avicenne, à ce discours, qui lui faisait connaître combien j'étais sensible au service qu'il m'avait rendu, me répondit : qu'il recevait avec autant de satisfaction que de respect l'honneur que je lui faisais de le vouloir mettre au rang de mes amis : que c'était la plus belle récompense que je pusse lui offrir, et qu'il ne se trouvait que trop payé de ce qu'il avait fait pour moi.

Il faut présentement que je vienne à Husseyn, et que je dise dans quelle disposition était la cour de Carizme lorsqu'il y arriva.

Le sultan, aussitôt qu'il eut appris l'étrange ma-

nière dont sa fille avait été enlevée, avait assemblé tous ses visirs et les principaux seigneurs de son royaume, pour leur demander ce qu'ils jugeaient à propos qu'il fît dans une conjoncture si singulière. Ils avaient tous été d'avis qu'on eût recours à un habile astrologue, qui faisait sa résidence à Schéhérestan, et l'on avait en effet découvert par ses observations que la princesse de Carizme était dans mon sérail. Là-dessus on avait dépêché un courrier au roi de Candahar pour l'informer de cet événement extraordinaire, et lui proposer de joindre ses troupes à celles de Carizme pour tirer raison du rapt de Rezia. Le roi de Candahar, sur cette nouvelle qui ne l'excita que trop à la vengeance, s'était mis en marche avec son armée. Il avait déjà passé Nur, et il s'avançait à grandes journées vers la ville de Carizme, quand le sultan apprit l'arrivée de mon ambassadeur.

Clitch-Arselan est naturellement un peu cruel. Il fit arrêter et amener devant lui Husseyn. Je devine bien, lui dit-il d'un air furieux, le sujet de ton ambassade. Tu viens ici de la part de ton perfide maître m'apprendre qu'il retient dans son sérail ma fille contre tout droit et raison. Il se repentira bientôt de l'injure qu'il m'a faite, et, en attendant que je puisse réduire en cendres toute la Circassie, j'ordonne qu'on te coupe la tête. Que ne puis-je en ce jour

traiter ainsi le lâche prince qui, sans respecter la majesté royale, a déshonoré ma maison en m'enlevant ma fille par l'art funeste de quelque magicien.

A ces mots il fit dresser un échafaud devant son palais, et Husseyn y monta pour recevoir le coup de la mort aux yeux de tout le peuple de la ville de Carizme assemblé pour voir son supplice. Mais Husseyn, au moment même que l'exécuteur avait le bras levé pour lui trancher la tête, fut emporté dans les airs, et disparut : ce qui ne causa pas moins de surprise au sultan qu'à tous les autres spectateurs.

143e JOUR.

Le sultan de Carizme jugea bien que le même pouvoir qui lui avait enlevé sa fille venait de dérober Husseyn au supplice. Il en devint plus furieux : Qu'on aille du moins, dit-il, chercher les Circassiens qui sont venus à Carizme avec cet ambassadeur, et qu'on les fasse mourir. Les gardes coururent aussitôt à l'endroit où Husseyn était logé, mais ils n'y trouvèrent pas une personne de sa suite; ils avaient

tous été enlevés en même-tems par les esclaves d'Avicenne.

Je sus cette aventure un instant après qu'elle fut arrivée. Husseyn, qui parut subitement devant moi, me la raconta. Il m'apprit ensuite que le roi de Candahar et le sultan de Carizme se préparaient à venir désoler la Circassie. Comme il achevait de m'instruire du dessein de ces deux princes, Avicenne vint se mêler à notre conversation. Nous rîmes bien tous trois de l'étonnement dont il venait de remplir la ville de Carizme en faisant enlever Husseyn. Après cela, nous parlâmes de la guerre qu'on m'allait faire, et ce philosophe s'apercevant que les préparatifs de mes ennemis me causaient quelque inquiétude, il m'en fit des reproches. Seigneur, me dit-il, qu'avez-vous à craindre puisque je suis avec vous? On ne peut faire que d'inutiles efforts pour vous accabler, tandis que je serai dans vos intérêts. Quand tous les peuples de l'Indostan, ceux de la Chine, et toutes les tribus des Mogols s'uniraient avec vos ennemis contre vous, je saurais les confondre et vous en faire triompher. Le sultan de Carizme, poursuivit-il, et le roi de Candahar, prétendent faire d'affreux ravages dans votre royaume; eh bien, qu'ils s'en approchent! Je me charge de la défense de vos frontières. Laissez-moi le soin de les conserver; je m'en acquitterai mieux que vos généraux.

Je remerciai le philosophe du secours qu'il me promettait, et, ravi de voir mes affaires en de si bonnes mains, bien éloigné d'appréhender le roi de Candahar et le sultan, je souhaitais qu'ils fussent déjà près du Volga.

Mes souhaits furent bientôt accomplis. Ces princes, sans perdre de tems, s'avançaient vers mes états. Ils côtoyaient la mer Caspienne, et, après avoir laissé derrière eux l'endroit où le Jaxarte s'y décharge, ils s'approchaient de la rivière de Jaïc, lorsque le bruit de leur approche répandit la consternation dans Astracan. Comme je me reposais entièrement sur Avicenne, et que, suivant ses conseils, je n'avais levé que peu de monde, mes peuples n'osant espérer qu'on pût résister aux ennemis qui venaient nous assaillir, et dont la renommée grossissait encore le nombre, s'imaginaient déjà voir toute la Circassie saccagée et la ville d'Astracan abandonnée aux flammes.

D'un autre côté, l'ennemi apprenant que je n'avais à lui opposer que très-peu de troupes, ne pouvait se persuader qu'elles eussent l'audace de se présenter devant lui. Ainsi marchant dans l'opinion qu'il pénétrerait jusqu'à ma ville capitale sans être obligé de combattre, il se promettait bien de ruiner mon royaume de fond en comble, et de s'en retourner chargé de richesses. L'événe-

ment toutefois démentit sa confiance et trompa son attente.

Avicenne me tint parole, et n'eut besoin d'employer qu'un de ses secrets pour délivrer mes états du danger qui les menaçait. Nous nous mîmes tous deux à la tête de mon armée ; nous passâmes le Volga, et nous nous arrêtâmes quand nous fûmes à deux lieues des ennemis. Alors le philosophe sema la discorde parmi eux. Il fit naître un différent entre le sultan et le roi de Candahar, et la querelle s'échauffa si bien, que ces deux princes tournèrent leurs armes l'un contre l'autre. Ils en vinrent aux mains, et, après un long combat, où le roi de Candahar périt avec tous les siens, le sultan demeura maître du champ de bataille; mais il n'eut pas grand sujet de s'applaudir de sa victoire, puisqu'il lui resta si peu de troupes qu'il ne fut point en état de nous résister lorsque nous parûmes devant lui. Nous l'enveloppâmes Il lui fallut céder à la nécessité. Il se rendit et je l'amenai à Astracan.

144ᵉ. JOUR.

Il eut lieu d'être satisfait de la manière dont je le traitai. Il reçut dans ma cour toutes sortes d'honneurs. Je n'épargnai rien pour appaiser son ressentiment, et j'en vins à bout. Mais ce qui, je crois, y contribua plus que toute autre chose, ce fut le bien que la princesse sa fille lui dit de moi. Elle lui fit un détail de tous les égards que j'avais pour elle, du soin que je prenais de lui chercher tous les jours de nouveaux amusemens, et surtout elle s'étendit sur ma conduite respectueuse, qui ne s'était pas démentie un seul moment. Il fut charmé de ma retenue, et consentit enfin que je devinsse son gendre.

Il ne fut plus question que de réjouissances : on en fit de magnifiques pour célébrer mon mariage. La cour et la ville furent dans la joie pendant une année entière, ou, pour mieux dire, elles y sont encore depuis ce tems-là.

Clitch-Arselan, après ces noces, qui le consolèrent

de sa défaite, retourna dans ses états; mais avant son départ il eut plusieurs entretiens avec Avicenne, qu'il ne regardait plus comme un sorcier. Il ne pardonna pas seulement le rapt de sa fille à ce grand philosophe, il lui demanda même son amitié, qu'il obtint; et je ne sais s'il ne s'en alla pas aussi content de s'être fait un ami tel qu'Avicenne, que de laisser Rezia dans une agréable situation.

Je n'eus pas si tôt épousé cette princesse, que, n'étant plus gênée par sa fierté, elle m'avoua qu'elle avait du goût pour moi. Ce goût s'augmenta de jour en jour, et nous vivions enfin dans une union parfaite, quand tout d'un coup celui même qui en était l'auteur en a détruit tous les charmes, et a rendu notre sort digne de pitié.

Avicenne, sans que toutes ses sciences pussent l'en défendre, prit dans les yeux de Rezia un fatal amour, qui fait aujourd'hui tout le malheur de ma vie. Pour témoigner à ce philosophe l'extrême considération que j'avais pour lui, je lui permettais de venir et d'entretenir la reine tous les jours. Les entretiens qu'il eut avec elle augmentèrent sa passion. Il n'en fut plus le maître; il la déclara. La princesse se sentit très-offensée d'un aveu si hardi ; mais croyant devoir ménager un homme dont elle craignait le pouvoir : Avicenne, lui dit-elle d'un air affligé, rentrez, je vous prie, en vous-même, et triomphez des sentimens

que vous me témoignez. Ce triomphe doit moins vous coûter qu'à un autre. Songez à l'amitié, aux déférences que le roi a pour vous. Ne pouvez-vous pas adresser ailleurs vos regards ? Ce prince m'adore, je l'aime tendrement, et je ne puis aimer que lui. Cessez, de grâce, de vouloir troubler une union que vous avez formée vous-même.

La douceur avec laquelle on traita le philosophe ne servit qu'à le rendre plus audacieux. Il continua de parler de son amour, et il pressa tellement la reine d'y répondre, qu'elle perdit enfin patience. Elle le traita d'insolent, et lui reprocha sa témérité d'un air si fier et si méprisant qu'il en fut piqué. Il était naturellement violent. Il changea sa tendresse en haine : d'amant tendre et passionné il devint jaloux, furieux, et regardant la reine d'un œil menaçant : Ingrate, lui dit-il, ne pense pas que je te laisse mépriser impunément mon amour. Tu te souviendras longtems de l'avoir dédaigné. Je vais te frapper par l'endroit le plus sensible. Tu aimes le roi ton époux, c'est par là que je veux te punir. A ces mots, il souffla sur la princesse, et, après avoir prononcé quelques paroles mystérieuses, il disparut.

La reine fut épouvantée de ces menaces; mais, ne sentant en elle aucun changement, elle s'imagina qu'Avicenne s'était contenté de l'effrayer, et ce ne fut qu'après avoir perdu deux ou trois fois le senti-

ment à mon approche, qu'elle s'aperçut que l'état où vous l'avez vue était l'ouvrage du philosophe. C'est donc ce charme funeste qui trouble le repos de ma vie. Cependant, tout malheureux que je suis, j'ai encore des grâces à rendre au ciel de ce qu'Avicenne ne m'a point enlevé Rezia.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE BEDREDDIN-LOLO, DE SON VISIR ET DE SON FAVORI.

Le roi d'Astracan finit en cet endroit son histoire : Bedreddin le remercia d'avoir bien voulu satisfaire sa curiosité, et en même tems il l'assura qu'on ne pouvait être plus touché qu'il l'était des choses qu'il venait d'entendre. Ces deux monarques se séparèrent ensuite, et bientôt le roi de Damas reprit le chemin de son royaume avec Atalmulc et Séyf-el-Mulouk.

L'état où ils avaient vu la reine d'Astracan fut souvent la matière de leur entretien sur la route. Un jour qu'ils en parlaient, Séyf-el-Mulouk dit à Bedreddin : Seigneur, il faut convenir qu'il n'y a point de beauté plus parfaite et qu'on ne peut voir un objet plus piquant que cette princesse. Cependant, ajouta-t-il en souriant, quoique nous l'ayons bien regardée, je ne m'aperçois pas qu'aucun de nous trois en ait perdu l'esprit. Il est vrai que j'ai le portrait de Bedy al Jemal, qui m'a sans doute préservé de ce malheur.

Et moi, dit Atalmulc, je suis dans le même cas; il n'est pas surprenant que je ne sois pas non plus devenu fou. L'image de Zélica, qui est gravée dans mon cœur, me rend insensible à toutes les autres beautés du monde. Ce qui doit donc nous étonner, reprit le favori, c'est l'indifférence du roi notre maître. Bien qu'il ne soit prévenu pour aucune princesse, il n'est pas plus frappé que nous des charmes de Rezia.

Vous êtes dans une grande erreur, dit alors Bedreddin, de croire que je ne suis point amoureux, parce que vous ne me voyez point de maîtresse. Pour vous désabuser, je vous dirai que j'aime comme vous, et que l'amour seul m'empêche aussi d'être heureux. Ce n'est point une princesse qui règne dans mon cœur, c'est une femme d'une condition ordinaire qui m'occupe. Je vais vous conter cette histoire. Je n'avais pas dessein de vous faire pareille confidence : mais vous m'en donnez une occasion que je ne veux pas laisser passer.

HISTOIRE

DE LA BELLE AROUYA.

Il y a quelques années, continua-t-il, qu'il demeurait à Damas un vieux marchand nommé Banou.

Il avait une fort belle maison de campagne assez près de la ville, deux magasins remplis de toiles des Indes et de toutes sortes d'étoffes d'or et de soie, avec une jeune femme qui, pour la beauté, pouvait fort bien entrer en comparaison avec la reine d'Astracan.

Banou était un homme de plaisir. Il aimait la dépense et se piquait de générosité. Il ne se contentait pas de régaler ses amis, il leur prêtait de l'argent. Il assistait ceux qui avaient besoin de secours. Enfin, il n'aurait pas été satisfait de lui-même s'il eût passé un jour sans avoir rendu quelque service. Il trouva tant d'occasions d'exercer son humeur bienfaisante qu'il gâta peu à peu ses affaires. Il s'aperçut bien qu'il s'incommodait; mais il ne put se résoudre à changer de conduite ; de sorte que, se dérangeant de plus en plus tous les jours, il fut obligé de vendre sa maison de campagne, et il tomba insensiblement dans la misère.

Lorsqu'il vit sa fortune renversée, il eut recours à ses amis : il n'en reçut aucune assistance ; ils l'abandonnèrent tous. Il crut que du moins ses débiteurs lui rendraient ce qu'il leur avait prêté ; mais les uns nièrent la dette, et les autres se trouvèrent hors d'état de s'acquitter. Ce qui causa tant de chagrinà Banou, qu'il en tomba malade.

Pendant sa maladie, il se ressouvint par hasard d'avoir prêté mille sequins d'or à un docteur de sa

connaissance. Il appela sa femme et lui dit : O ma chère Arouya, il ne faut point encore nous désespérer. Je viens de rappeler dans ma mémoire un de mes débiteurs que j'avais oublié. Je lui ai autrefois prêté mille sequins d'or : c'est le docteur Danischmende ; je ne le crois pas d'aussi mauvaise foi que les autres. Va chez lui, puisque je ne puis y aller moi-même, et lui dis que je le prie de m'envoyer la somme qu'il a reçue de moi.

146e JOUR.

Arouya prit aussitôt son voile et se rendit à la maison de Danischmende. On la fit entrer dans l'appartement de l'alfakih, qui la pria de s'asseoir et de lui dire ce qui l'amenait. Seigneur docteur, répondit la jeune femme en levant son voile, je suis l'épouse de Banou le marchand : il vous souhaite toutes sortes de prospérités avec le salut, et vous conjure d'avoir la bonté de lui rendre les mille sequins d'or qu'il vous a prêtés.

A ces paroles, que la belle Arouya prononça d'un air doux et gracieux, le docteur, plus rouge que du feu, attacha ses yeux sur la femme du marchand, et lui répondit en faisant l'agréable : O visage de fée, je vous donnerai volontiers ce que vous me demandez, non comme une chose due à votre mari, mais à vous-même, pour le plaisir que vous me faites de venir chez moi. Je sens que votre vue me met hors de moi-même. Vous pouvez me rendre le plus heureux des alfakihs. Répondez, de grâce, aux sentimens que vous venez de m'inspirer ; aussi-bien votre époux est d'un âge trop avancé pour mériter votre affection. Si vous voulez combler mes désirs, au lieu de mille sequins je vais vous en donner deux mille, et je vous jure [1] sur ma tête et sur mes yeux que je serai toute ma vie votre esclave.

En parlant de cette manière, le trop passionné docteur, pour prouver par ses actions qu'il n'était pas moins épris qu'il le disait, s'approcha de la jeune femme, et voulut la presser entre ses bras ; mais elle le repoussa très-rudement, et lui dit, en le regardant d'un air qui ne lui présageait rien de favorable : Arrêtez, insolent, et cessez de vous flatter que je vous écoute. Quand vous m'offririez toutes les richesses de l'Égypte, s'il dépendait de vous de me

[1] Serment ordinaire des Musulmans.

les donner, vous ne pourriez corrompre ma fidélité. Remettez seulement entre mes mains les mille sequins que vous devez à mon époux, et ne perdez pas le tems à contraindre un cœur qui se refuse à vos vœux.

L'alfakih avait trop d'esprit pour ne pas juger par ce discours de ce qu'il devait attendre de la vertueuse Arouya. Il perdit l'espérance de la réduire, et, comme c'était un homme très-brutal, il changea bientôt de langage. Il faut, lui dit-il avec beaucoup d'emportement, que tu sois bien effrontée pour me demander de l'argent! Je ne dois rien à Banou ton mari; et si ce vieux fou s'est ruiné par une conduite extravagante, je ne suis point assez sot pour contribuer à le rétablir. A ces mots il la fit sortir brusquement de sa maison, et peu s'en fallut même qu'il ne la frappât.

La jeune femme s'en retourna toute en pleurs au logis. Mon cher Banou, dit-elle à son mari, le docteur Danischmende n'est pas plus honnête homme que vos autres débiteurs. Il a eu le front de me soutenir qu'il ne nous devait rien. O l'ingrat, s'écria le vieux marchand, est-il bien possible qu'il m'abandonne au besoin? Mais que dis-je, m'abandonne? il est même d'assez mauvaise foi pour nier une somme qu'il a reçue. Le fourbe! il paraissait un homme de probité. Je lui aurais confié toute ma fortune lors-

qu'il m'a demandé mille sequins. A qui donc faut-il se fier aujourd'hui ? Que ferai-je, poursuivit-il, dois-je le laisser tranquille ? Non, je veux en avoir raison. Va trouver le cady ; c'est un juge sévère, et l'ennemi juré des injustices. Conte-lui toute la perfidie du docteur. Je suis assuré qu'il aura pitié de moi, et me rendra justice.

147e JOUR.

La jeune femme du vieux marchand alla chez le cady. Elle entra dans une salle où ce juge donnait audience au peuple, et elle se tint à l'écart. La majesté de sa taille et son grand air la firent bientôt remarquer. Le cady aimait naturellement le beau sexe. D'abord qu'il aperçut Arouya, il lui fit signe d'approcher, et la conduisit lui-même dans son cabinet. Il l'obligea de s'asseoir sur un sofa, et de lever son voile ; mais il ne vit pas plutôt l'extrême beauté dont elle était pourvue, qu'il en fut aussi charmé que l'alfakih. O canne de sucre, s'écria-t-il, déjà tout trans-

porté d'amour, belle rose du jardin du monde, apprends-moi de quoi il s'agit, et sois assurée par avance que je ferai pour toi tout ce que tu voudras.

Alors elle lui parla de la mauvaise foi de Danischmende, et le supplia très-humblement d'interposer son autorité pour obliger ce docteur à restituer ce qu'il devait à son mari. Cela est trop juste, interrompit le cady, qui se sentait enflammer de plus en plus, je saurai bien l'y contraindre. Il rendra les mille sequins, ou je lui ferai arracher les entrailles. Mais, charmante houri, continua-t-il en se radoucissant, songe, de grâce, que l'oiseau de mon cœur se trouve pris dans les filets de ta beauté : accorde-moi ce que tu as refusé à l'alfakih, et je vais tout-à-l'heure te faire présent de quatre mille sequins d'or.

A ce discours Arouya fondit en pleurs. O ciel! dit-elle, n'y a-t-il donc point de vertu parmi les hommes? Je n'en puis trouver un qui soit véritablement généreux. Ceux mêmes qui sont chargés de punir les coupables ne se font pas un scrupule de commettre des crimes.

Le cady tâcha vainement d'essuyer les larmes de la jeune femme. Comme il persistait à exiger d'elle des faveurs, et qu'il assurait que sans cela elle ne devait attendre de lui aucun service, elle se leva, et sortit pénétrée d'une vive douleur.

Lorsque Banou vit revenir sa femme, il ne lui fut pas difficile de juger qu'elle n'avait pas une bonne nouvelle à lui annoncer. Je vois bien, lui dit-il, que vous n'êtes pas fort contente du cady. Il vous a refusé sa protection. Le docteur Danischmende est sans doute de ses amis. Hélas! répondit-elle, j'ai perdu ma peine. Il ne veut point nous rendre justice. Il ne nous reste plus aucune espérance. Qu'allons-nous devenir? Il faut, reprit Banou, s'adresser au gouverneur de Damas. Je lui ai vendu plusieurs fois des étoffes à crédit. Il me doit même encore de l'argent. Implorons son appui. Je crois qu'il voudra bien employer son crédit pour nous.

Le lendemain Arouya, couverte de son voile, ne manqua pas d'aller chez le gouverneur. Elle demanda à lui parler. On la mène à son appartement. Il la reçut avec beaucoup de civilité, et la pria de se découvrir. Comme elle en connaissait les conséquences, elle voulut s'en défendre, mais il n'y eut pas moyen; il la pressa si galamment de lever son voile, qu'elle ne put s'en dispenser.

Si la vue de cette jeune personne avait enflammé le docteur et le cady, elle ne fit pas moins d'effet sur le gouverneur, qui était un de ces vieux seigneurs qui courent les beautés qui se présentent à leurs regards. Que de charmes, s'écria-t-il! je n'ai jamais rien vu de si piquant. Ah! l'aimable personne! Dites-

moi, poursuivit-il, qui vous êtes, et ce qu'il y a pour votre service? Monseigneur, répondit-elle, je suis femme d'un marchand nommé Banou, qui a quelquefois eu l'honneur de vous vendre des étoffes. Oh! que je le connais bien, interrompit-il; c'est un des hommes du monde que j'aime et que j'estime le plus. Qu'il est heureux d'avoir une si charmante femme! Que son sort est digne d'envie! Il est bien plutôt digne de pitié, interrompit à son tour Arouya. Vous ne savez pas, seigneur, dans quel état est réduit l'infortuné Banou. En même-tems elle lui représenta la mauvaise situation des affaires de son mari, et lui dit les raisons qui l'obligeaient à le venir chercher.

148e JOUR.

Le gouverneur, sachant de quoi il était question, fut fort prompt à promettre qu'il emploierait son autorité à contraindre le docteur Danischmende à payer ce qu'il devait à Banou; mais il ne fut pas

plus généreux que le cady. Je vous accorde ma protection, dit-il à la jeune femme : j'enverrai chercher l'alfakih ; et s'il ne restitue pas de bonne grâce les mille sequins qu'il a reçus, il pourra bien s'en repentir. En un mot, je m'engage à vous les faire rendre, pourvu que dès ce moment vous commenciez à reconnaître ce que je prétends faire pour vous; car nous autres seigneurs nous voulons que la reconnaissance précède le service.

Comme la belle Arouya n'avait pas plus d'envie de contenter la passion du gouverneur que celle des autres, elle se retira toute désolée. O Banou! dit-elle à son mari, il ne faut plus compter sur rien. Personne ne veut entrer dans nos peines, ni nous secourir en quelque manière que ce soit. Ces paroles mirent le vieux marchand au désespoir. Il fit mille imprécations contre les hommes; et il allait les renouveler, quand sa femme lui dit : Cessez de maudire les auteurs de nos maux. Quel soulagement recevrez-vous des plaintes vaines qui vous échappent? Il vaut mieux rêver à d'autres moyens de retirer votre argent, et j'en imagine un que Mahomet lui-même m'inspire. Ne me demandez pas, ajouta-t-elle, qu'elle est ce moyen; je ne juge point à propos de vous en instruire. Contentez-vous de l'assurance que je vous donne qu'il fera beaucoup de bruit, et que nous serons pleinement vengés de l'alfakih, du cady et du

gouverneur. Fais tout ce qu'il te plaira, lui dit Banou, je m'abandonne à ton industrie.

La jeune marchande sortit aussitôt de sa maison, et après avoir traversé deux ou trois rues, elle entra dans la boutique d'un bahutier. Le maître la salua, et lui dit : Belle dame, que souhaitez-vous? O maître, répondit-elle, j'ai besoin de trois coffres, je vous prie de me les donner bien conditionnés. Le bahutier lui en montra plusieurs de différente grandeur. Elle en choisit trois qui pouvaient sans peine contenir chacun un homme. Elle les paya et les fit sur-le-champ porter chez elle; puis elle s'habilla de ses plus riches habits, se para de toutes les pierreries que sa mauvaise fortune ne l'avait pas encore réduite à vendre pour subsister, et elle n'oublia pas les parfums.

Dans un état si propre à charmer, elle alla trouver l'alfakih, et, employant tous les airs libres et gracieux qu'une fausse effronterie lui permettait de prendre, elle ôta son voile sans attendre que le docteur la priât de se découvrir; puis le regardant avec des yeux capables de donner de l'amour aux hommes les plus insensibles : Seigneur alfakih, lui dit-elle, je viens vous prier encore de rendre les mille sequins que vous devez à mon mari. Si vous les restituez pour l'amour de moi, vous pouvez compter sur ma reconnaissance. Belle dame, répondit le docteur, je

suis toujours dans les mêmes sentimens. J'ai deux mille sequins à vous donner, aux conditions que je vous ai proposées. Je vois bien, reprit Arouya, que vous n'en démordrez point. Il faut donc me résoudre de bonne grâce à vous satisfaire. Je vous attends cette nuit, poursuivit-elle, en lui tendant une de ses belles mains, qu'il baisa avec transport : apportez l'argent que vous m'avez promis, et venez à dix heures précises frapper à la porte de ma maison. Une esclave fidèle vous ouvrira, et vous introduira dans mon appartement, où nous passerons la nuit ensemble.

L'alfakih à ces paroles, qui lui promettaient tout ce qu'il pouvait souhaiter, ne fut pas maître de lui. Il embrassa la jeune femme sans qu'elle pût s'en défendre. Mais elle se débarrassa de ses mains promptement ; et le voyant dans une disposition à ne pas manquer au rendez-vous qu'elle lui donnait, elle sortit de chez lui pour aller faire le même personnage à l'hôtel du cady.

149e JOUR.

D'abord qu'elle fut en particulier avec ce juge, elle lui dit : O monseigneur, depuis que je vous ai quitté je n'ai pas goûté un moment de repos. J'ai mille fois rappelé dans ma mémoire toutes les choses que vous m'avez dites. Il m'a paru que je ne vous déplaisais pas, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous avoir pour amant. Quelle satisfaction pour une bourgeoise de se voir la maîtresse d'un cady jeune et bien fait! Ma vertu, je l'avoue, n'est point à l'épreuve d'un sort si agréable.

Ce début enchanta le cady. Oui, ma reine, s'écria-t-il, vous serez, si vous le voulez, la première dame de mon sérail, et la maîtresse souveraine de mes volontés. Abandonnez le vieux Banou, et venez demeurer chez moi. Non, seigneur, répondit Arouya, je ne puis me résoudre à lui causer un si grand déplaisir. D'ailleurs par cette conduite je me perdrais de réputation. Je veux éviter l'éclat, et n'avoir avec

vous qu'un commerce secret. Hé! dans quel lieu, répliqua le cady, pourrai-je vous entretenir? Dans mon appartement, repartit la marchande; c'est l'endroit le plus sûr : Banou couche dans le sien. C'est un homme accablé de vieillesse et d'infirmités. Il ne doit point nous causer d'inquiétude. Venez dès cette nuit chez moi, si vous le souhaitez, ajouta-t-elle; soyez à la porte de notre maison sur les onze heures, mais soyez-y sans suite, car je serais au désespoir que quelqu'un de vos gens sût la faiblesse que j'ai pour vous.

Les précautions que prenait la jeune femme, bien loin d'être suspectes au cady, lui semblaient augmenter le prix de sa bonne fortune. Il ne manqua pas de témoigner à la dame le plaisir qu'il avait de la voir dans des sentimens si favorables pour lui. Il lui fit des caresses dont elle eut soin de modérer la vivacité, et il lui promit de se rendre chez elle à l'heure marquée. Là-dessus ils se séparèrent fort satisfaits, quoiqu'ils eussent tous deux des pensées fort différentes.

Voilà déjà deux amans disposés à donner dans le piége qu'elle leur tendait. Il ne restait plus que le gouverneur à tromper, ce qui ne fut pas fort difficile. La jeune marchande eut l'adresse de l'amorcer comme les autres. Il crut de bonne foi tout ce qu'elle lui dit; et le résultat de leur entretien fut qu'elle lui donna

rendez-vous à minuit chez elle, et qu'il jura de s'y trouver seul pour faire les choses avec la discrétion qu'elle souhaitait.

Grand prophète, dit Arouya, lorsqu'elle fut hors du palais du gouverneur : ô protecteur des fidèles musulmans! Mahomet, vous qui du ciel où vous êtes avez les yeux ouverts sur les démarches que je fais, vous voyez le fond de mon ame : achevez de faire réussir mon dessein, et ne m'abandonnez pas dans les périls de l'exécution.

Après cette apostrophe, qu'elle crut devoir faire pour parvenir plus sûrement au but qu'elle se proposait, elle se sentit remplie de confiance : suivant tous ses mouvemens comme autant d'avis secrets du prophète, elle alla acheter toutes sortes de fruits et de confitures qu'elle fit porter à sa maison. Elle avait une vieille esclave dont elle connaissait la fidélité; elle l'instruisit de son projet, et lui donna ses ordres. Elles commencèrent ensuite à préparer un appartement : elles arrangèrent les meubles, et dressèrent une table, sur laquelle on mit plusieurs bassins de porcelaines remplis de fruits et de confitures sèches. Quand la jeune marchande aurait eu dessein de rendre heureux ses amans, elle n'aurait pas fait de plus grands préparatifs pour les recevoir.

Elle attendait leur arrivée avec une extrême impatience ; elle craignait même quelquefois qu'ils ne

vinssent pas; mais sa crainte était fort mal fondée. Les espérances qu'ils avaient conçues étaient trop agréables pour qu'ils pussent les abandonner. Le docteur Danischmende, entre autres, se tenait alerte, et, comme premier en date, il ne manqua pas d'être à la porte de Banou à dix heures précises. Il frappe, la vieille esclave ouvre, le fait entrer et le conduit à l'appartement de sa maîtresse, en lui disant tout bas : Prenez bien garde de faire du bruit, de peur de réveiller le vieux marchand qui repose

Aussitôt que Danischmende vit Arouya, qui s'était parée avec autant de soin que s'il eût été question de recevoir un amant aimé, il fut ébloui de l'éclat de ses charmes, et lui dit d'un air passionné : O phénix de la prairie de la beauté ! je ne puis assez admirer mon bonheur. Voilà, poursuivit-il, en jetant une bourse sur une table, les deux mille sequins que je vous ai promis; ce n'est pas trop payer une si bonne fortune.

150e JOUR.

Arouya sourit à ce discours; elle tendit la main à l'alfakih, et, après l'avoir fait asseoir sur un sofa, elle lui dit: Seigneur docteur, ôtez votre turban et votre ceinture, mettez-vous à votre aise. Vous êtes ici comme chez vous. Dalla Moukhtala, continua-t-elle, en s'adressant à la vieille esclave, viens m'aider à déshabiller mon amant, car ses habits le gênent. En parlant ainsi, la dame défit elle-même la ceinture de Danischmende, et l'esclave lui ôta son turban. Elles le dépouillèrent ensuite toutes deux de sa robe, de manière qu'il demeura en veste et la tête nue. Commençons, lui dit alors la jeune marchande, par les rafraîchissemens que je vous ai préparés. En même tems ils se mirent à manger des confitures et à boire des liqueurs.

Sur la fin de ce repas, que la dame avait soin d'égayer par des discours qui charmaient l'alfakih, on entendit du bruit dans la maison. Arouya en parut

alarmée, comme si elle n'eût pas su ce que c'était. Dalla, dit-elle à la vieille esclave d'un air inquiet, va voir ce qui peut causer le bruit que nous entendons. Dalla sortit de la chambre, et y revint un moment après, en disant à sa maîtresse, avec beaucoup de trouble et d'altération : Ah! madame, nous sommes perdus! Votre frère vient d'arriver du Caire. Il est en ce moment avec votre mari, qui va vous l'amener ici tout-à-l'heure. O fatale arrivée! s'écria la femme de Banou, en affectant un grand chagrin. Le fâcheux contre-tems! Ce n'est pas assez qu'on vienne troubler mes plaisirs, il faut encore qu'on me surprenne avec mon amant, et que je passe pour une femme infidèle dès le premier pas que je fais contre mon devoir! Que vais-je devenir? Comment puis-je prévenir la honte que je crains? Vous voilà bien embarrassée, dit la vieille esclave. Que le seigneur Danischmende s'enferme dans un des trois coffres que votre mari a fait faire pour y mettre des marchandises qu'il veut envoyer à Bagdad. Ils sont dans votre cabinet, et nous en avons les clés.

Le conseil de Dalla fut approuvé. Le docteur passa dans le cabinet, et se mit dans un des trois coffres, qu'Arouya elle-même ferma à double tour, en disant à Danischmende : O mon cher alfakih! ne vous impatientez pas. Aussitôt que mon frère et mon mari seront retirés, je viendrai vous rejoindre, et

nous passerons ensemble le reste de la nuit, d'autant plus agréablement que nos plaisirs auront été interrompus.

La promesse qu'Arouya faisait au docteur de le venir tirer de la prison, et l'espérance qu'elle lui donnait de le bien dédommager des mauvais momens qu'il allait passer dans le coffre, l'empêchèrent de s'affliger d'une aventure qui devait avoir des suites encore plus désagréables pour lui. Au lieu de soupçonner la sincérité de la dame, et de s'imaginer que l'état où il se voyait pouvait être un piége qu'on lui avait tendu, il aima mieux se persuader qu'on l'aimait, et se livrer aux plus douces illusions dont se repaissent ordinairement les amans qui se flattent en vain d'obtenir l'accomplissement de leurs désirs.

La jeune marchande le laissa dans son cabinet, et revint dans sa chambre, en disant tout bas à son esclave: en voilà déjà un qui a donné dans mes filets. Nous verrons si les autres m'échapperont. C'est ce que nous saurons bientôt, répondit Dalla, car il est près de onze heures, et je ne crois pas que le cady manque de se trouver au rendez-vous. La vieille esclave avait raison de penser que ce juge ne serait pas moins exact que le docteur. En effet, on entendit frapper à la porte de Banou avant l'heure marquée. Dalla courut ouvrir, et voyant que c'était un homme, elle lui demanda son nom. Je suis, dit-il, le cady.

Parlez bas, lui répondit l'esclave, vous pourriez réveiller le seigneur Banou. Ma maîtresse, qui a un grand faible pour vous, m'a ordonné de vous introduire dans son appartement; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre, je vais vous y mener. Le juge sentit redoubler sa flamme à ces paroles. Il suivit Dalla, qui le conduisit à l'appartement de la jeune marchande.

O ma reine! s'écria-t-il en abordant la belle Arouya, je vous vois enfin! Avec quelle impatience ai-je attendu cet heureux moment! Il m'est donc permis, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, il m'est donc permis de concevoir les plus charmantes espérances! Non, il n'est point de bonheur qui soit comparable au mien. La jeune marchande relevant le cady, le pria de s'asseoir sur le sofa, et lui dit: Seigneur, je suis bien aise que vous ayez un peu de goût pour moi, puisque vous êtes l'homme du monde pour qui j'en ai le plus, ou, pour mieux dire, la première personne qui se soit attiré mon attention. Cette vieille esclave vous le dira. Depuis le dernier entretien que j'ai eu avec vous, je ne fais que languir. Je lui parle de vous sans cesse, et ma passion ne me laisse pas un moment de repos.

151e JOUR.

Quand le cady entendit parler Arouya dans ces termes, peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit : Haut cyprès, lui dit-il, vivante image des houris, vous m'enchantez par de si douces paroles : achevez, de grâce, de mettre le comble à mes vœux. Mais, ma princesse, hâtez-vous de me satisfaire, je vous en conjure, car vous m'avez mis hors de moi-même, et je ne me possède plus. Je suis ravie, reprit la dame, de vous voir si amoureux ; cela flatte agréablement ma tendresse, et votre impatience me fait trop de plaisir pour différer plus long-tems à la contenter. Je vous avais préparé des rafraîchissemens, et je voulais boire des liqueurs avec vous, mais puisque vous êtes si passionné, il faut que je cède à vos instances. Déshabillez-vous donc, et vous couchez dans ce lit que vous voyez. Je vais cependant dans l'appartement de mon mari pour savoir si le vieillard repose, et dans un moment je viendrai vous trouver.

Le juge à ce discours, s'imaginant qu'il tenait

déjà dans ses bras l'objet de ses désirs, ôta promptement ses habits, et se mit au lit. A peine fut-il couché qu'il entendit du bruit. Un instant après Arouya revint fort émue, et lui dit : Ah! seigneur cady, vous ne savez pas ce qui vient d'arriver. Nous avons ici un vieil esclave que je n'ai pas voulu mettre dans ma confidence, parce qu'il m'a paru trop attaché à mon mari : il vous a vu entrer dans la maison, il en a averti son maître, qui l'a sur-le-champ envoyé chercher mes parens pour être témoins de mon infidélité. Ils vont tous venir dans mon appartement. Je suis la plus malheureuse personne du monde. En achevant ces paroles elle se mit à pleurer : ce qu'elle fit avec tant d'art que le cady la crut fort affligée.

Consolez-vous, mon ange, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre. Je suis le juge des Musulmans, et je saurai bien par mon autorité imposer silence à vos parens et à votre mari. Je les menacerai tous. Je leur défendrai de faire aucun éclat, et vous devez être persuadée qu'ils craindront mes menaces. Je n'en doute pas, monseigneur, reprit la jeune marchande ; aussi n'est-ce pas le ressentiment de mon époux, ni la colère de mes parens que j'appréhende. Je sais bien qu'appuyée de votre protection je suis à couvert des châtimens ; mais hélas ! je vais passer pour une infâme, et je deviendrai l'opprobre et le

mépris de ma famille. Quel sujet de douleur pour une femme qui jusqu'ici n'a pas donné la moindre occasion de soupçonner sa vertu ! Que dis-je, soupçonner? j'ose dire qu'on me regarde comme le modèle des femmes raisonnables. Je vais perdre en un moment une si belle réputation. A ces mots elle recommença à pleurer et à lamenter d'un air si naturel, que le juge fut attendri.

O lumière de mes yeux, s'écria-t-il, je suis touché de ton affliction; mais cesse de t'y abandonner, puisqu'elle t'est inutile. Que sert-il de répandre tant de larmes pour un malheur inévitable ? Dalla Moukhtala interrompit en cet endroit le juge, et dit : Grand cady des fidèles, et vous, belle rose du jardin de la beauté, écoutez-moi l'un et l'autre. J'ai de l'expérience, et ce n'est pas la première fois que j'ai fait plaisir à des amans embarrassés. Pendant que vous ne songez tous deux qu'à vous attendrir, je pense aux moyens de vous tirer d'embarras, et si monseigneur le cady veut, nous allons tromper le seigneur Banou et les parens de ma maîtresse. Et comment cela, dit le juge ? Vous n'avez, reprit la vieille esclave, qu'à vous enfermer dans un certain coffre qui est dans le cabinet d'Arouya ; je suis bien assurée qu'on ne s'avisera pas de vous en demander la clé. Ah ! très-volontiers, répondit le cady. Je consens pour quelques momens de me mettre dans ce

coffre, si vous le jugez à propos. Alors la jeune dame témoigna que cela lui ferait plaisir, et assura le juge qu'un instant après que son mari et ses parens auraient visité son appartement, et se seraient retirés, elle ne manquerait pas de le venir tirer du coffre.

Sur cette assurance, et sur la promesse que la marchande fit au cady de payer avec usure la complaisance qu'il voulait bien avoir pour elle, il se laissa enfermer comme l'alfakih.

152e JOUR.

Il ne restait plus que le gouverneur, qui vint aussi à minuit se présenter à la porte. Dalla l'introduisit de même que les deux autres, et Arouya le reçut de la même manière. Elle lui fit bien des caresses; et lorsqu'elle s'aperçut que le vieux seigneur devenait trop pressant, elle fit un signe dont elle était convenue avec Dalla, qui sortit. Un moment après on entendit frapper assez rudement à la porte de la rue, et bientôt la vieille esclave entra dans la chambre

avec précipitation, en disant d'un air effrayé : Ah, madame, quel contre-tems ! Le cady vient d'entrer; on le conduit dans l'appartement de votre mari. O ciel, s'écria la jeune marchande, quel fatal événement! ma chère Dalla, poursuivit-elle, va doucement écouter ce que ce juge dit à Banou, et reviens nous en instruire. La vieille esclave sortit une seconde fois, et pendant qu'elle faisait semblant d'être occupée à s'acquitter de la commission dont sa maîtresse l'avait chargée, le gouverneur dit à la dame : Qui peut amener ici le cady à l'heure qu'il est ? Banou aurait-il quelque mauvaise affaire ? Non, répondit Arouya, et je ne suis pas moins étonnée que vous de l'arrivée de ce juge.

Dalla peu de tems après revint sur ses pas, et dit à sa maîtresse : Madame, j'ai prêté une oreille attentive aux discours qui se tiennent dans l'appartement du seigneur Banou, et j'en ai assez entendu pour savoir de quoi il s'agit. Le cady vient dans cette maison pour vous interroger en présence de Danischmende, dont il est accompagné. Ce docteur soutient qu'il vous a rendu les sequins que votre époux lui a prêtés. Le grand visir, qu'on a informé de cette affaire, a chargé le cady de l'approfondir dès cette nuit pour lui en rendre compte demain matin.

Là-dessus Arouya eut recours aux larmes, et pria le gouverneur de vouloir bien se cacher, en lui

disant : Monseigneur, je vous conjure d'avoir pitié de moi. Le cady, Banou et Danischmende vont venir ici. Épargnez-moi la honte de passer pour une femme infidèle. Ayez quelque égard à la faiblesse que j'ai pour vous. Entrez dans mon cabinet, et permettez que je vous enferme dans un coffre pour quelques instans. Comme le vieux seigneur marquait avoir quelque répugnance pour ce qu'on lui proposait, la dame se jeta à ses pieds, et eut enfin le pouvoir de le persuader.

Le gouverneur fut donc mis dans le troisième coffre. Alors la femme du marchand ferma le cabinet, et alla trouver son mari pour lui conter tout ce qui s'était passé. Après s'être tous deux réjouis aux dépens des trois amans infortunés, Banou dit : Eh! de quelle manière prétendez-vous dénouer cette aventure ? Vous le saurez demain, répondit Arouya. Souvenez-vous seulement que je vous ai promis de nous venger d'une manière éclatante, et soyez assuré que je vous tiendrai parole.

En effet, le jour suivant elle se rendit à mon palais, et se glissa dans la salle où je donnais audience à mes peuples. Aussitôt que je l'aperçus, son air noble et la beauté de sa taille attirèrent mon attention. Je la fis remarquer à mon grand visir. Voyez-vous, lui dis-je, cette femme bien faite ? Dites-lui de s'approcher de mon trône. Le visir lui

dit de s'avancer. Elle fendit la presse, et vint se prosterner devant moi. Quel sujet vous amène ici, lui dis-je? Levez-vous et parlez. O puissant monarque du monde, répondit-elle après s'être relevée, puissent les jours de votre majesté être éternels, ou du moins ne finir qu'avec les siècles. Si vous voulez avoir la bonté de m'entendre, je vais vous conter une histoire qui vous surprendra. Je le veux bien, lui dis-je, je suis disposé à vous écouter.

Je suis femme, reprit-elle, d'un marchand nommé Banou, qui a l'honneur d'être votre sujet, et de demeurer dans votre ville capitale. Il prêta, il y a quelques années, mille sequins au docteur Danischmende, qui soutient qu'il ne les a pas reçus. J'ai été chez cet alfakih les lui demander; il m'a répondu qu'il ne devait rien à mon mari; mais qu'il me donnerait deux mille sequins si je voulais satisfaire les desirs qu'il m'a témoignés. J'ai été me plaindre au cady de la mauvaise foi du docteur. Le juge m'a déclaré qu'il ne me rendrait pas justice, à moins que je n'eusse pour lui la complaisance que Danischmende a exigée de moi. Confuse, indignée du mauvais caractère du cady, je l'ai quitté brusquement, et me suis adressée au gouverneur de Damas, parce que mon mari est connu de lui. J'ai imploré son secours; mais je ne l'ai pas trouvé plus généreux que le cady, et il n'a rien épargné pour me séduire.

153e JOUR.

J'avais de la peine à croire ce qu'elle me racontait, ou plutôt je soupçonnais Arouya d'inventer cette fable pour rendre auprès de moi un mauvais office à Danischmende, au cady et au gouverneur Non, non, lui dis-je, je ne puis ajouter foi au discours que vous me tenez. Je ne saurais me persuader qu'un docteur soit capable de nier qu'il ait reçu une somme qu'on lui a prêtée, ni qu'un homme que j'ai choisi pour rendre justice au peuple vous ait fait une insolente proposition. O roi du monde, me dit la femme de Banou, si vous refusez de me croire sur ma parole, du moins j'espère que vous en croirez les témoins irréprochables que j'ai de tout ce que je dis. Où sont-ils ces témoins, repris-je avec étonnement? Sire, repartit-elle, ils sont chez moi ; envoyez-les, s'il vous plaît, chercher tout-à-l'heure, leur témoignage ne sera point suspect à votre majesté.

J'envoyai sur-le-champ des gardes à la maison de

Banou, qui leur livra les trois coffres où étaient les amans. Les gardes les ayant apportés en ma présence, Arouya me dit : Mes témoins sont là-dedans. En achevant ces paroles, elle tira de dessous sa robe trois clés, et ouvrit les coffres. Jugez quelle fut ma surprise, de même que celle de toute ma cour, lorsque nous aperçûmes le docteur, le gouverneur et le cady, tous trois presque nus, pâles, défaits, et très-mortifiés du dénouement de l'aventure. Je ne pus d'abord m'empêcher de rire de les voir dans cette situation qui ne manqua pas d'exciter aussi les ris de tous les spectateurs. Mais je pris bientôt un air sérieux, et j'apostrophai les amans dans des termes qu'ils méritaient. Après leur avoir fait publiquement des reproches, je condamnai le docteur Danischmende à donner quatre mille sequins d'or à Banou, je déposai le cady, et confiai le gouvernement de la ville de Damas à un autre seigneur de ma cour. Ensuite ayant fait ôter les coffres, j'ordonnai à la jeune marchande de lever son voile. Montrez-nous, lui dis-je, ces traits dangereux dont la vue a été si fatale à ces trois personnes qui s'en sont laissés charmer.

La femme de Banou obéit. Elle leva son voile, et nous fit voir toute la beauté de son visage. L'émotion que cet événement et la nécessité de demeurer exposée aux regards de toute ma cour lui causaient, ajoutait un nouvel éclat à son teint. Je n'ai jamais

rien vu de si beau qu'Arouya. J'admirai ses charmes, et je m'écriai dans l'excès de mon admiration : Ah ! qu'elle est belle! l'alfakih, le cady et le gouverneur ne me paraissent plus si coupables.

Je ne fus pas le seul qu'elle frappa. A la vue de son incomparable beauté, il s'éleva dans ma cour un murmure applaudissant. Tout le monde n'avait des yeux que pour elle. On ne pouvait se lasser de la regarder ni de la louer. Comme je témoignai que je souhaitais d'entendre un détail circonstancié de l'histoire qu'elle venait de nous conter succinctement, elle nous en fit un récit avec tant d'esprit et de grâce, qu'elle augmenta encore notre admiration. La salle d'audience retentit de louanges ; et ceux qui connaissaient Banou, malgré le mauvais état de ses affaires, le trouvaient trop heureux d'avoir une si charmante femme.

Après qu'elle eut satisfait ma curiosité, elle me remercia de la justice que je lui avais rendue, et se retira chez elle. Mais hélas ! si elle cessa d'être devant mes yeux, elle ne cessa point de s'offrir à ma pensée. Je fus sans cesse occupé de son image ; je ne pus m'en distraire un seul moment. Et enfin, m'apercevant qu'elle troublait mon repos, j'envoyai secrètement chercher son époux. Je le fis entrer dans mon cabinet, et je lui parlai de cette sorte : Écoutez, Banou, je sais la situation où vous a réduit votre cœur généreux, et je ne doute point

que le chagrin de ne pouvoir plus vivre comme vous avez toujours vécu jusqu'ici, ne vous soit plus sensible que votre misère même : j'ai résolu de vous remettre en état de régaler vos amis, vous pourrez même faire plus de dépense que vous n'en avez jamais fait, sans craindre de tomber dans la pauvreté. En un mot, je veux vous accabler de biens, pourvu que de votre côté vous soyez disposé à me faire un plaisir que j'exige de vous. Je suis épris d'une passion violente pour votre femme : répudiez-la, et me l'envoyez. Faites-moi ce sacrifice, je vous en conjure, et par reconnaissance, outre toutes les richesses que je veux vous donner, je consens que vous choisissiez la plus belle esclave de mon sérail; je vais vous mener moi-même dans l'appartement de mes femmes, et vous prendrez celle qui vous plaira davantage.

154e JOUR.

Grand roi, me répondit Banou, les biens que vous me promettez, quelque considérables qu'ils

puissent être, ne sauraient me tenter, s'il faut les acheter par la perte de ma femme. Arouya m'est cent fois plus chère que toutes les richesses du monde. Jugez, sire, de mes sentimens par les vôtres, et vous verrez si je puis être ébloui de la fortune brillante que vous m'offrez. Cependant tel est l'amour que j'ai pour mon épouse, que je suis capable de préférer sa propre satisfaction à la mienne. Je vais de ce pas la trouver, lui apprendre l'effet que sa beauté a produit sur vous, et les offres que vous me faites pour que je vous cède sa possession; peut-être que, charmée d'une conquête si glorieuse, elle me laissera voir une secrète envie d'être répudiée, et si cela est, je jure que je la répudierai sans balancer, malgré la tendresse que j'ai pour elle. Je m'immolerai à son bonheur, quelque chagrin que me puisse causer sa perte.

Il ne me disait rien qu'il ne fût effectivement capable de faire. Aussitôt qu'il m'eut quitté, il alla chez lui rendre compte à sa femme de l'entretien qu'il venait d'avoir avec moi : Arouya, lui dit-il, après lui avoir dit tout ce que je lui avais proposé, ma chère Arouya, puisque vous avez charmé le roi, profitez de votre bonne fortune. Allez vivre avec ce jeune monarque. Il est aimable, et plus digne que moi de vous posséder. En faisant son bonheur, vous

jouirez d'un sort plus beau que celui d'être associée à mes malheurs. Il ne put achever ces paroles sans répandre quelques larmes. Sa femme en fut vivement touchée. O Banou, lui répondit-elle, vous imaginez-vous me causer quelque joie en m'apprenant l'amour du roi? pensez-vous que la grandeur me touche? Ah! détrompez-vous si vous avez cette pensée, et croyez plutôt, tout malheureux que vous êtes, que j'aime mieux vivre avec vous qu'avec aucun prince du monde.

Le vieux marchand fut enchanté de ce discours; il embrassa sa femme avec transport. Phénix du siècle, s'écria-t-il, que vous méritez de louanges! Vous êtes digne de régner sur le cœur auquel vous me préférez. Il n'est pas juste qu'une épouse si charmante soit le partage d'un homme tel que moi. Je suis déjà dans un âge fort avancé, et vous n'êtes encore qu'au commencement de vos beaux jours. Je ne suis qu'un infortuné, et vous pouvez en m'abandonnant vous faire la plus heureuse destinée. C'est demeurer trop long-tems liée à un homme qui n'a rien qui vous parle en sa faveur que votre vertu. Ne vous refusez point au rang où l'amour vous appelle, et sans envisager quelle sera ma douleur quand je vous aurai perdue, consentez que je vous répudie pour rendre votre sort plus agréable.

Plus Banou témoignait vouloir me céder Arouya,

plus elle résistait. Enfin, après un long combat où l'amour conjugal demeura le plus fort, le marchand dit à sa femme : O ma chère épouse, contentez-vous donc de régner sur mon cœur, puisque vous bornez-là tous vos désirs ; mais que dirai-je au roi ? il attend ma réponse, et il se flatte sans doute qu'elle sera telle qu'il la souhaite. Si je vais lui annoncer vos refus, que n'avons-nous point à craindre de son ressentiment ? Songez que c'est un souverain. Vous savez qu'il peut tout. Peut-être emploiera-t-il la violence pour vous obtenir; je ne pourrai vous défendre contre un rival si puissant.

Je vois bien, répondit Arouya, le malheur qui nous menace ; mais il n'est pas possible de l'éviter. Au lieu d'aller trouver le roi, et de l'irriter en lui apprenant que je renonce à l'honneur qu'il me veut faire, prenez tout l'argent qui vous reste. Emportons ce que nous avons de plus précieux ; éloignons-nous de Damas ; fuyons, et nous recommandons au prophète, il ne nous abandonnera point. Banou goûta cet avis et résolut de le suivre.

Il n'eurent pas plus tôt formé cette résolution qu'ils l'exécutèrent. Ils sortirent de la ville dès le jour même, et marchèrent vers le grand Caire. J'appris tout cela le lendemain, de Dalla Moukhtala, qui n'avait pas voulu accompagner sa maîtresse, et qui me fut amenée par un homme de confiance que j'avais

envoyé chez Banou, dans l'impatience où j'étais de le revoir. Si j'eusse été moins maître de mes passions, et que j'eusse absolument voulu me satisfaire, j'aurais bientôt eu Arouya malgré elle dans mon sérail; je n'avais qu'à faire courir sur ses pas, mais c'eût été commettre une action injuste, et je n'ai jamais aimé à contraindre les cœurs.

Je laissai donc à la femme du marchand la liberté de me fuir et de se retirer où il lui plairait, et je m'étudiai à vaincre un amour malheureux; étude qui ne fut pas moins vaine que pénible. Arouya, malgré tous les efforts que je faisais pour l'éloigner de ma pensée, m'était toujours présente. Sa beauté et sa vertu l'établirent dans mon cœur; et depuis plus de vingt années son souvenir me rend insensible aux charmes de mes esclaves les plus belles; les plus piquantes m'amusent sans m'occuper.

Bedreddin Lolo, finit en cet endroit son histoire. Le visir Atalmulc et le prince Séyf-el-Mulouk, lui demandèrent s'il ne savait point ce qu'Arouya pourrait être devenue. Il répondit que non, et qu'il n'en avait reçu aucunes nouvelles depuis qu'elle avait quitté Damas. Il faut avouer, dit alors le favori en souriant, que nous sommes des amans assez singuliers. Le roi se rend aux premiers regards d'une petite bourgeoise qui lui préfère un vieillard, et pendant plus de vingt ans il en conserve un tendre sou-

venir sans en avoir été aimé. Moi, j'aime une femme qui vivait du tems de Salomon; et le visir... mais je me trompe, ajouta-t-il en se reprenant, pour le seigneur Atalmulc, je conviens qu'il aurait tort d'oublier la princesse Zélica. Elle en a trop bien usé avec lui pour qu'il en perde la mémoire.

155e JOUR.

Le roi de Damas ne put s'empêcher de rire de la réflexion de Séyf-el-Mulouk. Il en riait encore, quand tout-à-coup il aperçut un assez grand nombre de chameaux et de chevaux qui paissaient dans une prairie. Il y remarqua aussi plusieurs pavillons tendus, sous lesquels il y avait des hommes qui passaient le tems à boire et à manger. Gagnons cette prairie, dit-il au visir et au favori. Sachons qui sont les gens que nous voyons et où ils vont. Aussitôt ils poussèrent leurs chevaux vers les pavillons, et à mesure qu'ils s'en approchaient, ils découvraient de nouvelles choses.

Lorsqu'ils furent auprès de la prairie et qu'ils pu-

rent clairement distinguer les objets, ils s'aperçurent que toutes les tentes étaient magnifiques et qu'il y en avait une entre autres d'une étoffe d'or et de soie, dans laquelle ils démêlèrent un grand homme richement vêtu et de fort bonne mine. Il était assis, les jambes croisées, sur un très-beau tapis de pied. Et on voyait devant lui différentes sortes de mets servis dans des plats d'or. A quelques pas de lui s'élevait un buffet paré d'une infinité de vases précieux. Ce vénérable personnage, qui pouvait avoir cinquante ans, mangeait tout seul. Vingt ou trente officiers habillés fort proprement se tenaient debout derrière lui, et deux esclaves bien armés faisaient la garde à l'entrée de son pavillon.

Comme Bedreddin et ses compagnons le voyaient distinctement, il les voyait de même. Il leur envoya un de ses officiers pour leur demander qui ils étaient et où ils allaient. Mon ami, dit le roi de Damas à à l'officier, nous sommes trois marchands joailliers. Nous venons de la cour de Circassie, et nous allons à Bagdad. Apprenez-nous, de grâce, à votre tour, le nom de votre maître. C'est sans doute quelque puissant prince qui voyage par curiosité. Non, seigneur, répondit l'officier, mon maître ne compte point de kans parmi ses aïeux ; il ne se pique point d'une illustre origine, il se pique seulement d'avoir l'ame grande et généreuse. Il s'appelle Aboulfaoua-

ris, surnommé par excellence le grand voyageur. Il méritait à la vérité de naître prince, car il en a toutes les manières. Il demeure ordinairement à Basra, où il a fait bâtir un palais de marbre. Il reçoit parfaitement tous ceux qui le viennent voir, et personne ne sort de chez lui sans avoir reçu quelque présent. Il donne presque tous les jours à manger aux plus grands seigneurs de la cour de Basra; et le roi prend tant de plaisir à son entretien, qu'il l'envoie souvent chercher pour lui faire raconter ses aventures. Il faut donc, dit Bedreddin, qu'il lui en soit arrivé de fort surprenantes. On ne peut rien entendre de plus extraordinaire, repartit l'officier; mais après tout, il n'est pas fort étonnant qu'un homme qui a parcouru la mer des Indes, qui en connaît presque toutes les îles, ait vu des choses singulières.

L'officier, après avoir ainsi parlé, retourna vers son maître, qui ne sut pas plus tôt que les étrangers qui s'offraient à sa vue étaient des marchands, qu'il se leva et sortit de sa tente pour les aller recevoir. Il se fit de part et d'autre beaucoup de complimens. Ensuite Aboulfaouaris ayant obligé Bedreddin, Atalmulc et Séyf-el-Mulouk d'entrer sous son pavillon, il les pria de s'asseoir sur le tapis de pied et de manger avec lui. Ils firent ce qu'il souhaitait. Ils mangèrent de plusieurs ragoûts fort bons, burent des liqueurs que

des esclaves leur présentèrent dans des coupes d'or enrichies de rubis et d'émeraudes.

156e JOUR.

Aboulfaouaris fit paraître tant d'esprit pendant le repas, que le roi de Damas et ses deux compagnons en furent charmés. Quoique vif, il pensait avec beaucoup de justesse et parlait fort agréablement. Bedreddin se savait bon gré d'avoir rencontré un homme de si bonne conversation. Il lui en témoigna sa joie, et le pria de souffrir qu'ils allassent de compagnie. Aboulfaouaris répondit à cela fort poliment, et ils continuèrent à s'entretenir. Cependant les esclaves du grand voyageur chargeaient les chameaux qu'ils avaient déchargés pour les laisser paître et reposer. Ils pliaient les tentes, et il n'en restait plus à enlever que celle de leur maître, qui voyant qu'il fallait partir, se leva, monta sur un très-beau cheval qui lui fut amené par un de ses officiers, et se mit en marche avec les trois faux marchands et tout son

monde, qui consistait en plus de deux cents personnes armées de flèches et de sabres. Ainsi la caravane n'étant pas facile à piller, marchait vers Basra en toute assurance à petites journées.

Aboulfaouaris conçut insensiblement de l'amitié pour le roi de Damas et pour ses compagnons, peut-être parce qu'il s'aperçut qu'il leur plaisait et qu'ils l'écoutaient comme un oracle. L'attention avide qu'ils prêtaient à ses discours le mit en humeur de parler. Il commença à les entretenir de ses voyages. Il y a peu d'hommes de mon âge, leur dit-il, qui aient autant voyagé que moi. Je connais mieux la côte de la mer des Indes que mon propre pays. J'ai vu des choses si prodigieuses que je n'oserais les écrire, de peur de passer pour un imposteur. Les aventures même qui me sont arrivées sont pour la plupart si extraordinaires, que les personnes à qui je les ai racontées n'y auraient point ajouté foi, si je n'étais pas connu pour un homme ennemi du mensonge.

Le seigneur Aboulfaouaris donnait trop beau jeu au roi de Damas et à Séyf-el-Mulouk pour ne pas exciter leur curiosité. Ils se mirent à le presser vivement de leur conter son histoire, et il se rendit bientôt à leurs instances. Oui, mes seigneurs, leur dit-il, j'y consens, puisque vous paraissez le souhaiter avec ardeur. Mais je vous prie de vous ressouvenir de ce que je viens de dire. Vous aurez de la peine à

croire une partie des choses que vous allez entendre.

LES AVENTURES SINGULIÈRES D'ABOULFAOUARIS, SURNOMMÉ LE GRAND VOYAGEUR.

PREMIER VOYAGE.

Je suis fils d'un maître de navire de Basra, et je me nomme Aboulfaouaris. Mon père m'obligeait dès mon enfance à l'accompagner dans les voyages qu'il faisait sur la mer des Indes; de manière qu'à douze ans je connaissais déjà une partie des îles qu'elle recèle dans son vaste contour. Il amassa quelque bien, il se mit dans le commerce, et dans moins de dix années il devint un des plus riches marchands de Basra.

Un jour il me dit: Mon fils, j'ai quelques comptes importans à régler avec mon correspondant de l'île de Sérendib. J'ai résolu de vous envoyer en ce pays-là pour y terminer mes affaires. Quelque regret que j'eusse de quitter mon père, le désir de voir la fameuse ville de Sérendib, où j'avais déjà été, à la vérité, mais dans un âge peu propre à en remarquer les beautés, me fit accepter avec joie la commission qu'il me donnait. Je partis bientôt avec toutes les instructions et tous les pouvoirs nécessaires. Je m'em-

barquai dans le port de Basra dans un vaisseau chargé de marchandises pour Surate et pour l'île de Sérendib.

Nous traversâmes le golfe de Basra, qui a plus de trois cents lieues de long et cinquante de large. Il est formé par la pointe orientale de l'Arabie heureuse et la méridionale de la Perse; et les deux pointes de ce golfe viennent se joindre à son embouchure vers Ormus. Nous nous arrêtâmes quelque tems dans cette dernière ville, puis nous entrâmes dans la pleine mer de Perse, et tournâmes à l'est vers Surate, où nous arrivâmes heureusement. Nous y laissâmes nos marchandises qui étaient destinées pour ce lieu-là, et nous nous en allâmes à l'île de Sérendib débarquer les autres.

157e JOUR.

Nous eûmes le bonheur de nous y rendre sans aucun fâcheux accident. La première chose que je fis, fut de demander la demeure du correspondant de

mon père. On me l'eut bientôt enseignée, parce qu'il n'y avait personne dans la ville de Sérendib qui ne connût le seigneur Habib; c'était un des plus riches négocians de toute l'île, et un très-honnête homme. Il me fit un accueil tel que je devais l'attendre du meilleur ami de mon père. Après m'avoir embrassé, il me dit qu'il ne souffrirait point que je logeasse ailleurs que chez lui, et il me fut impossible de m'en défendre.

Comme il entendait parfaitement les affaires et qu'il ne voulait rien que de juste, nous eûmes en peu de jours terminé nos comptes. J'allais voir dans mes heures de relâche les raretés de la ville, qui sont en très-grand nombre. Je m'instruisais des lois de ces peuples, de leurs occupations, de leur gouvernement. Enfin, au bout de cinq ou six semaines, mes affaires se trouvant finies et ma curiosité pleinement satisfaite, je me préparai à m'en retourner, et je n'en attendis pas long-tems l'occasion. Un vaisseau de Surate, qui était venu à Sérendib pour y échanger des marchandises, était prêt à se mettre en mer, et je devais m'y embarquer.

La veille de mon départ, comme je m'en revenais chez mon hôte, environ sur le midi, je vis passer auprès de moi une dame parfaitement bien faite, magnifiquement vêtue, et suivie d'un esclave qui lui portait quelques emplettes qu'elle venait de faire.

Quoiqu'un voile épais dérobât à mes yeux la beauté de son visage, je ne laissai pas d'être frappé de son grand air et de la majesté de son port. Je m'arrêtai pour la considérer, et mon attention me faisant remarquer de nouveaux charmes dans sa personne, je ne pus m'empêcher de m'écrier dans mon transport : O l'aimable personne! c'est sans doute la favorite du roi. Elle entendit ces paroles; elle s'arrêta avec surprise, et me regarda fort attentivement : puis elle continua son chemin sans rien dire ni même sans donner aucune marque qu'elle fût satisfaite ou choquée de ma liberté. Pour moi je demeurai assez longtems à faire réflexion sur cette aventure, et fort agité des mouvemens qu'elle me causait. Je craignais d'avoir irrité cette dame, pour qui je commençais à sentir ce que je n'avais encore jamais senti pour personne.

J'étais tout occupé de cette idée, lorsqu'un esclave m'aborda. Je le reconnus pour celui qui suivait la dame, et sa vue redoubla mon agitation. Que me voulez-vous, mon ami, lui dis-je? Seigneur, me répondit-il d'un air respectueux, j'ai ordre de vous prier de me suivre dans un lieu où j'aurai l'honneur de vous conduire. Si c'est de la part de votre maîtresse, repris-je tout ému, je suis soumis à ses ordres ; j'y souscrirai sans peine, quelque destinée qui me soit préparée. Ma maîtresse, repartit l'esclave, ne

s'est pas expliquée sur ses intentions; mais si vous déférez à sa prière, je ne crois pas que vous ayez sujet de vous en repentir.

158e JOUR.

Je me laissai prendre à ces paroles. J'eus beau me représenter que je devais partir le lendemain et que je ne devais songer qu'à mon départ, je suivis l'esclave, au hasard de tout ce qu'il en pouvait arriver. Il me conduisit par de petites rues détournées à un grand palais, dont le seul aspect me charma. Nous y entrâmes; et, m'ayant fait entrer dans un spacieux appartement garni de meubles magnifiques, il me dit de demeurer là, et d'attendre qu'on m'y vînt chercher. J'étais trop agité pour m'occuper de tant de choses riches et curieuses, qui dans une autre conjoncture auraient arrêté long-tems mes regards. Je ne pensais qu'à la maîtresse de ce palais.

Pendant que j'y rêvais, plusieurs dames vinrent embellir de leurs charmes le salon où j'étais; mais

quelque belles qu'elles fussent, elles cédaient toutes à celle dont j'attendais la venue. Enfin elle parut. Je la reconnus à sa taille et à son air, et comme elle n'avait point alors de voile, je la trouvai encore plus belle que je ne l'avais trouvée bien faite. Les pierreries et la richesse de son ajustement relevaient encore ses grâces naturelles, qui n'avaient pas besoin du secours de l'art pour enchanter. J'en fus ébloui ; elle s'en aperçut et en sourit. Elle se plaça sur un sofa qui ressemblait assez à un petit trône, et ses femmes se rangèrent à droite et à gauche en deux files.

Alors m'adressant la parole : Approchez, jeune homme, me dit-elle avec assez de douceur; une autre que moi se trouverait peut-être offensée du peu de respect que vous m'avez marqué dans un lieu public; mais vous me paraissez étranger, et cela mérite quelque indulgence. Je vous dirai même que les astres m'inclinent à vous vouloir du bien. Si vous vous rendez digne de mes sentimens par un attachement sincère, je vous permettrai d'aspirer à mes bontés, grâce que je n'ai encore accordée à personne.

A ces mots, qu'elle prononça avec un air de majesté qui augmentait le prix de la faveur que je recevais, je me sentis transporté de joie : Ah ! sultane, m'écriai-je, en me prosternant à ses pieds, l'ai-je bien entendu ? A quelle fortune daignez-vous élever

un étranger qui n'a d'autre mérite que de vous trouver adorable ! Tant mieux, interrompit-elle. La grâce en sera d'autant plus grande que vous croirez moins la mériter. Apprenez-moi, poursuivit-elle, de quel pays vous êtes, quelle est votre naissance, et ce qui vous a fait venir à Sérendib.

Je satisfis pleinement sa curiosité ; mais lorsque je dis que je devais le lendemain m'embarquer pour m'en retourner, elle m'interrompit en marquant quelque émotion. Quoi donc, Aboulfaouaris, me dit-elle, vous avez dessein de nous quitter si tôt ! La plus belle île de la mer des Indes n'a pas assez de charmes pour vous retenir plus long-tems ? Princesse, répondis-je, la ville de Sérendib a sans doute de quoi charmer des yeux plus difficiles que les miens ; mais quelques merveilles qu'on admire dans la superbe enceinte de ces murs, je m'en arracherais sans peine, si ce jour n'eût pas offert à mes yeux des appas plus capables de m'arrêter. Vous ne persévérez donc plus, reprit la dame en souriant, dans la résolution de ce départ si précipité ? Après les glorieuses espérances, lui repartis-je, que vous m'avez permis de concevoir, puis-je, ma reine, avoir d'autre volonté que celle qu'il vous plaira de m'inspirer ? Avec de pareils sentimens, repliqua-t-elle, vous ne sauriez manquer de me plaire, et je ne me repens point d'avoir fixé mon choix sur vous.

En achevant de parler ainsi, elle me dit de m'asseoir à côté d'elle sur son sofa ; et comme j'en faisais difficulté, elle me témoigna si sérieusement qu'elle s'offenserait de mon refus, que je m'imaginai lui marquer mieux mon respect en obéissant qu'en prenant auprès d'elle un air d'esclave. Elle m'apprit qu'elle se nommait Canzade, qu'elle était fille d'un premier visir du roi de Sérendib ; que la mort de son père la laissait en droit de disposer de son sort ; que les plus grands seigneurs de l'état l'avaient recherchée ; mais qu'elle s'était refusée à leur poursuite, et n'avait pas voulu jusque-là s'engager : elle m'avoua que les paroles qui m'étaient échappées en la voyant passer auprès de moi, l'avaient frappée ; qu'elle m'avait regardé avec attention, et que ma personne lui avait plu ; que son père, pendant quarante ans passés dans les emplois, avait amassé des biens immenses, qu'il ne tiendrait qu'à moi de partager avec elle.

159e JOUR.

Je lui témoignai ma reconnaissance dans les termes les plus tendres et les plus soumis, et je parlai d'une manière à lui persuader que sa personne me touchait plus que ses richesses. Elle parut satisfaite de mes sentimens. Nous changeâmes ensuite de matière, et je reconnus dans notre entretien que la nature avait pris plaisir à joindre en elle les plus rares qualités de l'esprit à celles du corps.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de douze esclaves qui entrèrent dans le salon. Ils portaient tous les préparatifs d'un grand repas. Ils eurent en moins de rien dressé et couvert la table des mets les plus exquis. L'odeur admirable faisait juger de la finesse des assaisonnemens. Canzade me prit par la main, se mit à table, et me fit asseoir auprès d'elle. Nous commençâmes à manger. Elle me servait de sa propre main tout ce qu'il y avait de meilleur. La délicatesse et la variété des vins répon-

daient à celles des viandes. Ils étincelaient dans l'or et le cristal où elle les faisait verser; mais les esprits qu'ils exhalaient m'enivraient moins que les regards de la dame, qui, me présentant une coupe d'un air riant, allumait dans mon cœur une flamme qui s'augmentait de moment en moment.

Elle m'entretint pendant le repas d'agréables choses. L'enjouement de son humeur avait un charme particulier. Le désir de plaire y joignait de nouvelles grâces. Aboulfaouaris, me disait-elle, toutes les fois qu'elle m'offrait du vin dont je n'avais pas encore bû, goûtez de ce vin. Ses belles lèvres en faisaient auparavant l'essai, et semblaient le rendre encore plus délicieux qu'il n'était. Je prenais la coupe avec transport, et en buvant la liqueur, j'avalais à longs traits le doux poison de l'amour.

Sur la fin du repas, les femmes de Canzade se partagèrent; les unes prirent des instrumens, et commencèrent à chanter; les autres se mirent à danser des danses assez semblables aux nôtres. Chacune s'acquittait également bien de son devoir; et soit dans le chant, soit dans la danse, l'art, la justesse et la méthode étaient parfaitement observés. Tandis qu'on chantait les airs les plus tendres, les yeux de Canzade et les miens parlaient un langage muet le plus touchant du monde. Il était entremêlé de soupirs brûlans qui marquaient assez l'ardeur de nos désirs.

La dame, après que ses femmes eurent chanté, voulut chanter elle-même. Elle se fit donner une coupe, et jetant sur moi un regard où la tendresse et la joie paraissaient également dépeintes, elle chanta un air, dont le sens était : *Que le vin disposait merveilleusement par sa douce chaleur le cœur d'une dame à partager les feux de son amant.*

Le repas fini, on apporta des parfums. C'était une cassolette d'or où brûlait un bois de la meilleure canelle de toute l'île de Sérendib. Nous nous lavâmes les mains avec des eaux de senteur. Ensuite nous donnâmes toute notre attention aux chants et aux danses qui continuaient toujours, quoique nous fussions levés de table. Ces divertissemens nous menèrent jusqu'au soir.

La nuit étant arrivée, je voulus prendre congé de la dame. Comment donc, me dit-elle d'un air mécontent, vous songez encore à me quitter ? Après les assurances que vous m'aviez données de n'avoir point d'autres volontés que les miennes, je ne m'attendais pas à un pareil compliment. L'accueil que je vous fais ne vous paraît pas sans doute mériter que vous en souhaitiez la continuation. Pour un homme qui veut faire croire qu'il est fort épris, vous avez des impatiences qui sont assez nouvelles. Vous craignez autant la nuit que les autres amans la souhaitent. Ah ! madame, m'écriai-je, que vous lisez mal dans le

fond de mon cœur ! Cet accueil dont vous m'accusez si injustement de ne pas connaître le prix, fait la plus douce idée de mon esprit. J'ai craint d'abuser de vos bontés ; et bien loin de me blâmer d'avoir voulu prendre congé de vous, plaignez-moi plutôt de la violence que je me suis faite pour me résoudre à m'éloigner de vos charmes. On doit peu vous plaindre, repartit-elle, d'une violence que vous pouviez vous épargner. Une si grande discrétion m'est suspecte. Je ne vous conseille pas d'entreprendre de vous en faire un mérite auprès de moi. Eh ! pouvais-je, madame, lui dis-je, me flatter que vous me destiniez à passer la nuit dans votre palais ? Après tout ce que je vous ai dit, repartit-elle, je vous aurais pardonné de le croire. Je démèle dans votre procédé une tiédeur qui répond mal de la vivacité de vos sentimens.

160e JOUR.

Je ne manquai pas de dire à la dame qu'elle me faisait une cruelle injure de me soupçonner de froi-

deur Je me répandis en discours passionnés pour la désabuser. Je lui avouai qu'au milieu de tous les plaisirs qu'elle avait eu la bonté de me procurer, je n'avais pu me défendre d'un mouvement d'inquiétude. Je lui racontai la réception que mon hôte m'avait faite à mon arrivée à Sérendib; je lui représentai qu'il devait être fort en peine de moi, et qu'il le serait encore bien davantage si je n'allais pas coucher chez lui.

Canzade se laissa persuader. Elle entra dans l'obligation où j'étais de mettre l'esprit de Habib en repos; mais elle ne voulut pas que je sortisse pour l'aller trouver moi-même, quelques sermens que je lui fisse de revenir sur-le-champ. Elle craignait que le prudent Habib ne m'empêchât de suivre les mouvemens de mon amour. Elle me permit seulement de lui écrire, et encore me défendit-elle de lui faire le moindre détail de mon aventure, et de lui mander le lieu où j'étais. Sa défiance là-dessus alla même si loin, qu'elle voulut dicter la lettre. Ainsi je mandais simplement à mon hôte qu'une affaire importante m'obligeait à retarder mon départ, et me priverait de sa vue pour quelques jours; que je le priais de n'être point en peine de moi.

Elle fit porter la lettre à Habib, et se voyant assurée sur mon départ, elle me mena dans tous les appartemens de son palais, et m'en montra les magni-

ficences, qui me parurent dignes d'un premier visir. Cette dame, lorsque l'heure de se reposer fut venue, me conduisit à l'appartement qu'elle m'avait destiné, et qui n'était pas le moins riche de son palais. Elle m'y laissa, et à peine fut-elle sortie, que plusieurs esclaves chargés du soin de me servir m'apportèrent tout ce qu'il faut pour un propre et galant déshabillé. Ils m'aidèrent à me mettre au lit.

Lorsque je me vis seul, et en liberté de faire des réflexions sur l'état où je me trouvais, je dis en moi-même : à quoi aboutira tout ceci ? Quel sort brillant vient s'offrir à moi ? Quelles richesses sont étalées dans ce palais ? Dois-je en effet espérer que je serai bientôt possesseur d'une si belle dame ? Non, Aboulfaouaris, non, tout cela n'est point fait pour toi. Cesse de te flatter. Ce sont des piéges que la fortune te tend, et tu verras bientôt sans doute s'évanouir comme un songe décevant toutes ces idées de grandeur et de volupté dont tu t'enivres.

Cette pensée ne laissait pas de me troubler; mais un moment après je me représentais que j'avais tort de m'alarmer; que Canzade n'ayant point d'intérêt à me tromper, je ne devais point me défier de ses bontés; que les manières de ses gens m'avaient paru très-sérieuses et très-naturelles, et que j'avais même remarqué dans ses yeux qu'elle était touchée d'une véritable passion pour moi. Ainsi tantôt me livrant

à ma confiance, et tantôt cédant à mon inquiétude, comme un vaisseau agité par deux vents opposés, je passai la nuit entière sans prendre aucun moment de repos.

Le jour me surprit que je rêvais encore avec beaucoup de vivacité aux mêmes choses qui m'avaient occupé toute la nuit. Le soleil vint éclairer mon appartement; il en faisait briller les riches meubles. Ébloui de leur éclat, je regardais ce palais comme un de ces châteaux enchantés où l'art magique, maîtrisant la nature, étale tout son pouvoir. Je me levai, et aussitôt les esclaves qui m'avaient aidé à me mettre au lit m'entendant marcher, entrèrent chargés de robes magnifiques. J'en pris une d'une étoffe de soie verte relevée d'une broderie d'or, dont le travail me plaisait infiniment pour le bon goût du dessin.

A peine en fus-je revêtu, que Canzade ayant appris que j'étais visible, vint me demander si j'avais bien reposé. Son impatience de me revoir ne lui avait pas permis d'attendre que j'allasse la trouver dans son appartement. Je lui répondis que j'avais passé la nuit d'une manière à mériter qu'elle avançât le moment de mon bonheur. A quoi elle repartit en souriant qu'elle voulait être pleinement instruite de la sincérité de mes paroles, avant que de faire une démarche si délicate pour son repos.

161e JOUR.

Je demeurai huit jours dans le palais de Canzade, où je fus traité avec toutes les déférences qu'on aurait eues pour un roi. La dame avait des manières charmantes pour moi ; elle ne me refusait aucun de tous les témoignages de tendresse et de complaisance que j'aurais pu exiger d'elle, à la réserve de cette faveur singulière qui fait la suprême félicité des amans.

Un jour que nous nous promenions tous deux dans les jardins de son palais : Aboulfaouaris, me dit-elle, je me flatte que vous m'aimez, et dans cette confiance, je me suis enfin déterminée à remplir vos désirs. Rendez grâces à l'amour, qui vous ôte l'épine des roses que vous allez cueillir. Voyez ce que je fais pour vous : c'est peu de vous laisser la libre disposition de tous mes trésors, je vous donne encore ma personne, que vous ne devez pas moins estimer, si vous êtes bien épris. Après cela refuserez-vous de

faire aussi quelque chose pour moi? Ah! madame, interrompis-je en cet endroit avec toutes les marques d'une véritable reconnaissance, ce doute m'outrage. Parlez : fût-ce ma propre vie, il me serait glorieux de la sacrifier à vos moindres désirs. Ce que je vous demande, repartit-elle, sera une nouvelle grâce pour vous, si vous m'aimez autant que je le veux croire. Expliquez-vous donc, madame, m'écriai-je; c'est trop me tenir en suspens. Il s'agit, dit-elle, d'assurer mon repos et mon honneur. Promettez, jurez-moi une constance éternelle; et, pour m'épargner le chagrin de nous voir séparer, joignez le don de votre main à celui de votre cœur : lions-nous l'un à l'autre par le nœud sacré du mariage.

Si le commencement du discours de Canzade m'avait rempli de joie, ces dernières paroles produisirent un effet bien différent. Je m'étais imaginé toute autre chose que ce qu'elle me proposait. Comme elle était de la secte des guèbres [1], et moi mahométan, je croyais qu'elle n'avait en vue qu'un commerce secret, et que la différence de nos religions l'empêcherait d'avoir d'autres idées. Aussi me causa-t-elle un extrême étonnement lorsqu'elle me découvrit sa pensée. Je me troublai, je pâlis, je rougis, je baissai les yeux. La confusion et l'embarras prirent sur mon

[1] Les guèbres sont les anciens Perses qui adorent le feu.

visage la place que la joie y occupait un moment auparavant.

La dame, qui m'observait avec une attention à qui mes mouvemens ne pouvaient échapper, pénétra aisément la cause de mon désordre. Je ne croyais pas, me dit-elle d'un air fier et dédaigneux, qu'une pareille proposition dût vous être si désagréable, et je m'attendais plutôt à mille transports de joie qu'à cette consternation qui m'offense. Quoi donc? tiendriez-vous à déshonneur de m'avoir pour épouse? Madame, lui répondis-je, je connais tout le prix du rang glorieux où vos bontés veulent m'élever; mais le ciel y met un obstacle invincible, et si vous voyez du trouble et de la confusion sur mon visage, c'est parce que je déplore en secret mon malheur, qui ne me permet pas d'accepter une offre qui, sans cela, ferait toute ma gloire et ma félicité.

Je m'imaginais, reprit-elle, que mon rang seul et ma volonté pouvaient opposer des obstacles à votre bonheur; et comme je voulais bien m'abaisser jusqu'à vous, je pensais avoir levé toutes les difficultés. Mais apprenez-moi, poursuivit-elle, quel est cet obstacle qui vous semble invincible. Ma religion, lui répondis-je. Je n'ose enfreindre le précepte qui nous défend d'épouser une femme qui ne suit pas les lois du mahométisme. Je n'ai pas moins de délicatesse que vous sur la religion, répliqua Canzade, et je ne

voudrais pas pour un empire me marier avec un mahométan. Je prétendais, avant que d'unir nos destins, vous faire renoncer à la fausse doctrine de votre prophète, et vous obliger d'embrasser la secte des guèbres. Je comptais que vous adoreriez le feu et le soleil; enfin, que vous abjureriez votre religion pour suivre la nôtre. Je me faisais, je l'avoue, un mérite auprès du soleil de lui donner pour sectateur un homme dont je chérissais la personne jusqu'à lui livrer tous mes trésors. Mais vous ne voulez pas que j'aie cet avantage, et méprisant une haute fortune plutôt que de consentir à recevoir ma main, vous devenez le plus ingrat de tous les hommes.

162e JOUR.

Ces derniers mots, et le ton dont Canzade les prononça, augmentèrent ma confusion, et fournirent contre moi de nouvelles armes en irritant le ressentiment de la dame. Elle m'accabla de reproches en laissant couler des pleurs qui me perçaient le cœur à

chaque instant. Qu'elle était redoutable en cet état pour un amant qui voulait conserver sa vertu! Ma propre douleur et celle qu'elle faisait paraître m'ôtaient presque le sentiment. Hélas! peu s'en fallut que je ne succombasse; j'aurais sans doute tout sacrifié à ses larmes, si secrètement inspiré de Mahomet, je n'eusse pas reçu de ce grand prophète l'assistance dont j'avais besoin. Mais je demeurai ferme dans mon devoir.

Canzade était fort étonnée que mon attachement pour ma religion fût capable de me faire renoncer à sa possession et à ses trésors. Elle avait apparemment entendu raconter l'histoire de quelque musulman moins scrupuleux que moi. Ma fermeté l'affligeait fort. Cependant, nourrissant encore quelque espérance qu'à la fin je me laisserais fléchir, elle ne voulut pas prendre mon refus pour une réponse finale. L'injustice et la dureté de votre procédé, me dit-elle, auraient dû mettre à bout ma patience. Je rougis d'avoir encore la faiblesse de vous regarder. Je veux bien croire toutefois que vous changerez de sentiment. Je vous laisse huit jours pour vous déterminer. Je ne veux pas que vous ayez lieu de me reprocher que je ne vous ai pas donné le tems de vous reconnaître. Mais si après cela vous n'avez pas pris la résolution de faire ce que j'exige de vous; si vous persévérez à vous rendre indigne de

mes bontés, attendez-vous à tout ce que le ressentiment d'une femme outragée peut avoir de plus rigoureux.

A ces mots elle me quitta d'un air à me persuader qu'elle en viendrait effectivement aux dernières extrémités, si je ne me résolvais pas à l'épouser. Je demeurai dans la plus déplorable situation qui se puisse concevoir. Rien n'était égal à ma consternation. je ne voyais aucun jour à me rendre heureux, à moins que je ne voulusse abjurer le mahométisme. Eh! pouvais-je prendre ce parti? Charmante Canzade, m'écriais-je en soupirant, il ne me sera donc plus permis d'élever mes désirs jusqu'à vous! Ah! quoique j'aie perdu l'espérance de vous posséder, je sens bien qu'il n'est point en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Quoiqu'éloignée de moi, vous serez toujours souveraine de mon cœur.

Je passai les huit jours qui m'étaient donnés pour me consulter; je les employai à regretter le bonheur dont j'avais conçu l'espérance. Mais quelque peine que j'eusse à y renoncer, j'eus la force de ne pas changer de résolution. Canzade s'apercevant au bout du tems qu'elle m'avait prescrit pour me résoudre, que je n'étais pas encore dans la disposition où elle me voulait, m'accorda encore huit jours; et pour contribuer de sa part à la victoire qu'elle avait dessein de remporter, elle mit en usage ses charmes les

plus puissans. Enfin voyant que tous les jours s'écoulaient sans qu'elle en fût plus avancée, elle me fit avertir de l'aller trouver. On me conduisit dans le plus superbe appartement de son palais. Elle m'y attendait au milieu de toutes ses femmes, sur un trône élevé seulement de quelques marches. Elle avait plus l'air d'un juge sévère que d'une amante sensible.

Je ne m'approchai qu'en tremblant; car je jugeais bien à tout cet appareil qu'on allait me faire expliquer pour la dernière fois. Quoique j'eusse eu assez de tems pour préparer une réponse, j'étais si troublé que j'avais à peine l'usage de mes sens. Elle fit sortir tous ceux qui n'étaient pas du secret, et radoucissant un peu ses regards : Eh bien ! Aboulfaouaris, me dit-elle, êtes-vous enfin plus raisonnable ? Vos réflexions ont-elles ramené votre cœur indocile à des sentimens plus dignes de moi ? Elle prononça ces paroles d'une manière si touchante que j'en fus saisi. Le regret de perdre tant de charmes m'ôta le sentiment; je tombai évanoui au pied du trône.

163e JOUR.

Canzade ne put me voir en cet état sans compassion. Elle descendit de son trône, et elle fut fort empressée à me secourir. Je m'en aperçus, lorsqu'ayant repris mes sens, j'ouvris les yeux, et les arrêtai sur la dame. Je remarquai même dans les siens un air attendri. Cessez, madame, lui dis-je d'une voix faible, cessez de vous intéresser pour un malheureux qui n'est pas digne de vos soins. Il est vrai, interrompit-elle avec émotion, que j'ai lieu de me plaindre; mais il ne tient qu'à vous de mériter votre pardon par un retour sincère dont j'ai la faiblesse de faire encore mon bonheur. Oubliez votre injustice, et acceptez la possession de ma personne comme un bien que vous ne pouvez trop chérir.

Eh! le puis-je, madame, m'écriai-je d'un ton mêlé de douleur et de désespoir? puis-je profiter de vos bontés aux cruelles conditions que vous me proposez? Quand il s'agit de me posséder, répliqua-t-

elle, devez-vous faire des réflexions qui balancent un sort si beau ? Vous voulez donc que je croie qu'il y a quelque chose qui vous est plus cher que moi ? Vous m'êtes plus chère que toutes choses, madame, repartis-je ; mais serais-je digne de vous si j'avais la faiblesse et la lâcheté de souiller mon honneur, de renoncer à un culte...... Tais-toi, perfide, interrompit-elle avec un extrême emportement. N'oppose point de fausses raisons à des instances qui ne te gênent que parce que tu ne m'as jamais aimée. Va, tu es indigne de mes bontés, et j'aurais honte de presser davantage un ingrat tel que toi. Je ne balance plus, je t'abandonne à ton ingratitude.

A ces mots, qui me firent frémir, elle demeura un instant sans parler. Puis reprenant la parole d'un air froid, où il n'y avait pas moins de fureur que dans le ton qu'elle venait de quitter : Aboulfaouaris, poursuivit-elle, ne vous présentez plus devant moi : attendez mon ordre. Vous serez bientôt instruit de ce que je vais ordonner de votre destinée. En parlant de cette sorte, elle sortit de l'appartement avec une émotion égale à la mienne. Mais nous étions tous deux agités de mouvemens bien différens.

Je connus alors ce que j'avais à craindre de la disposition où je voyais les choses. Et si dans certains momens, amant trop passionné, je me faisais un plaisir de mourir par les coups de l'objet aimé, dans

d'autres, l'amour qu'on a naturellement pour la vie me faisait songer aux moyens de me sauver. Mais comment en serais-je venu à bout? On me gardait à vue, et tous les ordres de la dame étaient exactement exécutés. Ainsi, quoi que je pusse faire ou imaginer, je ne pus même parvenir à faire avertir mon hôte du lieu et du danger où j'étais.

J'attendais tous les jours qu'on me vînt annoncer de sa part mon arrêt, et il s'écoula près de trois semaines sans que j'entendisse parler de rien. L'incertitude où je vivais avait quelque chose de plus affreux pour moi qu'un malheur déclaré. Je souhaitais de la voir finir aux dépens de tout ce qui m'en pouvait arriver.

Enfin le moment où je devais être éclairci vint. J'achevais de m'habiller un matin, après avoir passé une nuit avec plus d'agitation que de coutume, lorsque je vis entrer dans ma chambre cinq ou six esclaves de Canzade. Ils conduisaient une troupe de gens vêtus autrement qu'on ne l'est à Sérendib. Celui qui paraissait le chef de ces étrangers m'envisagea quelque tems avec attention et sans rien dire. Ensuite rompant le silence, il me dit de le suivre. Il me dit cela d'un air à me faire comprendre qu'il fallait lui obéir.

164e JOUR.

Nous traversâmes tout le palais. Lorsque nous fûmes à la porte, et prêts à sortir, je demandai à un de mes conducteurs où l'on prétendait me mener. C'est ce que vous saurez avec le tems, me répondit-il; car il nous est expressément défendu de vous le dire présentement. Je suivis donc ces hommes, qui me conduisirent au port, où je m'embarquai avec eux. On appareilla sur-le-champ, et l'on mit à la voile.

Lorsque nous fûmes en pleine mer, le patron du vaisseau m'apprit qu'il était du royaume de Golconde; que Canzade m'avait donné à lui pour esclave, et qu'elle l'avait chargé sur toute chose de ne jamais m'accorder la liberté de retourner à Basra. Il ne m'en dit pas davantage, et ne me fit aucune question sur cette dame; ce qui me donna lieu de juger que, voulant lui cacher la faiblesse qu'elle avait eue pour moi, et l'injure de mes refus, elle

avait exigé de lui qu'il ne s'informerait point du sujet pour lequel elle se défaisait de moi.

Telle fut la vengeance de Canzade, que je ne pouvais accuser de rigueur. Il me semblait qu'elle ne me punissait que trop doucement du crime dont j'étais coupable envers elle. Je m'étais attendu à un plus cruel traitement. Ce n'est pas qu'en faisant réflexion que je ne reverrais plus mon père ni ma patrie, je ne trouvasse mon esclavage insupportable. Je m'affligeai fort les premiers jours. Cependant, faisant de nécessité vertu, je m'appliquai à servir fidèlement mon patron. C'était un très-bon homme, et qui ne manquait pas d'esprit. Je ne me contentais pas de faire exactement ce qu'il m'ordonnait, je cherchais à prévenir ses désirs, et je m'apercevais de moment en moment qu'il devenait plus content de moi.

Nous tournâmes autour de l'île de Sérendib pour entrer vers le nord dans le golfe de Bengale : c'est le plus grand golfe de l'Asie, et vers le fond duquel sont les royaumes de Bengale et de Golconde. Nous étions près d'y entrer, lorsqu'il s'éleva un vent si violent qu'il ne s'en était jamais vu un pareil sur ces mers. Il nous fallait un plein vent du sud qui nous portât au nord ; celui-là était un nord-ouest qui nous poussait au sud-est, le contraire de notre route, puisque nous voulions aller à Golconde. Nous eû-

mes beau baisser les voiles, louvoyer et prêter le côté, nous ne pûmes tenir contre le vent, et nous dérivâmes beaucoup, malgré tout l'art des matelots. Nous vîmes notre vaisseau en danger de périr; de sorte que pour éviter le naufrage qui nous menaçait, nous fûmes obligés d'abandonner toute manœuvre, et de nous laisser aller au gré du vent et des flots.

Ce vent dura quinze jours, et souffla pendant tout ce tems-là avec tant d'impétuosité, qu'il nous porta à plus de six cents lieues de notre route. Il nous fit laisser, à notre gauche, les deux longues îles de Sumatra et de Java, et nous poussa jusqu'à la hauteur des Moluques, au sud des Philippines, dans des mers inconnues à nos matelots. Il changea enfin, et se tournant en un vent d'est assez modéré, il ramena la joie dans l'équipage. Mais cette joie ne fut pas de longue durée; elle fut troublée par une aventure que vous aurez peine à croire à cause de sa singularité.

Nous recommencions à reprendre gaîment notre route, et déjà nous étions à la pointe de l'île de Java, en venant du côté d'orient, lorsque nous aperçûmes assez près de nous un homme tout nu qui luttait contre les flots pour n'en être pas englouti. Il se tenait étroitement à une planche qui le soutenait, et il nous faisait signe de l'aller secourir. La pitié nous fit détacher notre esquif pour cet effet.

Si la pitié est une passion très-louable, il faut avouer aussi qu'elle est quelquefois très-dangereuse, comme vous l'allez entendre.

On reçut donc cet homme dans l'esquif, et on l'amena à notre bord. C'était un homme qui paraissait avoir quarante ans. Il avait la taille un peu monstrueuse, la tête grosse, les cheveux courts, épais et grésillés; et sa bouche excessivement fendue laissait voir, quand il l'ouvrait, des dents longues et fort aiguës. Ses bras étaient nerveux, ses mains larges, et il portait à chaque doigt un ongle long et crochu. Ses yeux, que j'aurais tort d'oublier, ressemblaient assez à ceux d'un tigre, et il avait un nez écrasé avec des naseaux fort ouverts. Sa phisionomie ne nous plut point, et il avait un air capable de changer en terreur la compassion qu'il nous avait d'abord inspirée.

165e JOUR.

Quand cet homme, tel que je viens de le représenter, fut devant Dehaousch notre patron, il lui dit : Seigneur, je vous dois la vie. J'étais sur le point

de périr sans votre secours. Effectivement, lui répondit Dehaousch, vous alliez bientôt être submergé, si vous n'eussiez eu le bonheur de nous rencontrer. Ce n'est point la mer que je craignais, lui repartit l'homme en souriant; j'aurais pu demeurer des années entières dans les eaux sans en être fort incommodé. Ce qui me tourmente le plus, c'est une faim dévorante qui me mine depuis douze heures que je n'ai mangé; c'est un terme bien long pour un homme d'aussi bon appétit que moi. Ainsi, faites-moi, s'il vous plaît, apporter au plus tôt de quoi réparer mes forces épuisées par un si long jeûne, et n'y cherchez pas tant de façon, car je ne suis pas délicat; je mange de tout.

Nous nous regardâmes les uns les autres, fort étonnés d'un pareil discours, et nous jugeâmes que le péril où cet homme s'était trouvé lui avait sans doute troublé l'esprit : ce fut aussi ce que pensa mon patron, qui, concevant bien qu'il pouvait en effet avoir besoin de manger, ordonna qu'on lui apportât de quoi satisfaire aux personnes affamées, et des vêtemens pour le couvrir. Pour des vêtemens, dit l'étranger, je vous en tiens quitte. Je suis toujours nu. Mais songez, reprit Dehaousch, que l'honnêteté ne vous permet pas de demeurer avec nous dans l'état où vous êtes : Oh! répondit l'autre brusquement, vous aurez le tems de vous y accoutumer.

Cette réponse brutale nous confirma encore dans l'opinion que nous avions qu'il n'était pas dans son bon sens. Comme la faim le pressait, il s'impatientait de ce qu'on ne le servait pas assez vite à son gré ; il frappait de son pied le tillac, grondait entre ses dents, et roulait les yeux d'une manière qui avait quelque chose de farouche et de funeste. Enfin, il vit paraître ce qu'il souhaitait. Aussitôt il se jeta dessus avec une avidité qui nous surprit ; et quoiqu'il y eut assurément de quoi rassasier six autres personnes à sa place, il eut en moins de rien expédié le tout.

Lorsqu'il eut nettoyé la table qu'on avait dressée devant lui, il nous dit d'un air d'autorité de lui apporter de nouveaux mets. Dehaousch voulant éprouver jusqu'où cet affamé pousserait la chose, ordonna qu'on lui obéît. On regarnit donc la table d'autant de mets que la première fois ; mais ce second service ne dura pas plus long-tems, et fut bientôt englouti. Nous nous imaginions du moins que cet homme en demeurerait là ; nous nous trompions. Il demanda à manger sur nouveaux frais. Alors un des esclaves de l'équipage, choqué de l'insolence de ce brutal, se mit en devoir de le maltraiter ; mais l'autre qui l'observait, le prévint, et l'empoignant par les deux épaules, le déchira de ses ongles tranchans. Il y eut en moins de rien cinquante sabres de levés pour ven-

ger ce meurtre affreux. Chacun s'empressait de porter son coup et de tirer raison de cette audace, lorsque nous nous aperçûmes avec effroi que notre ennemi avait la peau plus impénétrable que le diamant. Nos sabres se cassaient et s'émoussaient sans pouvoir même l'effleurer. Quoiqu'il ne craignît point nos coups, il ne les reçut point impunément. Il prit un des plus acharnés contre lui, et d'une force étonnante le mit en pièces à nos yeux.

Quand nous vîmes que nos sabres nous étaient inutiles, et que nous ne pouvions blesser notre homme, nous nous jetâmes tous ensemble sur lui pour tâcher de le précipiter dans la mer. Mais nous ne pûmes pas seulement l'ébranler. Outre qu'il avait une roideur de membres et de nerfs prodigieuse, il enfonça ses ongles crochus dans le bois du tillac, et s'y tint attaché de telle sorte, qu'un roc au milieu des vagues n'est pas plus immobile. Aussi, bien loin de paraître effrayé de notre entreprise, il nous dit avec un souris amer : Mes amis, franchement, vous prenez un fort mauvais parti. Vous ferez mieux de m'obéir. J'en ai réduit de plus indociles que vous. Je vous déclare que si vous continuez à vous roidir contre mes volontés, je vous ferai le même traitement que je viens faire à vos deux camarades.

166e JOUR.

Ces paroles nous glacèrent d'effroi. Nous ne fîmes plus de résistance. On alla docilement chercher pour la troisième fois des mets qu'on lui servit. Il se mit à table, et on eût dit, à le voir manger, que son appétit augmentait au lieu de diminuer.

Dès qu'il remarqua que nous nous étions enfin déterminés à nous soumettre, il devint de belle humeur. Il nous témoigna qu'il était fâché que nous l'eussions forcé de faire ce qu'il avait fait, et nous dit affectueusement qu'il nous aimait à cause du service que nous lui avions rendu en le retirant de la mer, où il serait mort de faim s'il eût tardé seulement quelques heures à nous rencontrer; qu'il souhaitait, pour notre bien, qu'il survînt quelqu'autre vaisseau muni de bonnes provisions, parce qu'il se jeterait dessus, et nous laisserait en repos. C'était en mangeant qu'il nous tenait ce discours. Il riait, badinait comme les autres hommes, et nous l'aurions même

trouvé assez divertissant, si nous eussions été dans une situation à prendre goût à ses plaisanteries.

Enfin il se rendit au quatrième service, et fut deux heures après sans rien manger. Pendant cet excès de sobriété, il nous parlait fort familièrement. Il nous questionnait l'un après l'autre sur notre pays, sur nos usages et sur nos aventures. Nous espérions que le fumet de tant de mets qu'il avait dans l'estomac, pourrait lui monter à la tête, et l'assoupir. Nous attendions avec impatience que le sommeil vînt s'emparer de ses sens, et nous nous promettions bien, tandis qu'il dormirait, de l'enlever avec précipitation avant qu'il eût le tems de se reconnaître, et de le jeter à la mer. Cet espoir faisait notre seule ressource; car quoique nous eussions une grande quantité de provisions dans notre vaisseau, de la manière dont il s'y prenait, il était homme à les consumer en peu de tems. Mais, hélas! nous nous flattions d'une fausse espérance! Le cruel, comme s'il eût pénétré notre dessein, nous avertit qu'il ne dormait jamais. Il nous dit que la quantité d'alimens qui entraient dans son corps, réparait la faiblesse de la nature, et suppléait au besoin qu'elle a du repos.

Nous reconnûmes avec douleur cette triste vérité. Nous avions beau, en répondant à ses questions, lui faire des récits longs et ennuyeux, le bourreau ne s'endormait point pour cela. Nous déplorions donc

notre infortune, et notre patron désespérait de revoir jamais Golconde, lorsque tout-à-coup l'air nous parut s'obscurcir au-dessus de nous. Notre première pensée fut que c'était une tempête qui commençait à se former, et nous en eûmes d'autant plus de joie, qu'un orage nous laissait plus d'espoir de salut, que l'état où nous nous trouvions. Notre vaisseau pouvait se briser contre un écueil à la vue de quelque île où nous nous serions sauvés à la nage, et où nous aurions peut-être été débarrassés du monstre, qui se promettait bien sans doute de nous dévorer après avoir mangé toutes nos provisions.

Nous souhaitions donc qu'une tempête violente vînt nous accueillir, et, ce qui peut-être n'était point encore arrivé, nous fîmes des vœux au ciel pour être submergés. Cependant nous nous trompions. Ce que nous prenions pour un amas de nuées et de vapeurs, était un des plus gros [1] rocks qu'on ait jamais vu dans ces mers. Ce monstrueux oiseau vint avec impétuosité fondre sur le tillac, et enleva notre ennemi, qui était au milieu de tout l'équipage, et qui, ne se défiant de rien, n'eut pas le tems de se précautionner contre cet enlèvement. Nous ne nous en aperçûmes nous-mêmes que quelques momens après, et lorsque l'oiseau se fut relevé dans les airs avec sa proie.

[1] Oiseau monstrueux qui enlève avec facilité un bœuf ou d'autres animaux de pareille grandeur.

Nous vîmes alors un combat fort extraordinaire. L'homme s'étant reconnu, et se sentant en l'air entre les griffes d'un monstre ailé dont il éprouvait la force, prit le parti de se défendre. Il avait les mains libres. Il enfonça ses ongles crochus dans le corps du rock, et en même tems portant les dents sur son estomac, il se mit à dévorer toute la chair et les plumes qui étaient dessus. L'oiseau en ressentit une douleur qui lui fit pousser un cri dont tout l'air retentit aux environs, et pour s'en venger, il creva d'une de ses griffes les deux yeux de son ennemi. Celui-ci, quoiqu'aveuglé, ne lâcha point prise, et acheva de manger le cœur du rock, qui, rappelant en mourant le reste de ses forces, lui écrasa la tête d'un coup de bec. Ils tombèrent tous deux sans vie dans la mer à quelques pas de nous.

167e JOUR.

Voila de quelle manière il était écrit sur la table de la prédestination que nous serions délivrés de ce

dangereux homme. D'abord que nous nous en vîmes défaits, ce fut une joie générale dans le vaisseau. Nous ne pouvions assez admirer notre bonheur, et nous regrettâmes la mort du rock à qui nous en étions redevables.

Nous continuâmes notre route en nous entretenant de cette aventure, qui nous paraissait d'autant plus singulière, que nous ne pouvions comprendre comment il était possible qu'il y eût au monde une pareille espèce d'hommes. Nous avions toujours le vent favorable. Après plusieurs jours de navigation nous aperçûmes heureusement la terre. Au premier avis que nous en donna le matelot qui était à la hune, on prit les hauteurs, et, suivant nos observations, nous reconnûmes que nous étions à la pointe occidentale de l'île de Java, qui, avec l'orientale de l'île de Sumatra, forme l'entrée du détroit de la Sonde, assez près de la ville de Bantam. Ravis de cette découverte, nous fîmes aussitôt force de voiles, et pour comble de bonheur, il arriva que le vent, qui était à l'est, se tourna au sud, et par conséquent nous devint favorable pour aller au détroit. Nous en profitâmes si bien, qu'en peu de tems nous nous rendîmes à Bantam.

Nous renouvelâmes là nos provisions, et notre patron ayant des affaires à la fameuse Batavie, qui n'en est qu'à quinze ou vingt lieues, fit mettre à la

voile pour nous y transporter. J'en eus beaucoup de joie, car c'est une ville singulière, et de la dernière magnificence. On y voit à profusion tout ce qu'il y a de plus curieux dans l'empire de la Chine. Aussitôt que Dehaousch y eut terminé ses affaires, nous cinglâmes vers le royaume de Golconde, où nous arrivâmes après un mois de navigation des îles de la Sonde.

Mon patron fut reçu dans la capitale où il faisait sa résidence avec un applaudissement général, car il était aimé de tout le monde. Pour sa famille, on ne peut exprimer la joie qu'elle eut de son retour. Sa femme et sa fille ne pouvaient se lasser de l'embrasser; et lui, charmé de revoir ces objets chéris, pleurait de tendresse en répondant à leurs embrassemens.

Après mille et mille caresses, il me présenta à ces dames comme un esclave qu'il considérait particulièrement, et il les pria de recevoir agréablement mes services. J'acquis en peu de tems sur elles un grand crédit. Rien n'était bien fait que par moi. Les autres esclaves même, loin d'en avoir de la jalousie, paraissaient ravis de me voir si bien traité. Il est vrai que je leur procurais les meilleurs traitemens que je pouvais, et que souvent je leur faisais donner des récompenses qu'ils n'avaient pas méritées.

Enfin l'amitié que Dehaousch avait pour moi aug-

menta de telle sorte, qu'il me dit un jour : Aboulfaouaris, car je ne lui avais caché ni mon nom, ni mon pays, vous avez dû vous apercevoir que je vous ai toujours distingué de mes autres esclaves. Dès le premier instant que je vous ai vu, j'ai conçu de l'inclination pour vous, et je n'ai rien épargné pour adoucir la rigueur de votre esclavage. Je prétends vous donner encore de plus grandes marques de mon affection. Vous avez vu ma fille ; il n'y en a peut-être pas une plus belle dans Golconde. J'ai résolu de vous la faire épouser. J'ai déjà sondé ses sentimens, et il m'a paru que vous ne lui déplaisez pas.

Je fus étourdi de cette proposition, et il ne fut pas difficile à celui qui me la faisait de juger qu'elle ne m'était guère agréable. Comment donc, me dit-il, ce que je vous propose vous fait de la peine ? L'avantage d'être mon héritier et de posséder Facrinnisa est-il si peu considérable qu'il ne puisse exciter l'envie d'un esclave ? Seigneur, lui répondis-je, l'honneur d'être votre gendre aurait de quoi me tenter, si vous suiviez comme moi la loi musulmane ; mais vous êtes gentil..... Oh ! si vous n'êtes arrêté que par cet obstacle, répondit le patron, nous serons donc bientôt d'accord ; car je suis dans la résolution de me faire mahométan, et ma fille est dans la même résolution. Malgré les préjugés dont les prêtres de la gentilité ont rempli mon esprit, je suis las de ren-

dre des honneurs divins à des bœufs et à des vaches. J'ai trop de bon sens pour ne pas reconnaître que c'est une superstition déplorable, et je sens qu'il y a un Être suprême qui est au-dessus de tous les autres dieux. Ainsi, mon fils, acceptez ma proposition sans scrupule et sans retardement.

168e JOUR.

Quoique Facrinnisa fût fort aimable et le parti fort avantageux pour moi ; quoique du côté de ma religion je n'eusse rien à me reprocher en épousant la fille de Dehaousch, je me sentais de la répugnance pour ce mariage. Ce qui ne pouvait être que l'effet du souvenir de Canzade. J'eus toutefois assez de force sur moi pour n'en rien témoigner à mon patron, qui, croyant que j'y consentais, parce que je ne m'y opposais point, alla porter cette nouvelle à sa femme et à sa fille.

J'eus bientôt un entretien avec Facrinnisa. Elle me parut si gaie et si contente, que je ne pus m'em-

pêcher de m'imaginer que ma personne lui plaisait. Vous allez juger si j'expliquai bien sa joie. Aboulfaouaris, me dit-elle, je suis ravie que mon père vous ait choisi pour être mon époux, car je ne doute point que vous ne soyez assez généreux pour vouloir faire mon bonheur, même aux dépens du vôtre. Vous ne vous trompez pas, belle dame, lui répondis-je. Il n'y a rien que je ne fasse pour la charmante Facrinnisa. Écoutez-moi, reprit-elle, et vous allez apprendre le service que j'attends de vous. J'aime le fils d'un marchand de Golconde, et j'en suis passionnément aimée. Il m'a fait demander plusieurs fois à mon père, qui m'a toujours refusée à ses vœux, à cause d'une ancienne inimitié qui règne entre nos familles. Vous n'avez qu'à m'épouser. Le lendemain de notre mariage vous me répudierez comme par colère. Ensuite vous feindrez de vouloir me reprendre, et vous ferez choix de mon amant pour être votre hulla. Je vous entends, lui dis-je. Vous souhaitez seulement que je vous épouse pour vous livrer à ce que vous aimez. Et bien, j'y consens; vous serez satisfaite. Quelque difficile qu'il soit de céder la possession d'un objet plein de charmes, je me sens capable d'un si grand effort. Mais que pensera, que dira le seigneur Dehaousch? Vous n'ignorez pas ce que je lui dois. Il sera surpris de ma conduite; il ne manquera pas de me la reprocher. Que répondrai-je

à ses reproches ? Que cela ne vous cause point d'inquiétude, repartit-elle ; vous n'avez qu'à faire exactement tout ce que je vous dirai, et je vous promets que mon père sera content de vous.

Sur la foi de cette promesse je l'assurai que j'étais disposé à favoriser son amour de la manière qu'elle le pouvait désirer. Charmée de cette assurance, elle pressa si bien son père de hâter notre mariage, qu'il se fit peu de jours après. Mais elle abjura sa religion auparavant, et embrassa le mahométisme. Tout l'avantage que je tirai de mon union avec Facrinnisa, fut d'avoir obligé cette dame de renoncer à l'idolâtrie plus tôt qu'elle n'aurait fait. Tout aimable qu'elle était, je sacrifiai les droits d'époux à l'honneur de tenir la parole que je lui avais donnée de ne la regarder que comme un dépôt dont il fallait me désaisir, et que je devais rendre pur et entier. Je n'en fus pas long-tems chargé, et voici de quelle sorte je me conduisis par ordre de cette dame pour la remettre entre les mains de son amant. Peu de jours après mon mariage je la répudiai. Dehaousch, comme je l'avais prévu, étonné de mon procédé, vint chez moi, car nous allâmes loger dans une maison particulière dès le jour même que nous fûmes mariés. Il me demanda pourquoi j'avais répudié Facrinnisa ; je lui répondis que je m'étais aperçu qu'elle avait une passion dans le cœur, et que ne

voulant point posséder une femme malgré elle, je l'avais répudiée. Il se moqua de ma délicatesse, et me dit que sa fille peu à peu s'attacherait à moi. Enfin il m'exhorta à la reprendre, et je feignis de me laisser persuader. Je vais dans la ville, lui dis-je, chercher un hulla. Je l'amènerai chez moi cette nuit avec le nayb du cady. Demain dès que ce hulla aura répudié Facrinnisa j'irai vous en avertir, et nous renouvellerons nos nôces sous de meilleurs auspices.

169e JOUR.

Dehaousch se retira chez lui un peu plus satisfait de moi qu'il ne l'avait été en apprenant la répudiation de sa fille. Il me laissa le soin de choisir un hulla, et de tout le reste de la cérémonie. Ainsi j'allai moi-même chercher l'amant de Facrinnisa, et ils furent mariés en ma présence par le lieutenant du cady. Ils passèrent la nuit ensemble; et le lendemain, comme le hulla refusa de répudier sa femme, je me rendis à la maison de Dehaousch, et lui dis en

faisant paraître une douleur que je ne ressentais point, que le hulla ne voulait point répudier son épouse, quoiqu'il m'eût promis le jour précédent de faire tout ce que je souhaiterais.

Il faut voir qui est ce hulla, dit alors Dehaousch ; si ce n'est qu'un misérable, j'ai assez de crédit et d'argent pour lui arracher ma fille. Dans le tems qu'il parlait de la sorte, le nayb arriva, et lui dit : Seigneur Dehaousch, je viens vous apprendre que le hulla dont votre gendre a fait choix est fils d'Amer le marchand. Ainsi votre fille est perdue pour son premier mari ; car le second a résolu de ne la lui céder jamais. Je sais bien qu'Amer n'est pas de vos amis, mais je vous conseille de vous réconcilier avec lui en faveur de ce mariage, et d'étouffer la haine que vous avez pour lui depuis si long-tems.

Le nayb ne se contenta pas d'exhorter mon patron à se raccommoder avec la famille de son nouveau gendre, il s'offrit à parler lui-même au seigneur Amer, et à ne rien épargner pour bien les remettre ensemble. Dehaousch jugeant en homme de bon sens qu'il n'avait point de meilleur parti à prendre que celui qu'on lui proposait, ne s'en éloigna point, et le lieutenant ayant trouvé Amer dans la même disposition, établit entre ces deux pères une parfaite intelligence. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que mon patron, prévenu que j'étais la victime de cette

réconciliation, me plaignit et me donna, comme pour me dédommager, une assez grosse somme d'argent, avec la liberté de retourner à Basra.

Voilà de quelle manière Facrinnisa fut débarrassée d'un mari qu'elle n'aimait point, et unie avec son amant. Aussitôt que je vis son bonheur assuré, je sortis de Golconde, et me joignant à quelques personnes qui voulaient aller à Surate, nous gagnâmes la mer. Nous nous embarquâmes dans un vaisseau qui mit bientôt à la voile, et notre navigation fut fort heureuse. Si, dès le lendemain de mon arrivée, j'eusse trouvé quelque bâtiment prêt à partir pour Basra, j'aurais profité de l'occasion; mais comme je n'en trouvai point, je fus obligé de demeurer à Surate.

La ville de Surate est trop agréable et trop remplie de choses curieuses pour que je m'y ennuyasse. J'allais souvent aux bains publics, qui sont là très-beaux, et où l'on est mieux servi qu'en aucun autre lieu du monde. Je me promenais aussi fort souvent aux environs de la ville et dans les avenues qui en sont charmantes, ou dans des jardins délicieux; car on en voit plusieurs qui sont bien entretenus, et ouverts à toutes les personnes qui veulent s'y promener.

Un jour que je prenais le plaisir de la promenade dans un de ces jardins, un homme d'un âge déjà

un peu avancé m'aborda au détour d'une allée et me salua fort civilement. Je le saluai de même, et nous liâmes conversation. Comme il me parut franc et sincère, sa franchise excita la mienne. Il me dit qu'il était gentil, qu'il avait à la rade de Surate un vaisseau qui lui appartenait, et qu'il faisait tous les ans un petit voyage sur mer. De mon côté, pour ne pas demeurer en reste de confiance avec lui, je lui dis que j'étais mahométan, et je lui contai toutes mes aventures.

170e JOUR.

Il se montra si sensible à mes malheurs, que j'en fus surpris. Il s'en aperçut. Je vois bien, mon fils, me dit-il, que vous êtes étonné de me voir entrer si vivement dans vos peines. Mais outre que je suis d'un naturel le plus compatissant du monde aux maux de mon prochain, je vous dirai que je me sens beaucoup d'amitié pour vous, quoique vous ne soyez pas de ma religion. Je suis touché des périls que vous avez courus ; et quand vous les raconterez à

votre propre père, je suis assuré qu'il n'y sera pas plus sensible que moi.

Il est naturel de répondre à l'amitié qu'on nous témoigne. S'il me dit des choses obligeantes, il eut aussi lieu d'être satisfait des discours que je lui tins. Il en parut charmé. O jeune homme, s'écria-t-il, que je me sais bon gré d'être venu dans ce jardin, puisque je vous y ai rencontré! Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point votre entretien m'est agréable. Chaque instant augmente l'affection que j'ai conçue pour vous. Allons ensemble à la ville, et venez, je vous prie, loger chez moi. Je suis vieux, riche, et je n'ai point d'enfans, je vous choisis pour mon héritier. A ces paroles il me tendit les bras, et m'embrassa avec autant de tendresse que si j'eusse été son fils.

Il fallut le remercier des bontés nouvelles qu'il faisait paraître pour moi. Autres assurances d'amitié de sa part; vives protestations de la mienne. Enfin le résultat de notre conversation fut que nous sortîmes du jardin et rentrâmes dans la ville ensemble. Il me conduisit à sa maison, qui n'était pas une des moins belles de Surate. Après que son portier nous eut ouvert la porte de la rue, j'aperçus au lieu de cour deux parterres [1] de toute sorte de fleurs séparés

[1] A Surate toutes les maisons des personnes riches ont, au lieu de cour, de semblables parterres.

par une large allée enduite d'un mortier plus dur et plus beau que le marbre. Nous suivîmes l'allée, qui nous mena à un assez beau corps-de-logis, où l'on ne voyait point à la vérité briller l'or ; mais les ameublemens, pour être peu riches, n'en étaient pas moins agréables à la vue. Les tapisseries et les sofas, quoique de simples toiles peintes, ne laissaient pas de faire de beaux appartemens. Il est vrai que ces toiles étaient d'un goût admirable, et des plus belles qui se fassent à Masulipatan et dans les autres lieux de la côte de Coromandel.

Le vieillard m'obligea d'abord à me baigner comme lui dans un grand bassin de pierre, où il y avait une eau claire et propre, et qui lui servait ordinairement à se laver, tant pour se rafraîchir que pour remplir les devoirs de sa religion. Au sortir du bain des esclaves nous apportèrent du linge fin, et nous essuyèrent. Nous passâmes ensuite dans une salle où nous nous assîmes tous deux à une table couverte de plusieurs sortes de viandes servies dans des plats de porcelaine de la Chine et de vernis du Japon. La muscade de Malaca, le girofle de Macassar et la canelle de Sérendib dominaient dans les ragoûts. Après avoir mangé autant qu'il nous plut, nous bûmes du vin de Palme, appelé *Tarz*, que je trouvai délicieux.

Lorsque nous eûmes fait la débauche, mon vieil

hôte me dit : Je vais vous faire une confidence qui vous fera connaître jusqu'où va ma tendresse pour vous. Je dois partir du port de Souali [1] dans quinze jours pour me rendre à une île où j'ai coutume d'aller tous les ans. Vous viendrez avec moi. Il y a dans cette île, qui est déserte à cause qu'elle est remplie de tigres, plus de deux cents puits où il vient des perles d'une grosseur extraordinaire. Cela n'est su que de moi seul. Un vieux capitaine de vaisseau, dont j'étais autrefois l'esclave favori, me découvrit ces trésors, et m'apprit de quelle manière je pourrais m'approcher des puits malgré ces animaux féroces, qui semblent n'être là que pour en défendre l'approche. Effectivement, dis-je au vieillard en l'interrompant en cet endroit, le capitaine de vaisseau fit fort bien de vous enseigner le secret de vous avancer impunément dans cette île; car il me semble que les tigres doivent mal recevoir les étrangers qui s'y arrêtent. Il est aisé, reprit-il, de faire prendre la fuite aux tigres les plus furieux. Nous n'aurons qu'à descendre pendant la nuit dans l'île avec des faisceaux allumés. La vue du feu épouvante et fait fuir ces animaux.

Nous irons donc, ajouta-t-il, tirer de ces précieu-

[1] C'est ainsi qu'à Surate on appelle le port du nom du gros village qui est à deux cents pas de la mer.

ses sources une grande quantité de perles que nous vendrons à notre retour en cette ville; et l'argent qui nous en reviendra, joint à ce que j'ai amassé de la même manière, fera une fortune considérable dont vous jouirez après ma mort.

171e JOUR.

Pour me persuader qu'il ne me disait rien qui ne fût véritable, il me mena dans son cabinet, et me fit voir des roupies d'or [1] et d'argent par monceaux. Il y en avait une prodigieuse quantité. Eh bien! me dit-il, cela vous paraît-il digne d'attention? et vous sentez-vous de la répugnance à voyager? Je lui répondis que non; mais je le priai de me permettre d'écrire à mon père, et de lui mander mon arrivée à Surate, et les raisons qui m'y retenaient. Mon vieil hôte y consentit, et prit même la lettre lorsque

[1] La roupie d'or vaut environ vingt-quatre livres de notre monnaie, et la roupie d'argent trente sous. Elles ont cours à Surate.

je l'eus achevée, en disant qu'il se chargeait de la faire tenir à mon père.

Je me reposai de ce soin-là sur Hyzoum, c'est le nom du gentil; et le jour de notre départ étant venu, nous nous embarquâmes au port de Souali. Nous mîmes à la voile, et après avoir heureusement navigué pendant trois semaines, nous vîmes paraître une petite île déserte que mon vieillard me dit être celle où nous avions affaire. Nous y allâmes mouiller; mais nous attendîmes la nuit pour y descendre. Hyzoum ordonna à tous ses matelots de demeurer à bord, et il s'avança dans l'île, accompagné de moi seul. Nous avions tous deux à la main un faisceau allumé, et un grand nombre d'autres sous le bras. Nous portions aussi des sacs pour y mettre les perles. Dans cet état, nous cherchions les puits à la lueur de nos faisceaux. Nous n'en cherchâmes pas long-tems sans en trouver un des plus profonds. Descends dans ce puits, mon fils, me dit-il, je ne doute pas qu'il n'y ait dedans de belles perles. J'y descends aussitôt avec une corde dont il tenait un bout. Dès que je fus au fond, je sentis des nacres sous mes pieds; j'en ramassai, et j'en remplis un sac que j'attachai à la corde. Le vieillard la tira, défit le sac, ouvrit les nacres, et n'y trouvant que de la semence de perles, il attacha le sac à la corde, et me dit: Les perles de ce puits ne sont

pas encore en état d'être emportées ; couvre-les de terre, cela les fera grossir, et l'année prochaine nous les reviendrons prendre.

Je fis ce que me disait Hyzoum. Ensuite il m'attira en haut avec la corde. Nous allâmes à un autre puits encore plus profond ; il se perdait sous une grosse montagne de l'île. Les nacres de celui-ci renfermaient des perles d'une beauté singulière. J'en remplis plusieurs fois le sac du vieillard, qui tira la corde à lui, quand il eut autant de perles qu'il pouvait en emporter. Ensuite, il me dit en riant : Adieu, jeune homme, je te remercie du service que tu m'as rendu. O mon père, lui répondis-je, ôtez-moi donc d'ici. Tu es bien là, repartit le traître ; couche-toi et te reposes sur les perles. J'ai coutume d'amener ici, chaque année, un jeune musulman comme toi. Tu n'as qu'à t'adresser à ton prophète ; s'il a le pouvoir de faire des miracles, ainsi que tu te l'imagines, il n'abandonnera pas un homme si attaché à sa secte. En achevant ces mots il s'éloigna du puits où il me laissa crier, pleurer et lamenter.

O misérable Aboulfaouaris ! disais-je, à quels maux le ciel t'a-t-il condamné? qu'as-tu fait pour mériter le sort cruel que tu éprouves ? Mais pourquoi me plaindre d'un malheur que je me suis attiré moi-même ? ne devais-je pas me défier du perfide idolâtre qui m'a trompé ? Ses caresses excessives devaient

m'être suspectes; et pour peu que j'eusse eu de raison, je ne m'y serais point livré. O regrets superflus! que me sert-il en ce moment de m'imputer une faute que je ne vais que trop expier, et qu'il ne dépendait pas de moi de ne pas commettre? Je devais nécessairement tomber dans cet abîme, et le même pouvoir qui m'y a jeté peut m'en retirer.

Cette réflexion m'empêcha de céder à mon désespoir. Je passai la nuit à parcourir le fond du puits qui me parut d'une vaste étendue. Je sentais que je marchais sur des ossemens, et je jugeai par-là que d'autres, avant moi, avaient péri misérablement dans ce précipice. Cette pensée pourtant ne me fit point perdre courage, et, soutenu par notre grand prophète, qui m'inspirait sans doute, je m'avançai avec assez de hardiesse jusqu'à une ouverture où un bruit effroyable se faisait entendre. Je m'arrêtai pour écouter; et après avoir quelque tems prêté une oreille attentive, je crus démêler la cause de ce bruit, et je ne me trompai pas dans ma conjecture. C'était la chute de plusieurs eaux de la mer, qui, pénétrant dans la montagne par diverses fentes, se rencontraient en cet endroit. En concluant de là qu'elles allaient rejoindre la mer par une issue assez large pour que je pusse passer avec elles, je me jetai dans l'ouverture. Peu s'en fallut que les eaux ne me suffoquassent. Elles m'ôtèrent le

sentiment, m'entraînèrent et me poussèrent sur le bord de la mer par une crevasse qu'on voyait dans la montagne.

172e JOUR.

Quand j'eus repris l'usage de mes sens et que j'aperçus l'endroit par où les eaux m'avaient ramené au jour, je me mis à genoux sur le rivage pour remercier le ciel de ma délivrance ; ensuite j'apostrophai Mahomet dans ces termes : O prophète des fidèles, favori du très-haut, j'ai plus besoin que jamais de ton secours. De quoi me servira que tu m'aies fait sortir du gouffre profond où j'étais, si je deviens la proie des bêtes féroces qui sont dans cette île, ou si la faim y vient terminer mon sort ?

Je me sentis plein de confiance après cette apostrophe. Je me levai et fis le tour de l'île sans m'éloigner de la côte. Je ne vis point le vaisseau de Hyzoum. Ce traître avait promptement remis à la voile pour s'en retourner. Je ne laissais pas de craindre que les tigres ne me missent en pièces et ne me dé-

vorassent. Cependant je n'en vis aucun, et pour surcroît de bonheur, j'aperçus un gros vaisseau qui passait assez près de l'île. Je dépliai la toile de mon turban pour faire signe qu'on vînt à moi. Quelques personnes qui étaient sur le tillac me remarquèrent. On détacha l'esquif, on me vint prendre, et je fus mené à bord.

Jugez quelle fut ma joie, lorsque je reconnus dans le capitaine du vaisseau un intime ami de mon père, et dans les autres personnes de l'équipage, des hommes de Basra. Je leur contai par quelle aventure j'étais venu dans cette île, ce qu'ils écoutèrent avec beaucoup d'attention. Chacun maudit le vieillard qui m'avait joué d'une manière si cruelle. Je les laissai faire mille imprécations contre lui. Ensuite je demandai au capitaine des nouvelles de mon père. Il se portait fort bien, me répondit-il, quand je suis parti de Basra, car je l'ai vu le jour de mon départ.

Je fis encore quelques autres questions au capitaine sur des choses qui concernaient ma famille; après quoi l'on remit sur le tapis le traître Hyzoum, et tout l'équipage fut d'avis qu'on descendît dans l'île pour puiser dans les puits. Comme nous étions en trop grand nombre pour craindre les tigres, nous n'eûmes pas besoin de faisceaux allumés, et si mon perfide vieillard prenait cette précaution, c'est qu'il

ne voulait pas partager les perles avec personne. Nous jetâmes donc l'ancre auprès de l'île, et nous y mîmes tous pied à terre sans attendre la nuit. Nous nous armâmes de flèches et de sabres pour repousser les bêtes féroces, si elles osaient s'approcher de nous. Après cela nous descendîmes tour à tour dans les puits, où nous trouvâmes des perles en abondance. On ne saurait dire la quantité de nacres qu'on en tira.

On remit ensuite à la voile pour aller à Sérendib vendre des toiles peintes de Surate, et y acheter de la canelle. Nous naviguions gaîment, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup une tempête furieuse qui nous écarta de notre route, et nous fit errer à l'aventure pendant six jours. Le septième, le tems devint beau; mais ni le pilote, ni le capitaine ne purent dire précisément où nous étions. Il nous semblait que notre vaisseau dérivait, comme s'il eût été emporté par des courans. Nous ne savions ce que nous devions penser, ni même quelle manœuvre faire; car, malgré tous nos efforts, le bâtiment était entraîné avec violence vers une montagne que nous découvrîmes enfin le huitième jour.

Cette montagne avait beaucoup d'étendue, et paraissait d'une hauteur prodigieuse. Elle était fort escarpée, et ce qui nous surprit étrangement, on eût dit qu'elle était d'acier poli, tant nous la trou-

vions claire et luisante. Alors un vieux matelot poussa un profond soupir, et s'écria : Nous sommes perdus! Il me souvient d'avoir autrefois entendu parler de ce lieu-ci ; on dit qu'il est funeste à tous les vaisseaux qui s'en approchent. Dès qu'ils sont une fois arrivés au pied de la montagne, ils y sont retenus comme par un charme ; ils ne peuvent plus reprendre le large ni s'éloigner.

Sur le rapport du vieux matelot, tout l'équipage s'affligea sans modération. Hélas! disait l'un, que nous sert-il d'avoir trouvé tant de perles s'il faut que nous les perdions ici avec la vie! Faut-il, s'écriait l'autre, que personne d'entre nous n'ait connu plutôt le danger où nous sommes. Celui-ci, croyant qu'il ne reverrait plus sa femme et ses enfans, frappait l'air de plaintes et de regrets pitoyables, et celui-là, se mettant à genoux sur le tillac, implorait les secours du prophète. Plus touché de l'affliction dont je les voyais tous saisis, que du péril même qui nous menaçait, je dis au capitaine : Seigneur, de quoi nous servira de céder lâchement à la douleur ? cherchons plutôt quelque moyen de sortir d'embarras. Pour moi, je vous l'avouerai, soit que j'aie naturellement un peu de courage, soit que Mahomet m'agite en ce moment, je ne suis nullement effrayé de l'état où nous sommes réduits. Croyez-moi, d'abord que nous serons arrivés au pied de la montagne, tâ-

chons d'en gagner le sommet; montons-y l'un et l'autre, nous y trouverons peut-être un remède à nos maux.

173e JOUR.

Le capitaine, qui n'était pas le moins épouvanté de tous, me répondit qu'il voulait bien par complaisance faire ce que je lui proposais; mais qu'il n'avait aucune espérance que nous pussions jamais nous sauver. Cependant notre vaisseau arriva au pied de la montagne. Le capitaine et moi nous nous jetâmes dans l'esquif; nous gagnâmes la terre, et commençâmes à grimper le mont. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes jusqu'au sommet.

Nous y aperçûmes avec surprise un dôme vert fort large et très-élevé. Nous nous en approchâmes, et nous vîmes qu'il y avait dessus une colonne d'acier, haute de dix coudées, vers le bas de laquelle était attaché avec des chaînes d'or un petit tambour fait de bois d'aloès, et une crosse de bois de sandal

rouge. Au-dessus du tambour pendait une table d'ébène, sur laquelle on lisait ces paroles écrites en lettres d'or : « Si quelque vaisseau est assez malheu-
» reux pour être attiré jusqu'à cette montagne, il
» ne pourra plus cingler en pleine mer, à moins qu'il
» ne s'y prenne de la manière suivante : Il faut
» qu'un homme de l'équipage donne trois coups
» de crosse sur le tambour. Au premier coup, le
» vaisseau s'éloignera d'une portée de flèche ; au se-
» cond, il perdra cette montagne de vue, et au troi-
» sième, il se trouvera dans la route qu'il voudra
» tenir. Mais l'homme qui frappera le tambour doit
» demeurer ici volontairement, et laisser partir les
» autres. »

Quand nous eûmes lu cette inscription, qui nous parut supposer un talisman, nous retournâmes à bord pour informer l'équipage de notre découverte. Chacun fut ravi qu'il y eut un moyen de nous délivrer ; mais personne ne voulait être la victime. Le moindre matelot refusait de s'immoler pour les autres. Eh bien ! dis-je alors, puisque nul d'entre vous ne veut rester ici, j'y demeurerai donc, moi. Je consens à me sacrifier pour vous tous, pourvu que vous me promettiez qu'en sortant d'ici vous irez à Basra ; que vous direz de mes nouvelles à mon père, et remettrez fidèlement entre ses mains toutes les perles qui m'appartiennent.

Ils s'écrièrent, à ce discours, qu'ils priaient le ciel de leur faire faire naufrage s'ils ne faisaient pas ponctuellement ce que j'exigeais d'eux. Le capitaine m'assura comme eux que je pouvais avoir l'esprit en repos là-dessus, qu'ils retourneraient vers Basra pour aller à Sérendib. Il me témoigna aussi quelque douleur de me perdre, mais je ne laissais pas de m'apercevoir qu'il était bien aise de sortir de péril. Enfin, j'embrassai toutes les personnes de l'équipage, et leur dis un éternel adieu. Ils me mirent à terre. Je remontai seul au haut de la montagne. Je m'avance vers le dôme, je prends la crosse, j'en frappe le tambour. Notre vaisseau s'éloigne de la montagne, et je le perds de vue dès le second coup. Je frappai pour la troisième fois; après quoi je demeurai sous le dôme prêt à consommer mon sacrifice, et à subir le sort qui m'était réservé.

Je ne laissai pas de m'adresser encore au prophète; et comme si j'eusse été sûr de son assistance, je m'avançai hardiment dans la montagne, qui avait plus de deux lieues d'étendue. Après une heure de chemin, j'aperçus un vieillard décrépit. Il avait la tête chauve, une barbe blanche des plus longues, avec des yeux chassieux. Il semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Il était assis sur une grosse pierre, à la porte d'une petite maison faite de terre et de bois, et il avait un bâton à la main. Je l'abor-

dai ; et après l'avoir salué d'un air respectueux, je le priai de me dire pourquoi les vaisseaux qui passaient à une certaine distance de la montagne, y étaient attirés malgré eux, et qui pouvait être l'auteur du talisman dont la vertu les repoussait en pleine mer.

Le vieillard se leva à ces mots en s'appuyant sur son bâton, et en branlant la tête de faiblesse, il me rendit le salut, et me dit que les vaisseaux étaient entraînés vers la montagne par des courans : qu'à l'égard du talisman qui consistait dans le tambour, il ne savait pas qui l'avait formé ; que si j'étais curieux d'apprendre ce mystère, je n'avais qu'à continuer mon chemin ; que je rencontrerais son frère, qui était beaucoup plus vieux que lui, et qui pourrait me donner quelque éclaircissement là-dessus. Je pris aussitôt congé de lui, et je trouvai en effet un second vieillard : celui-ci paraissait plus vigoureux. Il commençait seulement à blanchir, et on l'aurait plutôt cru fils que frère aîné du premier. Je lui demandai, comme à l'autre, s'il ne savait point qui avait fait le talisman. Non, me répondit-il, je l'ignore, et si quelqu'un peut vous le dire, c'est sans doute mon frère aîné que vous verrez sur votre chemin à deux pas d'ici.

174e JOUR.

Je continuai de marcher, et j'aperçus bientôt un homme qui labourait la terre. Il n'avait pas un cheveu blanc, et il me parut si robuste que je ne pouvais m'imaginer qu'il fût plus avancé en âge que les deux vieillards que je venais de voir. O mon père, lui dis-je, je viens de trouver deux vieux hommes qui se sont moqués de moi. Je les ai priés de me dire qui était l'auteur du talisman de la montagne; ils m'ont répondu qu'ils ne le savaient pas, mais qu'ils avaient un frère plus âgé qu'eux qui pourrait me l'apprendre. Le vieillard sourit à ces paroles, et me répondit : O mon fils, ils vous ont dit la vérité; ils sont tous deux mes cadets.

Si cette réponse du troisième vieillard me surprit, ce qu'il ajouta augmenta encore ma surprise. On nous appelle, dit-il, les trois vieillards de la montagne. Le premier que vous avez rencontré est le plus jeune. Il n'a que cinquante ans; et s'il est cassé, usé, décrépit, c'est qu'il a eu une mauvaise femme et des enfans

qui l'ont chagriné. Le second a soixante et quinze ans, et il est un peu plus frais, parce qu'il a eu une bonne femme et point d'enfans; et pour moi, si je suis plus vigoureux que mes frères, quoique j'aie cent ans passés, c'est que je n'ai jamais voulu me marier.

Quant au talisman, poursuivit-il, dont vous souhaitez de savoir l'auteur, je me souviens d'avoir ouï dire, dans ma jeunesse, qu'il a été composé par un grand cabaliste indien; c'est tout ce que je sais. Je lui demandai ensuite si j'étais proche d'un pays habité. Oui, me répondit-il; vous n'avez qu'à suivre la route que vous tenez, vous arriverez bientôt à une vaste plaine qui termine une autre montagne, au pied de laquelle il y a deux sentiers, l'un sur la droite et l'autre sur la gauche. Suivez le premier, il vous conduira à une grande ville qui a un très-beau port. Gardez-vous bien de prendre sur la gauche, vous vous engageriez dans un bois où demeurent de fort méchans hommes. Ils s'occupent à faire du savon, et ils ne se font pas un scrupule de jeter dans leur savonnerie tous les étrangers qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Ils prétendent que leur savon en est beaucoup meilleur, et il est certain qu'on l'estime plus que tous les autres savons du monde.

Je remerciai le vieillard de l'avertissement qu'il me donnait, et je me donnai bien de garde de le négliger.

Lorsque j'eus traversé la plaine, je suivis la route sur la droite, et elle me mena, comme on me l'avait dit, à une ville assez grande et bien peuplée. Les rues et les maisons en étaient belles, et le port rempli de vaisseaux. Je jugeai qu'il s'y faisait un grand négoce, et je ne me trompais pas. J'y vis des bâtimens chargés de poivre qui venaient des royaumes de Canara et de Visapour, d'autres remplis de cardamome de Cananor, et d'autres de canelle. J'aperçus des marchands de toutes sortes de nations. Pendant que j'étais occupé à regarder le port, un homme m'aborda. Nous nous considérons l'un l'autre, nous nous reconnaissons. C'était Habib, le correspondant de mon père à Sérendib. Après nous être embrassés à plusieurs reprises : Qui m'eût dit, s'écria-t-il, que je vous rencontrerais ici, Aboulfaouaris ? Par quelle fatalité êtes-vous parti de Sérendib sans me dire adieu, sans m'instruire même de votre départ, et par quel bonheur imprévu m'êtes-vous rendu ?

Alors je lui contai mon aventure avec Canzade, et ce qui m'était arrivé depuis. De son côté il m'apprit qu'il avait un navire dans ce port ; qu'il était venu vendre de la canelle ; qu'il avait vendu toute sa charge, et que dans vingt-quatre heures il espérait qu'il

[1] Aromate qui ne croît que dans le royaume de Cananor. Les Indiens, les Persans et les Turcs en mettent dans tous leurs ragoûts. En Europe on ne l'emploie que dans la médecine.

serait bien loin de là. Je lui témoignai la joie que j'avais de le retrouver. Il me conduisit à son bord ; et dès le même jour nous mîmes à la voile pour Sérendib. J'étais ravi d'y retourner, et vous pouvez penser que Canzade avait beaucoup de part au plaisir que je me faisais de revoir cette ville. Nous y arrivâmes après une navigation peu longue, parce que nous avions toujours eu le vent favorable.

175e JOUR.

J'avais une extrême impatience d'apprendre des nouvelles de Canzade, que je ne pouvais cesser d'aimer, quoique je n'eusse pas lieu d'être fort content du traitement qu'elle m'avait fait. Je sortais un matin de chez Habib dans le dessein de ne rien épargner pour être éclairci de ce que je voulais savoir, lorsqu'une manière d'esclave m'arrêta dans la rue : Seigneur, me dit-il, me reconnaissez-vous ? Non, lui répondis-je ; vos traits pourtant ne me sont point tout-à-fait inconnus. J'ai une idée confuse de vous avoir vu ; mais je ne puis dire dans quel endroit. Je vous reconnais bien, moi, reprit-il ; vous êtes musulman ;

vous vous appelez Aboulfaouaris. J'ai eu l'honneur de vous rendre de petits services pendant le séjour que vous avez fait chez la princesse Canzade, dont j'étais et suis encore l'esclave. Ce fut moi qui par son ordre allai chercher le patron Dehaousch auquel on vous livra. Je ne fis qu'à regret cette commission ; je vous prie d'en être persuadé.

Je tressaillis de joie au discours de l'esclave : Mon ami, lui dis-je en lui faisant présent d'une bague, instruis-moi, je t'en conjure, du sort de cette princesse, qui m'est toujours chère malgré ses rigueurs. Est-elle dans la même situation où je l'ai laissée ? Non, seigneur, repartit l'esclave. Ses affaires ont bien changé de face depuis deux mois. Le roi de Sérendib a voulu qu'elle épousât un vieux seigneur de sa cour qui en était amoureux ; elle n'a pu se dispenser d'obéir ; elle est mariée.

La douleur que je fis paraître à cette nouvelle fut si vive, que l'esclave en parut touché. Je suis fâché, me dit-il, que le mariage de ma maîtresse vous fasse tant de peine. C'est votre faute aussi. Que ne renonciez-vous à votre prophète ? vous posséderiez présentement la plus belle dame du monde et des richesses immenses. Si j'eusse été à votre place, il n'eût pas fallu me donner tant de tems pour me consulter qu'on vous en donna ; dès le premier jour, dès la première heure, dès la première minute, je me

serais déterminé à faire tout ce que souhaitait Canzade. Que vous vous seriez épargné de peine à vous même et à elle; car après votre départ elle a été malade, et peu s'en est fallu qu'elle n'ait perdu la vie.

Je ne sais, continua-t-il, si je dois lui dire que vous êtes à Sérendib. Je crains d'irriter ses ennuis, que le vieux seigneur qu'elle a épousé n'est guère propre à dissiper. D'un autre côté, je vous vois si affligé, que je ne puis me résoudre à vous ôter toute consolation. Je vous promets donc que dès aujourd'hui ma maîtresse saura que je vous ai vu. Je lui ferai dire par une de ses femmes que vous vous repentez bien de votre conduite passée, et que si vous étiez à recommencer, vous ne balanceriez pas un moment à renoncer pour elle à la doctrine de Mahomet. Non, non, m'écriai-je en cet endroit! garde-toi bien de lui faire dire une chose que je ne pense pas, et que je ne pourrais penser, quand il dépendrait de moi de la posséder à ce prix. Dis-lui seulement que je suis au désespoir de l'avoir perdue, et d'apprendre qu'elle n'est pas contente de sa situation.

L'esclave me jura qu'il s'acquitterait exactement de la commission dont je le chargeais. Il ajouta même, pour soulager sans doute ma douleur, qu'il était persuadé que Canzade aurait pitié de moi, que sa pitié ne se bornerait point à me plaindre en secret, et que cette dame ayant des femmes aussi adroites qu'elle

en avait, ne m'abandonnerait pas à mon affliction. Après cet entretien l'esclave me quitta, et je demeurai dans un état où il y avait autant de joie que de douleur. Si ce changement du sort de Canzade m'affligeait, je sentais quelque joie quand je venais à penser qu'elle pourrait me permettre de la voir en secret, et qu'elle souffrirait mon amour. Flatté d'une idée si agréable, j'attendais tous les jours que l'esclave qui m'avait parlé vînt me chercher chez Habib, où je lui avais dit que je demeurais; mais mon attente fut vaine. Un mois entier s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de Canzade.

Je jugeai alors que l'esclave avait mal jugé des sentimens de sa maîtresse; que le seigneur qu'elle avait épousé était aimé, ou qu'enfin la dame triomphait de l'amour qu'elle avait pour moi, si elle ne pouvait l'éteindre. Plein de cette dernière pensée, que j'avais la vanité de croire juste, je me retirai à une assez belle maison de campagne que le correspondant de mon père avait à trois quarts de lieue de la ville de Sérendib.

Là je m'occupais à me promener, ou pour mieux dire à rêver, en me promenant, à l'objet dont j'étais épris. Un jour je m'éloignai insensiblement de la maison de Habib, et comme je marchais le long d'une rivière, j'arrivai à une magnifique pagode qu'on a bâtie sur ses bords. Après en avoir admiré la struc-

ture, je donnai tout à coup mon attention à une chose qui me parut la mériter. Je vis plusieurs prêtres gentils qui dressaient sur le rivage une espèce de cabane avec des roseaux et d'autres matières combustibles. Je m'approchai d'eux, et leur demandai ce qu'ils faisaient. L'un d'entre eux me répondit : Il faut que vous soyez nouvellement arrivé à Sérendib, puisque vous me faites cette question. Ignorez-vous la coutume des gentils, et que ce lieu où nous sommes est destiné à leurs funérailles ? C'est ici qu'on brûle leurs dépouilles mortelles, et que leurs femmes en s'immolant aux mânes de leurs époux acquièrent une immortelle gloire. Un des principaux seigneurs de la cour de Sérendib est mort. Son corps sera brûlé sur ce rivage dans cinq ou six heures, et sa fidèle épouse veut être consumée des mêmes flammes qui doivent le réduire en cendres.

176e JOUR.

Comme je n'avais jamais vu cette cérémonie, quoique je susse bien qu'elle était observée en mille

endroits du monde, je résolus d'en être témoin. Je ne pouvais m'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces idolâtres, dont la piété sacrilége consacre la fureur, ou plutôt je m'en prenais à leurs prêtres, dont j'avais entendu parler à Surate, où cette effroyable coutume est suivie par les gentils. Je savais que les détestables ministres de leurs pagodes perpétuent cette barbare loi pour subsister plus commodément.

A mesure que l'heure de cette horrible exécution approchait, la campagne se remplissait de monde. La plupart des habitans de la ville sortirent pour y assister, les uns à pied, les autres à cheval. J'aperçus plusieurs personnes portées sur des palanquins [1], et précédées d'esclaves, dont quelques-uns portaient des étendards, et le reste jouait de la trompette. Je vis venir aussi le gouverneur de Sérendib. Il était monté sur un éléphant, et il paraissait au milieu de dix ou douze personnes, assises comme lui sous une tente qu'on avait dressée sur le dos de l'animal. En moins de deux ou trois heures il y eut plus de trente mille personnes aux environs de la pagode et de la cabane. Ne voulant pas qu'aucune circonstance de cette cérémonie pût échapper à ma curiosité, je perçai la foule et m'approchai du bûcher le plus près

[1] Le palanquin est fait à peu près comme un lit de repos. Il est ordinairement couvert de quelque riche étoffe, et quatre hommes le portent sur leurs épaules.

qu'il me fut possible. Je comptai jusqu'à vingt prêtres qui avaient tous chacun un livre à la main. Ils commencèrent à faire des prières en attendant la victime.

Il était presque nuit lorsqu'elle arriva. Elle montait un cheval blanc richement caparaçonné, et elle suivait, couronnée de fleurs, le corps de son mari, que six hommes portaient sur un superbe palanquin. Douze femmes aussi à cheval, parées de bagues, de bracelets et de gros anneaux d'or et d'argent, l'accompagnaient; elles avaient toutes de longs cheveux, des colliers de perles, de beaux pendans d'oreilles et des couronnes d'or, avec des plaques d'argent enrichies de rubis, qui leur couvraient la moitié du visage. Elles ne portaient point de vestes, mais seulement de petits corsets fort propres, dont les manches descendaient jusqu'au coude. Plusieurs joueurs d'instrumens suivaient ces femmes, qui toutes étaient esclaves de la dame qu'on devait immoler. Ses parens et ses amis venaient ensuite en dansant et en chantant, pour témoigner la joie qu'ils avaient d'avoir, les uns dans leur famille, les autres pour amie, une femme si généreuse.

Deux prêtres l'aidèrent à descendre de cheval, et la conduisirent par la main au bord de la rivière, où le corps de son mari lui fut apporté. Elle le lava depuis les pieds jusqu'à la tête, puis elle le remit

entre les mains des prêtres, qui le portèrent dans la cabane sur un siége de paille enduit de souffre. Elle se leva ensuite sans se déshabiller, et s'approcha du bûcher sans changer d'habits. Elle en fit plusieurs fois le tour, en regardant l'appareil de son sacrifice avec beaucoup d'intrépidité : après cela elle embrassa ses parens et ses amis, qui se retirèrent aussitôt. Elle fut aussi embrassée par ses femmes esclaves, qui fondaient en pleurs. Elle leur donna la liberté, et leur distribua les bijoux et les ornemens dont elle était parée. Comme elle ôta la plaque d'argent qui lui couvrait la moitié du visage, et qui jusque-là m'avait empêché de la reconnaître, quoique j'en fusse assez proche, imaginez-vous quel fut mon étonnement lorsque je vis que c'était Canzade. Non, quand j'aurais vu le renversement de la nature entière, je n'eusse pas été plus surpris.

Grand Dieu, dis-je alors en moi même, faut-il que j'en croie mes yeux ? ne puis-je douter de leur rapport ? Est-ce en effet Canzade qui va si cruellement périr? Je tâchai pendant quelque tems de me tromper moi-même ; mais j'eus beau vouloir démentir ma vue, je ne pus méconnaître la dame. La douleur que j'eus de son sacrifice ne me permit pas de le voir achever. Je la laissai entre les mains des prêtres, qui, après l'avoir exhortée à se rendre digne par sa constance du bonheur qui l'attendait, la firent entrer

dans la cabane, et lui présentèrent, suivant la coutume, une torche allumée pour y mettre elle-même le feu. Je me retirai vers la maison de campagne de Habib, l'esprit dans une disposition que je ne puis vous peindre avec d'assez vives couleurs. J'étais si troublé, si éperdu, que je ne savais ce que je faisais. Je tournais de tems en tems les yeux vers le lieu de la cérémonie, et les flammes du bûcher que je voyais s'élever en l'air me déchiraient le cœur.

177ᵉ JOUR.

Enfin j'arrivai chez Habib. Dès qu'il m'aperçut, il me demanda la cause du trouble et de l'agitation que je faisais paraître. Je la lui dis, et ce généreux ami accompagna de ses larmes celles que je versai en lui faisant ce récit. Je suis surpris, me dit-il, que Canzade ait voulu périr pour suivre un vieux seigneur, que selon toutes les apparences elle n'aimait point. Eh quoi! interrompis-je, dépendait-il d'elle

de lui survivre ? N'oblige-t-on pas ici les femmes à se brûler avec le corps de leurs époux? Non, repartit Habib, on ne les contraint point à s'immoler ; au contraire, le gouverneur de la ville, par ordre du roi, fait venir devant lui les veuves qui demandent à être brûlées, pour les interroger sur un dessein si funeste. Il tâche de les en détourner. Et enfin il ne leur accorde la permission de mourir que lorsqu'elles s'obstinent à la lui demander.

Ainsi Canzade, poursuivit-il, a bien voulu perdre la vie, persuadée, comme le sont toutes les femmes qui se sacrifient, qu'elle se procurerait par une mort glorieuse et volontaire un bonheur éternel. D'ailleurs elle a pu se laisser éblouir des honneurs qu'on rend à ces malheureuses victimes après leur mort. Effectivement on honore ici leur mémoire ; on leur dresse même des statues dans les pagodes. En un mot, on les regarde comme des divinités; et c'est sans doute ce qui inspire aux femmes qui demandent la mort cette fureur qui les fait regarder sans pâlir les apprêts de leur sacrifice.

Les réflexions d'Habib m'en firent faire d'autres. Je me représentai que si Canzade m'eût aimé autant que je l'aimais, elle n'aurait pas été si prompte à se brûler; qu'elle m'aurait fait auparavant proposer que si je voulais l'épouser aux conditions que j'avais déjà rejetées, elle ne se sacrifierait point ; qu'elle aurait

dû me mettre à cette épreuve, qui m'eût sans doute fort embarrassé.

J'avais d'assez bonnes raisons pour me consoler de sa mort, et toutefois je n'y pouvais penser sans sentir renouveler ma douleur. Seigneur, dis-je à Habib, quelque sujet que j'aie d'oublier Canzade, je désespère d'en venir à bout, et je ne puis demeurer plus long-tems à Sérendib après ce qui s'est passé. Permettez que je m'en éloigne, et que je retourne à Basra. Mon hôte ne voulant pas me contraindre, y consentit. Nous allâmes à Sérendib dès le lendemain, et la première chose que je fis en arrivant fut de m'informer si quelque vaisseau ne devait pas bientôt partir pour la côte des Indes. J'appris qu'un navire de Surate, chargé de toiles peintes, venait d'arriver au port, et qu'il aurait en peu de tems vendu ses marchandises. Je résolus de me servir de cette occasion; et en attendant mon départ, je menais chez Habib une vie fort triste. Quelque soin que prît mon hôte de combattre ma mélancolie, il ne pouvait la dissiper. Il n'épargnait rien toutefois pour en venir à bout : il ne se passait point de jour qu'il ne m'offrît quelque nouveau plaisir; il ne me donnait aucun repas qui ne fût suivi de danses et de concerts.

Il ne manquait pas de faire venir chez lui les plus jolies danseuses de celles qui sont sous la protection du gouverneur, et que les particuliers peuvent

employer et attirer chez eux en les payant [1]; il espérait que quelqu'une de ces filles, qui ne font pas vœu de chasteté, me donnerait dans la vue, et bannirait enfin Canzade de mon souvenir.

Tandis qu'il ne négligeait rien pour faire réussir son dessein, un esclave vint me demander chez lui, et voulut m'entretenir en particulier. C'était le même esclave que j'avais rencontré en arrivant à Sérendib, et qui m'avait fait de belles promesses qu'il avait si mal exécutées. Seigneur, me dit-il, si vous ne m'avez pas revu plus tôt, je vous proteste que ce n'est pas ma faute. Ma maîtresse m'avait défendu de vous parler, et je n'ai pas osé lui désobéir. Elle se piquait d'une vertu héroïque, elle ne voulait plus avoir de commerce avec vous, et elle ne s'est pas contentée d'être fidèle à un mari qu'elle n'aimait point, elle s'est brûlée avec lui pour s'attirer la vénération des gentils. Mais n'en parlons plus : laissons-la jouir d'un bonheur qu'elle n'a que trop acheté, et venons au sujet qui m'amène ici. Je suis présentement esclave d'une

[1] Il y a dans mille endroits des Indes des sociétés de femmes établies sous le bon plaisir des souverains, et que les gouverneurs des villes où elles sont protègent. Ils en tirent même un tribut. Ces danseuses vont dans les maisons des particuliers, quand on le veut, danser pour de l'argent. Elles sont magnifiquement habillées, parées de pierreries, et elles ne rebutent point d'ordinaire les amans libéraux; mais il n'est pas permis de les insulter, et on ne leur ferait pas violence impunément. Leurs danses sont vives, fort agréables, mais un peu lascives.

autre dame qui n'est pas moins belle que Canzade, et qui vous aime davantage. J'ai appris que vous étiez sur le point de vous embarquer pour Surate. En attendant votre départ, je vous conseille de profiter de la bonne fortune qui se présente.

178e JOUR.

Je fus plus surpris que charmé du discours de l'esclave. Mon ami, lui dis-je, c'est avec douleur que je me vois forcé de payer d'ingratitude les sentimens favorables que ta nouvelle maîtresse a conçus pour moi; l'image de Canzade se présente sans cesse à ma pensée, et me laisse peu de goût pour les aventures. La dame que tu sers doit me pardonner si je me refuse à ses bontés. Comme je ne l'ai jamais vue, mon indifférence ne l'offense point.

Il faut avouer, reprit l'esclave, que je ne suis pas heureux dans mes négociations. Cependant je suis assuré que si vous aviez entretenu un moment la personne dont il est question, vous en seriez

charmé, quelque attaché que vous soyez à Canzade. Vous vous trompez, repartis-je à l'esclave : vous êtes accoutumé à mal juger des mouvemens du cœur; vous vous imaginiez que votre première maîtresse m'aimait encore, et ne demandait pas mieux que de me voir dès qu'elle saurait mon arrivée à Sérendib..... Je conviens, interrompit-il, que vous êtes en droit de me faire ces reproches; mais dans cette occasion, croyez que je suis un peu plus sûr de mon fait. Consentez seulement que je vienne vous prendre ici cette nuit et que je vous conduise. Non, m'écriai-je, non, je ne puis m'y résoudre. Je connais trop les femmes pour vouloir mettre celle-là à une pareille épreuve. Quel dépit pour elle si mon cœur lui échappait! L'esclave eut beau m'assurer qu'elle avait l'esprit si raisonnable, qu'elle ne me ferait point un crime de ma constance pour Canzade, je refusai de la voir.

Je me persuadais qu'après cela je n'entendrais plus parler de l'esclave ni de sa dame; mais il revint me trouver dès le soir même avec un billet qu'il me remit entre les mains, et qui contenait à peu près ces paroles: « L'entretien que vous avez eu avec
» mon esclave m'a fait plus de plaisir que de peine :
» il augmente l'impatience que j'avais déjà de vous
» voir; et si vous êtes effectivement aussi occupé de
» Canzade que vous le paraissez, nous serons bien-
» tôt vous et moi fort satisfaits l'un de l'autre. »

Ces paroles mystérieuses me donnèrent beaucoup à penser, ou pour mieux dire elles me parurent avoir été écrites à plaisir. Je ne pus toutefois résister à l'envie de m'en éclaircir sur-le-champ. Je suivis l'esclave, qui me conduisit à une petite maison, et me fit entrer dans un appartement fort simple, où il me quitta, en me disant qu'il allait avertir la dame. Je ne l'attendis pas long-tems : elle vint; mais représentez-vous l'état où je me trouvai, lorsque l'ayant envisagée, je reconnus que c'était la princesse Canzade elle-même, que je croyais réduite en cendres.

479e JOUR.

Les trois auditeurs d'Aboulfaouaris parurent fort étonnés, quand il leur dit qu'il retrouva Canzade vivante après sa pompe funèbre. Il s'en aperçut et en sourit, ensuite il continua son récit de cette manière : Je crus d'abord que c'était une apparition, et les traits de la dame du monde qui m'était la plus chère excitèrent dans mes sens le même frémissement qu'un

spectre aurait produit. Elle remarqua mon trouble, et ne put s'empêcher d'en rire. Aboulfaouaris, me dit-elle, ce n'est point pour vous effrayer que j'ai souhaité de vous voir ; ce n'est pas l'ombre de Canzade qui s'offre à vos yeux, ce sont ses propres traits. Votre surprise, ajouta-t-elle, n'est pas à la vérité sans fondement ; on ne voit point avec tranquillité paraître tout à coup une personne qu'on croit morte ; mais je vais dissiper votre frayeur, en vous apprenant que je n'ai point cessé de vivre.

En même tems elle me conta comment elle avait gagné le chef des prêtres de sa loi, et de quelle manière ce bramine l'avait dérobée aux flammes pour une somme considérable. Il fit faire secrètement, me dit-elle, un souterrain par d'autres prêtres qu'il mit dans sa confidence. Le bûcher fut élevé sur ce souterrain, dans lequel je descendis après avoir allumé les roseaux, qui ne consumèrent que le corps de mon époux ; puis la nuit étant venue et tous les spectateurs s'étant retirés, le chef des bramines me conduisit lui-même jusqu'à cette maison, que j'avais fait louer auparavant par un esclave fidèle.

Mais, ma princesse, lui dis-je, qui vous obligeait à tromper le peuple par de fausses funérailles ? Pourquoi feindre que vous vouliez suivre votre vieil époux? On ne vous forçait point de mourir avec lui, vous pouviez vous épargner cette feinte. Non, re-

partit la dame, je me suis trouvée dans la nécessité de faire ce que j'ai fait; vous en serez persuadé quand je vous dirai que j'avais dessein de lier mon sort au vôtre, d'abjurer l'idolâtrie, et d'aller à Basra professer avec vous la religion de Mahomet. Il faut que ce soit votre prophète lui-même qui m'ait inspiré cette grande entreprise. Mais pour pouvoir l'exécuter impunément, j'ai été obligée de prendre le parti que j'ai pris. Comme mes parens me croient morte, je puis sans crainte sortir de Sérendib et joindre ma destinée à la vôtre. Voilà quel a été l'unique motif d'une action qui doit vous avoir surpris, et qui a sans doute étonné tout le monde; car on sait bien que je n'aimais pas un vieux seigneur que j'avais épousé seulement pour obéir au roi. On s'est imaginé que la vanité de passer pour une héroïne, et d'avoir une statue dans les pagodes, m'a portée à me brûler avec le corps de mon époux; mais ma raison, ou peut-être l'amour que j'ai pour vous, m'a fait juger plus sainement de ce sacrifice superstitieux.

Eh quoi! ma reine, lui dis-je, c'est en faveur d'Aboulfaouaris que vous avez employé cet ingénieux stratagème? c'est pour vivre avec moi que vous êtes résolue à vous éloigner de Sérendib! et pour comble de joie j'entends que vous êtes disposée à suivre la doctrine de notre grand prophète! Ah! belle Canzade, c'est en ce moment que vous me rendez le

plus heureux des hommes! En achevant ces paroles je me jetai à ses genoux, que j'embrassai avec transport. Levez-vous, Aboulfaouaris, reprit-elle, je ne sais si vous devez tant vanter votre bonheur. Canzade n'est plus une conquête si précieuse. Hélas! je ne possède plus toutes les richesses que je vous offrais avec mon cœur; j'en ai donné la meilleure partie aux prêtres qui m'ont servie, et le gouverneur de Sérendib m'a vendu bien cher la permission de me brûler avec mon mari.

A ces mots, qui me donnaient une si belle occasion de me répandre en discours passionnés, je regardai la dame d'un air tendre, et je lui dis : Que vous êtes injuste, charmante Canzade, si vous me soupçonnez de n'avoir pas des sentimens aussi purs que les vôtres. Quand dans le palais superbe où vous me reteniez vous étaliez à mes yeux toute votre magnificence, j'atteste ici le ciel que je n'étais occupé que de vous.

180e JOUR.

Je n'en demeurai pas là. Je m'étendis fort sur mon désintéressement, et je lui persuadai enfin que je n'aimais uniquement que sa personne. Alors elle me dit que mes sentimens étaient tels qu'elle les désirait; mais qu'elle n'était pas dépouillée de tous ses biens, et qu'il lui restait encore assez de pierreries pour se faire une dot dont j'aurais sujet d'être content. Elle parla ensuite des maux qu'elle m'avait causés, et me dit qu'elle les avait assez expiés par sa douleur. Nous convînmes après cela que nous partirions pour Basra le plus tôt qu'il nous serait possible : ce qui ne manqua pas d'arriver peu de jours après. Le vaisseau de Surate se défit promptement de ses toiles, acheta d'autres marchandises, et se trouva bientôt en état de faire voile. Dès qu'il le fut, je pris congé de mon hôte, j'allai chercher Canzade, je la conduisis la nuit au port, où je m'embarquai avec elle et quelques esclaves fidèles qui portaient ses pierreries.

Nous nous rendîmes à Surate sans essuyer le moindre danger. Nous y trouvâmes un bâtiment de Basra qui s'en retournait. Nous profitâmes de l'occasion; et comme si le ciel eût voulu nous faire connaître qu'il nous favorisait, nous arrivâmes à Basra le plus heureusement du monde.

Rien n'est égal à la joie que mon père témoigna de me revoir. Après les premiers embrassemens, je lui présentai Canzade, dont je n'eus pas besoin de vanter la condition; son air noble et sa beauté parlaient assez pour elle. Il lui fit un accueil favorable, et conçut pour elle une tendresse de père. Quand il sut toute son histoire, que je lui contai en amant charmé, je lui fis aussi une relation de mon voyage, et il m'apprit ensuite qu'il avait reçu mes pierreries du capitaine qui s'était chargé de les lui remettre de ma part.

Nous conduisîmes, mon père et moi, la dame chez le cady, qui lui fit faire abjuration en présence de plusieurs témoins; puis il lui demanda si elle consentait que je devinsse son époux. Elle répondit que c'était sa plus chère envie; et sur cette réponse le juge nous maria. Pour célébrer ce mariage, mon père ordonna un grand festin, auquel il invita tous nos parens et nos amis, et pendant quinze jours on ne cessa de faire des réjouissances dans notre famille.

Voilà mon premier voyage. Vous avez entendu

des choses peu ordinaires; mais j'en ai bien d'autres à vous conter. Je vous ferai demain un détail de mon second voyage, et vous avouerez qu'il n'est arrivé peut-être à personne des aventures aussi singulières qu'à moi.

Le grand voyageur Aboulfaouaris cessa de parler en cet endroit, tant pour reprendre haleine, que de peur de fatiguer l'attention de ses auditeurs. La caravane avançait cependant; elle fit ce jour-là une traite plus longue qu'à l'ordinaire. Elle s'arrêta au pied d'une montagne, dans un endroit commode pour camper. On tendit les pavillons, on se rafraîchit, on se reposa, et le lendemain on se remit en marche.

Si le roi de Damas, Atalmulc et Séyf-el-Mulouck souhaitaient qu'Aboulfaouaris continuât le récit de ses aventures, il n'en avait pas moins d'envie qu'eux: ainsi reprenant le fil de son histoire, il la poursuivit de cette manière.

SECOND VOYAGE D'ABOULFAOUARIS.

Je possédais donc Canzade. Tous deux enchantés l'un de l'autre, nous goûtions les douceurs d'une parfaite union. Nous ne demandions rien au ciel que la grâce de voir durer long-tems le bonheur dont il nous faisait jouir. Mais hélas! que les hommes sont

dans une grande erreur de s'imaginer, quand ils mènent une vie heureuse, que leur félicité sera de longue durée. Tous nos jours sont si mêlés de biens et de maux, que l'instant même où nous avons le plus de plaisir, ne fait souvent que précéder le moment où nous devons avoir le plus de peine.

Quelques mois après mon mariage mon père mourut : je partageai sa succession avec un frère que j'avais. Ce frère, nommé Hour, voulut faire profiter son bien dans le commerce; il acheta un navire, et le remplit de marchandises pour les aller vendre dans les royaumes de Malabar, et il employa tout ce qu'il avait eu en partage. Il partit enfin; mais il n'eut pas un heureux succès : il fit naufrage auprès d'Ormus, et ne put sauver que sa personne. Je le vis revenir presque nu, dans l'état du monde le plus déplorable. J'en eus pitié; je le reçus chez moi, le remis en fonds, et lui donnai de quoi retourner en marchandise : il n'en revint pas plus riche que la première fois. Au lieu de réparer sa perte, il fit encore naufrage, et, dérobant pour la seconde fois sa vie à la fureur des eaux, il vint m'apprendre à Basra la nouvelle disgrâce qu'il avait éprouvée.

181e JOUR.

Je fus touché de son malheur ; je n'épargnai rien pour le consoler : Mon frère, lui dis-je, vous n'ignorez pas que nos infortunes, de même que nos prospérités, sont marquées sur la table de la prédestination. De quoi vous servirait-il de vous affliger ? Vous avez plutôt des grâces à rendre au ciel de vous avoir laissé la vie. Abandonnez le commerce, et vivez tranquillement avec moi ; rien ne vous manquera.

Il accepta le parti que je lui proposais : il demeura dans ma maison ; et trouvant peu à peu des charmes dans l'oisiveté, il passait agréablement ses jours à se promener et à se divertir avec ses amis. De mon côté je n'étais occupé que du soin de plaire à Canzade, et de lui fournir des amusemens. J'ai toujours aimé la dépense, et comme mon revenu, quoiqu'assez considérable, ne suffisait pas pour nous entretenir de la manière que nous vivions, je m'aperçus après quelques années que mon patrimoine était fort diminué.

La crainte de tomber dans la nécessité me fit songer à la prévenir. Je résolus de m'associer avec un riche marchand, et d'aller trafiquer dans le royaume de Golconde.

Ce ne fut pas sans peine que ma femme consentit que je fisse un si long voyage; elle se rendit toutefois à mes raisons, dans l'espérance que je reviendrais à Basra chargé de richesses, et qu'après cela je passerais le reste de mes jours sans inquiétude. J'entrai donc en société avec un marchand dont la probité m'était connue. Nous achetâmes des marchandises pour les vendre à Surate, comptant que nous en prendrions là d'autres pour les échanger à Golconde. Le jour de mon départ étant arrivé, je m'arrachai aux pleurs de Canzade, et dis à Hour en l'embrassant : Adieu, mon frère, je vous laisse le soin de ma maison et l'administration de mon bien. Ménagez prudemment mon honneur et tout ce qui me reste de fortune Je vous recommande sur toutes choses de donner votre attention à mon épouse; de veiller, je ne dirai pas sur ses démarches, car je connais trop sa vertu pour m'en défier, mais sur les mauvais desseins que quelque ennemi de mon repos pourrait avoir sur elle. En un mot, faites si bien que je retrouve à mon retour ce précieux dépôt tel que je vous le confie en ce moment.

Hour à ce discours me vanta sa délicatesse sur

l'honneur, et promit de me rendre bon compte de la commission dont je le chargeais, ajoutant que le sang qui nous unissait tous deux, lui faisait regarder comme son affaire propre l'emploi que je lui donnais. Sur la foi de cette promesse, je partis l'esprit tranquille avec mon associé. Nous mîmes à la voile, et nous nous rendîmes à Surate sans cesser d'avoir le vent favorable. Là nous vendîmes nos marchandises, et nous en achetâmes d'autres, dont nous jugeâmes que nous aurions une bonne défaite à Golconde; ensuite nous remîmes en mer.

Je passe sous silence les calmes et les tempêtes qui nous empêchèrent d'arriver au royaume de Golconde aussitôt que nous l'espérions. Nous y abordâmes enfin, et nous y fîmes un très-grand profit sur nos marchandises. Comme mon associé se connaissait parfaitement en pierreries, et que nous étions dans le royaume du monde où l'on trouve les plus beaux diamans, nous en achetâmes pour la meilleure partie de notre argent, sûrs de les vendre à Bagdad quatre fois plus qu'ils ne nous coûtaient. Satisfaits du gain que nous avions déjà fait sur nos marchandises, et de celui que nous espérions faire encore sur nos pierreries, nous ne demeurâmes pas long-tems à Golconde; nous en partîmes bientôt pour retourner à Basra.

182e JOUR.

Notre vaisseau allait à pleines voiles, et nous nous flattions, comme font tous les voyageurs, d'arriver heureusement au port où tendaient nos désirs ; mais une nuit il s'éleva une tempête si furieuse, que malgré l'art du pilote et le travail des matelots, nous fûmes obligés de nous abandonner à l'orage, dont la violence nous écarta considérablement de notre route. Enfin notre vaisseau, après avoir été durant plusieurs jours le jouet des vagues et du vent, alla se briser contre un rocher qui était à la pointe d'une île déserte. Toutes les personnes de l'équipage se noyèrent, à la réserve de mon associé et de moi. Nous nous jetâmes promptement dans l'esquif, et par ce moyen nous échappâmes à la fureur des eaux. Mais hélas ! un péril aussi terrible que la tempête qui nous avait perdus, nous attendait.

Déjà nous touchions au rivage, et nous allions

mettre pied à terre, lorsqu'un crocodile d'une grandeur démesurée accourut à nous. Cet épouvantable animal, se tenant sur ses pattes de devant, frappa de sa queue si rudement l'esquif qu'il le brisa en mille pièces. Mon associé et moi nous n'étions pas encore débarqués. Nous tombâmes aussitôt dans l'eau. En même-tems le monstre avançant la gueule pour nous prendre, se saisit d'abord de mon associé. Mais pendant qu'il était occupé à le dévorer, je gagnai le rivage, et m'éloignant du crocodile par une prompte fuite, je m'avançai dans l'île.

J'arrivai au bord d'une fontaine dont l'eau était aussi blanche que du lait. J'en bus, et je la trouvai d'un goût exquis; je crus boire du plus excellent sorbet. Je cueillis ensuite quelques herbes qui étaient aux environs de la fontaine : j'en mangeai, et elles me parurent plus délicieuses que les plus excellens mets. J'admirai la fécondité et la variété de la nature, qui se plaît à produire tant de choses différentes; et tout ruiné que j'étais, je remerciai le ciel de m'avoir du moins fait arriver à une île où je ne pouvais mourir de faim et de soif. Je n'étais pas toutefois sans inquiétude sur les bêtes sauvages; et la crainte d'en devenir la proie, m'empêcha de prendre un peu de repos, quoique j'en eusse grand besoin.

Je marchai vers un bois dont tous les arbres étaient

d'aloès ou de sandal ; j'y entrai, et après avoir fait environ trois cents pas, je me trouvai près d'une prairie émaillée de mille sortes de fleurs qui parfumaient l'air d'odeurs agréables. Au milieu de cette prairie s'élevait un arbre, haut pour le moins de cent coudées, dont les branches étendues et le feuillage épais faisaient beaucoup d'ombre. Il y avait au pied, sous un pavillon de brocard, un lit de repos sur lequel on voyait un homme qui paraissait endormi. Sa main droite était appuyée sur une cassette d'or, et un gros dragon, couché près de lui, tenait dans sa gueule un bouquet de baume qu'il lui mettait de tems en tems sous le nez.

A ce spectacle je fus saisi de frayeur. Hélas ! dis-je en moi-même, il ne me servira de rien d'avoir évité le crocodile ; ce dragon va venir fondre sur moi et me dévorer. Bien loin d'oser m'approcher du pavillon, je courus me cacher dans des broussailles, d'où je me mis à observer l'homme et le monstre. Après les avoir quelque tems considérés, je vis tout à coup sortir de la tente le dragon, qui s'éleva dans les airs d'un vol rapide, et disparut en un moment à mes yeux.

L'éloignement de l'animal me rassura, et comme je me sentis une vive curiosité de savoir quel homme pouvait être celui que j'aperçevais sur le lit de repos, je m'avançai dans la prairie avec beaucoup d'émo-

tion, et j'entrai sous la tente. Le personnage que je voulais voir était un vieillard qui paraissait bien avoir six-vingts ans, et qui semblait être encore vivant, quoique depuis plusieurs siècles il goûtât dans ce lieu le funeste repos de la mort. Je demeurai quelque tems à le parcourir des yeux, ensuite je pris la cassette d'or sur laquelle sa main était appuyée, et l'ayant ouverte, j'en tirai de vieilles pancartes sur lesquelles ces mots étaient écrits : « Alef, fils de Barkia » et grand visir de Salomon, est le vieillard qui re» pose sous ce pavillon. Ce ministre se voyant au » dernier terme de sa vie, choisit cette île déserte » pour y laisser sa dépouille mortelle. Il dressa cette » tente au milieu de cette prairie, et se coucha sur » ce lit, où il mourut après avoir écrit ces présentes, » qu'il renferma dans cette cassette. Que ceux qui » viendront dans cette île sachent qu'ils ne reverront » jamais leur famille et leur pays, et qu'ils périront » bientôt ici, s'ils ne se sentent un courage à l'é» preuve des plus affreux périls. Si rien n'est capable » de les effrayer, qu'ils aillent du côté de l'occident ; » ils arriveront au pied d'une montagne, où ils trou» veront une ouverture. Qu'ils y entrent hardiment, » et marchent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils soient » parvenus à une prairie dont la beauté les éton» nera. C'est par là seulement qu'ils peuvent arriver » au comble de leurs vœux ».

183e JOUR.

Après avoir lu ces paroles, je baisai respectueusement les pancartes d'Alef; je me mis ensuite à genoux, et levant les yeux au ciel : O Seigneur, m'écriai-je, vous avez pitié de moi, et vous ne voulez pas que je périsse dans ces lieux funestes, puisque vous m'ouvrez une porte pour en sortir. Grand prophète des musulmans, vous qui sans doute avez beaucoup de part à la nouvelle grâce que je reçois du Très-Haut, continuez de me protéger. Je me suis tiré par votre secours du puits où le perfide Hyzoum m'avait laissé, ne m'abandonnez point dans les périls où je vais me jeter.

Alors sans perdre de tems, je marchai vers l'occident, et j'arrivai bientôt au pied de la montagne, où j'aperçus effectivement une large ouverture, dont l'affreuse obscurité n'invitait pas à y entrer; mais je me fiais trop aux pancartes d'Alef pour craindre quelque chose; j'y entrai sans balancer, et marchai

avec assurance, quoiqu'à tâtons, car j'étais environné des plus épaisses ténèbres. Je sentais que le terrain allait en baissant, et comme j'avançais toujours sans me reposer, j'eus lieu de penser après quinze ou vingt heures de chemin, qu'il fallait assurément que je descendisse chez les génies de la terre. Enfin la nuit qui m'enveloppait se dissipa, et je revis la clarté du jour, que je croyais avoir perdue pour jamais. Une prairie parsemée de mille sortes de fleurs que je n'avais point encore vues, et d'arbres chargés des plus beaux fruits, se présenta tout à coup à mes yeux. Je m'approchai d'un de ces arbres et mangeai des fruits, puis je m'étendis sur l'herbe pour y prendre quelque repos, et j'y dormis d'un profond sommeil. Lorsque je me réveillai, je vis avec surprise autour de moi douze à quinze génies noirs et maigres, qui avaient des yeux étincelans. Je remarquai qu'ils ressemblaient de visage aux hommes, mais les uns portaient au milieu du front une longue corne et avaient des queues de chien, et les autres de la ceinture en bas étaient faits comme des lézards.

Enfant d'Adam, me dit un d'entr'eux, par quel hasard te trouves-tu parmi les génies de la terre? Je leur contai mon aventure; ensuite un autre me dit: Viens demeurer avec nous, et sois assuré que nous ne te ferons point de mal. Quand tu nous auras servi pendant quelques années, nous te transporterons

par reconnaissance dans l'endroit du monde où tu voudras aller. Je ne leur eus pas plus tôt répondu que j'y consentais, qu'ils me dirent : Tu as bien fait de te rendre de bonne grâce, car nous t'aurions bien emmené avec nous malgré toi. A ces mots ils me prirent et m'enlevèrent dans les airs ; ils me firent passer par-dessus plusieurs montagnes et traverser plusieurs mers avant que d'arriver à leurs habitations. C'était une infinité de cavernes, dont chacune servait à un génie. Quelques-uns étaient logés dans des fontaines, et d'autres dans des précipices.

Je demeurai une année entière avec ces génies, me nourrissant d'herbes. Pour eux, ils faisaient leur nourriture ordinaire des os dont les hommes avaient mangé la chair; c'était pour eux un mets exquis, et je me souviens que quelquefois en rongeant des os, ils se récriaient sur l'excellence de l'aliment. Ils accusaient même les hommes de mauvais goût d'aimer mieux la viande que les os. Pour ne point manquer de provision, il y avait des génies qui n'étaient occupés que du soin d'en aller chercher. Ces génies en apportaient abondamment de tous les endroits du monde, et surtout des os de cavales de Tartarie dont ils étaient fort friands.

La mauvaise chère que je faisais chez ces maudits génies, et la nécessité d'être leur esclave, ne faisaient pas ma plus grande peine; ce qui perçait mon ame

de la plus vive douleur, c'était le mépris qu'ils avaient pour l'alcoran et pour Mahomet. Ils me défendaient la prière, l'ablution et le tecbir [1]. Quelque dangereux qu'il fût pour moi de leur désobéir, je ne laissais pas de prendre si bien mon tems, que je faisais souvent à la dérobée ce qu'ils me défendaient. Un jour que j'étais seul dans la caverne où je servais, je fis l'ablution, et pendant que je récitais quelques sentences du grand prophète, j'entendis retentir l'air de cris de joie et de chants à la louange du Très-Haut. Étonné de cette nouveauté, je sortis aussitôt de la caverne pour apprendre la cause d'un si grand changement : j'aperçus des génies vêtus de blanc et qui portaient des frocs de religieux sophis. Ils paraissaient gros et gras, et aussi beaux que les autres étaient effroyables. Ces deux sortes de génies venaient de se battre, et les beaux ayant remporté la victoire, la célébraient par leurs chants et en rendaient grâces au ciel. Ils tenaient une partie de leurs ennemis enchaînés, et ils avaient mis le reste en fuite. Je ne pus me contenir à ce spectacle, et, mêlant ma voix parmi celles des vainqueurs, je m'écriai de toute ma force : Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

[1] C'est quand on dit que Dieu est au-dessus de toutes choses. Allahou-Acbar.

Une troupe de génies victorieux m'entendant ainsi parler, m'environne. Qui es-tu, me dit l'un, et qui peut t'avoir appris ces paroles ? Nous ne savions pas qu'il y eût en ce lieu un musulman. D'où es-tu, et comment as-tu pu venir ici ? Je satisfis leur curiosité ; ensuite ils me menèrent au génie qu'ils regardaient comme leur roi. Il me fit les mêmes questions, et j'y répondis de la même manière : il me demanda de quelle religion j'étais, et je ne lui eus pas si tôt dit que j'étais mahométan, qu'il s'écria : Heureux celui qui est du peuple de Mahomet ; puis il me demanda mon nom, et lorsque je le lui eus dit : Aboulfaouaris, reprit-il, je suis ravi qu'on vous ait tiré des mains des génies infidèles ; ces misérables vous auraient ôté la vie quelque jour. Vous pouvez désormais vous abandonner à la joie, puisque vous êtes avec des génies qui font aussi-bien que vous profession du mahométisme.

184e JOUR.

Ce roi prit insensiblement beaucoup d'amitié pour moi, et comme je lui parus consommé dans la con-

naissance des choses, tant défendues que permises dans la religion musulmane, il m'établit son iman, ainsi je criais ézan [1] aux heures de la prière, je disais les salaounat [2], et je prononçais le tecbir. Lorsque je jeûnais les génies jeûnaient aussi. Je leur lisais et leur expliquais tous les jours l'alcoran avec ses commentaires. Je gagnai leur estime, et devins enfin si considérable parmi eux, qu'ils n'entreprenaient rien sans m'avoir auparavant consulté, et ils respectaient mes futouas [3].

Une nuit il m'arriva de rêver que j'étais à Médine dans le raouza [4]; que je voyais entrer Canzade dans ce jardin sacré; qu'elle avait un air mourant, et que s'étant approchée du tombeau de Mahomet, elle adressait ce discours au grand prophète : O Mahomet! à qui j'ai sacrifié les idoles que j'adorais, ayez pitié d'une femme qui remplit exactement tous les devoirs de votre secte; rendez-lui son cher époux, dont elle ne peut plus long-tems soutenir l'absence; faites qu'il revienne à Basra défendre un cœur que je lui ai donné, et qu'un rival veut lui ravir.

Je me réveillai à ces paroles. Un trouble inconcevable saisit mes esprits, et je conçus de ce songe

[1] C'est appeler à la prière.
[2] Dieu bénisse Mahomet.
[3] Décisions, arrêts des muftis.
[4] Jardin où Mahomet a été enterré à Médine.

un malheureux présage. Je me représentai ma femme en butte à quelque attentat formé contre mon honneur, et cette cruelle image, dont mon esprit ne pouvait se distraire, me plongea dans une profonde mélancolie. Le roi des génies s'en étant bientôt aperçu, me dit: O iman, qu'avez-vous? une tristesse mortelle est peinte dans vos yeux depuis quelques jours; vous vous ennuyez sans doute d'être ici? Grand roi, lui répondis-je, après les bontés que vous avez eues pour moi, après les marques d'estime et d'affection que j'ai reçues des génies musulmans, je ne pourrais sans ingratitude avoir envie de vous quitter; mais je ne dois point vous cacher qu'une autre raison m'empêche de vivre content. Alors je lui racontai mon songe, et lui avouai que c'était cela seul qui causait mon affliction.

Je ne vous sais point mauvais gré, reprit le roi, puisque vous avez une femme que vous aimez, que vous y pensiez, et que vous souhaitiez d'être auprès d'elle. Combien, ajouta-t'il, croyez-vous qu'il y ait de chemin d'ici à Basra? apprenez qu'il y en a pour quatre-vingt-dix années; mais Dieu très-haut nous a rendu prochains les pays les plus éloignés; c'est pourquoi, malgré la distance des lieux, je vous ferai porter par un génie dans la ville où vous avez pris naissance, et vous verrez réellement bientôt cette Canzade que vous avez vue en songe. En disant cela, il me

prit par la main et me mena sur le rivage d'une mer rouge, d'où me montrant une île : Voyez-vous, me dit-il, cette île où s'élève un rocher dont le front touche aux nues? Oui, sire, lui répondis-je. Et bien, reprit-il, ce rocher qui paraît si semblable à une forteresse est creux, et sert de prison aux génies infidèles qui tombent entre mes mains, et aux autres génies qui se révoltent contre mes volontés. A ces mots il m'enleva de terre et me transporta dans l'île avec lui. Nous nous approchâmes du rocher et d'une porte de fer fort épaisse, qui était fermée. Il commanda qu'on ouvrit; on lui obéit dans le moment. Nous entrâmes dans le rocher, où je vis une infinité de génies chargés de chaînes, parmi lesquels je reconnus ceux dont j'avais été l'esclave.

185e JOUR.

Il y avait entr'autres un afrite [1] d'une grandeur démesurée et d'une laideur horrible. Il n'avait point

[1] Génie infidèle et non musulman.

de chaînes comme les autres. De gros anneaux de fer l'attachaient au rocher d'une manière qui lui ôtait la liberté de faire le moindre mouvement. Le roi s'adressant à celui-là, lui dit : O misérable, sais-tu combien tu m'as d'obligations ? O grand roi, répondit l'afrite, je n'ignore pas jusqu'à quel point je vous suis redevable. J'ai mille fois mérité les plus cruels tourmens, et vous avez eu la bonté de me pardonner. Et bien, reprit le roi, tu me vois encore aujourd'hui dans la disposition de te rendre libre. Sire, repartit l'afrite, ce trait de générosité ne vous est pas nouveau. Vous m'avez souvent donné la liberté. Je te la donne encore, répliqua le roi ; mais c'est à condition premièrement que tu suivras la secte de Mahomet, et que tu porteras ce musulman à Basra ; je veux aussi que tu fasses ce chemin en peu de tems. Je le porterai en trois heures, dit le génie, et je promets d'exécuter de point en point tous les ordres de votre majesté. Alors le roi se tourna de mon côté, et me dit : Sachez, jeune homme, que cet afrite est un méchant, un fourbe, un traître, un scélérat : je n'ose me fier à ses promesses ; je crains qu'il ne vous joue un mauvais tour, et je crois qu'il sera bon de vous précautionner contre lui. Je vais, continua-t-il, vous apprendre une oraison. Vous n'aurez qu'à la réciter pendant que vous serez sur le dos de l'afrite, et soyez assuré qu'il ne pourra

vous faire aucun mal. En même tems il me dit l'oraison, dont voici les paroles : « Sois loué, ô Très-
» Haut, comme te louent tes cieux; sois loué, ô
» Très-Haut, comme te louent tes mers et ta terre;
» sois loué, ô Très-Haut, comme te louent tes anges
» et tes prophètes. »

Lorsque j'eus appris par cœur cette oraison, le roi fit détacher l'afrite, et me mit lui-même sur son dos, après m'avoir bandé les yeux pour m'empêcher, disait-il, de voir sur la route des choses qui pourraient m'effrayer : Aboulfaouaris, me dit-il ensuite, j'exige une chose de vous pour le plaisir que je vous fais. Quand vous aurez embrassé votre famille à Basra, je vous prie d'aller trouver de ma part Omar le commandeur des croyans, et Aly Ben Eby Taleb, gendre de Mahomet. Dites-leur qu'il y a sur la terre une nation de génies musulmans, qui ne mangent jamais sans dire le bismillah [1], qui font l'ablution et toutes les prières des mahométans, et qui combattent jour et nuit contre une autre nation de génies rebelles à la loi de Mahomet.

Je fis serment de m'acquitter avec exactitude de la commission dont on me chargeait; puis je sortis du rocher avec le génie qui me portait sur son dos. Prenez garde, ô jeune homme, me cria le roi, ne

[1] C'est-à-dire, au nom de Dieu. C'est une prière que les mahométans ont accoutumé de faire avant le repas.

cessez point de réciter l'oraison que vous savez. L'afrite ne vous sera soumis qu'autant qu'il vous l'entendra réciter. Si vous négligez cet avis que je vous donne, vous courez risque de vous perdre.

186e JOUR.

Ce n'était pas sans raison que le roi des génies musulmans m'avait tant recommandé de réciter sans cesse mon oraison. J'en connus bientôt la conséquence. Si j'étais un moment sans la dire, l'afrite faisait des cris et des hurlemens affreux, qui cessaient aussitôt que je la prononçais. Tantôt je sentais que le génie m'élevait, tantôt qu'il m'abaissait : quelquefois il excitait des orages effroyables, croyant par ce moyen m'épouvanter et me faire tomber ; mais il avait beau faire, je me tenais bien ferme sur son dos.

Cependant, quelque soin que je prisse de répéter ces paroles puissantes qui faisaient toute ma sûreté, je ne pus me défendre de prêter mon attention à un bruit confus de voix que j'entendais dans les airs. Je

passai plus avant; je voulus voir ce que c'était, et j'eus même l'imprudence d'ôter d'une main mon bandeau pour satisfaire ma curiosité. J'aperçus plusieurs génies qui avaient tous chacun une forme particulière et qui se battaient en l'air. Les cris qu'ils poussaient en se battant, et la manière dont ils se chargeaient, m'occupèrent quelque tems. J'oubliai mon oraison, et l'afrite profitant de ma distraction, me jeta dans une mer sur laquelle nous étions, et alla se mêler parmi les combattans. Comme je n'étais pas loin du rivage et que je savais parfaitement nager, je gagnai bientôt la terre, que je baisai mille fois en remerciant le ciel de ma délivrance. Mais si j'avais la consolation d'avoir dérobé ma vie aux flots, d'un autre côté je me voyais dans un désert, et, pour comble de misère, déchu de l'agréable espérance de voir ma femme et mon pays.

Tandis que je m'affligeais d'être dans l'état où je me trouvais, et que je prenais à partie le visir de Salomon, dont les pancartes me paraissaient la cause de mes maux, je vis sur la surface de la mer un petit oiseau qui vint à moi. Je n'en avais jamais vu de semblable; il avait la tête bleue, les yeux rouges, les ailes jaunes et le corps vert. Ce bel oiseau s'approcha de ma bouche en étendant ses ailes, et m'y mettant son petit bec, il me la remplit d'une liqueur fraîche et délicieuse, ensuite il me parla : Jeune

musulman, me dit-il, ne perds point courage; tu as été choisi pour servir d'exemple aux hommes de ta secte. On veut qu'ils t'entendent un jour raconter tes aventures, et qu'ils en profitent. O charmant oiseau! m'écriai-je, aussi surpris de ce qu'il parlait que des choses qu'il me disait, oiseau de bon augure, par quel prodige avez-vous l'usage de la parole? Je suis, reprit-il, l'oiseau du prophète Isaac. Je suis chargé du soin de veiller sur cette mer, de secourir les malheureux mortels qui viennent dans ces lieux, surtout les musulmans: ainsi, loin de vous affliger, consolez-vous, et soyez sûr que le Très-Haut tient compte aux bons des peines qu'ils souffrent pendant leur vie mortelle. Après avoir parlé de cette sorte, il me montra la route que je devais tenir, en m'assurant que je pouvais la suivre sans appréhender de faire quelque mauvaise rencontre.

Je pris le chemin qu'il m'enseigna, et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que je marchai pendant quarante jours sans avoir aucune envie de manger ni de boire: la liqueur que l'oiseau m'avait fait avaler me préserva de la faim et de la soif. Enfin j'arrivai au pied d'une montagne qui était au milieu du désert. Je montai jusqu'au sommet, sur lequel je vis un assez beau palais bâti de pierres de taille. Il n'avait point de fenêtres, mais seulement une porte de bronze qui était fermée. Je m'assis à l'ombre à deux

pas de là, et tandis que je me reposais, mon oreille fut tout à coup frappée d'une grosse voix qui me dit : Enfant d'Adam, tu es arrivé ici bien à propos pour moi et pour toi. Je jetai aussitôt la vue du côté que partait la voix, et j'aperçus un afrite couché par terre. Il était encore plus grand et plus effroyable que celui qui m'avait si traîtreusement fait tomber dans la mer. Il avait une trompe comme celle d'un éléphant ; l'œil droit plus rouge que du sang, et l'œil gauche bleu. Viens te mettre à mes côtés, poursuivit-il, et ne crains rien.

J'eus besoin de tout mon courage pour ne pas fuir ce monstre horrible. Cependant, bien que sa figure ne prévînt pas agréablement en sa faveur, j'eus l'assurance de m'en approcher et de m'étendre même auprès de lui. Il parut avoir de la joie de me voir. Jeune homme, me dit-il, de quel prophète es-tu sectateur ? De Mahomet, lui répondis-je. Tant mieux, répliqua-t-il, c'est justement d'un homme tel que toi que j'ai besoin. Je médite une grande entreprise, que je ne saurais exécuter tout seul. Mais je me flatte qu'avec ton secours j'en viendrai à bout. Tu peux compter que si j'obtiens ce que je désire, je te comblerai d'honneur et de richesses. Je serai maître de tous les royaumes du monde habité par les hommes, et je prétends t'en donner un par reconnaissance. Je consens, lui dis-je, de vous aider,

et je ne vous demande pas une couronne pour cela : tout ce que j'exige de vous, c'est de me porter à Basra : me le promettez-vous ? Oui, répondit-il, et j'en jure par la tête de ton prophète. Et bien, repris-je, vous n'avez qu'à me prescrire ce qu'il faut que je fasse, et je m'en acquitterai le mieux qu'il me sera possible.

187e JOUR.

L'Afrite fut charmé de me voir dans la disposition de l'aider à venir à bout de son dessein ; mais me défiant de lui avec raison, je résolus de me précautionner contre sa malice, et pour cet effet je commençai à réciter tout bas mon oraison. Pendant ce tems-là, il tira de sa poche une poignée de petites balles de plomb qu'il me mit entre les mains, en me disant : Prends ces balles et ne manque pas de m'en jeter une toutes les fois que tu me verras tomber sans sentiment. Je ferai ce que vous m'ordonnez, lui dis-je, et vous pouvez compter sur ma parole.

Il se leva sur cette assurance ; je me levai aussi, et nous marchâmes vers le palais. L'afrite tenait comme moi une poignée de balles. Il en jeta une assez rudement contre la porte, qui s'ouvrit à l'instant. Nous entrâmes dans une cour pavée de marbre jaspé, où nous aperçûmes deux lions qui commencèrent à rugir dès qu'ils nous virent. Mais mon compagnon les frappa chacun d'une balle, et ils demeurèrent immobiles. Nous arrivâmes à une seconde porte de bronze que fermait un cadenas d'argent. Une balle ne l'eut pas plus tôt touché, qu'il tomba et que la porte s'ouvrit d'elle-même. Une caverne d'une vaste étendue s'offrit à nos regards. Un fleuve rapide et d'une eau noirâtre coulait au milieu, et avait sur ses bords deux dragons d'une grosseur étonnante. Ces monstres, à notre vue, étendirent leurs ailes, et se mirent à siffler d'une manière épouvantable en vomissant des tourbillons de feu. L'afrite leur jeta des balles ; ils se couchèrent aussitôt par terre, au lieu de continuer leurs sifflemens, et nous laissèrent passer outre.

Nous parvînmes à une autre cour, dont les murailles paraissaient bâties de briques d'or. Le pavé en était de lames d'argent. Au milieu s'élevait un dôme de bois de sandal rouge, que soutenaient six colonnes d'acier de la Chine, et sous lequel il y avait un grand sofa d'or massif. Sur ce sofa était un cercueil

fait de pierres précieuses, qui jetaient un éclat dont mes yeux furent éblouis. Dès que nous voulûmes nous en approcher, deux griffons qui gardaient le dôme s'avancèrent pour nous mettre en pièces ; mais les balles les obligèrent bientôt à reculer. Si bien que nous vîmes sans obstacle ce qu'il y avait dans le cercueil : c'était un homme d'un air vénérable. Il paraissait respirer encore. La mort, qui fait une affreuse impression sur les plus beaux objets de la nature, semblait respecter le personnage qui se présentait à mes yeux

Il avait au doigt plusieurs bagues, et entre autres un gros anneau sur lequel était gravé le grand nom de Dieu [1]. L'afrite porta la main sur cet anneau, et voulut le retirer, lorsque dans le moment il descendit du haut du dôme un long serpent ailé qui lui souffla au visage et le renversa par terre sans sentiment. Alors, me souvenant de ce que l'afrite m'avait recommandé, je le frappai d'une balle, et il reprit ses esprits. Tu as bien fait, me dit-il, voilà tout le service que j'exige de toi : continue de me le rendre, si j'en ai encore besoin. En achevant ces paroles, il tâcha pour la seconde fois d'arracher l'anneau.

[1] Il y a, selon les cabalistes mahométans, cent et un noms de Dieu, c'est-à-dire, attributs, comme bon, saint, juste, etc., qui ont tous chacun une vertu particulière ; mais ce grand nom a toutes les vertus des autres.

Le serpent d'un nouveau souffle lui fit encore perdre connaissance, et moi je lui fis reprendre l'usage de ses sens comme la première fois.

O ami musulman! s'écria l'afrite, je t'ai de grandes obligations. Apprends que le mort qui est dans ce cercueil est le prophète Salomon; je voudrais me saisir de son cachet; je deviendrais par ce moyen maître de tout le monde; et tu peux bien penser que je n'oublierais pas tes services. Eh! pourquoi ne vous servez-vous pas de vos balles pour écarter ce serpent? elles ne peuvent rien contre lui, me répondit-il, et ce n'est qu'en résistant à son souffle que je puis faire ce que je souhaite. A ces mots, il fit un troisième effort, et tira l'anneau jusqu'à la moitié du doigt du saint prophète. Mais le même serpent revint sur l'afrite, et le terrassa d'un souffle pour la troisième fois.

Je me préparais à faire mon office, et j'avais déjà le bras levé pour jeter une balle au génie, quand le serpent m'adressa ce discours: O musulman, cessez de prêter votre secours à ce maudit génie: c'est un des sept afrites qui se révoltèrent contre Salomon, et que ce prophète enferma au centre de la terre pour les punir de leur audace. Il ne respire que la possession de cet anneau, dont il connaît la puissance, et il attendait depuis long-tems au pied de la montagne où vous l'avez rencontré, quelqu'un qui pût

l'aider à en faire la conquête ; mais il se flatte vainement de l'espérance d'avoir ce merveilleux cachet qui est sous ma garde. Je suis un des génies qui ont toujours été fidèles à Salomon, et par conséquent j'ai plus de force moi seul que cet afrite et ses six camarades ensemble. Laissez-le donc, ajouta-t-il, dans l'état où je viens de le mettre ; qu'il y demeure jusqu'à la fin des siècles. Éloignez-vous promptement de ce tombeau, et ne troublez plus le repos de ce saint lieu, autrement je serai obligé de vous exterminer : ce que j'aurais déjà fait si vous n'étiez pas de la nation du prophète Mahomet.

188e JOUR.

Je ne répondis au génie fidèle qu'en lui obéissant. Je retournai sur mes pas, et gagnai le pied de la montagne sans avoir besoin de mes balles pour écarter le dragon et les lions que je trouvai sur mon passage. Ces bêtes féroces étaient encore dans la même situation où l'afrite les avait mises. Je suivis

un sentier qui me conduisit à une plaine; mais avant que d'y entrer, il me fallut passer auprès d'une caverne, d'où je vis sortir des tourbillons de flammes et de fumée. J'entendais aussi un bruit épouvantable de fers qui en partait avec des plaintes, des gémissemens, des cris et des hurlemens affreux. Il y avait à l'entrée de cet horrible lieu un monstre dont je ne pourrais que faiblement vous peindre la laideur. Je jugeai que c'était encore un afrite, parce qu'il ressemblait assez à ceux que j'avais déjà vus. Il était attaché à un rocher avec de grosses chaînes de fer.

Il m'appela d'un son de voix semblable au tonnerre : Jeune homme, me dit-il, arrête et me réponds. De quel pays es-tu, et de quel prophète es-tu sectateur ? Je lui répondis que j'étais de Basra, et que je faisais profession de la doctrine musulmane. Mahomet, reprit-il, est-il encore vivant ? Il a changé de séjour, lui repartis-je : après avoir fait une mission parfaite, il est sorti de ce monde périssable pour aller goûter les plaisirs célestes. Il me fit ensuite d'autres questions. Les mahométans, dit-il, font-ils régulièrement la prière, et leurs mœurs sont-elles pures et innocentes ? Ils font la prière, lui répondis-je, mais hélas ! il s'en faut beaucoup qu'ils gardent inviolablement les préceptes de Mahomet. Bon ! tant mieux, répliqua-t-il. Et la fontaine de Zemzem coule-t-elle toujours ? Oui, dis-je. Elle tarira pourtant, interrom-

pit-il, et la corruption doit devenir générale. Tous les crimes se commettront avec une licence effrénée : l'adultère régnera partout ; on fera tous les jours de faux sermens ; on mangera du porc, on boira du vin publiquement, et l'on verra les femmes monter à cheval. Oh! ce tems-là, lui dis-je, n'est pas fort éloigné, l'on vit déjà de cette sorte.

Je m'aperçus que mes dernières paroles lui causèrent beaucoup de joie. O enfant d'Adam, s'écria-t-il avec transport, est-il possible que les hommes soient si criminels ? quelle heureuse nouvelle tu viens de m'annoncer ! Il est donc tems que je sorte d'esclavage pour m'aller montrer au genre humain. Apprends, jeune homme, ajouta-t-il, que je suis le Dedgeal [1] ; je vais dans le monde répandre mes fureurs. A ces mots il secoua ses chaînes avec violence, et fit de si terribles efforts pour se délier, qu'il en vint à bout : mais il n'eut pas le tems de faire un mauvais usage de sa liberté, car deux génies vêtus de robes vertes apparurent à l'instant, l'arrêtèrent, et pendant que l'un le rattachait au rocher, l'autre le frappait avec une massue d'acier, en lui disant : Demeure là, maudit ; c'est trop tôt briser tes fers ; attends qu'on te permette de paraître au monde : l'heure n'en est pas encore arrivée.

[1] C'est-à-dire l'Ante-Christ.

Je n'étais pas tranquille témoin de la scène qui se passait à mes yeux. Je m'éloignai du Dedgeal le plus tôt qu'il me fut possible ; j'entrai dans la plaine tout troublé, et marchai vers une avenue des plus beaux arbres de sandal que j'aie jamais vus ; ils s'étendaient jusqu'aux fossés d'un château qu'on voyait en perspective. Ce château, dont les murailles étaient d'or, et les créneaux de pierreries, augmentait mon admiration à mesure que j'en approchais. On y entrait par une porte d'argent que fermait un cadenas d'émeraudes. Après avoir considéré avec beaucoup d'étonnement un si bel édifice, je me sentis une vive curiosité d'en voir le dedans. Je m'avançai vers la porte, sur laquelle ces paroles étaient écrites en lettres d'or : « Quiconque viendra ici et voudra » ouvrir cette porte, qu'il sache qu'elle n'a point » d'autres clefs que les mots suivans : Il n'y a point » de dieu autre que Dieu ; Mahomet est son prophète. » Il n'y a point de dieu autre que Dieu ; Adam » est l'élu de Dieu. Il n'y a point de dieu autre que » Dieu ; Ismaël est la victime de Dieu. »

189e JOUR.

Effectivement je n'eus pas si tôt lu ces paroles, que la porte s'ouvrit. Que vous dirai-je ? c'est dans cet endroit que je ne saurais trouver des termes qui puissent vous donner une idée juste des choses que je vis. Représentez-vous tout ce que votre imagination est capable de concevoir de plus riche, de plus magnifique et de plus beau, et soyez persuadés que vous n'imaginez rien qui approche de ce qui s'offrit à ma vue. J'aperçus un palais bâti d'un métal bleu qui m'était inconnu; mais quelque précieuse que me parût la matière, le travail la surpassait encore. La structure du bâtiment ne ressemblait point à celle des nôtres; on jugeait bien que ce ne pouvait être un ouvrage des hommes. Les appartemens étaient remplis de sofas d'étoffes d'or et de soie, et j'y remarquai plusieurs peintures qui occupèrent fort long-tems mes regards; elles représentaient les guerres que notre grand prophète a soutenues pour

établir sa religion, et tout cela était peint avec tant d'art, que le fameux Many aurait avoué lui-même que ces ouvrages étaient au-dessus de son pinceau.

Lorsque j'eus parcouru plusieurs appartemens, où je fus assez surpris de ne trouver personne, j'entrai dans un jardin d'une étendue immense, et qui n'est pas moins difficile à décrire que le palais. Des allées à perte de vue, bordées d'arbres chargés de toutes sortes de fruits; des parterres de mille espèces de fleurs qui nous sont inconnues, et des bassins d'or massif remplis d'une eau transparente, attiraient tour à tour mon attention. Dans ce jardin délicieux, où une infinité d'oiseaux de diverses couleurs faisaient entendre leur ramage, je rencontrai un cavalier sans barbe qui avait des habits couverts de diamans. Il portait un turban vert parsemé de rubis, et il montait un cheval de couleur de rose, sous les pas duquel la terre produisait des fleurs sur-le-champ. Il était plus beau que la lune, et il sortait de ses yeux des rayons de lumière.

Je jugeai, à son air et à la magnificence de son habillement, que ce devait être le maître du palais; et je commençais à craindre qu'il ne me sût mauvais gré d'être entré dans ce jardin, lorsqu'en passant près de moi il s'arrêta et me dit : O jeune homme, n'es-tu pas de Basra? Oui, lui répondis-je. Tu sois le bienvenu, reprit-il, je savais bien que tu devais

venir ici. Mais, dis-moi, as-tu bien considéré toutes les merveilles de ce séjour, et as-tu mangé des mets dont on s'y nourrit? J'ai vu des choses fort surprenantes, lui repartis-je ; pour vos alimens, je ne sais ce que c'est. Poursuis donc ton chemin, répliqua-t-il, tu rencontreras quelqu'un qui te servira ici de guide, et te fera enfin arriver au comble de tes souhaits.

Je continuai de marcher en promenant ma vue de toutes parts. Je ne pouvais me lasser de regarder et d'admirer tous les objets qui m'environnaient. Enfin j'arrivai à un endroit où j'aperçus un mihrab [1], au haut duquel étaient écrits ces mots : « Il n'y a point de » dieu autre que Dieu, et Mahomet est son pro- » phète. » Il y avait dedans un homme à genoux : j'attendis qu'il eût fini sa prière, après quoi je le saluai. Il me rendit le salut, et me dit : O jeune musulman! il faut que tu sois bien aimé de Mahomet, pour avoir pu venir jusqu'ici : sais-tu bien dans quel lieu tu es? Apprends que ce jardin est le séjour destiné pour les amis et les parens de ce prophète. C'est ici qu'une éternelle félicité les attend tous ; il y en a déjà un grand nombre, et je veux te les faire voir. Alors il me mena vers un fleuve de lait qui roulait lentement ses eaux au travers du jardin, et sur les bords

[1] Autel des mahométans fait en forme de niche.

duquel il y avait une infinité de personnes assises à des tables couvertes de plusieurs mets. Je vis là des schérifs de la race de Mahomet, et les sahabas [1] de ce prophète.

Dès qu'ils m'aperçurent ils me dirent d'un air gracieux : Mets-toi là, jeune homme, puisque Mahomet a bien voulu que tu visses ce lieu réservé à ses disciples et à sa postérité : viens boire de nos vins et manger de nos mets. Je m'assis auprès de mon conducteur, qui me présenta un pain que je trouvai excellent, puis il me servit un poisson, en disant : Goûte de ce poisson, et me dis si tu en as mangé de meilleur ? Je n'ai jamais rien mangé de si exquis. Ensuite on me fit boire de l'eau du fleuve, qui me sembla avoir le goût d'un vin délicieux.

190e JOUR.

Après le repas, mon guide me conduisit à une prairie où il y avait plus de mille jeunes filles as-

[1] Ce sont les amis contemporains et disciples de Mahomet.

semblées. Là, les unes s'amusaient à chanter, les autres à jouer du lüth ; et enfin les autres se tenant par la main formaient des danses en rond. Elles étaient richement habillées, mais elles brillaient bien davantage par l'éclat de leurs charmes que par les pierreries dont elles étaient couvertes. Elles me parurent toutes pourvues d'une extrême beauté. Je n'en pouvais trouver une plus aimable que les autres. Aussi il me sembla qu'elles vivaient toutes en bonne intelligence, et je n'apercevais dans leurs regards aucune marque de jalousie.

Vous voyez, me dit mon conducteur, des houris. Ces substances célestes font le bonheur des schérifs et des sahabas. Il vous est permis de les considérer de loin, mais n'en approchez pas. Le plaisir de les entretenir vous est défendu, puisque l'ange de la mort ne vous a point encore enlevé du monde.

Je promenai long-tems mes regards dans la prairie ; puis suivant le personnage qui me conduisait, je me rendis avec lui auprès d'une grotte qui était à l'extrémité d'un jardin. C'est ici, me dit-il, que je suis ordinairement. L'homme sans barbe que vous avez vu monté sur un cheval de couleur de rose est le prophète Élie ; il demeure à l'autre bout du jardin ; et moi qui me nomme le prophète Kheder, je fais ma résidence dans cette grotte. Il ne tiendra qu'à vous d'y vivre avec moi. Nous ferons ensemble la

prière, et nous goûterons les délices de ce beau séjour, auquel la terre n'est pas comparable. Nous ne savons ici ce que c'est que le changement des saisons; on y respire toujours un air tempéré : un printems perpétuel y règne; la nuit n'y répand jamais ses ténèbres, et le jour qui nous éclaire est toujours pur et serein.

J'acceptai l'offre du prophète Kheder. Je lui tins compagnie pendant quelques années; mais malgré tous les agrémens de ce beau lieu, je m'y ennuyai. Le souvenir de Canzade me fit sentir que je tenais encore au monde. Le désir de la revoir vint troubler mon repos, et je crois que la possession même des houris ne me l'aurait pas fait oublier. Kheder remarqua mon ennui : Je vois bien, me dit-il, que vous voudriez être à Basra. Puisque les charmes de ce jardin ne sont pas assez puissans pour vous retenir, je vais tout-à-l'heure remplir vos désirs. En parlant ainsi, il leva les yeux en l'air, et voyant un petit nuage qui passait par-dessus nos têtes, il l'arrêta et lui demanda où il allait. Le nuage, ou plutôt un génie qui en était enveloppé, lui répondit : O grand prophète! je vais à la Chine, avez-vous quelque chose à me commander? Est-ce pour un bienfait, repartit Kheder, ou pour un châtiment? C'est pour un bienfait, repartit le génie. Cela étant, dit le prophète, poursuis ton chemin, je n'ai pas besoin de toi.

Un moment après il passa un second nuage. Kheder lui fit la même question qu'à l'autre, et le nuage ayant répondu qu'il allait à Bagdad pour faire du bien : Puisque cela est ainsi, lui dit le prophète, il faut que tu me fasses un plaisir. Transporte à Basra ce musulman, et le mets à la porte de sa maison. Le génie qui était dans le nuage y consentit; mais avant que je partisse avec lui, je remerciai Kheder de toutes ses bontés, et me recommandai à ses prières. De son côté il m'apprit une courte oraison qu'il me dit de réciter sur la route, et il m'assura qu'elle me préserverait le reste de mes jours de la malice de mes ennemis, de la colère des rois et de tout mauvais accident.

Je répétai en chemin plus de cent fois mon oraison, seulement pour la bien apprendre par cœur, car je ne me défiais point du génie qui me portait; c'était un génie bienfaisant, j'aurais eu tort de ne m'y pas fier. Il me transporta dans la ville de Basra en moins de trois ou quatre heures, et me laissa à ma porte. Je frappai; il était nuit. Un esclave vint ouvrir, et à la clarté d'un flambeau qu'il portait, ayant aperçu ma figure, il me ferma la porte au nez brusquement, puis il me demanda qui j'étais, et ce que je voulais. Je lui répondis que j'étais le maître de cette maison, et que je lui ordonnais de rouvrir promptement la porte.

191e JOUR.

Sur ma réponse, qu'il alla porter à ma femme, elle vint elle-même ouvrir; mais au lieu de me recevoir avec les transports de joie que lui devait causer mon retour, elle fit un horrible cri dès qu'elle me vit, et rentra avec précipitation. Comment donc, dis-je alors, ma venue épouvante Canzade! Ses yeux me méconnaissent! Puis-je être changé jusqu'à ce point? Qu'on fasse venir Hour, m'écriai-je! je veux parler à mon frère. Il parut aussitôt avec un jeune homme que je ne connaissais point. Il s'approcha de moi, me considéra fort attentivement, et me dit ensuite qu'il ne me connaissait point. Aboulfaouaris, ajouta-t-il, ne vous ressemble nullement; c'est un bel homme, et vous êtes fort laid. Il a de l'embonpoint, et vous êtes plus décharné qu'un squelette. Cessez de vouloir passer ici pour lui, vous ne nous tromperez point. Quoique nous ne l'ayons pas vu depuis sept années, nous n'avons pas oublié ses

traits : nous ne doutons point qu'il n'ait péri dans son voyage de Golconde.

Je fus assez surpris de ces paroles. Je comprenais bien que je pouvais être changé, mais je ne conçus pas comment il était possible que mon frère me méconnût. Eh quoi! Canzade, dis-je à ma femme, qui, rassurée par la présence de Hour et de ses esclaves qui nous écoutaient, était revenue à la porte, vous ne démêlez point en moi les traits de cet Aboulfaouaris que vous avez aimé et qui vous aime toujours avec tendresse, malgré tous les malheurs qui lui sont arrivés? Ah! que mon sort est déplorable! Hélas! je ne savais pas que vous me prépariez un si triste accueil à mon retour! Que ne suis-je encore sous la terre! Que je suis mal récompensé de l'impatience que j'avais de vous revoir! Vous avez, me dit Canzade tout émue, le son de la voix d'Aboulfaouaris; et bien que d'ailleurs vos traits ne ressemblent point aux siens, je vous avouerai que je ne vous écoute pas tranquillement. Mais, ajouta-t-elle, si vous êtes véritablement mon époux, dites-moi pourquoi vous paraissez si différent de ce que vous étiez lorsque vous partîtes de Basra. Où avez-vous été et que vous est-il arrivé qui ait pu produire en vous un si grand changement?

Alors je fis une relation de mon voyage, sans oublier la moindre particularité, et quand j'eus achevé

de parler, le jeune homme qui était avec ma femme et mon frère prit la parole et me dit : Vous êtes un imposteur, et vous n'avez composé cette fable ridicule que pour tâcher de mettre obstacle à mon bonheur ; mais vous vous trompez, poursuivit-il avec emportement, si vous vous flattez d'y réussir. Puisque j'ai épousé Canzade aujourd'hui, je la posséderai.

A ces derniers mots, qui me firent frémir, je regardai Hour et ma femme ; ils me parurent tous deux interdits et déconcertés. Qu'entends-je, m'écriai-je ? Canzade, dont je croyais la constance égale à la mienne, Canzade a un autre époux que moi ! J'allais continuer, mais il me prit un saisissement qui m'empêcha d'en dire davantage.

Nous passâmes la nuit en contestation, le jeune homme et moi. Plus je soutenais que j'étais Aboulfaouaris, plus il semblait être persuadé du contraire. A l'égard de Canzade et de Hour, ils gardaient le silence, et se regardaient l'un l'autre avec des yeux où la honte était peinte. Dès qu'il fut jour, nous allâmes tous quatre chez le cady. Seigneur, lui dit le jeune homme, vous me mariâtes hier avec Canzade ; mais le mariage n'a point été consommé ; cet étranger que vous voyez est venu cette nuit troubler nos noces ; il prétend être l'époux de cette dame, et il se dit Aboulfaouaris.

192ᵉ JOUR.

Le cady branlant la tête à ce discours, dit qu'il avait connu Aboulfaouaris, et que je ne lui ressemblais nullement. Puis s'adressant à Canzade : Et vous, belle dame, lui dit-il, que pensez-vous de cet homme-là ? Seigneur, répondit-elle, si je m'en fie au rapport de mes yeux, ce n'est point lui, il n'en a que le son de la voix. O juge des musulmans, dis-je alors au cady, je vous supplie très-humblement de m'écouter. Gardez-vous bien de juger avec trop de précipitation, vous pourriez prononcer un arrêt injuste. Si je suis changé, c'est un effet de mes dernières aventures. Le séjour que j'ai fait sous la terre a produit ce changement. Quelle étrange chose nous dites-vous ? s'écria le juge. Un homme vivant peut-il demeurer sous la terre ? Sans doute, repartis-je, et je vais, si vous voulez, vous conter ce qui m'est arrivé. Oh ! interrompit en cet endroit le jeune homme en s'adressant au cady, monseigneur, il a

une fable toute prête; il va vous débiter des choses merveilleuses ; mais vous n'êtes pas assez crédule.... Taisez-vous, jeune homme, interrompit à son tour le juge; je veux l'entendre. Parlez, continua-t-il en se tournant de mon côté ; je vous écoute et je vous assure que je vous rendrai justice.

En même tems je commençai la relation de mon dernier voyage, et je dis tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Basra jusqu'à mon retour. Lorsque j'eus fini mon récit, le cady regarda Canzade, Hour et le jeune homme. Cette affaire, leur dit-il, me paraît fort importante, et je ne puis en décider moi-même. Ce que cet homme vient de nous conter n'est pas vraisemblable ; on peut le soupçonner de mensonge ; mais peut-être n'avance-t-il rien qui ne soit véritable ; et c'est ce qu'il faut savoir. Allez tous quatre à Médine trouver Aly-Ben-Eby Taleb, gendre de Mahomet, et le grand Omar, commandeur des croyans : la chose mérite assez qu'ils en prennent connaissance et qu'ils en jugent eux-mêmes.

Voilà quelle fut la décision du cady. Nous partîmes aussitôt pour Médine, Hour, Canzade, le jeune homme et moi. Nous nous rendîmes d'abord au palais d'Omar, qui ne sut pas plus tôt mes aventures qu'il me dit : Ce que tu viens de me raconter est trop singulier pour que je puisse y ajouter foi. Il faut tout-à-l'heure aller au jardin du prophète ; je veux

vous y accompagner tous quatre ; le gendre de Mahomet nous dira ce que nous devons penser du récit surprenant que je viens d'entendre.

Nous allâmes avec Omar au Raouzé, où nous trouvâmes Aly qui faisait sa prière sur le tombeau du prophète. O Abalhuseyn, lui dit le commandeur des croyans, je vous amène un homme qui m'a conté des choses si peu dignes de foi, que je ne saurais les croire. Aly me demanda mon nom, et dès que je lui eus dis que je me nommais Aboulfaouaris de Basra, il leva les yeux au ciel, et s'écria avec transport : O prophète de Dieu! Mahomet mon beau-père vous a dit vrai. Seigneur, ajouta-t-il en s'adressant à Omar, il faut, s'il vous plaît, que j'entende le récit de ses aventures. Cet homme-là n'est point un imposteur, car Mahomet m'a donné de ses nouvelles depuis long-tems, et m'a lui-même averti qu'un homme appelé Aboulfaouaris viendrait un jour au Raouzé, et me raconterait des choses aussi véritables qu'extraordinaires. Ce jour est donc enfin arrivé, et Aboulfaouaris va satisfaire ma curiosité.

Après avoir ainsi parlé, il pria le commandeur des croyans de me permettre de conter mon histoire. Qu'il la raconte, dit Omar, je l'entendrai volontiers une seconde fois. Alors je commençai le récit de mes aventures souterraines ; je m'étendis particulièrement sur les génies musulmans, et sur ce que

leur roi m'avait chargé de dire de sa part au commandeur des croyans et au gendre du prophète. Omar et Aly furent charmés de ce que je leur dis. Ils m'embrassèrent tour à tour en me disant qu'ils me regardaient comme le plus heureux de tous les hommes, puisque j'avais vu avant ma mort le séjour destiné aux parens et aux amis de Mahomet après cette vie mortelle.

193e JOUR.

Le résultat de mon voyage à Médine fut qu'Omar, persuadé que j'étais en effet Aboulfaouaris, renvoya le jeune homme, et me rendit Canzade. Ensuite il fit tirer de ses trésors deux cent mille sequins d'or qu'il me donna, avec cent esclaves et cent chameaux. Je retournai à Basra, où j'achetai un hôtel magnifique. Je vécus avec Canzade comme un homme qui en était toujours amoureux : je ne lui fis point de reproches sur l'impatience qu'elle avait eue de se remarier; il est vrai qu'elle m'en témoigna beaucoup

de regrets, et qu'elle me parut même fort excusable. Hour, pendant mon absence, avait mal ménagé mon bien, ou, pour mieux dire, l'avait entièrement dissipé : de manière que pour se mettre à l'abri de la nécessité, et procurer en même-tems à Canzade un sort plus doux, il l'avait fait épouser à un riche jeune homme de ses amis.

Je n'en usai pas plus mal avec mon frère qu'avec ma femme ; j'oubliai le passé, et nous commençâmes à vivre comme auparavant dans la meilleure intelligence du monde. Outre les bienfaits d'Omar, qui seuls me mettaient en état de mener une vie commode, j'eus le bonheur de découvrir un trésor dans la maison que j'avais achetée. Je m'en suis fait un revenu si considérable, qu'à peine puis-je le dépenser, avec quelque profusion que je vive.

FIN DE L'HISTOIRE DE BEDREDDIN-LOLO, DE SON VISIR ET DE SON FAVORI.

Le voyageur Aboulfaouaris ayant achevé en cet endroit le récit de ses aventures, Bedreddin et ses compagnons lui dirent qu'ils n'en avaient jamais entendu de si singulières. Mais, seigneur Aboulfaouaris, lui dit le roi de Damas, après bien des fatigues et des chagrins, vous êtes enfin satisfait. Vous jouissez d'une parfaite félicité. Il y a long-tems que

je cherche un homme heureux. Je suis d'autant plus ravi d'en avoir trouvé un, que j'avais perdu l'espérance de le rencontrer. Mes deux associés, poursuivit-il, sont persuadés qu'il n'y a point d'homme sur la terre auquel il ne manque quelque chose pour pouvoir dire avec raison qu'il est content. Pour moi je leur ai toujours soutenu le contraire, et je rends grâces au ciel qui les a désabusés; car, après tout ce que vous venez de nous dire, ils ne sauraient douter que vous ne soyez très-heureux.

Pardonnez-moi, répondit le voyageur, ils en peuvent douter justement, et c'est vous-même qui vous trompez, lorsque vous me croyez si satisfait. Une circonstance que j'ai supprimée dans mon récit ne vous le fera que trop connaître. Canzade aime le jeune homme avec qui je la trouvai mariée à mon retour. J'avoue que, fidèle à son devoir, elle ne cherche pas les moyens de parler à son amant; mais elle en est occupée malgré elle. Je m'en suis aperçu plus d'une fois, et cette découverte m'a percé le cœur. Comme je suis plus amoureux que jamais, et que je n'ai pas moins de délicatesse que d'amour, jugez du chagrin que j'ai de n'être plus aimé, et combien je suis éloigné de ce bonheur parfait dont vous croyez que je goûte les charmes.

Le roi de Damas n'eut rien à répliquer à ce dis-

cours, qui lui fit penser que son visir et son favori n'avaient en effet pas tort de douter qu'il y eût des hommes parfaitement contens.

Après plusieurs journées la caravane arriva à Bagdad. Comme Aboulfaouaris avait affaire dans cette grande ville, Bedreddin-Lolo, Atalmulc et Séyf-el-Mulouk l'y laissèrent et continuèrent leur chemin vers Damas, où ils se rendirent heureusement. Le visir qui avait été chargé de la conduite de l'état, l'avait si bien gouverné qu'il n'y eut aucune plainte contre lui. Le roi récompensa son zèle et sa fidélité : ensuite il dit au prince Séyf-el-Mulouk et au visir Atalmulc : Reprenez dans ma cour le rang que vous y teniez avant notre départ. Je suis à présent de votre sentiment. Je suis persuadé qu'il n'y a point d'homme qui n'ait ses chagrins. Les personnes les plus heureuses sont celles dont les peines sont les plus supportables. Demeurons désormais tranquilles. Si nous ne sommes pas tous trois pleinement satisfaits, songeons qu'il y en a de plus malheureux.

Oui, sire, dit Séyf-el-Mulouk, on en voit sans doute de plus infortunés; nous n'avons pas besoin d'un grand courage pour soutenir nos malheurs. Pour moi je me consolerai de ne pas posséder Bedy-al-Jemal, et vous devez aussi, poursuivit-il en souriant, vous consoler l'un et l'autre de la perte de vos maîtresses. Si elles vivent encore, leur vue ne

doit plus être si dangereuse pour les cadis et pour les pages.

Ce fut ainsi que Sutlumemé acheva l'histoire du roi de Damas et de son visir. Les femmes de Farruknaz à leur ordinaire lui donnèrent des applaudissemens. Elles louèrent fort la constance des amans dont elles venaient d'entendre les aventures ; et la princesse, selon sa coutume, ne manqua pas de trouver à redire à leur fidélité. Cela ne rebuta point la nourrice, qui demanda la permission de conter de nouvelles histoires. Elle l'obtint, et le jour suivant elle reprit la parole de cette manière.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.